GARY KINDER

les années lumière

troublante enquête
sur les contacts extraterrestres
d'Eduard Meier

ARISTA

LES ANNÉES LUMIÈRE

Une enquête sur les expériences extraterrestres de Eduard Meier.

L

GARY KINDER

LES ANNÉES LUMIÈRE

Une enquête sur les expériences extraterrestres de Eduard Meier.

Traduit de l'Américain
par André Riehl

TITRE ORIGINAL :
« LIGHT YEARS »
An investigation into the extraterrestrial
experiences of Eduard Meier.

1987 par Gary Kinder et Intercep.
1992 par les Éditions Arista pour la langue française.

ARISTA

CHEZ LE MEME EDITEUR

UNE MALADIE NOMMEE CIVILISATION,
d'Edward Carpenter ,

LES NEUF MARCHES, HISTOIRE DE NAITRE ET DE RENAITRE
de Anne et Daniel Meurois-Givaudan

PELERIN DE PAIX,

PRESENCE EN SECRET,
de l'Atelier Orawen

SEREINE LUMIERE - FLORILEGE DE PENSEES POUR LE TEMPS PRESENT,
de Anne et Daniel Meurois-Givaudan

LIBERE TON SOLEIL,
de Alberte Moulin

Le catalogue des Éditions Arista est adressé franco sur simple demande

Éditions ARISTA
24 580 Plazac-Rouffignac
Tél. : 53 50.79.54 - Fax : 53 50.80.20

Photographie de couverture de Atkins Rob - Image Bank
Maquette de couverture réalisée par Claude Godefroy

REMERCIEMENTS

// est impossible d'accéder au domaine de l'ufologie sans emprunter des itinéraires non-fléchés. Mes recherches sur les U.F.O* et leur histoire proviennent de lectures d'ouvrages et de thèses, ainsi que d'une large sélection d'articles trouvés dans des journaux ou des revues ordinaires ou spécialisées, de publications d'associations d'Ufologie, de documents gouvernementaux et des correspondances et dossiers du National Investigations Committee on Aerial Phenomena. Parmi cet ensemble de documents, il me faut mettre en exergue la thèse de doctorat écrite par David Michael Jacob (1896-1973), «The Controversy over Unidentified Flying Objects in America». J'y ai fait très souvent référence. Je me suis également déplacé à travers tout le pays pour participer à des symposia sur les U.F.O. et rencontrer personnellement des ufologues. Pour le temps qu'ils

* N.D.T. : U.F.O. = Unidentified Flying Objects. (Objets volants non identifiés). Le sigle U.F.O. a donné en anglais le terme Ufology - traduit en français par « Ufologie » - qui désigne de façon générique toute la recherche entreprise pour comprendre l'ensemble des phénomènes dits «extraterrestres».

m'ont patiemment accordé, j'aimerais remercier ici Sherman Larsen, Conservateur des archives - à présent rassemblées - du Center of UFO Studies et du National Investigations Committee on Aerial Phenomena ; Walt Andrus, chef du Mutual UFO Network qui m'invita gracieusement à participer à la Convention de son organisation en 1986; le Docteur Bruce Maccabee et le Fund of UFO Research de Washington, avec une pensée particulière pour deux de ses membres, Larry Bryant et Dick Hall ; Coral Lorenzen et le regretté Jim Lorenzen du Aerial Phenomena Research Organization de Tucson ; le Docteur Léo Sprinkle, organisateur de la Convention des Contactés qui se tient chaque été à l'Université du Wyoming; et Doris Arnold, dont le mari Kenneth est à l'origine de tout cela.

Les tout premiers enquêteurs sur l'affaire Eduard Meier - Lee et Brit Elders, Tom Welch et le lieutenant-colonel Wendelle Stevens (à présent retraité de l'U.S. Air Force) - m'ont généreusement prêté leur concours, leur énergie et leur temps pour rendre compte des expériences qu'ils ont partagées avec Eduard Meier de 1976 à 1982. Une partie des droits d'auteur leur sera offerte en échange des enregistrements, de la correspondance, des interviews, de leurs recherches sur les Pléiades, des photographies, des bandes son et vidéo et d'autres matériaux qui étaient détenus par Lee Elders. L'ensemble de ces documents a été mis à ma disposition; j'ai pu les utiliser à complète discrétion et j'ai conservé un contrôle complet et permanent sur la totalité des contenus manuscrits.

Toute ma gratitude va également à Jim Dilettoso qui assista les enquêteurs et me permit de rencontrer des scientifiques désireux d'examiner l'évidence.

Les citoyens Suisses et Allemands qu'il me fut donné d'interroger sont tous mentionnés par leur prénom dans l'ouvrage - Bernadette, Eva, Engelbert, Jakobus, pour n'en citer que quelques-uns. Qu'ils soient ici remerciés pour leur patience à me rapporter leurs expériences. Elsi Moser et Herbert Runkel

en particulier, pour leur aide et leur bienveillance, ainsi que Timothy Good de Londres. Quant à Popi Meier qui, plus que tout autre, semble avoir énormément reçu de ces expériences, elle m'a toujours permis de me sentir à l'aise chez elle, bien que je ne fus qu'un simple individu parmi des milliers d'autres à rechercher à grand bruit et avec insistance son mari. Un grand merci un peu spécial est adressé à Frank Stuckert qui non seulement me servit de traducteur mais qui en plus est devenu un véritable ami; l'hospitalité de Frank et de Frida son épouse demeure aujourd'hui un doux souvenir.

Les scientifiques et les ingénieurs qui examinèrent l'évidence et acceptèrent d'avoir avec moi des conversations enregistrées l'ont fait aux risques de leur réputation. Leurs noms sont cités dans ce livre. Leur franchise envers moi m'a incité à relater leurs points de vue dans leur totalité et donc les réserves qu'ils ont pu émettre à certains endroits. Ils m'ont dit clairement, et je tiens à le redire ici pour les lecteurs, que leurs observations et opinions leurs appartenaient en propre et qu'en aucun cas elles ne pouvaient rendre compte ou refléter celles de leurs employeurs. J'espère très sincèrement que leurs pairs ou leurs employeurs ne leur tiendront pas rigueur du fait d'avoir eu le courage de chercher et de tout mettre en question.

J'adresse toute ma reconnaissance à mon éditeur, Morgan Entrekin et à mon agent, Richard Pine pour m'avoir épaulé dans cette aventure où, après avoir dépensé beaucoup de temps, d'argent et d'énergie, j'aurais pu n'aboutir à rien. Ils sont restés à mes côtés et m'ont conservé leur confiance même dans les moments où je ne savais plus très bien moi-même où j'en étais.

J'ai la chance d'avoir un frère avec qui je suis très lié et qui travaille dans une affaire hôtelière. Randy, je te remercie pour m'avoir transformé tous ces jours de pérégrination solitaire en un voyage digne de la première classe. Je remercie aussi pour leur soutien et leurs encouragements mes parents

&

Irving et Peggy Kinder ainsi que ma belle-famille de Seattle,
les Ernest Evans.

Enfin, merci à Théo et Georges que je n'ai pas oubliés.

PREMIERE PARTIE

EDUARD MEIER

Novembre 1976

Alors que la nuit froide et pluvieuse

était déjà bien avancée sur les collines boisées situées au Sud-Est de Zurich, une Volkswagen et une petite Ford allemande traversaient, sur une route sinueuse, les épais bosquets forestiers. La pluie avait été si forte et était tombée pendant si longtemps que les bas-côtés de la route n'étaient plus qu'une épaisseur boueuse alors que le tapis forestier était devenu comme une éponge, alimentée par l'eau dégoulinante de chaque aiguille de résineux. La température baissa encore et de gros flocons de neige commencèrent à tomber avec la pluie au moment où la Volkswagen, suivie de la Ford, dépassèrent sur le chemin glissant de boue l'ombre d'une ancienne ferme, avant de s'engager dans une obscurité encore plus épaisse. Vêtu d'une veste de cuir grise, un homme au bras gauche sectionné juste au-dessus du coude, était assis à la droite du conducteur dans la voiture de tête. Bien que ce dernier fût incapable de discerner autre chose que le chemin détrempé à travers les rideaux de pluie argentée, l'homme au bras coupé semblait capable de voir plus loin au devant de lui pour arriver à savoir où il se trouvait et où il allait. Malgré le bruit assourdissant de la pluie, il dirigeait le conducteur à travers l'obscurité marécageuse d'un pré en pente; ils arrivaient aux abords d'une autre

forêt lorsqu'il lui demanda de stopper la voiture. Le moteur se tut abruptement ne laissant plus qu'un bruit d'eau, projetée sur le toit métallique du véhicule, traverser le silence. Ensuite, ils coupèrent les phares ; le conducteur ne voyait plus rien d'autre que l'obscurité de la nuit. Ni lui, ni le passager installé sur la banquette arrière n'avaient observé quoi que ce soit depuis que les phares avaient balayé la ferme désaffectée quelques kilomètres en amont. L'homme au bras coupé dit au conducteur qu'il allait leur falloir l'attendre ici et qu'il serait de retour au bout d'une heure, peut-être davantage car il lui était toujours impossible de savoir le temps que cela allait durer. Sans plus d'explication, il ouvrit la portière et s'éloigna ; ses compagnons virent peu à peu sa silhouette s'estomper sous la pluie vers l'obscure forêt.

Depuis plus d'une année, le conducteur accompagnait l'homme au bras coupé dans des lieux similaires situés à une demi-heure du village, parfois à une heure. Au fur et à mesure que les mois s'étaient écoulés, les trajets avaient eu lieu de plus en plus tard la nuit et les lieux de destination avaient été de plus en plus reculés. L'attente, dans la solitude et l'obscurité, avait quelque chose d'inquiétant. Mais, ce soir-là, la présence de l'autre passager installé à l'arrière et du couple à bord de la Ford sécurisaient son attente.

Dehors la pluie et la neige fondue continuaient à tomber ; le chauffeur réalisa qu'il leur faudrait monter des chaînes sur les roues arrières, sans quoi il leur serait impossible de parcourir les nombreux kilomètres du chemin - dont la couche de boue s'épaississait - avant d'atteindre la route nationale. S'il advenait que les voitures s'embourbent, ils devraient y passer le restant de la nuit.

Les hommes sortirent sous la pluie et, à la lumière des phares, installèrent les crics dans la boue pour soulever la Volkswagen, puis la Ford. Il leur fallait utiliser le cric deux fois par voiture, une fois pour chaque roue arrière, et donc le

repositionner dans la boue avant chaque opération afin de soulever celles-ci de quelques centimètres. Les chaînes étaient lourdes et difficiles à poser à cause du froid et de l'humidité qui engourdissaient leurs doigts. La femme s'installa dans une voiture, puis dans l'autre, à demi-assoupie, pendant que les hommes travaillaient.

Il s'était écoulé presque une heure lorsque la dernière chaîne fut en place. Les trois hommes étaient à présent trempés jusqu'aux os et glacés par la pluie qui ruisselait sur leur visage. Satisfaits cependant de la position correcte des chaînes, ils se mirent à sauter et à bouger pour se réchauffer un peu; c'est alors qu'ils entendirent soudainement un étrange son au-dessus des arbres.

« Une sorte de chant », se souvint un des hommes. Ils scrutèrent le ciel à travers le rideau de pluie. Mises à part les gouttes de pluie tombant des aiguilles des pins, les arbres étaient tout-à-fait immobiles ; il y avait cependant ce bruit ressemblant à celui d'un vent fort.

L'étrange son, comme un gazouillis très aigu traversant l'averse, passa lentement au-dessus de leur tête. Ils suivirent sa course, fixant l'obscurité pour en voir la source. Son intensité décrût subitement et ils virent apparaître à leur côté l'homme au bras coupé qui se tenait à moins de cinquante centimètres.

« Nous ne l'avions ni vu ni entendu s'approcher, rapporta un des autres compagnons. Il fut tout à coup parmi nous. »

Le bruit dans les arbres avait réveillé la femme qui dormait dans la voiture ; lorsqu'elle sortit, elle vit les trois hommes dans leurs sombres habits détrempés, groupés dans le faisceau lumineux des phares, qui regardaient en direction du faîte des arbres. Elle ferma la portière et fit un pas dans la boue, lançant un rapide coup d'œil pour voir où poser son pied. Lorsqu'elle releva les yeux, ce qu'elle vit la fit sursauter : l'homme au bras coupé se tenait juste devant elle, lui tournant le dos, à quelques mètres, dans le faisceau des phares.

« Pendant tout juste une seconde, le temps de regarder par terre puis devant moi, rapporta-t-elle, ce fut comme s'il était sorti de terre, à quelques mètres de distance. »

L'homme au bras coupé était survenu au milieu d'eux, comme une apparition. Ils le fixèrent au travers du rideau de pluie et remarquèrent que ses cheveux étaient secs ; ils lui touchèrent sa main dont la peau était chaude. Alors qu'il se tenait immobile et silencieux dans le faisceau lumineux, ils s'aperçurent que les gouttes de pluie et les flocons de neige commençaient à peine à laisser des taches sombres sur le cuir retourné de son manteau qui était parfaitement sec.

1

Les annales historiques de la Suisse mentionnent pour la première fois le village de Hinwill en 745. Situé à environ cinquante kilomètres de Zurich, il se niche au creux d'un paysage de pentes vertes boisées ça et là par des amas forestiers dont les arbres dépassent les trente mètres, avec dans le lointain la chaîne des Alpes. Le village par lui-même serait plutôt décevant pour des touristes à la recherche de ces bourgs alpins à l'architecture si caractéristique. Bien qu'il y ait des chalets blancs comme la craie éclaboussant la campagne verte ainsi que le centre du village, de nombreuses constructions plus modernes ont poussé parmi eux. Elles ressemblent bien davantage au type d'habitation utilitaire ayant vu le jour aux Etats-Unis dans les années cinquante et soixante qu'à ces photographies de chaumières pittoresques que l'on peut voir sur les brochures d'agences de voyages.

A une courte distance du centre du village, dans la rue Wihaldenstrasse se trouve cependant une ferme de trois étages construite depuis une centaine d'années. Au cours de l'été 1970, des grappes de raisins mûrissaient sur la façade ensoleillée de la vieille maison, exposée plein-sud. Une auge en

pierre remplie de fleurs, était posée près de l'entrée nord où une volière de bois et de fil de fer abritait toute une population de petits oiseaux qui gazouillaient. Sur les côtés sud et est de la maison se trouvait un petit champ vert alors qu'à l'ouest et au nord avaient été construits des bâtiments abritant des appartements.

La commune de Hinwill avait tout d'abord racheté la vieille ferme de nombreuses années auparavant, puis y avait, par la suite, fait construire ces habitations pour y loger les personnes âgées. Bien que tôt ou tard, la ferme serait un jour démolie pour construire à la place d'autres appartements, elle était pour l'instant louée pour une somme modique à un gardien de nuit au chômage, Eduard Meier. Il vivait là avec son épouse grecque, Kaliope, surnommée Popi et leurs trois jeunes enfants ; Nina la fille, Atlantis le garçon et un bébé, Bashenko. Ils habitaient la ferme depuis Décembre 1973, ayant vécu pendant deux ans dans un autre appartement du village.

Meier avait trente-sept ans ; il n'était pas très grand, environ un mètre soixante-cinq, mais possédait une large et puissante carrure. Sur son beau et élégant visage brillaient des yeux noisettes aux reflets verts. D'après ce que disaient les gens du village, Meier était à la fois éleveur d'oiseaux, métallurgiste et gardien de nuit. Il avait un permis de port d'arme parce qu'il avait été autrefois agent de sécurité dans une usine où il travaillait la nuit.

Dans la première maison où il avait habité, un petit trois pièces en bois, contigu au musée municipal de Hinwill, Meier avait possédé une cage dans laquelle s'entassaient près de deux cents oiseaux. Il était alors employé comme gardien de nuit et, par conséquent, il restait toute la journée chez lui. Cependant nombre de ses voisins évitaient de lui adresser la parole parce qu'ils le trouvaient «différent». Il parlait beaucoup de Moïse et prononçait des paroles que les gens ne comprenaient pas. Julios et Erika Kâgi connaissaient les Meier mieux

que les autres voisins parce que leur fille, du même âge que Nina, jouait souvent avec celle-ci.

« Il était extrêmement fantasque, se souvenait Erika Kâgi, et je n'arrivais pas à être d'accord avec sa philosophie. Mais il n'était pas mauvais, ni même singulier. Simplement, il avait ses propres idées et croyait tout ce qu'il racontait.»

Un autre voisin avait dit de lui : « Il vit comme bon lui semble et ne s'adapte à aucune autre façon ».

Meier n'avait qu'un seul bras. Son bras gauche avait été sectionné au-dessus du coude dans un accident d'autobus en 1965 en Turquie alors qu'il rentrait en Suisse après un séjour en Inde. Pourtant, lorsque la grange adjacente à sa maison s'était écroulée, Julios Kâgi vit Meier remonter tout seul le mur, maintenant les planches de son épaule et clouant les pointes avec son unique main.

« Il allait plus vite avec une seule main que la plupart des gens avec deux», se souvenait Kâgi.

A nouveau sans travail, Meier nourrissait à présent sa famille avec les sept cents francs mensuels qui lui avaient été alloués par le Gouvernement comme pension d'invalidité. Pour améliorer leurs revenus, les Meier élevaient des poules dans la mansarde de la vieille ferme et Popi vendait les œufs aux voisins.

Au dire de ses voisins qui habitaient en surplomb de l'entrée principale de sa maison, Meier semblait toujours être chez lui. Dans une culture valorisant le dur labeur et les conventions, ils le considéraient comme un homme étrange et oisif, la plupart du temps perdu dans ses pensées, donnant l'impression qu'il portait sur ses épaules tout le poids du monde; ils commencèrent à jaser.

Dans l'après-midi du 28 Janvier 1975, par une froide journée - bien que plus clémente que la plupart à cette période de l'année - Eduard Meier enfourcha sa mobylette à laquelle était attelée une petite carriole et quitta sa maison. Il

traversa les rues de Hinwill, conduisant de son unique main, l'autre manche de sa veste de cuir flottant au vent. Sorti du village, il emprunta pendant quelque temps une route de campagne, puis disparut dans la forêt d'une nature encore entièrement préservée. Il revint à la ferme après plusieurs heures sans donner d'explication à quiconque.

Plusieurs jours s'écoulèrent durant lesquels les voisins virent Meier musarder autour de la maison, comme d'habitude, sans occupation apparente. Puis, un après-midi, il ressortit sa mobylette de l'entrepôt, pédala sur le chemin en pente jusqu'à ce que le moteur démarre et retraversa le village en direction de la campagne. Il fut rapidement hors de vue alors qu'il s'engageait dans un des petits bois qui entouraient Hinwill. A son retour il ne dit pas davantage où ni pourquoi il était parti. Mais les Suisses sont observateurs et curieux ; ses voisins s'aperçurent de ses étranges va-et-vient.

Durant plusieurs semaines Meier continua d'aller dans la forêt, conduisant sa mobylette d'une main, la petite carriole attelée derrière. A chaque voyage, il semblait qu'il empruntait un nouvel itinéraire dans une nouvelle direction aussi bien lorsqu'il traversait le village que lorsqu'il abordait les routes de campagne ; il partait parfois pour pratiquement une heure. Plus tard, il poussa de nombreuses fois jusqu'à atteindre les collines. Il lui arrivait, de temps en temps, de partir en début d'après-midi pour ne réapparaître qu'à l'heure du dîner; d'autres fois encore, il s'éclipsait de la maison vers une ou deux heures du matin pour ne revenir qu'à l'aube.

« Il lui fallait toujours repartir, se souvenait Popi. II revenait à la maison pour cinq minutes, se faisait une tasse de café et hop, il redisparaissait. Pendant la nuit c'était plus difficile. Vous dormiez tranquillement, les enfants silencieux dans leur lit Tout à coup, il se levait, s'habillait et partait. Vous voyez ? Vous pensez que votre mari dort à côté de vous, mais il est parti. Je ne savais rien. Tout ce qu'il disait était «je vais travailler». »

Au fur et à mesure que le temps passait, les voyages de Meier était de plus en plus fréquents. On le vit passer ainsi dans le village et aller vers la forêt trois, quatre et parfois cinq fois par semaine. Et tous ces déplacements commençaient à faire grincer la machine bien huilée de l'ordre routinier qu'observait si scrupuleusement l'ensemble du voisinage. Au plus il disparaissait, au plus ça jasait.

« Les gens du voisinage ne savaient absolument rien de « tout ce qui se passait », raconta Popi, mais ils étaient très curieux. Ils pouvaient me dire l'heure exacte, à la minute près, à laquelle il était parti et revenu. Ils posaient toujours les mêmes questions : «Pourquoi rentre-t-il si tard ?» Parfois, lorsqu'il se levait au milieu de la nuit et s'en allait, ils entendaient le bruit du moteur, ce qui empirait infailliblement la situation le lendemain. « Pourquoi est-il parti la nuit dernière ? Où est-il allé ? » Je ne leur répondais pas. Ça ne m'intéressait pas. Ce ne sont que des « Schnuriwiiber » (des commérages), me disais-je. »

Lorsque les nuits étaient claires, les voisins, qui habitaient dans l'appartement surplombant la ferme, observaient Meier qui se tenait debout dans une allée scrutant le ciel avec des jumelles pendant des heures, en direction de l'Ouest. Durant les nuits où il restait à la maison, les voisins du côté Est voyaient la lumière éclairée au deuxième étage jusqu'à très tard.

Une semaine passa, puis un mois, peut-être deux ; Popi ne s'en souvenait pas exactement. Puis au cours d'une après-midi où ils se tenaient tous les deux dans le petit salon de leur appartement, son mari lui tendit des photographies.

« Que penses-tu de cela ? » lui demanda-t-il.

Popi resta figée devant les images.

« J'étais bouleversée, se rappela-t-elle, parce que je voyais quelque chose de totalement nouveau et que je ne voulais pas croire à son existence. Lui, restait silencieux. Il ne donna aucune explication, pas un seul mot. »

Son mari reprit les photographies et quitta la pièce. Popi lui hurla qu'il perdait son temps à prendre des photographies alors qu'il y avait si peu d'argent pour nourrir la famille.

Meier apporta ensuite ses photographies chez son ami Jakobus Bertschinger qu'il avait connu plusieurs années auparavant lorsqu'il travaillait dans la carrière à graviers de Piatti. Bien que Jakobus fût son cadet de douze ans, les deux hommes s'étaient pris d'une solide amitié. Ils avaient passé beaucoup de temps ensemble à parler des expériences que Meier avait vécues au cours de ses douze années de voyage à travers le Moyen-Orient et jusqu'en Inde. Jakobus cependant fut troublé par les photographies de Meier. Cela le fit même rire ; mais il promit à son ami de l'aider de toutes les façons possibles.

Avec l'argent que lui prêta Jakobus, Meier fit passer une petite annonce dans la revue allemande « Esotera ». Celle-ci invitait des personnes intéressées par la vie naturelle, la logique et la vérité - des sujets «métaphysiques » - à former un groupe de discussions.

Plusieurs mois passèrent. Pendant tout l'été et l'automne de 1975, les habitants de la Wihadenstrasse virent Meier continuer ses incessants voyages vers les collines et les bois à toute heure du jour et de la nuit. On l'apercevait souvent, bien serré à droite sur la route principale, conduisant allègrement sa mobylette verte à trente-cinq ou quarante kilomètres à l'heure, doublé constamment par le flot des puissantes et larges automobiles. Cependant un nouvel événement se produisit dans la routine de Meier : un samedi après-midi, une demi-douzaine de voitures vinrent se garer devant la ferme ; leurs occupants ne repartirent que fort tard dans la nuit.

Les voisins ne comprenaient pas que des gens puissent venir voir cet homme. Il était pauvre et handicapé et vivait avec une femme désordonnée qui parlait tout juste leur langue. Il ne travaillait pas et avait d'étranges habitudes. Cependant, alors que les semaines passaient, non seulement les visiteurs continuaient à venir, mais en plus, il étaient de plus en plus nombreux. Dans le petit parloir situé au deuxième étage, l'homme au bras coupé et aux yeux noisette parlait à ces gens des heures durant. Après leur départ, les voisins entendaient Popi qui criait après lui.

Pendant des mois, les voisins observèrent Meier disparaître fréquemment à n'importe quelle heure, et virent chaque samedi après-midi des voitures qui s'alignaient le long de la contre-allée près du n°10 de la Wihaldenstrasse, puis qui se répandaient dans les rues de Hinwill.

2

Ilse von Jacobi, une journaliste

vivant à Munich, auteur de nombreux articles sur la métaphysique et les phénomènes paranormaux, lut un jour un entre-filet à propos de Eduard Meier dans une revue éditée par un groupe d'étude sur la personne ; c'était au cours de l'été 1975. Intéressée, elle prit contact avec le jeune homme qui éditait la revue et commença, grâce à lui, à donner plus d'écho à l'histoire de Meier, comme l'expliquèrent par la suite plusieurs témoins. Quelques mois plus tard, après avoir vu les photographies de Meier, elle décida de lui demander un entretien qu'elle voulait publier.

Lorsque von Jacobi arriva à Hinwill un jour de Décembre 1975, elle se trouva avec un groupe de dix-sept autres personnes venues chez Meier pour l'écouter parler. Elle y resta deux jours entiers.

«J'étais très impressionnée, rapporta-t-elle. J'étais convaincue qu'il avait réellement vécu les expériences dont il parlait. Les faits qu'il me décrivit, les photos et l'impression personnelle qui émanait de lui, de tout cela rien ne sonnait faux. Je désirai le faire connaître et imprimer toute son histoire parce qu'elle était vraie. Mais quelque chose l'affolait ; il me

dit de ne rien publier sur lui. Je n'ai pas insisté, mais c'était pour son bien que je voulais qu'il soit connu. »

Von Jacobi apporta son article au magazine « Quick », un des deux plus importants hebdomadaires en vue en Allemagne et qui était également distribué en Suisse et en Autriche. Le directeur de publication hésita à faire paraître une telle histoire sans vérification ; il envoya un membre de la rédaction interviewer Meier. Lorsque celui-ci revint avec les mêmes informations que celles que leur avait données von Jacobi, il fut décidé de publier l'article dans le numéro du 8 Juillet 1976.

Le magazine fit rapidement le tour de Hinwill, rapportant une histoire qui étonna tous les voisins de Meier. Depuis presque un an et demi ils avaient vu avec réprobation ses constantes allées et venues à toute heure du jour et de la nuit mais aucun d'eux ne lui avait demandé quoi que ce soit, ni n'avait participé à ces rencontres chez lui. La raison qu'il donnait aujourd'hui à tout ceci les rendait à la fois moqueurs et coléreux : Meier prétendait qu'il avait été contacté télépathiquement par des êtres inconnus venant d'une planète située dans un amas stellaire connu sous le nom de Pléiades. C'était par télépathie, disait l'article, que les Pléiadiens avaient fréquemment dirigé Meier pour qu'il se rende sur divers sites aux environs de Hinwill où ils avaient fait atterrir un vaisseau argenté de sept mètres de diamètre d'où ils étaient sortis pour le rencontrer face à face. La plupart des contacts qu'avait eus Meier s'étaient faits avec un être féminin appelé Semjase, car les Pléiadiens, d'après Meier, s'étaient aperçus que les femelles étaient beaucoup moins intimidantes pour les Terriens. Meier l'avait rencontrée à plusieurs reprises et elle lui avait permis de photographier son vaisseau lorsqu'il s'apprêtait à atterrir et à décoller.

Beaucoup de gens riaient. Cependant certains étaient terrorisés par la netteté des photographies des vaisseaux prises à la lumière du jour, et en même temps captivés à l'idée que des

êtres de l'Espace puissent atterrir sur la Terre de façon tout à fait paisible. L'article paru en Juillet dans « Quick » amena toute une série d'autres dans divers magazines européens pendant l'été et l'automne 1976. « Il Giornale die Misteri », en Italie, publia l'article original de von Jacobi en Août. En Septembre, le plus important journal de nouvelles brèves de Suisse, « Blick », fit paraître en première page de titre « Ziïrcher verbluffte Erick von Dâniken » - l'Homme de Zurich stupéfie Erich von Dâniken. D'autres articles suivirent dans les magazines allemands, « Echo der Frau » en Octobre et « Neue Welt » en Novembre. Il y eut même un des fils du voisin de Meier, qui vivait en Afrique du Sud, qui eut un article sur le sujet entre les mains.

Les voisins se gaussaient à la vue de tous ces écrits, certains que Meier avait monté cette mystification à partir de toutes ses étranges et apparemment inutiles déambulations dans la campagne. Mais pour tous ceux qui s'étaient rendus chez lui, à Hinwill, afin d'avoir des précisions, Meier montrait des évidences qui paraissaient convaincantes. Il leur montrait des photographies sur lesquelles apparaissaient les marques de couleur brillante du vaisseau de Semjase en train de planer au-dessus des conifères dentelés ou juste à côté d'un hêtre géant dénudé. Dans son journal de bord, Meier avait noté chacune de ses rencontres avec les Pléiadiens, ses conversations détaillées, certaines de trente minutes, d'autres de plus d'une heure. Ses notes faisaient un ensemble de plusieurs centaines de pages et continuaient à augmenter rapidement.

Un après-midi, Meier emmena un groupe qui le lui avait demandé au milieu d'un pré entouré d'arbres à feuilles persistantes. Il leur expliqua que, plusieurs nuits auparavant, il avait rencontré des Pléiadiens à l'endroit même où ils se trouvaient et qu'il avait eu une conversation d'une heure avec Semjase, assis tous deux sur l'herbe. Les gens imaginaient la scène : un vaisseau lumineux, presque éthéré, descendant

soudainement vers le pré, sa carrosserie lançant un souffle puissant sur les arbres noirs ; puis la manifestation d'une créature souple de forme humanoïde mettant pied à terre, d'apparence douce et très sage.

Et là, à l'endroit même où ils se tenaient à présent avec Meier, ils purent voir trois larges cercles équidistants, comme d'étranges tourbillons aplatis d'un mètre quatre-vingts parfaitement symétriques et nettement visibles dans les hautes herbes.

Ceux qui entendirent Meier parler les samedis après-midi et qui lurent des extraits de son journal considérèrent ses écrits comme très beaux, et d'une qualité bien au-delà de ce que l'on aurait été tenté d'attendre de la part d'un homme de ce genre. Meier disait que Semjase lui avait parlé de la vie qui se déroulait ailleurs dans la galaxie ; elle lui avait aussi raconté l'histoire de son peuple ainsi que celle de la Terre. Elle lui avait enseigné à situer la place de l'humanité terrestre par rapport à l'ensemble de la galaxie.

« Il existe un ordre dans cet univers, lui avait-elle dit, dans lequel les civilisations avancées enseignent à celles qui le sont moins; l'évolution spirituelle doit aller de pair avec le progrès technologique. Nous-mêmes sommes encore très loin de la perfection et il nous faut évoluer en permanence, expliqua-t-elle à Meier. Lorsque nous choisissons d'entrer en relation avec un humain, nous le faisons car nous nous sentons une responsabilité vis-à-vis du développement universel et de la vie qui est partout présente dans cet univers. Nous ne sommes ni des missionnaires ni des instructeurs, mais nous essayons de maintenir l'ordre dans toutes les régions de l'Espace.

De temps à autre nous contactons des habitants sur divers mondes en recherchant des personnes qui nous semblent pouvoir accepter notre existence. Nous commençons alors à leur fournir des informations à condition que leur race se soit développée et ait commencé à penser. Alors, avec d'autres, nous

les préparons à la vérité du fait qu'ils ne sont pas les seuls êtres pensants dans l'univers. »

Meier prétendait qu'il continuait à rencontrer des Pléiadiens dans les forêts situées à l'Est de la Suisse et que les signaux télépathiques l'informant qu'un contact allait être établi lui parvenaient à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit.

« Cela arrive d'un seul coup, expliquait-il, comme un vent frais parcourant le front, comme une pensée très très légère. »

Puis lui parvenaient des vibrations à l'intérieur du crâne qui produisaient des symboles.

« D'un certain aspect, ce sont comme des images et d'un autre cela ressemble à une voix. Je ne sais comment dire... C'est comme si j'entendais une voix dans les symboles. »

Il pouvait arriver à Meier, alors qu'il se trouvait dans une pièce pleine de monde, de fermer tout à coup les yeux, de devenir très pâle et de commencer à transpirer faiblement. Il allait alors dans sa chambre, chaussait ses bottes et enfilait une veste ou un manteau de cuir selon que le temps était frais ou froid. Popi lui avait confectionné un chapeau bien chaud comme ceux que portent les montagnards du Moyen-Orient ; elle lui préparait un café. Mais si celui-ci n'était pas prêt en cinq minutes, Meier partait sans. Il pouvait partir aussi bien pour une demi-heure que pour une demi-journée.

Un après-midi, Meier dit à sa femme qu'il allait avoir un contact et qu'elle devait venir avec lui ainsi que leurs enfants. Il y avait deux autres personnes à la maison ce jour-là et elles furent autorisées à se joindre au petit groupe, l'une d'elles étant Hans Schutzbach, un homme approchant la trentaine d'années. Il avait toujours été sceptique vis-à-vis de Meier et de toute cette histoire, étudiant soigneusement les photographies des vaisseaux que celui-ci lui avait montrées, tout en l'aidant à les classer. Il avait été lui aussi, à plusieurs reprises, le chauffeur de Meier pour le conduire à ses rendez-vous noc-

turnes. Bien que quelques témoins, dont Schutzbach, eussent aperçu d'étranges lueurs pendant la nuit, qui auraient pu être des vaisseaux, aucun jusqu'à présent, mis à part Meier, n'avait observé quoi que ce soit durant la journée.

« Comme à l'ordinaire, j'emmenai toute le monde dans ma voiture, se souvint Schutzback ; Billy nous précédait sur sa mobylette. Il nous avait dit de simplement le suivre et il avait démarré. Nous arrivâmes finalement à une petite colline boisée, à l'extérieur de Hinwill. Tout cela était très excitant. »

Meier leur dit : « Attendez tous ici ». Et il repartit.

« Je ne me souviens pas combien de temps nous avons attendu, raconta Popi, lorsque tout à coup Atlantis se mit à sauter et à crier : « Regarde, Maman, là-haut ! » Nous nous sommes tous levés d'un bond. Il était là, un grand vaisseau circulaire d'une centaine de mètres de diamètre. Nous voulions le voir plus longtemps mais il disparut rapidement. »

Lorsque le garçon cria, Schutzback se leva d'un coup et vit quelque chose qui s'élevait dans les airs, derrière la forêt.

« Je présume que cela aurait pu être un ballon, dit-il plus tard, mais je n'en ai aucune preuve. »

Il essaya de faire une photo mais il était si nerveux qu'il oublia dans un premier temps, puis il se mit à tant trembler qu'il ne put tenir l'appareil immobile.

« C'est pourquoi la photographie est ratée ; tout ce que l'on voit est une petite tache. »

Les voisins étaient persuadés que Meier était fou. « Personne ne le prenait au sérieux », dit l'un d'eux plus tard. Le maire d'un village voisin proclama que les histoires de Meier ne pouvaient être que pure fantaisie puisque « lui », le maire, n'avait jamais vu d'OVNI dans le canton. Au seul nom de Meier, la population riait.

C'est un « baratineur» disaient-ils, un « toqué ». Parfois, ils l'appelaient « Verriickte», le «jobard».

« Sommes-nous aveugles, se demanda un couple, ou sommes-nous stupides au point de ne pas voir ce que lui peut voir ? »

A présent, lorsqu'ils le voyaient scruter le ciel avec ses jumelles pendant la nuit, les voisins ricanaient : « Il cherche sa copine galactique ».

Cependant la série d'articles parus dans plusieurs journaux à travers l'Europe attirait des douzaines de curieux venus de tous les continents. Ils venaient parler avec Meier des messages des Pléiadiens. A la surprise des voisins, la plupart de ces gens étaient « comme il faut » ; nombreux étaient ceux qui venaient au volant de Mercedes, directement depuis le Nord de l'Allemagne. Les voisins n'arrivaient pas à comprendre comment de telles personnes pouvaient se faire avoir ainsi.

« Pour nous et l'ensemble du voisinage, dit Franz Hànsler qui habitait l'appartement surplombant la ferme, tout ceci était très énigmatique. Nous pensions tous qu'il était un personnage fantasque. Toute cette maisonnée était bizarre. »

Marie Hànsler parlait souvent avec Popi, à l'inverse de toutes ses autres voisines. Elle lui achetait des œufs et la considérait comme «une femme très très bien». Mais ajoutait-elle, « je ne désirais surtout pas avoir quelque chose à voir avec son mari ! » Popi venait souvent la retrouver en larmes et Hànsler lui apprenait à coudre et à tricoter.

« On n'avait rien à lui envier, dit Hànsler ; elle souffrait. »

Meier ne fit jamais rien par lui même qui puisse offenser directement les voisins. Mais ses enseignements et ses histoires extraordinaires qu'ils considéraient mensongers ne faisaient qu'empirer la situation. De plus, il y avait parfois tellement de voitures garées depuis la maison de Meier jusqu'à la rue, qu'elles bloquaient toute la circulation. Un des membres du Conseil municipal, Rudolf Riiegg, considérait que toutes les histoires que racontaient Meier n'étaient que le fruit de son imagination et qu'il avait tout inventé. Riiegg reçu de nombreux appels téléphoniques de la part des voisins de Meier qui, pour la plupart, se plaignaient du trop grand nombre de voitures garées. Une autre fois, ce fut une mère de famille qui téléphona aux autorités parce que sa fille était allée chez Meier.

Au début, Popi essaya de converser avec ses voisins.

« Mais j'ai compris qu'ils ne me croyaient pas et j'ai donc commencé à ne plus m'occuper d'eux ; j'avais d'autres problèmes plus personnels à régler, » avait-elle dit.

Un samedi matin, alors qu'elle passait avec ses deux fils devant la mairie, elle remarqua deux femmes d'un certain âge qui se tenaient là.

« Je ne les connaissais pas, dit-elle plus tard. Les enfants les connaissaient ; je supposai qu'ils s'étaient rencontrés à la garderie. Elles commencèrent à jouer avec eux, puis leur demandèrent leur nom ; Bashenko n'arrivait pas encore à prononcer son nom, il disait seulement Baschel. Elles lui demandèrent alors : et quel est ton nom de famille ? Meier répondit-il. Une des deux femmes changea brusquement de visage alors que l'autre me demanda si j'étais l'épouse « du » Meier. Je lui répondis « oui » ; elle répliqua : « Etes-vous aussi timbrée que lui ? »

« Les enfants aussi avaient des problèmes à l'école parce que les parents de leurs camarades ne croyaient pas un mot de tout cela. Atlantis qui allait au jardin d'enfants subissait les moqueries de ses camarades; ils l'appelaient « OVNI» Meier. Il rentrait souvent à la maison en pleurs. Je lui disais de se confier à son maître mais celui-ci ne croyait pas non plus à toute cette histoire. Il me dit un jour que mon mari et moi faisions de la magie avec les OVNI et qu'il en résulterait de mauvaises influences sur nos enfants. J'avais dit à Billy qu'il eût été bien mieux que tout ceci n'eût jamais existé. »

Au cours de cet été 1976, quelques jours avant que toute cette publicité sur Meier et les Pléiadiens ne se répande, Hans Schutzbach avait, au cours d'une après-midi, accompagné Meier dans un pré isolé à peu de distance de Hinwill. En présence de Schutzbach, Meier enregistra sur un magnétophone les sons émis par un des vaisseaux. Un son naturel et grinçant, à mi-chemin entre celui d'une tronçonneuse et celui

d'une turbine d'avion, très aiguë, d'après Schuzbach, semblait provenir d'un point de l'espace situé à environ neuf mètres au-dessus de Meier. Lorsque Meier tendait son bras vers le haut avec un mouvement circulaire, le son s'amplifiait ; lorsqu'il abaissait le bras, le son diminuait. Puis les deux sons, fort et doux, s'entremêlaient dans une résonance céleste. Soudain Meier fît un geste de colère et le silence revint. Schutzbach se retourna et vit un policier avec des jumelles, un deuxième avec un chien et deux motocyclistes.

Avant de partir, Schutzbach regarda « très précisément » tout autour de lui ; il parcourut du regard toute la campagne environnante, se rendit auprès des arbres qui poussaient dans le pré pour en examiner les branches. Il ne trouva ni haut-parleur, ni fil ou câble, ni ballon ; rien du tout.

Schutzbach retourna secrètement au même endroit deux jours après et accompagné de deux amis ; ils essayèrent tous trois de recomposer les sons qui avaient été entendus en prenant pour référence l'enregistrement de Meier. Ils placèrent des haut-parleurs dans les branches et utilisèrent des amplificateurs ; il s'aperçurent alors que l'appareillage était impossible à camoufler et que les sons demeuraient faibles et lointains.

Hans Schutzbach accompagna bien Meier une vingtaine de fois à ces rendez-vous en forêt à l'extérieur de Hinwill, la plupart du temps au cours de nuits froides et humides. Se qualifiant lui-même d'individu plutôt bruyant, il observait Meier attentivement ; il ne le vit cependant jamais faire quoi que ce soit ou tenir un quelconque objet qui aurait pu être source de bruit ou de forme à photographier. Cependant, pour Schutzbach, la question la plus gênante concernait les étranges traces d'atterrissage. A chaque fois que les vaisseaux en laissaient dans les hautes herbes, il aidait Meier à les photographier et à les mesurer. Il pensait très souvent à ces empreintes. Il vit de nombreuses personnes essayant de prouver que Meier était un fraudeur, tenter de les reproduire mais elles demeuraient toutes

très différentes. Les empreintes de Billy étaient parfaites, dit Schutzbach ; celles des autres n'étaient que de mauvaises imitations.

Dans la nuit du 13 Juin 1976 plusieurs personnes accompagnèrent Meier dans une clairière où il devait avoir un contact avec les Pléiadiens. Ils arrivèrent vers deux heures du matin. Meier leur avait expliqué qu'afin de prouver l'existence des Pléiadiens, Semjase avait accepté de faire une parade lumineuse dans laquelle les vaisseaux changeraient de couleurs et se déplaceraient de façon erratique. Parmi tous ceux qui attendaient là, se trouvait Guido Moosbrugger qui était le Principal d'une petite école en Autriche.

Mossbrugger avait pris contact avec Meier quelques mois auparavant alors qu'il s'était rendu à Munich pour assister à une série de conférences mensuelles sur les OVNI. Meier y avait été invité, pour une causerie dans laquelle il montra ses photographies.

« J'étais complètement fasciné par ses images, se souvenait Moosbrugger, à tel point que je lui ai immédiatement envoyé un courrier à Hinwill en lui demandant de venir lui rendre visite. »

Meier lui ayant répondu par l'affirmative, Moosbrugger vint à Hinwill vers la mi-Mai 1976. Au cours de son séjour, il suivit un jour Meier, parti en mobylette pour un contact. Moosbrugger était avec Schutzbach, en voiture. Les trois hommes longèrent un chemin difficile traversant un champ jusqu'à ce que Meier fasse signe de s'arrêter. Il leur dit alors de l'attendre sans bouger.

Il repartit en mobylette vers le lieu du contact, se souvenait Moosbrugger.

« Après son départ, je me demandais ce qui pourrait bien se passer si je le suivais pour savoir où il allait. Lorsqu'il revint vers nous, il nous dit que Semjase l'avait accueilli avec ces mots : « Vous êtes venu avec deux hommes. Monsieur

Moosbrugger a pensé pendant un bref moment à ce qui pourrait lui arriver s'il vous avait suivi. Cela ne m'a pas affecté ; il ne s'agissait que d'un honnête intérêt de sa part. »

Les deux hommes étaient restés assis dans la voiture en attendant Meier lorsqu'ils virent, au-dessus de la ligne de frondaison à environ trois kilomètres, un disque rouge-feu « de la taille d'un phare de voiture que l'on regarderait à cent mètres de distance ». Le disque rouge fit un mouvement de va-et-vient avant de disparaître soudainement. Après quelques secondes, une boule d'argent tourbillonnante apparut, puis deux autres plus petites au-dessous de la première tourbillonnaient aussi. A la base de la sphère centrale qui était la plus grosse des trois, une grande goutte se forma et commença à s'étirer de plus en plus vers le bas jusqu'à éclater en panache et disparaître en deux ou trois secondes. Puis toutes les lumières disparurent soudainement.

« Après quelque temps, expliqua Moosbrugger par la suite, le même disque réapparut, grossissant et grossissant... Nous pensions qu'il allait nous foncer dessus. Puis il diminua et disparut. »

Moosbrugger avait déjà vu des feux d'artifice très exotiques, mais ce qu'il vit ce soir-là lui semblait bien plus concret et vivide, comme un dessin animé en couleurs projeté sur l'écran noir du ciel suisse. Ce n'était pas comme ces explosions à base de poudre à canon ; cela ressemblait plutôt à des illuminations brillantes provoquées par des objets physiques aux comportements étranges. Plus tard, il écrivit : « Bien sûr, je ne peux tenir rigueur à quiconque de ne pas croire cette histoire s'il ne veut ou ne peut en accepter la réalité. Cela m'est égal que l'on me traite de fou ou que l'on dise que j'ai beaucoup trop d'imagination, mais je ne veux pas que l'on m'accuse d'être un menteur».

Moosbrugger ne connaissait rien à l'utilisation d'un appareil photoreflex de trente-cinq millimètres, mais il était déterminé

à ne pas retourner à Hinwill sans en emporter un avec lui. Il emprunta auprès d'un de ses amis, un Pentax avec téléobjectif et pied; il prit soin de lui demander de loger lui même un film dans l'appareil et de le régler afin qu'il soit prêt pour prendre des vues de nuit. Moosbrugger revint à Hinwill après trois semaines. Il se tenait à présent dans l'obscurité au pied des grands pins bordant la clairière, le Pentax armé du téléobjectif et fixé sur le trépied. Hans Schutzbach et son frère Konrad s'étaient eux aussi positionnés dans les bois avec un appareil photo chacun ; ils étaient hors de vue de Moosbrugger.

Un peu plus loin, le reste du groupe mangeait des gâteaux en sirotant du café chaud, tout en observant le ciel noir à partir d'une petite butte.

Tout à coup, ils virent apparaître au-dessus de la forêt un disque rouge, puis un autre argenté. Les lumières planaient ; elles grossirent, puis disparurent soudainement. Moosbrugger prit le disque rouge sur la pellicule. Il inclinait le trépied de l'appareil afin d'ajuster l'angle de prise de vue lorsqu'un troisième disque apparut qui brillait de couleurs alternantes. Lorsque Moosbrugger regarda à nouveau, ce disque avait disparu, mais il en vit tout de suite un autre, très haut dans le ciel qui avait une barre intensément lumineuse et des contours argentés, avec « un scintillement de pluie de feu tombant tout droit ». Moosbrugger prit ce dernier disque en photo ; l'image ressemblait à une gigantesque méduse brillante dont les tentacules dérivaient dans le ciel. Avant et après que Moosbrugger ait pris sa photo, la barre intensément jaune-blanche changea de forme à plusieurs reprises, puis s'adoucit pour devenir une lueur ; les observateurs virent, à partir du sol, cette boule lumineuse s'éloigner lentement jusqu'à n'être plus qu'un point à l'horizon. Puis elle remonta très rapidement et disparut. Meier venait d'avoir son cinquante cinquième contact.

Les articles parus au cours de l'été et de l'automne 1976 poussèrent de plus en plus de gens à venir rencontrer Meier à

Hinwill. Chaque week-end, des visiteurs arrivaient à la maison ; parfois il y avait jusqu'à vingt personnes, certaines étant devenues des habituées, d'autres étant nouvelles.

Elles voulaient toutes regarder les photographies des vaisseaux que Meier avait prises et entendre parler de la vie qui existait en d'autres lieux de l'univers. Quelle est la culture des Pléiadiens ? Leur gouvernement ? Leur société ? Quel est leur degré de savoir technologique ? Comment communiquent-ils avec Meier ? A quoi ressemblent-ils ? Ont-ils des intentions pacifiques ?

D'après Meier, les Pléiadiens avaient une durée de vie de mille ans. Semjase était relativement jeune avec ses trois cent trente ans. La planète où elle habitait, Erra, était légèrement plus petite que la Terre et beaucoup moins peuplée avec seulement cinq cents millions d'individus. Lorsqu'ils avaient découvert l'environnement hospitalier d'Erra, les Pléiadiens avaient eux-mêmes organisé la planète afin que la vie puisse s'y développer et aujourd'hui son paysage ressemblait d'assez près à celui de la Terre avec des collines, de l'herbe, des arbres et des cours d'eau. Ils avaient installé les zones de production et de transformation dans des lieux reculés, à l'écart des zones d'habitations et ils utilisaient des planètes voisines inhabitées pour extraire des minerais. Les Pléiadiens dirent à Meier que quel que soit l'endroit où l'on se déplaçait sur Erra, on pouvait y trouver des espèces similaires à celles de la Terre, ressemblant au cheval, à la vache, au lapin et aux poissons.

La plupart des travaux physiques étaient faits par des robots ou des androïdes. Les androïdes ressemblaient tellement aux humains dans leur apparence et leurs actes que la seule façon de les différencier était leur aspect vestimentaire. Chacun portait un uniforme correspondant à la tâche qui lui avait été assignée. Ils semblaient étrangement humains à cause de leur peau fabriquée à partir de protoplasme vivant et leur cerveau était un organe vivant lui aussi, capable de donner des réponses naturelles et de tenir des conversations.

Non seulement il y avait des familles sur Erra, mais en plus, elles avaient tendance à établir des liens étroits et bienveillants parmi leurs membres. Bien que sexuellement matures vers l'âge de quinze ans, les Pléiadiens ne se mariaient pas avant d'avoir terminé leur éducation qui commençait dès quatre ans pour se terminer vers l'âge de soixante-dix ans. Ils avaient alors acquis suffisamment de connaissances techniques pour maîtriser de quinze à seize disciplines ou, comme c'était le cas pour Semjase, une trentaine.

Il n'y avait pas de Gouvernement.

« Ils ont ce que vous appelez ici des « chefs spirituels », dit Meier à son auditoire, et la forme la plus élevée pour cela est appelée Horralft. C'est une forme de vie qui ne possède ni visage ni corps et qui n'est pas une forme spirituelle non plus. C'est un mélange des deux. Si vous essayez de les toucher, vous passez au travers d'eux. Le Horralft ne donne pas d'ordres. Il donne autre chose, ce que nous appelons « des suggestions ». Et chaque individu sur la planète en s'aidant de sa propre sagesse dans l'évolution, essaie, à partir de cela, de faire de son mieux. »

Avec tout ce monde qui venait chez elle pour voir sans cesse son mari Popi se sentait aussi étrangère qu'autrefois, lorsqu'elle était arrivée en Suisse. Elle n'avait que dix-sept ans lorsqu'elle avait rencontré Meier le jour de Noël 1965 à Thessalonique. Meier avait alors presque vingt-neuf ans. C'était juste quelques mois après qu'il eût perdu son bras gauche. Un mois après leur première rencontre, Meier demanda à Popi de l'épouser, et, sa mère refusant de donner son consentement, ils filèrent tous les deux dans une petite ville où la cérémonie eut lieu le 13 Février 1966. Pendant les quatre années qui suivirent, ils voyagèrent depuis la Suisse jusqu'en Inde avant de revenir, vivant et travaillant au Pakistan, sur l'île de Crète, dans les montagnes du Moyen-Orient et en Inde. Lorsqu'ils revinrent en Suisse, Popi ne comprenait que très peu du langage du pays d'origine de son mari. Quelques années plus tard, lorsque les contacts de Meier commencèrent, elle communiquait bien mieux en Suisse-Allemand. Mais elle connaissait encore si peu l'Allemand châtié qu'il lui était difficile de comprendre ce que son mari écrivait à propos de ses contacts.

« J'essayais de les lire, se souvenait-elle, mais je n'y comprenais rien ; et ainsi je me suis fait une fausse idée de tout cela. Ça n'allait plus, continua-t-elle, avec tous ces gens qui affluaient à Hinwill pour voir mon mari. La plupart étaient des femmes qu'il emmenait habituellement sur les sites des contacts. J'étais très jalouse à cette époque. Non pas parce que je pensais qu'il aurait pu aller voir une autre femme, mais simplement parce que personne ne se proposait jamais pour me garder les enfants afin que je puisse l'accompagner. Elles allaient à lui et lui disaient : « allons-y » ; j'étais très en colère.

Une de celles qui assistaient régulièrement aux rencontres, Bernadette Brand, était programmatrice sur ordinateur. En Juin 1976, un soir qu'elle rentrait chez elle par le train après sa journée de travail, elle lut l'article sur Meier dans la revue « Quick ».

Je me souviens alors avoir dit à mon collègue, rapporta-t-elle par la suite : « Encore un de ces fous prétendant avoir des contacts avec des extraterrestres ». Il me demanda si j'y croyais. Je répondis : « Bien sûr que les extra-terrestres existent, mais pourquoi viendraient-ils ici ? S'ils devaient aller quelque part, ce serait plutôt sur une planète où ils pourraient apprendre quelque chose de nouveau, mais pas sur notre Terre ». Je trouvais horrible que des individus puissent dire qu'ils avaient des « contacts » et induire les gens en erreur. On devrait les mettre en prison, tous. »

Brand connaissait les frères Schutzbach, Hans et Konrad. Lorsqu'ils lui dirent connaître un invalide prétendant avoir des contacts avec des êtres venus d'un autre système stellaire, elle ne fit pas la relation avec l'article du « Quick ». Elle leur répondit : « Encore un malade qui traîne ! »

Konrad essaya de parler de Meier à Bernadette mais elle ne voulut rien entendre. « Ne sois pas ridicule », lui avait-elle répliqué.

« Tu ne comprends pas, lui dit Konrad ; tu n'as aucune idée de ce dont il est question. »

Ils passèrent ainsi tout l'été à se disputer à propos de Meier.

Un samedi soir de l'automne, Konrad amena son ami Jakobus dîner chez Bernadette.

« Ils ne firent que parler d'une femme tout au long du repas, se souvenait-elle. Ne la prends pas tant au sérieux ; lorsqu'elle est jalouse, elle rend tout le monde fou. »

Après le repas, ils partirent en voiture rendre visite à un « ami » qui habitait une ferme entourée de constructions modernes à Hinwill. Konrad ne lui dit pas que l'ami en question s'appelait Eduard Meier bien que lorsqu'ils quittèrent la Wihaldesnstrasse pour s'engager dans la contre-allée, Bernadette devinât chez qui ils l'emmenaient. A vrai dire, elle avait à présent très envie de le rencontrer.

Une femme les accueillit sur le pas de la porte d'entrée et leur dit : « Attendez ici. Vous ne pouvez entrer tout de suite ». Elle chuchota quelque chose à Konrad. Lorsqu'ils finirent par se trouver à l'intérieur, Konrad dit à Bernadette : « Nous ne pouvons entrer dans le salon; il y a une discussion qui s'y déroule ».

Dans la cuisine, Bernadette prépara du café pour le groupe qui était dans le salon. Pendant que le café passait, une femme arriva en courant avec un gros pichet d'eau dans lequel flottait de la poussière de charbon. Dans la plupart des maisons, les gens avaient toujours une réserve de poussière de charbon qui était utilisée pour faire vomir les enfants en cas de nécessité. Bernadette se demanda si quelqu'un avait tenté de se suicider.

Puis Meier entra dans la cuisine et invita Bernadette à venir au salon avec le café. Elle vit toute de suite une femme aux longs cheveux noirs, effondrée sur une chaise et une autre femme lavant ses mains et son front avec de l'eau froide tout en lui tapotant les joues pour la garder éveillée.

Mais la femme sur la chaise était «blanche comme neige », le visage penché en avant. Popi venait d'avaler près de cinquante pilules de somnifère. Une seconde femme remplaça la première pour continuer à lui appliquer de l'eau froide et à lui tapoter les joues. Bernadette se dit que s'ils continuaient ainsi, cette femme allait succomber.

Lorsque la deuxième commença à dire qu'elle était fatiguée Bernadette se proposa de prendre le relais. Elle ne fut pas aussi douce que les deux autres. Elle giffla à toute volée Popi, une fois, deux fois, trois fois. Celle-ci se mit à pleurnicher en demandant qu'on arrête de la frapper car ses dents lui faisaient très mal.

« Si vous gardez vos yeux ouverts, lui répondit Bernadette, je ne vous frapperai plus. »

Mais la femme laissa à nouveau retomber sa tête et Bernadette la giffla avec force. Elle voulait la mettre en colère. Pendant trois heures, Bernadette la giffla.

Puis tout à coup, la femme bondit de sa chaise, attrapa Bernadette et la jeta sur le plancher. Bien que frêle, elle était incroyablement forte et put soulever les quatre-vingts kilos de Bernadette à qui elle fit faire le tour du salon jusqu'à ce que Meier intervienne pour aider Bernadette à reprendre ses esprits. Puis il força sa femme à se mettre au lit en lui disant de revenir au salon dès qu'elle sentirait venir le sommeil. Mais elle referma ses yeux et Bernadette la giffla à nouveau. La femme la frappa dans le dos, puis se mit à hurler après son mari. En s'aidant de sa seule main, Meier défit sa ceinture, la passa autour des poignets puis des genoux de sa femme et l'attacha à une chaise.

Popi continuait à injurier son mari et les autres personnes puis ferma les yeux et laissa retomber la tête. Bernadette la frappa. Encore et encore. Soudain Popi tira sur la ceinture qui se déchira mais, tout aussi soudainement, elle sembla s'apaiser. Il était presque six heures du matin. Elle avait vomi à minuit

pour la dernière fois et le centre de toxicologie leur avait dit de la tenir éveillée pendant six heures. Après qu'elle eût rejeté les dernières pilules qu'elle avait absorbées Bernadette rentra chez elle et les deux autres femmes se remirent à lui laver le visage et les membres à l'eau froide.

Quelques semaines après la tentative de suicide de Popi, Bernadette accompagna Konrad à une rencontre dans la maison de Hinwill avec une cinquantaine d'autres personnes. Elle pensait qu'elle n'éprouverait que dédain vis-à-vis de Meier mais elle le trouva aimable et honnête et très différent du « Schwindler » qu'elle avait imaginé. Et cela amenait en elle une confusion car tout ce que cet homme disait à propos de ses contacts et de ses voyages dans l'espace lui paraissait complètement fou. Rapidement, elle devint une habituée de la maison de Hinwill. Un soir, tard, après qu'elle eût rencontré Meier, elle rentrait seule chez elle, au volant de sa voiture.

« Alors que je conduisais, j'eus tout à coup le sentiment qu'il fallait que je m'arrête. Je me dis que j'étais folle, que toutes ces histoires me tournaient la tête ; je continuai ma route. Mais le même sentiment revint avec force. J'arrêtai donc la voiture et attendis sans sortir après avoir verrouillé les portières. Je restai dans l'obscurité, curieuse de ce qui pourrait bien arriver. »

Je regardais au travers de la vitre de ma portière quand j'aperçus une lumière monter au-dessus de la forêt. Elle était blanche comme de la neige et de la dimension d'une largeur de main à partir de mon point d'observation. Elle s'immobilisa un instant, puis redescendit ; lorsqu'elle disparut, elle était devenue rouge-feu. Je pensai qu'il s'agissait de quelqu'un qui lançait des feux d'artifice, mais cela semblait très précis. Les fusées ne ressemblent pas à cela. J'attendis un moment et au bout d'une ou deux minutes le phénomène recommença. Puis subitement, tout disparut. »

« Devais-je repartir ? Non. J'attendis encore un peu. Et en fait, à quelque cinq ou six cents mètres plus loin - il était difficile d'en estimer la distance - une lumière orange s'éleva à nouveau par delà la forêt. Elle montait très lentement et était très grande ; je dirais du quart de la dimension de la lune. Cette lumière orange s'éleva puis continua comme si elle était en train de grimper un escalier, puis zigzagua et très progressivement s'éloigna. Je pus la voir pendant environ vingt minutes. De l'endroit où j'étais, on pouvait voir les Alpes. Je la vis devenir de plus en plus petite et disparaître dans les montagnes. »

3

Au cours de la nuit d'un vendredi, au début de l'été 1976, Herbert Runkel et Harold Proch, deux Munichois approchant la trentaine se trouvaient à bord d'une vieille Mercedes beige sur l'autoroute vers Augsburg. Les vitres fermées, ils écoutaient un programme-radio d'Allemagne de l'Est que l'on pouvait capter tous les vendredis soir à minuit, « The White Rose ». Les deux hommes avaient chacun une saucisse aux épices allemande dans une main et une boîte de Coke dans l'autre. Herbert, qui était chargé du contrôle qualitatif dans l'usine de calorifuges de son père, fumait ses Camel. Harold, un photographe professionnel qui portait une barbe noire parfaitement taillée, tirait sur le tuyau de sa pipe. Ils étaient amis intimes depuis six ans déjà. Les promenades en voiture du vendredi soir sur l'autoroute de Augsburg étaient devenues rituelles, un moment pour discuter et échanger.

Comme toujours, ils parlèrent de nombreuses choses. Mais il y avait un sujet qu'Harold était plus particulièrement désireux d'aborder ce soir-là. Cela concernait un article qu'il avait lu dans un récent « Quick » et qui l'intriguait. Il y était question d'un Suisse prétendant avoir des contacts avec des êtres venant d'un autre système stellaire. Et ces contacts,

disait-il, continuaient à se produire. L'article mentionnait même que le candidat à la présidence des Etats-Unis, Jimmy Carter, avait aussi vu une fois un OVNI à l'époque où il était Gouverneur de la Géorgie. Harold lui-même avait eu une fois l'occasion de voir quelque chose d'inexplicable à l'âge de cinq ans. Il décrivit la scène suivante peu après :

« Cela s'est passé sur l'île où je suis né. Nous étions au bord de la plage un après-midi et tout à coup, venant de l'horizon arrivèrent une ou deux ou trois soucoupes volantes ; je ne me souviens pas très bien du nombre exact. Elles étaient immobiles ou avec un léger mouvement pendant une minute environ à peut-être cinquante mètres d'altitude. Elles étaient grandes mais je ne saurais dire leur dimension. Elles restèrent durant deux ou trois minutes et disparurent d'un coup sans aucune accélération. Disparues. Je n'oublierai jamais cela. J'ai demandé à ma mère et à d'autres personnes : Qu'est-ce que c'était ? Ça n'était pas un avion. Qu'est-ce que c'était ? Personne ne put me répondre. Personne ne put m'expliquer ce que c'était, pourquoi elles étaient là et ce que tout ceci signifiait. C'était dans les années 50, en 53 ou 54. J'étais fasciné. Je n'oublierai jamais ces images ».

Au cours de leurs promenades du vendredi soir vers Augsburg, Herbert et Harold avaient souvent « philosophé » à propos de l'univers, de l'existence de vies extraterrestres, des possibilités de voyager dans l'espace à des distances cosmiques.

« Comme beaucoup d'autres, nous tentions de trouver une vérité, expliqua Harold, mais sans religion. »

Herbert, qui lisait beaucoup, avait déjà lu des histoires sur les OVNI. L'une d'elles concernait le plus fameux «contacté » connu, l'américain Georges Adamski. Celui-ci avait vécu sur la pente sud du Mont Palomar. En Novembre 1952, il prétendit avoir eu une conversation avec un homme de stature mince aux longues épaules et aux cheveux blonds qui avait atterri

dans le désert de Californie à bord d'un « vaisseau-éclaireur » venant de Vénus. Il était venu sur la Terre parce que son peuple percevait des « radiations émanant de la Terre » causées par l'explosion de bombes atomiques. Adamski fit le tour du monde prétendant être la première personne à être entrée en relation avec des extraterrestres. Il fut bien entendu très controversé, et les obscures photographies du « Vaisseau Eclaireur » n'étaient en fait, d'après ce que Herbert avait pu lire, que des surimpositions dont l'image de base n'était autre « qu'une pièce d'une glacière ».

« Dans les autres cas, dit Herbert, les gens parlent toujours de religion et de la façon dont Dieu a envoyé ces êtres de l'espace sur la Terre et tout ce genre de fadaises. Pour quelqu'un qui a une pensée logique, cela est sans importance. Non, dit-il à Harold ; j'en ai terminé avec ces OVNI. J'ai lu l'histoire d'Adamski et je pense qu'il existe des êtres sur d'autres planètes mais toutes ces histoires que l'on trouve dans les revues ne sont que des mystifications. »

« Avant d'en dire plus, tu ferais bien de regarder ces photographies prises en Suisse, lui répondit Harold. Tu n'en as jamais vu de cette qualité-là. »

Photographe de métier depuis plusieurs années, Harold avait été impressionné par ces photos dans le magazine et il décrivit en détails à Herbert chacune d'entre elles.

Lorsqu'ils rentrèrent de leur voyage nocturne à Augsburg, il était très tôt dans la matinée ; il faisait cependant encore nuit. Herbert n'avait besoin que de peu de sommeil. Il se couchait régulièrement à trois, quatre ou cinq heures du matin et après quelques heures seulement, il se sentait frais et dispos pour commencer une nouvelle journée. Cette nuit-là, il ne se sentait pas d'humeur à aller se coucher ; il préféra plutôt monter à l'appartement de Harold pour lire l'article qui avait tant impressionné son ami. Lorsque celui-ci ouvrit le magazine devant lui, Herbert compris immédiatement pourquoi les

photographies captivaient son attention. Sur une double page apparaissait une photographie en noir et blanc d'un grand vaisseau argenté planant au-dessus d'une vallée aux environs de Hinwill. Une série de trois photographies plus petites montrait le même bâtiment dans diverses positions autour d'un pin très haut. Sur une autre photographie, on voyait Meier au milieu d'un champ herbeux, un homme élégant à la chevelure dégarnie sur le front avec une épaule et un avant-bras droit bien développés. La manche gauche de sa chemise blanche était pliée et épinglée proprement sur l'épaule.

Lorsque Herbert vit l'agencement des photographies, il ricana : « Cette mystification est plus réussie que les autres ».

Tous les rapports que Herbert avait déjà lus concernant d'étranges phénomènes visibles ou de prétendes contacts faisaient états d'événements survenus en Amérique du Sud ou aux Etats-Unis, ce qui ne lui avait pas permis d'aller faire des investigations par lui-même. Mais cette fois-ci, l'histoire se passait en Europe. Harold étala une carte sur son bureau ; ils trouvèrent le village de Hinwill légèrement au Sud-Est de Zurich, à quatre ou cinq heures de voiture de Munich. Ils décidèrent alors d'aller à Hinwill le week-end suivant pour essayer de rencontrer Meier et de parler avec lui. « Ce n'était que par curiosité, » dirait Harold par la suite.

Le samedi suivant, Herbert et Harold partirent vers le Sud à la pointe du jour et traversèrent la frontière Suisse au moment où le soleil se levait. Ils passèrent Wintherthur, puis les villages du Pfâffikersee et arrivèrent à Hinwill vers dix heures. Ne connaissant pas l'adresse de Meier, ils allèrent à un kiosque du village où une vieille femme vendait des journaux et des bonbons ; celle-ci leur indiqua la grande ferme du 10 Wihaldenstrasse et rajouta « Pourquoi voulez-vous le voir ? C'est un fou ».

Lorsque Herbert et Harold arrivèrent à la ferme, Meier était parti pour au moins deux heures. Popi les invita à entrer pour

prendre un café mais ils refusèrent. A deux heures de l'après-midi, alors que Meier n'était toujours pas rentré, Hans Schutzbach arriva. Quelques minutes plus tard, Popi vint voir Herbert et Harold à leur voiture pour leur dire que Schutzbach pourrait répondre peut-être à certaines questions car il connaissait bien Billy (le petit nom de son mari) et l'avait accompagné plusieurs fois à ses contacts. Elle les ré-invita à venir prendre un café ; cette fois-ci, ils acceptèrent

Arrivés dans la maison, Popi leur tendit deux épais albums de photographies. Harold en étudia méticuleusement plusieurs avec son œil professionnel.

« Autant que je puisse connaître la photographie, dit-il plus tard, je n'aurais pas pu dire que celles-ci étaient truquées d'une façon ou d'une autre. Elles me semblaient vraies. »

« Pendant dix minutes, nous ne pûmes prononcer un seul mot, se souvenait Herbert ; nous étions bouche-bée. Dans le magazine nous n'avions vu que des photographies en noir et blanc prises de deux ou trois endroits différents. Mais toutes ces photographies prises d'en haut et d'en bas et de plusieurs lieux, en couleurs et très nettes étaient parfaites. »

Schutzbach leur expliqua comment Meier avait pris ces photos au cours de ses contacts avec les Pléiadiens, et rajouta : « Si vous voulez voir les traces laissées par l'atterrissage d'un vaisseau, en fait deux, qui sont venus voici quatorze jours, je peux vous les montrer ; elles sont encore fraîches ».

L'article du « Quick » n'avait pas mentionné ces traces ; Herbert et Harold n'avaient aucune idée que de telles preuves puissent exister. Quelques heures plus tôt, ils avaient spéculé sur la seule existence réelle de Meier et, dans le cas où ils le trouveraient, ils se demandaient si toute cette histoire n'allait pas se terminer en queue de poisson. A présent, ils étaient assis dans la maison de Meier à regarder des photographies encore plus incroyables que celles qu'ils avaient vues dans le « Quick », et avec un homme qui avait accompagné Meier à

plusieurs contacts et qui leur proposait de leur montrer une évidence physique accréditant l'histoire de cet homme. Au plus ils tournaient les pages de l'album et au plus ils écoutaient Schutzbach, au plus tout ceci les intriguait.

Quelque temps après la proposition de Schutzbach, ils se retrouvèrent dans leur voiture à le suivre à travers les rues de Hinwill, puis sur une étroite route de campagne pour arriver au bout de quelques instants dans un cul-de-sac où ils quittèrent les voitures pour continuer à pied. Herbert raconta ensuite :

« Nous avons marché une centaine de mètres à travers bois pour arriver à une clairière, un champ entouré de bois. L'herbe était très haute, peut-être un peu moins d'un mètre. Et il y avait les six empreintes laissées par l'atterrissage des deux vaisseaux. En les photographiant, je me suis dit : C'est impossible, je n'ai jamais rien vu de semblable. L'herbe avait un mouvement rotatif à l'inverse des aiguilles d'une montre. Ce qui était intéressant, c'est que l'herbe n'avait pas été coupée. Lorsque l'on fauche de l'herbe, on la retrouve ensuite couchée, mais là les tiges étaient entières. J'en redressai une poignée et les regardai attentivement : elles n'étaient pas coupées. Je ne comprenai pas pourquoi ni comment.

Lorsque vous vous trouvez dans un endroit comme celui-ci, la première pensée qui vous vient est : comment ces traces ont-elles pu arriver jusqu'ici ? Il faut, soit utiliser une voiture, soit arriver par hélicoptère pour pouvoir les tracer. Or ces deux éventualités étaient impossibles. Les arbres étaient trop rapprochés pour passer avec une voiture.

Mises à part les traces des vaisseaux, il y avait aussi des empreintes de pas à partir des traces jusqu'à la lisière du bois et les mêmes empreintes en sens inverse. Le reste de l'herbe n'avait pas été touché ; elle restait bien droite et haute autour des six traces en spirale d'environ un mètre quatre-vingts chacune, tournant en sens opposé des aiguilles d'une montre. Et ce pré au milieu des bois semblait être un endroit parfait pour

des rendez-vous secrets ; juste à côté se tenait un épais fourré, à la fois isolé et paisible, d'arbres d'environ trente mètres formant un véritable mur végétal permettant de camoufler l'atterrissage et le décollage d'un étrange vaisseau lumineux.

Les photographies étaient spéciales, avait ajouté Herbert, mais lorsque nous fûmes dans les bois entourant ce pré et que nous vîmes les traces, c'était plus que spécial. Je n'avais jamais rien vu de semblable. Il m'est difficile de donner des explications. »

Se tenant à la limite du bois, Schutzbach expliqua à Herbert et Harold comment les Pléiadiens guidaient Meier par télépathie sur le lieu de leur rencontre, comment ils atterrissaient et débarquaient afin de pouvoir parler avec lui, ou comment encore ils téléportaient Meier à l'intérieur du vaisseau, où ils le déstructuraient pour le reconstruire instantanément à bord. Après que Herbert ait pris plusieurs photographies des traces d'atterrissage, certaines d'un peu loin, d'autres de suffisamment près pour voir l'intérieur des tourbillons d'herbe, les trois hommes rebroussèrent chemin par la forêt pour reprendre les voitures et rentrèrent à Hinwill. Pendant ce temps, Meier était revenu mais, leur dit Popi, « il ne pouvait les voir maintenant. Il les retrouverait à dix-sept heures au Post Restaurant, à côté de la gare de Wetzikon ».

Après avoir parcouru l'album de photographies et vu de leurs yeux les traces d'atterrissage, Herbert et Harold étaient encore bien plus intrigués par cet Eduard Meier dont le portrait qu'en avait donné l'article les avait poussés à faire les cinq-cents kilomètres qui les séparaient de lui. Ils étaient tous deux bien loin d'accepter la réalité de ces contacts bien que l'histoire de cet homme, d'après ce qu'ils avaient vu, ne demeurait pas sans substance. Ils désiraient encore davantage rencontrer Meier et le questionner afin de voir si ses connaissances concernant les Pléiadiens paraissaient véritables ou si elles étaient truffées des contradictions d'une personne dont le

seul contact se limitait à sa propre source Imaginative et terrestre. Ils partirent tous les deux pour Wetzikon et arrivèrent au Post Restaurant quelques minutes avant dix-sept heures. Environ trente minutes après, alors qu'ils discutaient attablés à la terrasse, Meier s'approcha d'eux en tendant la main vers Herbert ; il était accompagné des deux frères Schutzbach.

« Je ne l'avais jamais vu auparavant, dit Herbert ensuite, mise à part sa photographie dans le magazine. Et il s'était dirigé droit vers moi, tendant sa main en disant « Hello ». J'eus une étrange sensation en regardant ses yeux, comme si je le connaissais déjà. Je ne reconnaissais ni sa voix ni son rire, mais je connaissais cet homme, en le regardant. »

Pendant les trois heures qui suivirent cette chaude soirée d'été, les cinq hommes burent des cafés chauds et des Coke glacés assis à la table, à l'ombre d'un arbre. Harold questionna Meier à propos des photographies qu'ils avaient vues dans les albums, mais Meier semblait connaître très peu de choses sur la photographie. Tout son savoir dans ce domaine se résumait à la phrase : « J'appuie sur le bouton... et ça marche ».

Herbert avait lu de nombreux ouvrages sur l'astronomie et les voyages spatiaux. Il avait quelques connaissances de la mythologie des constellations ; il connaissait la théorie des origines de l'univers et savait que plus de deux cent billions d'étoiles tournaient à l'intérieur de la lente révolution de notre galaxie, la Voie Lactée, et que l'on considérait que le nombre d'étoiles à l'intérieur de la Voie Lactée était identique à celui des galaxies dans l'univers ; il connaissait aussi le processus de formation des systèmes stellaires et les conditions nécessaires à l'évolution de la vie. Il comprenait même la pensée par laquelle s'appuyait la théorie d'Einstein sur la relativité et les problèmes qu'elle suscitait à propos des voyages se déroulant à des vitesses dépassant celle de la lumière. Herbert rapporta par la suite :

« Je l'ai questionné pendant trois heures à propos de toutes ces choses. Toutes ses réponses étaient logiques, correctes et rapides. Il donnait une réponse puis, une heure après peut-être, il répondait à un autre aspect du sujet et tout était juste. Une brillante logique. J'ai lu de nombreux livres... mais on n'y trouve pas de relations logiques et pour moi, ce fut l'aspect le plus fascinant de cette conversation avec Billy. Il prenait son temps et essayait toujours de répondre à une question de façon à ce que je sois totalement satisfait.

Nous avions parlé de sa vie privée également et il nous avait dit n'être allé qu'à l'école primaire. Je connais beaucoup de personnes dans ce cas et je n'ai jamais entendu l'une d'entre elles s'exprimer comme un universitaire. Car c'est ainsi qu'il s'exprime et cela me fait réfléchir. Lorsqu'il parle de certaines choses, je pense qu'il doit bien exister quelque chose qui lui permette de le faire ainsi. »

Un mois plus tard, après des échanges de courrier avec Meier, Herbert retourna à Hinwill, mais seul cette fois-ci, pour continuer à se railler de cet homme et, espérait-il, pour trouver d'autres évidences. Lorsqu'il arriva aux abords de Hinwill, il fit un détour par la forêt où Schutzbach lui avait montré les traces.

Malgré deux semaines d'un mois d'Août inhabituellement chaud, sans aucune pluie, l'herbe qui avait été comprimée dans les grands tourbillons plats était restée verte et printanière. Et bien que les traces aient eu déjà six semaines, elles demeuraient aussi nettes qu'au cours de cet après-midi où Herbert les avait vues pour la première fois. Comme Schutzbach et bien d'autres avant lui, il ne parvenait pas à comprendre comment ces grands tourbillons en sens inverse des aiguilles d'une montre pouvaient avoir comprimé avec autant de précision ces herbes sans les écraser. Mais si l'herbe avait été écrasée, elle aurait été à présent sèche et jaunie. Et puisqu'elle n'était ni sèche, ni jaunie, ni écrasée, ni coupée, pour-

quoi restait-elle couchée ? Les cinq week-ends qui suivirent, Herbert retourna sur le site, l'herbe restait couchée tout en continuant de pousser en cercle.

« Puis le propriétaire du champ est venu pour faucher l'herbe, dit Herbert : les traces cependant restèrent fraîches ! Je l'ai vu de mes propres yeux. »

La deuxième expérience avec Meier fut aussi intrigante pour Herbert que la première ; il retourna le voir le week-end suivant. Il parla avec lui et étudia les photographies pendant plusieurs heures. Son cynisme du début à propos de cet homme et de ses prétendus contacts, se transforma peu à peu en curiosité et pendant toute l'année qui suivit il se rendit à Hinwill chaque week-end, parfois seul, d'autres fois avec Harold. Il logeait avec la famille Meier, dormant dans une petite chambre de la ferme et observant cet homme de près. Il était libre d'aller partout dans la maison et parlait souvent avec Popi, l'aidant à mieux comprendre l'Allemand en lui expliquant les rapports sur les contacts qu'elle essayait de déchiffrer. Peu à peu ils devinrent très amis ; Popi s'appuyait sur le soutien moral que lui offrait Herbert, comprenant que son mari avait peu de temps à lui consacrer. Cependant, Herbert ne vit ni n'entendit rien de suspect. Popi, si elle était au courant de quelque secret, ne divulgua rien. Herbert cherchait constamment : il ne trouva ni équipement, ni déguisement, rien ; pas même de journaux scientifiques ou de livres techniques à partir desquels Meier aurait pu grappiller quelques bribes de savoir pratique. Meier ne quittait la maison que pour ses contacts, généralement tard dans la nuit, et personne ne lui rendait visite en secret. Herbert raconta plus tard :

« Je voyais Billy du matin jusqu'au soir et je ne l'ai jamais vu faire quelque chose qui aurait pu ressembler à des hauts parleurs. Je ne l'ai jamais vu faire des représentations ou des modèles. Je n'ai jamais rien vu qui puisse ressembler à un ballon. Je connaissais chaque pièce de sa maison et je n'ai

jamais rien vu. Mois après mois, je suis venu et je suis resté à Hinwill mais il ne faisait rien et ne recevait personne; rien. »

Herbert connaissait déjà Meier depuis plusieurs mois, lorsqu'une nuit, après que Meier ait eu un contact, Herbert aperçut une lumière rouge sombre monter de derrière un bois isolé situé derrière la maison de Hinwill. La lumière s'immobilisa, puis se déplaça vers la gauche, puis vers la droite. Elle changea de couleur, passant du rouge sombre au bleu pâle pour revenir au rouge à nouveau. Puis elle partit d'un coup vers le ciel et disparut.

Une autre fois, vers sept ou huit heures du soir, au cours d'une fraîche soirée d'été, Herbert et quelques autres personnes travaillaient aux abords de la maison de Hinwill. Herbert leva les yeux et vit Meier sourire soudainement.

« Que se passe-t-il ? » demanda-t-il.

Meier répondit : « Il me faut aller à un contact ».

« Meier disparut en quelques secondes, dit Herbert plus tard. Il s'était mis à courir en direction du bois quand tous ceux qui étaient là, les Schutzbach, moi et peut être une autre personne, entendirent le son. Il venait du bois. »

L'accord éthérique lançait une plainte au-dessus des arbres tandis que jamais un son semblable n'avait été entendu par Herbert. Et il savait que Meier n'avait rien avec lui, rien d'autre qu'une chemise et un pantalon. Il était certain aussi que le son ne pouvait provenir d'un haut parleur caché dans les arbres ; il semblait ne pas avoir de source.

« Je ne suis pas fou, s'était dit Herbert, j'entends bien un son. »

Et les contacts se poursuivaient. Durant pratiquement chaque week-end où Herbert venait à la maison de Hinwill, Meier avait rédigé de nouvelles notes à propos d'autres contacts et pris de nouvelles photographies des vaisseaux. Il avait ainsi pris six variantes des vaisseaux spaciaux Pléiadiens, isolément, par paires, par trois et même par quatre ; ils planaient

au-dessus d'une vallée, ou juste au-dessus de la cime des arbres dans la lumière du soleil. Les gens qui avaient entendu parler de Meier, comme Harold et Herbert, venaient voir par eux-mêmes, remplis de doute et de curiosité ; mais les photographies atténuaient leur scepticisme et les notes des contacts semblaient convaincantes parce qu'elles étaient, comme le disait Herbert « absolument logiques ».

Puis Meier commença à emmener d'autres personnes avec lui pour se rendre à ses contacts et, bien que personne n'y participât, chacun avait des histoires à raconter.

Deux années s'étaient écoulées et les contacts qui autrefois avaient lieu pendant la journée - ce qui avait permis à Meier de prendre ses photographies si remarquables - se faisaient à présent de plus en plus tard la nuit. Le temps était souvent inclément et Meier partait rarement seul en mobylette vers les collines. A la place, Jakobus ou quelqu'un d'autre présent au moment où un signal télépathique venait à Meier, le conduisait sur le lieu de rendez-vous, attendait dans le noir, puis le ramenait à la maison. Au cours de la première année où Herbert vint à Hinwill, il conduisit Meier à cinq contacts et le vit en revenir une bonne dizaine de fois.

Tard, une nuit de froid et de brouillard, Herbert et Jakobus accompagnèrent Meier. Celui-ci portait des bottes et un manteau trois-quart en cuir gris. Jakobus conduisait sa Volkswagen bleue où Herbert avait pris place sur la banquette arrière. Meier assis à côté de Jakobus lui indiquait, comme d'habitude, la direction à prendre à partir des instructions télépathiques que lui donnaient les Pléiadiens.

« Il fallait toujours faire marche avant, puis marche arrière, avant-arrière, se souvenait Herbert. Je n'ai jamais très bien repéré cette région mais il ne me semblait pas que l'on allait très loin. Nous faisions constamment des détours car Meier voulait être certain de ne pas être suivi.

« Après quelques instants, il dit : « C'est ici qu'il faut s'arrêter » et nous nous arrêtâmes. Puis il dit : « Oh, revenons un peu en arrière ». Et nous revînmes sur cinquante ou cent mètres puis il fit : « Voilà, c'est ici ».

Herbert raconta :

« Je me souviens de l'endroit ce soir-là. Nous étions sur un étroit chemin boueux où il était difficile de faire se croiser deux voitures. Sur le côté gauche, il y avait une petite place, peut-être pour faire demi-tour, et c'est là que nous arrêtâmes la voiture. Il y avait des petits arbres sur le côté gauche, alors que la forêt se trouvait à droite. Il se dirigea vers la droite, traversa le chemin, descendit en contre-bas et s'engagea dans les bois. Nous restâmes dans la voiture un moment, puis nous sortîmes marcher un peu ; le temps était couvert et il était impossible de voir le ciel. Il ne pleuvait pas mais il faisait humide et il y avait du brouillard. Nous restâmes dehors à fumer une cigarette et tous mes vêtements devinrent mouillés. Nous parlions de Billy et des contacts, de tout et de rien, de voitures ou d'autres choses drôles.

Nous étions au plus profond de la nuit, dans le plus profond de la forêt. Nous restâmes à l'attendre là pendant deux heures. Je dis à Jakobus : « Mais que fait-il ? »

Finalement nous le vîmes revenir.

« Vous êtes fou, lui dis-je. Vous êtes resté longtemps ; il fait trop froid. »

« J'étais dans le vaisseau ; je n'avais pas froid, » répondit Meier.

« Je lui pris la main ; elle était chaude. Nous étions gelés. Je lui ai dit : c'était bien ? »

« Oui, » répondit-il.

« Je me suis alors aperçu qu'il était sec. Lorsque le temps est si humide, un manteau de cuir se mouille très vite. Mais le sien était sec.

Et il était très heureux. A chaque fois qu'il revenait d'un contact, il était content. Parfois, comme tout un chacun, il lui arrivait d'être triste, ou un peu fou. Mais après chaque contact il était heureux, tranquille et paisible. Je crois que le bon terme, serait « apaisé ».

Lorsqu'ils revenaient tous les trois d'un contact, ils restaient à parler ensemble jusqu'à cinq, parfois six heures du matin. Ils fumaient tous trois ; Herbert et Harold buvaient du Pepsi, et Meier du café-crème. Ils parlaient de l'espace et des sociétés extraterrestres fleurissant ailleurs, de la force qu'ils utilisaient pour propulser leurs vaisseaux, des armes qu'ils employaient, de leurs organisations sociales et domestiques. Ils discutaient aussi des problèmes de la planète Terre, de sa véritable histoire, de ses guerres à venir et des prophéties.

« Ces nuits-là ont été les plus intéressantes de toute ma vie, se souvenait Herbert. Lorsque je parlais avec lui, j'avais toujours le sentiment qu'il connaissait beaucoup, beaucoup de choses que les autres ne savaient pas. Et il possédait une étonnante aptitude à expliciter les choses. Mais je ne l'ai jamais vu lire un ouvrage scientifique. Jamais. Il ne m'a non plus jamais dit « Tu devrais croire ça, ou encore, si tu ne fais pas ceci ou cela, tu ne pourras jamais obtenir telle ou telle chose ». Il était capable de faire beaucoup de choses auxquelles nous ne comprenions rien. »

Herbert trouva que l'histoire de Meier était « totalement différente » de toutes celles qu'il avait pu lire à propos des soi-disant « contactés ». Avec les autres, tout ce qui avait été écrit se situait à partir d'une perspective terrestre.

« Adamski, Howard Menger et de nombreuses femmes disent avoir eu des contacts avec d'autres êtres intelligents venus de Mars ou de Vénus, expliquait Herbert. J'ai également lu ces ouvrages mais ce qui y est écrit est complètement fou. Ils disent qu'il y a de la vie sur Vénus et que sur la face cachée de la Lune, se trouvent des vaches et que le soleil y

brille. Ou encore que toute la Terre est contrôlée par des OVNI, et que ce sont des extraterrestres qui sont à la tête de tous les pays. Tout cela est fou. Dans les écrits de Billy, en particulier dans les sept cents premières pages où il parle des contacts, on a constamment le sentiment de lire un texte écrit par une personne n'étant pas de notre planète. J'ai connu Billy pendant assez longtemps pour savoir qu'il n'était pas fou. »

Bien que Harold vînt plus rarement à Hinwill que Herbert, il faisait assez souvent le voyage lui aussi. Au cours d'une après-midi de l'hiver 1977, il se trouvait avec Meier dans l'attique de la ferme où ils imprimaient les notes des contacts. Tout à coup, il vit le front de Meier se lustrer et ses yeux se fermer. Après quelques secondes, le phénomène s'arrêta. Lorsque Harold lui demanda si tout allait bien, Meier lui répondit seulement qu'il y aurait un contact tard dans la nuit.

Alors qu'ils se trouvaient dans la cuisine et que la nuit était tombée, Harold et Jakobus attendaient que Meier reçoive une autre consigne télépathique. Il était environ une heure lorsque Meier vint leur dire qu'il était temps de partir. Us montèrent dans la vieille Volkswagen bleue de Jakobus et roulèrent près d'une heure avant d'accéder à un petit chemin boueux qui allait vers la forêt. Meier dit alors à Jakobus de s'arrêter.

« La nuit était très noire, rapporta Harold par la suite. Billy nous dit qu'il devait partir et que nous devions l'attendre là. Jakobus avait tellement peur qu'il tremblait, je m'en souviens encore. »

Il faisait froid, moins dix, moins quinze. En attendant le retour de Meier, Jakobus ne s'éloigna pas de la voiture ; mais Harold, essayant de se réchauffer, faisait les cent pas à une trentaine de mètres. Ils ne se parlaient pas. Peu de temps après le départ de Meier, ils entendirent tout à coup le bruit d'un vaisseau. Plusieurs mois auparavant, Harold avait écouté l'enregistrement original qu'avait fait Hans Schutzbach lorsqu'il s'était trouvé avec Meier dans un champ, une après-midi et

où ils avaient entendu cette étrange résonance jusqu'à ce que la police arrive. Harold avait noté qu'il y avait d'autres bruits sur cette cassette, un klaxon de voiture et l'aboiement d'un chien dans le lointain. A présent dans l'obscurité et le froid, à l'écoute de cet étrange gazouillis, il faisait tous les efforts possibles pour percevoir un arrière-son d'aboiement ou de klaxon, ce qui lui aurait permis de dire que Meier repassait le même enregistrement. Harold avait servi deux années dans l'armée où il avait suivi un entraînement spécial pour apprendre à détecter l'origine d'un son, la nuit en forêt. Mais cette nuit-là, il ne put reconnaître la source de ce bruit. Il se souvint ensuite :

«J'essayais de repérer si le son venait d'en haut, d'en bas ou de côté. Lorsque l'on écoute un son, il se réfléchit par les côtés. Mais là, je n'arrivais pas à savoir par où il arrivait. »

Il n'entendit aucun autre son non plus ; juste ce gazouillis qui puisait à partir d'un vaisseau situé quelque part dans le ciel au-dessus de leurs têtes.

Quand le son diminua, ils entendirent leur talkie-walkie craquer avec la voix de Meier leur disant de venir à près d'un kilomètre et demi de là où ils le retrouvèrent ; il les attendait sur le côté de la route.

En tant que photographe professionnel, Harold était d'autant plus intrigué par les photographies de Meier, convaincu que si celui-ci les avait trafiquées, il serait capable de déjouer la supercherie. Il les étudiait en permanence. Il avait lui même fait de nombreux montages en chambre noire en juxtaposant des visages avec des corps pour leur donner une apparence de réalité.

« Je connais la technique, disait-il. Pour qu'un montage paraisse réel, il est nécessaire d'avoir un fond noir. La plupart des photographies parmi plusieurs centaines qu'a prises Meier montrent les vaisseaux sur un fond de ciel bleu et clair ; il y a quelquefois des nuages blancs. »

Harold prit une des photographies en exemple :

« Je ne saurais pas comment faire cela. Je pourrais faire un modèle et le retirer ; mais il est quasiment certain que quelqu'un, un fermier, un chasseur, ou des touristes arriveraient et se demanderaient : mais que fait donc cet homme ? »

Une autre photo, intitulée « la scène dans le soleil levant » montre un vaisseau planant à côté d'un grand arbre ayant perdu son feuillage, près d'une falaise. La lumière du lever de soleil brunit les branches dénudées de l'arbre et fait briller le contour supérieur du vaisseau.

« J'ai agrandi cette photographie expliqua Harold. J'ai également projeté ces images-diapo pour les rendre plus petites et je les ai regardées à la loupe. Cela permet de les voir en détail. On peut alors voir que les branches sont devant le vaisseau et pas derrière. Il faudrait être aveugle pour ne pas s'en rendre compte. Avec un arbre de plus de dix mètres de haut et la distance séparant l'appareil photographique du vaisseau, on peut déduire que celui-ci doit mesurer vingt et un pieds, ce qui est le chiffre donné par Meier. »

Harold se glissa un jour dans le bureau de Meier qui était fermé à clef, et fit soigneusement le tour de chaque recoin, cherchant dans les tiroirs et les boîtes, sur les étagères, en quête d'indices, de modèles réduits ou de films qui auraient pu prouver que Meier avait fabriqué ces photographies. Il ne trouva rien.

Une des situations les plus convaincantes qu'il fut donné à Herbert de constater, ne se déroula pas dans le froid et l'humidité de la forêt, mais dans la cuisine de la maison de Hinwill.

Selon son habitude, Herbert n'était pas allé se coucher. Il veillait, feuilletant un magazine, assis sur un tabouret de la cuisine. Il tenait un couteau dans une main avec lequel il coupait de fines tranches de salami qu'il donnait ensuite à Anita, le chien Saint Bernard de Meier.

Vers trois heures du matin, il entendit des pas descendre l'escalier. Meier apparut, en pyjama.

« Que faites-vous ici ? lui demanda Herbert, vous devriez être en train de dormir. » Il remarqua aux plis de son visage qu'il avait dû être tiré d'un profond sommeil.

« Je dois aller à un contact » fut la réponse.

« Vous êtes fou, » répondit Herbert.

Meier lui dit qu'il avait été contacté et qu'il lui fallait partir. Après avoir réveillé Popi pour qu'elle lui prépare un café, il enfila ses vêtements, ses bottes et son manteau de cuir et partit dans la nuit. Une heure plus tard, il était de retour ; il but une autre tasse de café pour se réchauffer, quitta ses vêtements et retourna se coucher.

« Pourquoi a-t-il fait tout ça ? se demanda Herbert. Il n'y a personne. Sauf moi. Il n'a pas besoin de se comporter ainsi pour moi. C'est idiot. Il pourrait vouloir faire une démonstration lorsqu'il y a beaucoup de monde ici, en prétendant un contact. Mais là, il n'y a personne. Personne. »

4

Au début de VAutomne 1964,

Timothy Good était en tournée en Inde avec le London Symphony Orchestra dont il était un violoniste. Fils de violoniste, Good avait commencé à jouer du violon dès l'âge de cinq ans et avait ensuite étudié pendant quatre ans à la Royal Academy of Music de Londres. A présent âgé de vingt-deux ans, il était premier violon dans le London Symphony Orchestra depuis un an. Cette tournée indienne, qui pour lui était sa première tournée, allait l'emmener pendant plusieurs semaines à travers les principales villes du pays.

A New Delhi, l'orchestre descendit à l'Ashoka Hôtel. Une après-midi entre la fin d'une répétition et le début du concert, Good partit musarder dans une boutique d'art qui avait attiré son attention dans les couloirs de l'hôtel. Il avait été touché par plusieurs tableaux et en particulier par une collection de portraits à l'huile représentant plusieurs personnalités indiennes dont Nerhu et Gandhi entourés d'une aura pâle. Alors qu'il regardait dans la vitrine du magasin, une femme s'approcha et l'invita à y pénétrer.

Good entra dans la boutique et apprit que cette femme avait peint elle-même ces portraits insolites. Elle s'appelait

Elizabeth Brunner. Ils parlèrent longtemps ensemble des peintures et de l'inspiration de Brunner ; la conversation tourna ensuite sur des sujets métaphysiques pour en arriver au passe-temps favori de Good, l'étude des OVNI.

Au milieu des années 50, alors qu'il était adolescent, Good avait été fasciné par l'existence d'objets volants auxquels personne ne pouvait donner d'explications. Des pilotes en avaient vus plusieurs et les radars avaient confirmé leurs observations. Cependant, ces objets manœuvraient à des vitesses largement supérieures à celles des avions les plus rapides. Good, comme tant d'autres personnes, se demandait si les Gouvernements des divers pays ne savaient pas beaucoup plus de choses à propos de ces objets mystérieux que ce qu'ils laissaient entendre auprès du public. Grâce à cette tournée tout autour de la terre, il avait l'opportunité d'étudier tous les rapports sur les OVNIS et les contacts. Alors qu'il parlait plus en détail de son passe-temps avec Elizabeth Brunner, il eut la sensation qu'elle aussi croyait à l'existence de sociétés extra-terrestres qui venaient de temps à autre sur la Terre. Après quelque temps, elle lui fit une suggestion qui l'interrogea beaucoup.

Good se souvenait de ce qu'elle lui avait dit : « Vous auriez du rencontrer ce type qui est tombé amoureux d'une femme de l'espace. Il vient juste de quitter l'Inde ».

Par malchance pour Good, l'homme en question venait juste d'être renvoyé d'Inde depuis quelques jours, pour un motif financier : il n'avait plus d'argent avec lui. Brunner soupçonnait une autre raison ; elle s'en confia à Good qui dit par la suite : « Elle sentait que c'était dû au fait qu'il parlait trop ; on ne parle pas de ces choses-là en Inde. Elle me conseilla de ne pas aborder ce sujet en public dans ce pays et sous aucune condition. »

Puis Brunner montra à Good un article du « Statement », un journal de New Delhi daté du 30 Septembre 64 qui titrait :

«L'Homme aux Soucoupes Volantes quitte l'Inde - Un Suisse prétend avoir visité trois Planètes ».

Good commença à lire. L'article donnait à cet homme le pseudonyme d'Eduard Albert. Il avait été trouvé à Mehrauli, près du Vihara du Bouddha, assis et nu dans une des cavités du monument. L'homme avait vécu ainsi pendant cinq mois, depuis son arrivée en Inde.

« Monsieur Albert a plutôt l'air bizarre, avait écrit le journaliste. Mais il n'est pas avare de paroles pour faire état de ses expériences qui, à tout le moindre, sont assez remarquables. Cependant, le peu qu'il ait à dire doit tout de même lui être soutiré. Il ne désire aucune publicité et n'a que faire d'être cru ou non. »

L'homme avait révélé au journaliste : « Non seulement, j'ai vu ces objets venant de l'espace, mais je les ai photographiés et j'ai même voyagé avec eux». Il montra au journaliste quelques quatre-vingts photographies « prises avec un appareil à soufflet et conservées soigneusement dans un album ». Mais lorsque celui-ci lui demanda deux ou trois photographies à publier avec l'article, il refusa poliment de les lui donner. Il lui dit : « Je n'arrive pas à les garder, j'en avais plus de quatre cents mais la plupart m'ont été volées en Jordanie et en Inde ».

Le journaliste, se trouvant dans l'impossibilité de montrer des photos à ses lecteurs, prit des notes sur celles-ci après avoir parcouru l'album et en donna un résumé descriptif. « Les objets photographiés varient de taille et de forme, écrivait-il ; l'un d'entre eux est un objet globulaire avec un disque au milieu ; un autre ressemble plutôt à un entonnoir ; un troisième est comme une lampe néon, un quatrième ressemble à une grosse croix lumineuse et d'autres encore à des lignes brisées comme des éclairs. Certains ont été photographiés posés sur le sol et d'autres en plein vol. » L'homme assis dans la grotte prétendait avoir pris ces photographies en Grèce, en Jordanie et en Inde.

Good continuait à lire. Mises à part les photographies, Albert disait avoir souvent reçu des visites d'entités venant d'un autre lieu de la galaxie et d'avoir lui même voyagé au moins une fois pour aller sur une planète habitée. Sur cette planète insolite, « tous les objets étaient blancs dit-il au journaliste, et les êtres qui y vivaient ressemblaient beaucoup à des humains sauf qu'ils étaient plus grands, avec une lueur tout autour d'eux et qu'ils étaient spirituellement plus avancés. Ils s'exprimaient par transmission de pensée. »

Le journaliste rajoutait que le bagage de cet homme était peu encombrant : quelques vêtements, son album photographique, un appareil-photo à soufflet et deux petits sacs. Il voyageait avec un petit singe qu'il appelait Empereur. En conclusion de l'article, on lisait que Albert et Empereur allaient se remettre en route en compagnie d'un autre voyageur allemand qui avait prêté un peu d'argent à Albert, en direction du Moyen-Orient et peut-être jusqu'en Suisse.

Avant de se séparer, il avait dit au journaliste : « J'ai une mission à remplir ; je dirai de quoi il s'agit lorsque le temps sera venu pour cela, à coup sûr dans moins d'un an ». Il ne voulut pas en dire davantage.

L'article se terminait par ces mots : « L'histoire de Monsieur Albert est saisissante. Il se propose de rendre compte de ses expériences à des scientifiques Allemands, de leur montrer ses photographies ainsi que des objets qu'il dit avoir ramenés de ses voyages sur d'autres planètes. Monsieur Albert a-t-il inventé toute cette histoire ou est-il un mystique à l'imagination débridée ? Seul le temps pourra nous le dire ».

Plusieurs années après la parution de cet article dans le « Statesman », le journaliste, Mr Venkatesh répondit à une lettre demandant des précisions sur le mystérieux Monsieur Albert. Il écrivit pour réponse : « Je me souviens très bien avoir rencontré cet homme et il semblait, d'après mes souvenirs, extrêmement sérieux à propos de ce qu'il disait. Je serais

très curieux moi-même de savoir ce qui est advenu de tout cela, si il a rencontré d'autres êtres de l'espace et si il a finalement dévoilé sa mission, comme il avait promis de le faire».

Timothy Good relut une deuxième fois l'article avant de rendre le journal à Elizabeth Brunner. Elle-même l'avait rencontré et avait parlé avec lui mais n'était pas en mesure de lui apprendre grand chose de nouveau si ce n'était de lui indiquer un ami qui pourrait peut-être l'aider à le retrouver. Elle lui dit :

« Cet homme était visiblement amoureux-fou de cette fille venue de l'espace et je sentais qu'il était sincère et plein d'enthousiasme ».

N'étant pas certain du nom de cet homme et n'ayant que peu d'indices à partir des dires de Brunner et de son ami, Good n'en décida cependant pas moins de continuer ses recherches à propos de cette histoire qui, au bout du compte, l'intriguait beaucoup.

« Je n'aime pas porter un jugement sur quelqu'un avant de l'avoir rencontré par moi-même, dit Good par la suite ; et en 1965 je me mis à sa recherche. Ce fut très difficile. »

L'homme habitait à l'Est de la Suisse, dans des collines situées au Sud-Est de Zurich. Son nom véritable était Eduard Albert Meier. Au cours d'une tournée de concerts avec le London Symphony Orchestra, Good arriva avec le reste de l'orchestre à Zurich pour une représentation au cours de l'hiver 1965. Il découvrit que Meier vivait avec sa sœur dans un petit village pas très loin de Hinwill.

« Je partis dans la neige pour aller chez lui, mais ne le trouvai pas, se souvint Good. J'échangeai quelques mots avec sa sœur qui ne parlait pas du tout anglais. Elle me donna un numéro où l'appeler et je réussis à le joindre par téléphone. Il me dit qu'il venait d'avoir un accident dans lequel il avait perdu un bras. Je ne me souviens pas d'autre chose. Il me

laissa une impression de sincérité. A la suite de cela, je parlai de Meier à Lou Zinsstag ; mais elle ne donna pas de suite avant un long moment. Elle le trouvait difficile à joindre et un peu irréel. Elle réussit cependant après maintes tentatives à le rencontrer et à avoir avec lui un grand nombre d'entretiens.

Considérée comme la Grande Dame de l'Ufologie européenne, Louise Zinsstag qui, du haut de ses soixante-dix ans, portait une belle chevelure grise, habitait à Basle, en Suisse, tout près de la frontière septentrionale où le Rhin sépare l'Allemagne de la France. C'était une femme distinguée et cultivée, pouvant écrire et parler plusieurs langues dont le Russe. Zinsstag était petite et énergique. En dépit de ses convictions religieuses, un collègue l'avait un jour décrite comme « quelqu'un de « très bon vivant ». « Lou possède un très grand sens de l'humour et sait apprécier très sainement la bonne chère et les bons vins ». Il fallait aussi rajouter à son brûlant intérêt pour les OVNI, une passion pour le théâtre, le cinéma, les musées et les voyages à l'étranger.

La mère de Zinsstrag avait eu quatorze frères et sœurs, pratiquement autant d'oncles et de tantes, et des dizaines de cousins dont le fameux Suisse Cari Gustav Jung. Bien que ce cousin-là fût de vingt ans son aîné, Zinsstag lui parlait et lui écrivait fréquemment, en particulier au cours des dernières années de sa vie. Il se peut qu'un de leurs sujets favoris de conversation ait été publié en 1958 dans un long essai peu remarqué de Jung et intitulé « Flying Saucers : A Modem Myth of Things Seen in the Sky ». Dans son introduction, Jung écrivit :

« Ces rumeurs (à propos des OVNI) ou la possibilité d'une existence physique de tels objets me paraissent si significatives que je sens le besoin de mettre en garde le lecteur. Ce n'est pas une présomption personnelle qui m'y pousse, mais uniquement ma conscience en tant que psychiatre qui m'ordonne de remplir mon devoir et de préparer les quelques-uns

qui m'auront écouté à être en accord avec les événements qui se préparent pour la fin de cette ère. »

Prenant pour indice le terme « mythe » que l'on trouve dans ce livre, les personnes niant l'existence des OVNI clamèrent que Jung avait expliqué par là que ces visions d'OVNI n'étaient autres que des « projections psychiques » et des « hallucinations collectives ». Mais, bien que Jung ne savait pas ce qu'étaient ces OVNI, il était certain qu'ils ne sortaient pas de l'imagination des hommes.

« Nous sommes en présence d'un phénomène ostensiblement physique, écrivait-il, qui se distingue d'une part par des apparitions fréquentes et d'autre part par une nature étrange, inconnue et véritablement contradictoire. »

Jung étudia le phénomène pendant dix années avant de publier son livre.

« Pour autant que je sache, cela demeure un fait établi s'appuyant sur de nombreuses observations ; les OVNI ont non seulement été vus à l'œil nu, mais ils ont été captés par des radars et ils ont laissé des traces sur les plaques photographiques... Cela nous ramène à une alternative très simple : soit les projections psychiques renvoient un écho sur les radars, soit l'apparition d'objets mystérieux nous donne l'opportunité de vivre des projections mythologiques. »

Lorsque Jung mourut en 1961, sa cousine Lou Zinsstag avait constitué la plus grande collection de cas d'OVNI en textes et photographies de toute l'Europe. Elle publierai par la suite le premier journal sur les OVNI en Europe centrale ainsi que deux ouvrages sur le sujet. L'un des deux livres raconta l'histoire de ce fameux contacté Georges Adamski avec qui elle eut une correspondance suivie pendant sept ans à partir de 1957. Elle était tellement active et bavarde lorsqu'il s'agissait des OVNI qu'un officier supérieur des Services de Sécurité Suisses la convoqua un jour à son bureau et lui intima l'ordre de cesser de publier quoi que ce soit sur ce sujet. Elle avait vu

qu'un de ses plus récents articles était posé sur le bureau de l'officier.

Zinsstag rencontra Timothy Good en 1965, peu de temps après que celui-ci ait découvert « Monsieur Albert» et parte à sa recherche jusqu'à ce petit village de la Suisse orientale. Lorsque Good lui rapporta l'histoire de Meier, elle se souvint avoir entendu parler de cet homme avant cela, mais elle ne s'en remémora pas les circonstances. Il lui restait le souvenir d'un article paru en 1956 ou 1957 qui parlait d'un enfant Suisse appelé Eduard Meier et qui avait eu son premier contact en 1942, à l'âge de cinq ans. Au cours des dix années qui s'étaient écoulées, elle avait complètement oublié cette histoire.

Mais après que Good lui eut transmis le peu d'informations qu'il avait sur Meier, Zinsstag ne fit aucun effort pour entrer en relation avec lui avant l'été 1976 lorsque la nouvelle de ses expériences parvint jusqu'à Bâle avant la parution du premier article du « Quick». Le 28 Juin 1976, Good reçut la première lettre d'une longue série de Zinsstag qui lui communiquait ses impressions vis-à-vis de Meier et de son aventure. Ce premier courrier disait :

« Je suis entrée en contact avec Meier grâce à un élève d'une école de Berne qui m'a procuré son adresse. J'ai écrit à Ed. et reçu une réponse très amicale accompagnée d'une douzaine de photographies dont certaines étaient extraordinairement réussies. Je lui ai expédié de l'argent pour qu'il m'en envoie d'autres. Il m'a dit en avoir environ deux cent-cinquante qu'il a pris lui-même. Il possède également quelques films. Je lui ai écrit que je lui rendrais visite aussitôt que possible. Il dit remplir une mission qui lui a été confiée voici quarante ans en arrière. Aussi je m'attends à le voir arriver un peu comme un grand prêtre ; mais cela n'est pas important par rapport aux impressions que laissent ses photographies. »

Moins de deux semaines plus tard, Zinsstag devint une autre de ces nombreuses personnes venant à Hinwill à la recherche de Meier pour le rencontrer. En revenant de Hinwill, elle envoya une autre lettre à Good datée du 10 Juillet 1976 :

« Eduard est un jeune invalide de trente-huit ans qui a perdu son bras gauche dans un accident d'automobile il y a dix ans. Il était chauffeur de poids-lourds. Cet homme est convenable et intelligent et se sert de sa main droite avec une étonnante dextérité. Son épouse grecque, d'après ce que nous avons pu voir, est handicapée spirituellement, mais ils ont trois enfants. L'intérieur de leur logement est très négligé ; ils habitent dans une ferme avec peu de meubles et un énorme chien qui m'a beaucoup appréciée. Eduard sort très rarement, toujours accompagné et jamais sans son fusil, m'a-t-il dit. On lui a tiré dessus une ou deux fois... Il est en contact avec des E.T. depuis l'âge de cinq ans. Il était avec son père lorsqu'il vit un OVNI et qu'il rencontra un E.T. en 1972. Depuis cette date, il a régulièrement rencontré de nouveaux visiteurs tous les onze ans.

Je vais avoir cinquante photographies en couleur pour cent francs ; ce jeune homme m'a promis de me donner une sélection de bonnes vues très représentatives. A côté de ses photographies et d'un film de vingt minutes, il nous a montré d'autres images qu'il m'est difficile de décrire. Eduard m'a dit qu'il était allé plusieurs fois dans l'espace et qu'il a pu regarder certaines de nos planètes d'assez près. Parmi celles-ci, il y en a une qui ferait sensation. A bord de leur soucoupe volante, lui et ses compagnons ont assisté à la dernière rencontre Soyouz-Apollo et, pendant un moment, ils se tenaient à trois mètres des cabines spatiales. Sur ces photos, on peut voir le dos du cosmonaute soviétique, son casque, et les trois lettres « CDI » sur sa combinaison. Sur une autre photographie on voit la manœuvre d'arrimage des deux capsules bien mieux qu'à la télévision. Il y a d'autres images que je ne vous décrirai pas car cela est trop difficile.

Je me sens un peu perdue pour cerner ou juger cet homme. Son éducation est encore plus pauvre que celle de Georges

(Adamski), mais cela ne me dérange pas. Mais je n'aime pas ses manières. Il est anti-religieux et d'après ce que j'ai pu lire dans un de ses pamphlets, il prend la défense des sorciers en attaquant l'Eglise Romaine qui ignore leur existence, etc.. Il se pourrait bien qu'il soit lui même un sorcier. J'ai eu cette impression la première fois que j'ai croisé son regard. Mais il est honnête, franc, poli jusqu'à un certain point et, ce que je comprends fort bien, très impatient et un peu fatigué de devoir toujours répondre à des questions. Lorsque nous étions chez lui, il a reçu plusieurs appels téléphoniques, un de Budapest, d'autres d'Autriche et d'Allemagne. »

Zinsstag n'attendit pas plusieurs semaines pour retourner voir Meier ; elle écrivit à nouveau à Good les impressions de sa dernière visite ; la lettre est datée du 6 Août 1976.

« J'ai revu Eduard Meier, l'homme le plus intriguant qu'il m'ait été donné de rencontrer. Il m'a montré d'autres photographies d'une nature dont je ne peux ici mentionner l'origine. Lorsqu'il commence à parler, il est très facile d'imaginer que cet homme est dément ; tout ce qu'il dit est fantastique. Mais bon, il y a ces photos de l'espace que personne n'a jamais vu ainsi, pas même la NASA, j'en suis convaincue... Il vous envoie son bon souvenir et son amour en espérant que vous lui rendrez visite à l'automne. Il se souvient très bien de votre coup de téléphone. Il est si modeste et sincère qu'il m'a même parlé de son séjour en prison. L'histoire de sa vie est tellement fantastique que j'arrive à peine à y croire. Mais un seul coup d'œil sur ses photographies suffit à me rassurer ».

Pendant presque une année, Zinsstag lut tous les articles sur Meier, toutes ses notes sur ses contacts et tous ses enseignements ; elle resta avec lui pendant des heures au cours de plusieurs visites. Femme intelligente qui avait rencontré et parlé longuement à de nombreux contactés, autres que Adamski, pendant près de vingt ans, Zinsstag n'était ni naïve ni crédule ; il n'était pas non plus dans son attitude de considérer toutes

ces histoires de contactés comme un non-sens. « Il existe des forces pour lesquelles nous n'avons aucune explication à fournir, » pensait-elle. Mais elle ne savait vraiment pas quoi penser ni faire à propos de Meier. Après chaque rencontre avec lui, et parfois entre deux, elle écrivait à Good. Dans une autre lettre postée le 24 Octobre 1976, elle lui disait :

« Aujourd'hui, plus que jamais, je le considère comme un homme courageux, bien que Esther (une journaliste amie de Zinsstag) pense qu'il pourrait être sous une emprise magique ou sous celle d'un sorcier. Personnellement je ne pense pas, mais il y a quelque chose de très inhabituel chez cet homme, comme vous le remarquerez par vous-même. »

Au cours de l'Automne 1976, Zinsstag, accompagnée de Good, s'envola pour les Etats-Unis afin d'y faire des conférences sur l'ufologie, s'entretenir avec des contactés présumés et rassembler d'autres informations pour l'ouvrage sur Adamski qu'ils publieraient ensemble. Quelques mois après leur retour des Etats-Unis, elle rendit visite à Meier puis écrivit à Good le 3 Janvier 1977 :

« Vis-à-vis de Meier, je suis à présent en si bons termes avec lui qu'il ne m'est plus problématique de lui rendre visite quand bon me semble. Cependant, j'évite de le faire car je ne peux m'empêcher de penser que cette femme, Semjase, ne lui fait aucun bien... Je suis certaine qu'elle va le laisser tomber dans peu de temps car il est hors de question qu'il puisse satisfaire aux espérances de cette extraterrestre. Ce qu'il lui manque, c'est un nom, un renom ; et il ne pourra jamais l'avoir parce qu'il est allé en prison lorsqu'il était jeune. Et plus que tout le reste, il n'a pas reçu de vraie éducation bien que je sois obligée de reconnaître que son savoir technique est absolument étonnant. On dirait qu'il a reçu une pré-éducation lorsqu'il avait une vingtaine d'années et qu'il parcourait la Syrie, la Jordanie et Israël, et que celle-ci l'aide beaucoup à comprendre les sujets difficiles dont Semjase l'entretient... »

Un mois plus tard, Zinsstag écrivit : « S'il s'avérait que Meier ne soit qu'un faussaire, j'emmènerais avec moi toute sa collection de photographies sur le ferry-boat et la jetterais en totalité dans la rivière Baise ».

A l'Automne 1976, les notes des contacts que Meier avait prises remplissaient pratiquement huit cents pages et la grande quantité d'articles parus dans des magazines européens avait éveillé la curiosité de plusieurs centaines de personnes qui étaient venues jusqu'à Hinwill lui rendre visite. Des témoins dirent plus tard avoir vu des personnes faisant la queue devant la maison de Hinwill comme s'ils étaient devant un guichet vendant des billets d'entrée pour un match de football. Bien qu'il soit difficile de savoir si cela est vrai ou pas, il semble bien qu'il y ait eu des personnes essayant de suivre Meier, lorsqu'il quittait sa maison, dans le but de jeter un coup d'oeil à un de ces vaisseaux argentés ou à la blonde Semjase, ou encore de surprendre Meier en train de contrefaire ses photographies à partir de maquettes ou de marquer sur le sol ces étranges traces circulaires. Meier jura un jour avec d'autres qu'il avait été suivi par une Volkswagen équipée d'antennes paraboliques sur le toit.

Cependant, les contacts continuaient et Meier décrivit un jour à ses visiteurs comment les Pléiadiens prenaient contact avec lui pour le diriger sur un site dans les collines.

« Tout d'abord, leur dit-il, le vaisseau argenté apparaissait et l'attendait silencieusement à trente ou soixante mètres d'altitude. »

Alors, le champ de force magnétique diminuait progressivement et Meier s'avançait jusque sous le vaisseau d'où, en un instant et sans qu'il soit en contact avec aucune force visible, son corps commençait à s'élever en direction de l'appareil. Pendant les cinq secondes que durait ce transfert, Meier pouvait voir le paysage alentour.

« C'est comme si vous mettiez une plume à l'intérieur d'un tuyau dans lequel vous propulsez un courant d'air ascensionnel. »

Ceux qui écoutaient ses histoires imaginaient un site isolé et obscur soudainement éclairé avec autour la couronne des arbres qui ondulait au rythme d'une pulsation de lumière pure et douce. Bien que Semjase ait parfois mis pied à terre après avoir fait atterrir son vaisseau et vienne ensuite retrouver Meier dans le pré, elle utilisait plus fréquemment à présent le système « anti-gravitation ». Il y avait aussi une troisième méthode, beaucoup plus rapide mais potentiellement dangereuse : Meier pouvait être dématérialisé.

Meier appelait cette méthode le « téléportage » qui, disait-il n'était possible « que lorsque je suis clair dans ma tête et dans mon cœur ». En l'utilisant, les Pléiadiens pouvaient briser la structure moléculaire de Meier alors qu'il était assis dans son bureau et le rematérialiser à l'intérieur du vaisseau pour discuter une ou deux heures avec lui, puis le re-dématérialiser et le faire réapparaître en un instant dans son bureau ou au bord d'une route où Herbert, Jakobus ou une autre personne l'ayant accompagné à son contact, le retrouvait. Lorsqu'il était « enlevé » par ce moyen, Meier ne sentait absolument rien, un seul danger demeurait ensuite : il lui fallait rester clair dans sa tête et dans son cœur. D'après lui, s'il était arrivé que le vaisseau soit situé très haut dans l'atmosphère et qu'il lui faille être re-expédié vers la terre au travers d'un téléportage, alors qu'il n'aurait pas été clair dans sa tête et dans son cœur, il aurait «pu en mourir». Il disait :

« Vous voyez, ils n'utilisent ce moyen qu'après avoir vérifié plusieurs fois si tout est clair en moi. Et s'il demeure un simple aspect de moi qui n'est pas clair, ils ne peuvent pas le faire. Dans ce cas, il me faut sortir, prendre ma bicyclette, mon tracteur ou une voiture et partir pour qu'ils me prennent d'une autre façon. »

L'ouverture à partir de laquelle Meier accédait au vaisseau, par la méthode « anti-gravitation », était circulaire ; elle se situait sous l'appareil. Meier l'avait vue plusieurs fois, ouverte ou fermée, mais il ne savait pas comment elle fonctionnait. L'intérieur de l'appareil ressemblait à un « central d'observation », disait-il, ou encore à « une salle d'observation avec de très petits écrans de télévision permettant de maintenir la sécurité ».

« Les vitres entourant tout le périmètre semblent faites à la fois de verre et de métal. Lorsque le vaisseau traverse des atmosphères différentes, elles changent de couleur ; dans le méthane, elles deviennent jaunes et dans d'autres atmosphères elles deviennent vertes, bleues ou rouges. Lorsqu'ils traversent un espace interstellaire, il leur faut utiliser une sonde-radar pour se repérer car on ne peut rien voir à travers les vitres ; l'espace est vide.

Près du poste de navigation se trouvent trois chaises, des chaises ordinaires que l'on peut utiliser soit comme un siège confortable soit comme un lit en en utilisant deux. Cependant ces lits ne sont pas comme ceux que l'on trouve sur terre, où l'on s'allonge dessus. Dans ce vaisseau, ce sont les lits qui vous enveloppent.

Sur le grand panneau de contrôle, il y a surtout des rampes de «points métalliques » placées de façon à pouvoir être accessibles par quatre doigts simultanément, ou encore par toute la main. Ces points sont alignés par ordre de couleur : argent, or, rouge, bleu, jaune - ils ne sont jamais touchés ; la main ou les doigts les effleure doucement, à quelques millimètres. Des petites roues, des interrupteurs et quelques rangées de leviers complètent le panneau de contrôle. La conduite du vaisseau est très très facile. Il y a un bouton rouge placé sur un levier qui permet de le manœuvrer comme on veut ».

A chaque rendez-vous, Meier apprenait de nouvelles informations à propos des Pléiadiens ; comment ils voyaient les

humains et comment eux-mêmes se considéraient, pourquoi ils venaient sur la terre et pourquoi ils l'avaient contacté lui, Meier. Au cours d'une rencontre, il demanda :

« Pourquoi n'apparaissez-vous pas en masse pour vous montrer au public et pourquoi ne contactez-vous pas les gouvernements ? »

« Les masses nous vénéreraient comme des dieux, comme par le passé, ou bien deviendraient hystériques. C'est pourquoi nous considérons plus prudent de ne contacter que des personnes isolées, pour le moment, afin de faire connaître par leur intermédiaire notre existence et notre arrivée sur cette planète.

De plus, sur votre planète, tous les gouvernements sont composés d'êtres assoiffés de pouvoirs et de profits. Derrière leur façade de paix et d'amitié, ils ne désirent qu'exercer un pouvoir absolu sur la terre. Ils ne s'arrêteraient pas là. Ils essaieraient de s'approprier le cosmos car ils n'ont pas le sens des limites. D'un autre côté, ils ne sont même pas capables de générer la paix et l'amitié entre les nations sur Terre, pas même dans leur propre pays. Comment alors seraient-ils capables de maîtriser de telles forces comme nos vaisseaux à rayons ? Nous n'avons aucun intérêt à nous faire connaître du grand public. Il est pour le moment plus sage de n'être en contact qu'avec des individus isolés et, à travers eux, de faire connaître progressivement notre existence et notre mission pour en préparer d'autres à notre venue.

Encore un avertissement : cela fait partie de l'évolution que l'homme de la Terre doit croître spirituellement avant de devenir capable de résoudre certains secrets scientifiques. Et même dans ce cas, le danger demeure que l'humain barbare en utilisant son savoir technique, le fasse à des fins de soif de pouvoir avec une mentalité corrompue. L'homme doit se souvenir qu'ayant maîtrisé les technologies nécessaires, il ne lui est pas possible de s'envoler vers d'autres planètes dans l'espoir d'être toujours victorieux. D'autres habitants du cosmos

ne sont pas exposés sans défense et à la merci d'autres races. Elles pourraient infliger une défaite absolue à l'humanité terrestre et la réduire à un esclavage complet équivalent à un retour à un mode de vie primaire comme celui qui existait il y a de nombreux millénaires. Si les hommes essayaient d'appliquer leur avidité barbare dans le cosmos, ils auraient à prendre en considération leur complète destruction.

Tout ceci doit être dit aux êtres humains car leur raison spirituelle est encore très pauvre. Cela a déjà été la malencontreuse expérience de la deuxième race des humains dans votre propre système solaire. Leur planète a disparu dans une immense explosion et il n'en est rien resté d'autre que des astéroïdes désolés tournant autour de votre Soleil ».

La commune de Hinwill avait planifié la destruction de la ferme située au 10 Wihaldenstrasse afin d'y construire de nouveaux immeubles résidentiels. Bien que la raison officielle de l'éviction de Meier n'ait eu rien à voir avec la constante présence d'un grand nombre de voitures garées dans leur contre-allée, ni avec sa philosophie ou ses étranges va et vient, ses voisins ainsi que le conseil municipal furent soulagés d'apprendre qu'il allait déménager sous peu. En vérité, Meier aspirait lui aussi à aller s'installer dans un endroit plus isolé. Aux environs de Noël 1976, il avait trouvé une ferme d'environ deux mille ares située à califourchon sur les cantons de Zurich et de Thurgau, près du village de Schmidruti, à trente minutes de Hinwill.

Situé bien plus en hauteur et beaucoup plus à l'écart dans les collines, Schmidruti se composait en une école primaire, un magasin de jardinage, un champ de tir (rendu obligatoire par l'armée suisse jusque dans le plus petit hameau), le Gasthaus zum Freihof, un bureau de poste, une scierie et un commerce de Subaru avec un garage sans hall d'exposition. Ces quatre derniers bâtiments se dressaient côte à côte le long de l'allée pavée longeant l'unique route sinueuse qui traversait le village. Au-dessus de la ferme, au sommet de la colline que coupait la route en contrebas, avait été construit un unique bâtiment militaire qui servait de caserne à côté d'un silo souterrain qui était occasionnellement ouvert afin de montrer un missile conventionnel. Soixante-quinze personnes, cultivateurs pour la plupart, habitaient dans et à proximité de Schmidruti.

La ferme des Herzog que Meier voulait acheter était à une centaine de mètres en contrebas du chemin pavé qui se transformait peu après en une allée boueuse et caillouteuse. Il est très difficile de trouver une maison à acheter en Suisse et une bonne ferme l'est encore davantage. Le prix de la ferme des Herzog s'élevait à trois cent soixante mille francs suisses. Meier n'avait pas d'argent, mais les visiteurs impressionnés par ses enseignements réunirent des fonds et une femme qui avait récemment hérité compléta ce qui manquait.

Lorsque Meier déménagea avec sa famille en Avril 1977, Herbert Runkel et plusieurs autres vinrent l'aider. Ils sortirent tout le mobilier de la maison à trois étages et l'entassèrent dans des voitures, des camions et une remorque empruntée pour tout monter à la ferme. Herbert, toujours suspicieux, en profita pour vérifier d'encore plus près tout le contenu de la maison de Meier. Il raconta ensuite :

« Je me souviens que nous avions une grosse remorque et nous avons fait, je ne sais plus, sept, dix aller-retours pour porter tous les meubles, les lits, l'épicerie avec les voitures - tout ce qui était dans son bureau, tous ses livres et la grosse machine à imprimer. Il y en avait des quantités. A cette période-là, j'observais tout ce qui sortait de la maison à cause de certaines personnes qui disaient : « Peut-être utilise-t-il des maquettes et qu'il possède du matériel pour les fabriquer ou qu'il a une vieille maquette ou un papier spécial ou encore des feuilles d'aluminium particulières, enfin quelque chose comme ça ». Mais il n'y avait rien. Il n'avait aucun matériel pour fabriquer quoi que ce soit. Ce n'était qu'une maison pour y vivre et écrire ».

Dans une lettre qu'elle envoya à Good, Lou Zinsstag décrivit la ferme des Herzog comme une « grande propriété ». Mais la réalité était toute autre. La ferme des Herzog était une construction qui s'affaissait au milieu d'un terrain boueux laissé à l'abandon où les mauvaises herbes poussaient.

Jakobus, l'ami de Meier avait dit : « Ce terrain ressemblait à un champ de bataille».

La maison n'avait ni eau ni électricité. Au fond des quatre-vingt-dix centimètres d'eau qui inondaient la cave, il y avait encore soixante centimètres de boue. De vieux arbres malades poussaient sur le terrain ne donnant aucun fruit ou très peu et la forêt environnante était envahie de broussailles épaisses. L'eau utilisable pour irriguer coulait à flot, érodant certains endroits en en laissant d'autres desséchés.

Meier, avec l'aide de nombreux amis, commença tout de suite à rénover. L'électricité et la plomberie se feraient plus tard. A la pelle, ils déblayèrent tout d'abord la boue qu'ils remplacèrent par du gravier sec et du ciment. Puis ils installèrent des jardins potagers, une digue et canalisèrent l'eau pour remplir des bassins d'arrosage. Us étayèrent les murs affaissés de la grange et de la maison d'habitation jusqu'à ce qu'ils puissent être reconstruits et refirent les toitures. Us coupèrent les vieux arbres, en plantèrent de nouveaux, délimitèrent des pâturages pour les vaches et semèrent de la nourriture pour les animaux. Ils travaillaient souvent la nuit, gâchant du ciment et aussi tous les dimanches. Meier apprenait à tout le monde comment faire le travail nécessaire : comment irriguer, planter, poser les tuiles, mélanger et appliquer le ciment, installer l'électricité et la plomberie. Il travaillait toujours vêtu d'un pardessus beige et d'un chapeau de cow-boy noir ; il était très souvent au volant d'un vieux tracteur vert. Entre minuit et trois ou quatre heures du matin, quand tout était calme, il travaillait dans son bureau. Au milieu de la journée, il lui arrivait souvent d'avoir des sueurs froides sur le front, de pâlir et de disparaître subitement.

Une après-midi, Engelbert Wachter et deux autres hommes grimpèrent sur une échelle pour monter sur le toit du vieux hangar à voitures dont les murs pourris avaient été reconstruits et qu'il fallait à présent mettre à niveau pour y remonter la toiture. L'échelle était posée sur le bord du toit à environ quatre mètres du sol. Le toit en lui-même consistait en une surface unie et ouverte de dix mètres de long sur six de large avec une pente d'environ quarante cinq degrés. Les abords du bâtiment étaient déserts. Avant de commencer à poser les tuiles de bas en haut, Engelbert et les deux autres hommes commencèrent à clouer une entretoise temporaire d'un bord à l'autre du toit, une sorte de plate-forme qui les protégerait des risques de chute.

Engelbert se tenait près de l'échelle avec un tas de tuiles et les deux autres hommes étaient plus loin sur le toit. Pendant que Engelbert alignait les tuiles de bois pour les ajuster, il vit Meier monter à l'échelle qui était à sa gauche et avancer en passant derrière lui.

Je me suis retourné pour voir s'il y avait assez de place pour qu'il puisse passer, se souvint Engelbert et au moment où je tournais la tête, Billy disparut. Il ne s'était même pas écoulé une seconde. J'ai pensé qu'il était tombé. J'ai appelé les deux autres et nous le cherchâmes partout, jusqu'à la route. Rien. J'aurais entendu un bruit ou quelque chose s'il avait sauté. Mais il avait disparu.

Engelbert dit plus tard à Herbert : « J'ai senti sa main se poser sur mon épaule. Je me suis retourné et il n'était plus là ».

Herbert travaillait en bas et avait vu Meier monter à l'échelle, puis sauter sur le toit. Il détourna le regard quelques instants puis entendit Engelbert demander : « Où est Billy ? » Herbert lui répondit en criant : « Il est sur le toit ».

« Personne ne le vit partir, se souvenait Herbert, et personne ne le vit venir non plus. Et il y avait toujours cinq ou six personnes qui travaillaient autour de la grange, en perma-

nence. Je l'ai vu se diriger vers la grange et monter sur le toit. Mais il n'en est jamais redescendu. Personne ne le vit redescendre. Plus personne ne le vit pendant quatre heures.

Meier ré-apparut soudainement, assis sur une dalle de béton près de la grange, fumant une cigarette et semblant très paisible comme à chaque fois qu'il revenait d'un contact. »

Une autre fois, Meier était parti en début d'après-midi à un contact ; il y était allé à pieds en suivant le mauvais chemin qui traversait la propriété et avait continué vers les grands arbres de la forêt. Plusieurs personnes entendirent alors le chant du vaisseau. Plus personne, à partir de ce moment, ne revit Meier. Le soleil allait disparaître bien que le crépuscule durait à cette époque de l'année encore deux heures après. Occupé à de nouvelles réparations de toiture, Engelbert était assis sur le poulailler, une construction située de l'autre côté du bâtiment d'habitation et qui donnait vue sur la profonde vallée à demi-boisée formant la limite Est de la propriété. Il arrêta son travail pour allumer une cigarette, en exhaler la fumée et regarder la vallée, en direction d'un grand pré. Il dit plus tard :

« Je regardais les arbres tout autour de moi, lorsque mon regard fut attiré à nouveau par ce pré. Au moment même où je le fixais, Billy réapparut immobile en plein milieu, là où il n'y avait aucun arbre. Je regardais ce pré et j'ai vu Billy pratiquement apparaître par enchantement. »

Pendant six mois, du Printemps à l'Automne 1977, Herbert vécut à la ferme avec toute la famille de Meier ; il était le seul, mis à part la famille, à y dormir. Les autres venaient en camping-cars ou en caravanes pour travailler pendant les week-ends et Jakobus habitait chez ses parents, à quarante minutes de trajet.

Durant ces six mois où il vécut à la ferme, Herbert cherchait constamment un indice suspect, mais il ne trouva rien, ni image, ni maquette ni équipement. Et Meier ne quittait jamais

la ferme, sauf pour aller à ses contacts. Tous les jours, jour après jour, Herbert voyait Meier superviser les travaux de rénovation de la maison, de la grange et des bâtiments annexes, ainsi que conduire le vieux tracteur vert dans le champ.

A l'Automne 1977, Lou Zinsstag qui avait rendu visite à Meier dans sa nouvelle habitation envoya une dernière lettre intitulée : « Impression Personnelle d'Eduard Meier » à Timothy Good ainsi qu'à quelques autres amis intimes. Celle-ci disait :

« J'ai entendu parler de cet homme extraordinaire bien longtemps avant de l'avoir rencontré. Dans les années 60, je refusais de croire aux rumeurs qui disaient que Meier était un vrai contacté. Je le considérais plutôt comme un de ces nombreux médiums prétendant être en contact avec des êtres de l'espace et des vaisseaux spatiaux et recevant des messages en état de transe. Je rencontrai enfin Meier en 1976 à Hinwill sur le canton de Zurich, après qu'il m'ait fait parvenir quelques photographies d'OVNI extraordinairement réussies. J'eus alors le sentiment, qu'en pensée au moins, je m'étais trompée sur cet homme.

Au lieu de rencontrer un invalide maladif à la voix douce, comme nous l'avions imaginé, nous fîmes la connaissance d'un homme plein de force et de vigueur, très assuré, et qui racontait une histoire fantastique. Bien que nous ayons déjà lu et entendu nombre d'aventures excitantes concernant des contacts avec des extraterrestres et que nous sachions pertinemment que la réalité est bien souvent plus fantastique que l'imagination, écouter Eduard Meier nous fut un véritable choc. Son ami conduisant la voiture nous avait emmenés immédiatement voir un ensemble de traces fraîches, trois cercles identiques situés au milieu de hautes herbes mouillées, cachées derrière un bois du voisinage. Par la suite, nous restâmes plus d'une heure à écouter son histoire et à le laisser nous commenter environ trois cents photographies dont cer-

raines, disait-il, avaient été prises par lui dans l'espace. C'était à couper le souffle. Cependant, tout au fond de moi, il me manquait ce sentiment de joie et de sympathie que j'aurais dû ressentir. Un bizarre instinct me poussait à une sorte de pulsion négative concernant le personnage Meier, mais pas ce qu'il nous dit et ce qu'il nous montra...

En observant cet homme de plus près, je notais que ses traits étaient usés et durs et que son regard était froid et las. Son front était profondément ridé et il paraissait plus âgé que ses quarante ans. Mais sa voix était forte, claire et naturelle, ainsi que ses gestes. Il était très adroit de son bras droit. Son sourire avait quelque chose d'amical, de déconcertant et de pur ; cependant cette sensation de gêne ne me quitta jamais. Je l'éprouve encore aujourd'hui.

Cet exposé est écrit à l'adresse de très peu d'amis qui me connaissent bien et connaissent bien aussi l'histoire de Meier, et je n'ai donc pas besoin de l'expliquer en détail. Il nous parla avec franchise de sa petite amie venue des Pléiades, Semjase. Au début, j'éprouvai beaucoup de sympathie envers elle pour avoir contacté un pauvre homme handicapé comme Meier. Il semblait qu'elle lui donnait des informations extrêmement intéressantes sur l'espace et l'astronomie, et aussi qu'elle l'emmenait en excursion de temps à autre. Quelques mois après ma visite, Isle von Jacobi me fit parvenir quelques uns de ses écrits, quinze conversations avec Semjase. J'en fus assez déçue et je n'appréciai pas du tout la façon de parler de Semjase. Tout cela sonnait plutôt inamical et blâmable, assez inquiétant...

En 1976, Meier, dans son magazine « Wassermannzeit » commença à attaquer toutes les religions du monde, toutes les églises et les sectes, en réfutant le besoin de rendre un culte ou de croire en Dieu. Cela était de l'ordre de la familiarité, de l'empoisonnement, etc.. Les articles étaient écrits légèrement sur un style rancunier, voire vicieux, et avec tant de

superficialité que je doutai que Semjase et Meier aient pu connaître quelque chose aux religions comparées et aux institutions religieuses...

Je l'appréciai de moins en moins et j'arrêtai de lui écrire. Mais je continuais à emmener chez lui des amis intéressants. Il aimait rencontrer de nouvelles personnes et était toujours poli et même amical avec eux. Je ne lui ai jamais parlé de mes objections à cause du fait que nous n'étions jamais seuls. Ce qu'il disait, ainsi que ses films, m'impressionnent toujours. Il n'y avait à mes yeux aucune raison de douter de sa véracité et je découvris rapidement qu'il souffrait d'un fort complexe d'infériorité ; il était hanté par des mauvais souvenirs de son enfance, par ses expériences scolaires, ses séjours dans une maison pour enfants, à la Légion Etrangère, en prison, à l'hôpital. J'étais prête à prendre tout cela en compte et à demeurer amie avec lui.

A cause de son manque de diplomatie, de prudence et de compréhension, il perdit beaucoup de bons amis. Comme il disait, ils étaient remplacés immédiatement par de nouveaux arrivants, mais il y en avait parmi ses anciennes relations qui le trahissaient et qui ternissaient beaucoup son image sans qu'il en soit conscient. Beaucoup d'entre eux truquaient quelques photographies d'OVNI, en peignant sur des volets, montrant et disant à qui voulait l'entendre que tout ceci était facile à faire. J'ai avec moi deux de ces photographies truquées. Je m'y suis cassée le nez juste quelques secondes, mais des personnes non entraînées pourraient bien s'y laisser prendre. Je suis en tout cas certaine que les photographies de Meier ne sont pas fausses. Il y a trop de vues différentes pour cela. S'il avait été capable de réaliser de tels trucages sur des films, il aurait décroché un contrat avec la plus généreuse entreprise de cinéma de science-fiction qui soit et il aurait été payé des mille et des cents pour chaque nouveau film.

Meier recevait une pension d'invalidité de sept cents francs chaque mois. Personne dans ce pays ne peut vivre avec une femme et trois enfants avec une telle somme. Avec beaucoup de réticences, il demande à présent de l'argent pour une interview ou une démonstration, ce qu'il ne faisait pas avant. Je sais qu'il n'avait jamais gagné d'argent avec ses photographies avant que je ne les lui paye moi-même un franc cinquante à deux francs pièce, ce qui couvre tout juste le prix du tirage. Il ne peut pas les reproduire par lui-même. Pour truquer de telles pellicules, il faudrait une énorme quantité d'argent, mais à l'évidence Meier est très pauvre...

Il a toujours été clair en ce qui me concerne, et cela depuis le tout début, qu'il arriverait un moment où les photographies de Meier seraient un jour très attaquées ; car cela est à la mode, depuis deux ans, chez les chercheurs d'OVNI prétendant en savoir plus que les autres parce qu'ils font des « recherches purement scientifiques », de dénigrer et de rejeter les photographies montrant trop de détails en les déclarant truquées. Certains de ces chercheurs sophistiqués en ufologie, toujours prêts à traiter les gens de mystificateurs, de falsificateurs et de menteurs peuvent aussi être utiles au travers de leur conspiration diffamatoire. Désirant démasquer les scélérats, ils font naître en retour un certain intérêt et de la curiosité parmi les universitaires et les politiques et font connaître et circuler d'évidentes bonnes photographies... »

Signé Lou Zinsstag, Basic

En Octobre 1977, un homme vêtu d'un pull-over et d'un léger imperméable s'avança sur l'allée de graviers jonchée de feuilles mortes menant à la maison de Meier. Il était élégant et petit ; ses yeux étaient bleus et ses cheveux argentés ; C. Wendelle Stevens était un Lieutenant Colonel en retraite de l'U.S. Air Force. Il parcourait alors le monde entier à la recherche de personnes ayant vu des OVNI ou disant avoir eu des contacts.

5

Wendelle Stevens était retraité

de l'U.S. Air Force depuis 1963, après vingt trois années de service actif, plus de quatre mille heures de vol et l'accession à des domaines top-secrets. Diplômé de l'école de pilotage de l'Army Air Corps, Stevens, dès l'âge de vingt ans, avait été un officier attaché au projet de développement de l'avion de combat P. 47. Au cours de la Deuxième Guerre Mondiale, il avait commandé un escadron de maintenance pour des avions de chasse, ce qui lui avait permis d'assister, en observateur seulement, à quelques combats dans le Pacifique.

A la fin de la guerre, il fut assigné au Air Technical Intelligence Center de Wright Field où il visionna des milliers de documents et de plans d'aéronautique de pointe confisqués par les Américains lorsque les Allemands avaient fui leurs usines et leurs centres de recherche aérienne. De nombreux documents furent saisis sur des études de dessin, des détails de machines volantes exotiques et des missiles sur lesquels les nazis faisaient des recherches. Par la suite, Stevens fut assigné à la direction d'un équipage de l'air en Alaska travaillant sur le Ptarmigan Project, un programme de reconnaissance climatique dans lequel les équipages des B.29

photographiaient et cartographiaient la surface polaire. L'intérêt de Stevens pour les OVNI commença avec la lecture de rapports rédigés retour de missions faisant état de rencontres avec d'étranges aéronefs circulaires. Tout ceci se passa avant que le terme « soucoupe volante » ne fasse son apparition en Juin 1947.

La première fois que Stevens fut intrigué par un OVNI, fut au cours d'un compte-rendu d'équipe où un membre de celle-ci dit avoir repéré un « épouvantail » se déplaçant à une altitude beaucoup plus élevée que celle où leurs avions pouvaient atteindre. Assez rapidement, les équipages de B.29 du Cercle Arctique rapportèrent des douzaines d'autres visions du même genre se déplaçant à des vitesses et faisant des manœuvres aéronautiques inconnues de nos technologies. Par la suite, Stevens capta lui-même un de ces « épouvantails » sur son écran-radar; il se déplaçait à plus de onze mille kilomètres à l'heure.

« A partir des connaissances que j'avais acquises dans le Air Intelligence Center, rapporta Stevens, j'étais convaincu qu'il ne pouvait exister aucune technologie terrestre capable de fabriquer des aéronefs pouvant se déplacer à plusieurs milliers de kilomètres à l'heure et de prendre des tournants très serrés à de telles vitesses, de s'arrêter d'un coup et même de faire marche arrière ou encore de rester immobile dans les airs, de monter ou descendre verticalement à grande ou petite vitesse, d'atterrir sur l'eau ou la glace et de plonger sous la mer, puis d'en ressortir et de continuer à voler. »

Les B.29 du Ptarmigan Project furent équipés de caméras fixes et de caméras à position variable et de nombreuses fois celles-ci prirent des images et des films de ces vaisseaux exotiques en même temps que les équipages les apercevaient manœuvrer. Stevens n'eut jamais l'occasion de les voir de ses propres yeux car dès que les films arrivèrent au retour de l'équipage, Stevens les envoya directement avec le commandant d'équipage à la Andrews Air Force Base de Washington

où, d'après Stevens « l'officier fut reçu par les services de renseignement du Pentagone, avant d'être muté ailleurs ».

N'entendant plus parler de tout cela, Stevens commença à collecter des articles et des ouvrages parlant d'OVNI. En peu de temps, il réussit à se procurer quelques-unes des premières photographies qui furent publiées et commença à en échanger avec des amateurs pour en avoir d'autres, car le phénomène commençait à se développer dans le public. En 1976, la bibliothèque personnelle de Stevens comptait sept cents ouvrages et plus de trois mille photographies sur les OVNI ; elle était probablement la plus documentée et la plus large collection privée du monde dans ce domaine ; elle était aussi très utilisée par des réalisateurs de films documentaires.

Pendant plus de trente ans, Stevens avait correspondu avec la plupart des ufologues de la planète et avait personnellement étudié plus de cent cas en Bolivie, au Canada, en Chine, en Equateur, au Japon, au Mexique, aux Pays-Bas, au Pérou, à Porto-Rico, en Espagne, en Suède, en Suisse et aux Etats-Unis. Il s'était rendu sur les sites, avait touché du doigt de nombreuses preuves et « regardé les gens dans les yeux ». Il avait même été prié, par des Gouvernements, de cesser de fourrer son nez partout.

Stevens raconta par la suite :

« Lorsque je fus en relation avec ce phénomène pour la première fois, alors que j'étais dans l'U.S. Air Force, je trouvai tout cela très intéressant et je voulus en savoir un peu plus. Mais je m'aperçus alors que les personnes à qui je transmettais mes informations ne faisaient que nier l'existence de tels faits, et que j'allais au devant des difficultés en essayant d'en parler à d'autres personnes. Ma curiosité fut piquée à vif lorsque je me rendis compte de la quantité d'énergie qui était employée pour faire disparaître ces informations. Pourquoi essayaient-ils de camoufler tout cela ? Si ces histoires n'avaient aucune importance, à quoi bon s'en inquiéter? Mais lorsque

j'ai commencé à faire des recherches moi-même et que des témoins me dirent avoir eux aussi expédié des photographies aux autorités, n'ayant jamais très bien su qui étaient ces fameuses autorités et n'ayant d'autre part jamais pu récupérer leurs photographies, j'ai commencé à me poser des questions : Où avaient-elles été mises ? Pourquoi diable faisait-on cela, qui le faisait et comment ?

Le phénomène lui-même semble indissociable de notre société et cela depuis son commencement et nous ne le comprenons même pas. Lorsque l'on parcourt l'Ancien Testament avec un autre regard, on y trouve pas moins de soixante-huit passages décrivant des OVNI. Ezechiel fut emporté par une roue de feu et Moïse reçut des informations d'un buisson ardent. Tout ceci est du même ordre qu'une boule de feu verte planant au-dessus d'un sofa dans un salon et qui parle aux personnes qui y sont assises, comme cela m'a été dit au minimum vingt fois au cours de mes investigations.

Je pense que ce qui me poussait à rechercher des OVNI résidait dans le fait que j'y trouvais des réalités que la plupart des gens n'y voyaient pas. Et je me demande pourquoi. C'est un lieu commun que de dire que tout ceci est une aberration mentale. Il y a plus de soixante dix mille cas rapportés annuellement sur l'ensemble de la planète. C'est beaucoup trop pour être considéré comme des histoires accidentelles, ou encore comme une conspiration d'une poignée de menteurs fabriquant leurs propres histoires pour une recherche de prestige personnel ou de statut quelconque.

Si je n'avais pas passé trente années à rechercher par moi-même je ne croirais pas à de telles histoires si quelqu'un venait à m'en parler. Mais j'en suis arrivé à les accepter aujourd'hui parce que j'ai vu tellement de cas et parlé avec tellement de gens, qui eux-mêmes n'étaient pas en contact les uns avec les autres, mais qui étaient sains d'esprit, rationnels et qui n'avaient aucun intérêt personnel à en retirer ; et pourtant ces choses-là leur sont arrivées. »

Bien qu'ils aient échangé de nombreuses informations et photographies, Lou Zinsstag et Wendelle Stevens ne s'étaient jamais rencontrés. Au cours de ses trente années de recherche, Stevens avait acquis une réputation d'observateur perspicace lorsqu'il avait à analyser des photographies. Zinsstag connaissait cette aptitude lorsqu'elle lui avait écrit au cours de l'été 1976 pour lui parler brièvement de Meier en lui mentionnant les photographies prises par ce gardien de nuit en chômage qui n'avait qu'un seul bras. Avant ce courrier, Stevens n'avait jamais entendu parler de Meier, mais il connaissait Zinsstag de réputation ainsi que par leurs échanges de correspondance, et il doutait que la fascination qu'elle éprouvait pour ce cas précis soit sans fondement. Bien que Zinsstag restât vague à propos de ces photographies, elle lui disait en posséder douze qu'elle désirait lui soumettre. Mais au lieu de les lui expédier comme elle l'avait fait si souvent déjà, elle voulait les lui apporter directement de Suisse en lui rendant visite chez lui, à Tucson.

Zinsstag prit l'avion pour les Etats-Unis au début de Septembre 1976 avec Timothy Good, afin de rencontrer quelques-uns des plus grands ufologues américains et de faire des recherches sur Georges Adamski. Elle appela Stevens le jour convenu, depuis Greyhound, la gare des autobus de Tucson, et celui-ci vint les prendre en voiture pour les conduire à leur motel, puis les emmena chez lui.

Ils voulurent tout d'abord voir la bibliothèque de Stevens sur les OVNI ; celle-ci s'étalait sur tout un pan de mur du salon, du plancher jusqu'au plafond, sur l'autre côté du même mur qui donnait dans la salle à manger et sur un autre mur d'un petit bureau. Au total, sept cents volumes sur le sujet, provenant de divers pays, ainsi que trente classeurs bleus contenant une collection de près de trois mille photographies d'OVNI classées en trois colonnes.

Ils parlèrent brièvement de plusieurs cas, mais Zinsstag coupa court à leur conversation en sortant une chemise de sa

sacoche. Comme Timothy Good s'en souvint ensuite, elle avait ramené une sorte de dossier sur Meier. Dans la chemise, il y avait une enveloppe qu'elle ouvrit avec soin et en fit glisser un petit lot de photographies de 15 cm x 21 cm. Elle les étala une à une sur la table ronde. Stevens en prit une et murmura : « Je n'ai parmi toute ma collection, aucune photographies approchant la qualité de ces tirages ».

Lorsque Stevens examinait une photographie d'OVNI, il considérait en premier lieu la mise au point, puis le grisaillement des champs.

« J'appelle cela *l'atténuation de la distance* disait-il. Au plus l'objet est éloigné, au plus les moisissures, la fumée et la poussières contenues dans l'atmosphère entre celui-ci et l'appareil ternissent la photographie. »

Stevens expliquait :

« Ensuite je recherche des signes de reprographie, par exemple des traces de doigt ou du grain. Je regarde la photographie en contre-jour. Si ce que je recherche n'apparaît pas à la surface, je peux ainsi le voir inscrit dans la photographie, ce qui signifie qu'une manipulation a précédé le tirage. Egalement, la coloration de l'image dépend de la distance séparant l'objet de l'appareil. Au plus l'objet est rapproché, au plus la coloration générale tend vers le rouge ; au plus il est éloigné, au plus elle tend vers le bleu. Un autre aspect à prendre en compte est la dispersion de la lumière, car une surface courbe, sur un objet assez grand, dissipe différemment la lumière qu'une surface courbe et pointue sur un objet plus rapproché. Une maquette peut être parfaitement réaliste, mais elle renverra la lumière différemment. »

Stevens examina avec soin chaque photographie, en les tenant dans diverses positions sous la lumière. En trente années de recherche et d'analyse de photographies d'OVNI, celles de Meier étaient les plus spectaculaires qu'il lui ait été donné d'observer. Il était rare qu'une photographie d'OVNI

soit autre chose qu'une prise de vue accidentelle, obtenue avec un appareillage de mauvaise qualité, qu'un amateur de passage ait pu tout juste cadrer, sans avoir le temps de régler l'ouverture, la vitesse et la netteté. Il était aussi encore plus rare de pouvoir examiner une photographie prise de jour, ou montrant un OVNI sur une ligne d'horizon, ou encore plusieurs vaisseaux ensemble. Et personne n'avait jamais pu prendre une série de photographies du même vaisseau au fur et à mesure de son avancée.

Sur les photos de Meier, on pouvait voir des disques argentés briller dans la lumière du soleil, planant dans le ciel bleu, avec des collines boisées alentour. Une bande rouge distincte encerclait la partie convexe supérieure sur un grand nombre de disques aux contours luisants. D'autres étaient décorés de bosses équidistantes sur le pourtour du périmètre avec un dôme rococo sur le dessus. En tout, Meier avait photographié six types différents de vaisseaux, tous pris à la lumière du jour, certains en-dessous de la ligne d'horizon ; il y avait aussi des photographies montrant deux, trois et parfois quatre vaisseaux planant ensemble. Et tous ces clichés étaient les plus nets et les plus précis que Stevens avait pu observer.

Timothy Good rapporta par la suite la réaction de Stevens : « Il était au septième ciel lorsqu'il vit les photographies ; il en frissonnait. Vraiment. Il avait dit : « Les meilleures images que j'ai pu voir» ».

Lorsque Zinsstag et Good l'avaient appelé depuis la gare des autobus, tard dans la matinée, Stevens recevait des amis venus de Phœnix, Lee et Brit Elders. Lee était un ami de Stevens depuis cinq ans ; il connaissait sa réputation d'enquêteur sur les OVNI. Ils étaient, lui et Brit, moyennement intéressés par le sujet, Stevens leur en ayant longuement parlé. Il était impossible à quiconque venant rendre visite à Stevens chez lui de ne pas remarquer ces trois épais classeurs à anneaux remplis de photographies de soucoupes volantes sans être

piqué de curiosité. Cet après-midi là cependant, les photos de Meier que Lou Zinsstag étala sur la table de la salle à manger étonnèrent autant les Elders que Stevens. Brit dit :

« Généralement, les photographies d'OVNI ressemblent à de petites boules floues et duveteuses accrochées dans un ciel sans contour précis ; et elles sont tellement loin, au-delà de la profondeur de champ, que l'image pourrait être celle de n'importe quoi. Pour sûr, quelqu'un a pris ici une petite miniature, l'a arrangée et l'a photographiée ; c'est évident ».

Lee en riait déjà.

Stevens se souvint par la suite :

« Lee avait l'habitude de se moquer de ma passion pour les OVNI. Lorsqu'il vit ces photographies, son point de vue ne varia pas.

« Ce sont des fausses, dit-il ; n'importe qui serait d'accord avec moi. Elles me semblent très bonnes, mais j'en ai vu de nombreuses toutes aussi bonnes qui n'étaient que des montages, ce qui me faisait y croire à moitié. Mais je dois dire, mon vieux, que celles-ci sont les fausses les plus réussies que j'ai vues jusqu'à présent. Comment cet homme s'y est-il pris ? »

Stevens étudia les photographies et écouta Zinsstag lui raconter ses expériences auprès de Meier pendant tout l'après-midi et la soirée. Elle lui précisa les conditions dans lesquelles Meier vivait, lui parla de sa femme et de ses enfants, et de tous ces visiteurs qui venaient chez lui. Elle expliqua aussi la relation qu'elle avait personnellement eue avec Meier et comment elle avait obtenu ces photographies. « L'homme était pauvre, disait-elle ; il n'avait qu'un seul bras et paraissait sincère. » « Combien avait-il fait de photographies du vaisseau ? » demanda Stevens. « Oh, répondit-elle, beaucoup d'autres. »

Tout en l'écoutant, Stevens perçut que Zinsstag essayait de décrire cet homme et ses expériences en cachant quelque

chose, comme si elle avait voulu éviter à Stevens de ressentir une sorte de lourdeur. Ces clichés étaient très parlants en eux-mêmes, mais il semblait qu'un aspect de toute cette histoire, peut être même le plus important, demeurait non-dit.

Zinsstag et Good partirent le lendemain matin pour Los Angeles. Pendant l'année qui suivit, Stevens correspondit régulièrement avec Zinsstag puis, finalement, directement avec Meier.

Il s'aperçut peu à peu que Meier avait eu plus que quelques contacts, que les détails de ceux-ci avaient été notés, que peut-être de nombreuses autres photographies, peut-être des centaines, existaient et que Meier n'avait pas été la seule personne à avoir vu et expérimenté d'étranges phénomènes dans les bois entourant Hinwill et à présent dans les collines près de Schmidruti. Au mois d'Octobre 1977, un peu plus d'un an après la visite de Lou Zinsstag et Timothy Good, Stevens considéra que le cas était suffisamment intéressant pour qu'il aille enquêter sur place. Il acheta donc une place sur un vol en direction de la Suisse pour aller rendre visite à Billy Meier.

« Je vais juste donner un rapide coup d'oeil, » avait-il dit aux Elders. Il espérait ramener des tirages de Meier pour sa collection personnelle et aussi « regarder cet homme droit dans les yeux pour voir s'il disait vrai ».

Les Elder lui répondirent en riant : « Préviens-nous de ce qui se passe quand tu seras arrivé ».

Stevens prit l'avion jusqu'à Londres, puis le train pour Wiesbaden en Allemagne où il fit une conférence sur les OVNI. Le jour suivant, il prit un autre train pour Zurich où il loua une voiture afin d'aller jusqu'à la ferme de Meier. Le voyage fut très beau dans un paysage d'Automne où la campagne verte était parsemée des taches rouges et jaunes des feuilles mortes et où les branches des poiriers et des pommiers étaient chargées de nids de nopal. Sur pratiquement chaque flanc de coteau, paissaient des vaches à lait à la robe

gris-clair avec la « glocke » ou le « treichle » pendant à leur cou, tintinnabulant à chaque coup de mâchoire. Déjà, les fermiers avaient entassé de hautes piles de bois de chauffage pour l'hiver, dont l'agencement des sections faisait penser à un puzzle lisse et poli.

La ferme de Meier n'était cependant pas aussi bucolique. Meier n'y habitait, avec toute sa famille, que depuis six mois à peine. Il y avait encore de la boue dans tous les coins et Stevens vit les pans de mur des bâtiments annexes qui penchaient avec leurs toits affaissés. La maison d'habitation dont un mur jouxtait la ferme, n'avait pas de haut, mais juste des chevrons apparents, et le toit fuyait. Les seules toilettes utilisables se trouvaient derrière la maison, un appentis au-dessus d'une fosse. Dans la cuisine, une pompe nouvellement installée amenait de l'eau froide tirée d'un réservoir de rétention et Meier y avait installé l'électricité, ainsi que dans la pièce principale, mais seulement pour brancher en tout et pour tout, deux barres de néon. La plupart des planchers étaient inexistants et recouverts de gravats.

Lorsque Stevens arriva à la ferme, il y avait déjà deux voitures où attendaient des gens pour voir Meier, une de Munich, l'autre de Berlin. Quelques jeunes européens, venus en auto-stop, en bicyclette ou en moto avaient planté des tentes aux endroits les plus secs du terrain et vivaient là pour quelques jours, travaillant le jour au jardin ou dans le champ et parlant avec Meier pendant les soirées. Invité par les Meier à rester avec eux, Stevens dormait sur un matelas déroulé entre des madriers, au-dessus d'une pièce qui avait été autrefois la grange. Il savait que mener une enquête sur un cas intéressant nécessitait du temps et pressentait que, pour celui-ci, il en faudrait encore plus que d'habitude. Il désirait être aussi près que possible de Meier.

Lorsqu'une année auparavant, Zinsstag était venue lui rendre visite, elle s'était limitée à lui dire que Meier avait eu

plus d'un contact et qu'il possédait au moins une douzaine de photographies en plus de celles qu'elle avait apportées. Durant les premiers jours qu'il passa à la ferme, Stevens, après avoir discuté avec Meier et quelques autres personnes, eut la confirmation que Zinsstag ne lui avait pas dit tout ce qu'elle savait afin de le préserver d'un véritable bouleversement.

A sa grande surprise, Stevens s'aperçut que non seulement Meier parlait un anglais passable mais qu'en plus, il utilisait des formes de langage très colorées. Lorsqu'ils se rencontrèrent, Meier alla même à lui lancer un défi ; il lui dit : « J'espère que le Colonel aura des questions à poser différentes de celles des autres ».

« Il y avait tellement de visiteurs, dit Stevens, et il avait déjà dû répondre tant de fois la même chose à tant de personnes différentes posant toujours les mêmes questions qu'il en était las. Il ne voulait plus parler de tout cela à des personnes qui n'étaient pas vraiment intéressées. Parce qu'il avait déjà donné des explications la veille à une personne, et l'avant-veille à une autre, et le jour précédent à une troisième, et encore et encore, à chaque jour, à une autre personne... Cela ne l'intéressait pas. Si vous ne posiez pas une question juste, vous n'obteniez aucune réponse. »

Au cours des quatre jours qu'il resta en Suisse, Stevens accompagna plusieurs fois Meier à des promenades en forêt, derrière la ferme, et lorsque le temps n'était pas au beau, il passa de nombreuses heures avec lui, dans la cuisine, à parler et à tourner les pages des albums photographiques. Lorsqu'il demanda à Meier s'il avait des photographies récentes des vaisseaux, celui-ci lui donna cent trente clichés en échange du prix du développement.

Se faisant aider d'un interprète, Stevens eut aussi des discussions avec Popi, les enfants, et une demi-douzaine d'autres témoins dont Jakobus, Hans Schutzbach et un ami de Herbert, Harold Proch qui était de passage avec sa sœur. Chacun d'eux

avait sa ou ses histoires personnelles à raconter ; ils étaient tous tellement convaincus de la réalité des contacts que Stevens, lorsqu'il leur demanda s'ils y croyaient vraiment, s'entendit répondre à plusieurs reprises : «Je n'y crois pas, je sais ».

Alors que le temps se refroidissait et devenait pluvieux en même temps que la visibilité sur les sites diminuait, Stevens trouva que la salle du Gasthaus zum Freihof de Schmidruti lui procurait un lieu où il pouvait être un peu à l'écart de la ferme tout en se réchauffant, assis près du gros poêle à bois. Par un matin gris où il s'était installé à une table près d'une fenêtre à la française donnant vue sur la route sinueuse qui tournait en spirale dans le village, Stevens commença à lire les compte-rendus des contacts. Les expériences dont Meier y faisait état apparurent tout de suite à Stevens bien plus complexes qu'un simple contact ordinaire survenu trois ans plus tôt.

Stevens parcourut les pages de ce volumineux cahier de notes puis commença la lecture du premier contact avec Semjase qui eut lieu le Mardi 28 Janvier 1975, dans l'après-midi, près de Hinwill, au milieu d'un champ.

D'après ces notes, ce mois de Janvier avait été inhabituellement doux en Suisse orientale, et cet hiver-là particulièrement sec ; il n'y avait eu qu'un peu de neige dans les régions de basse altitude. Meier avait écrit qu'il était dans sa maison de Hinwill en début d'après-midi lorsqu'une étincelle de pensée avait surgi dans sa conscience et que des mots et des symboles avaient commencé à construire un message, quelque chose à laquelle il s'attendait, bien que pas si tôt : il lui fallait sortir de chez lui équipé de matériel photographique.

Obéissant au message, Meier était parti sur sa mobylette, emportant avec lui un vieil Olympus de 35 mm, un vieux posemètre endommagé et un télé-objectif réglable de zéro à l'infini. Il utilisait cet appareil photographique parce qu'il comportait un système d'avance de la pellicule manipulable avec un seul pouce, ce qui pour Meier qui n'avait qu'un bras, permettait un maniement plus aisé.

Il était parti sur sa mobylette, errant sans but précis à travers le village, tournant à droite ou à gauche lorsqu'il en recevait l'injonction qui le guidait. Au bout, il se trouva assez loin du village, sur une route secondaire bordée d'une nature préservée où il reçut un dernier ordre lui disant de s'arrêter et d'attendre. Après quelques minutes, un calme soudain s'abattit sur tout le pré et apparut d'entre les nuages un grand disque silencieux qui ralentit dans un large mouvement gracieux en forme d'arc de cercle avant de traverser le pré à cent ou cent cinquante mètres de Meier qui se tenait prêt avec son appareil photographique. Mais au moment même où il prit sa photographie, le disque disparut.

Lorsqu'il réapparut, il était en train de planer au-dessus d'un camion garé au bord du pré à seulement trente mètres de Meier. Il regarda ce disque suspendu tranquillement à tout au plus cent mètres au-dessus du sol.

Meier estima que le disque mesurait environ six mètres de diamètre, avec des rectangles légèrement rouges, qui faisaient penser à des fenêtres, encerclant la partie supérieure. Au-dessous du vaisseau, une sorte de coque qui semblait être très vieille, donnait l'impression d'onduler « comme si elle avait été parcourue de vagues constantes à partir de la paroi inférieure du vaisseau ». Les vagues irradiaient vers le bas, créant comme une aura tout autour du camion au-dessous. Meier prit une deuxième photographie et, à nouveau, le vaisseau changea abruptement de position, se propulsa vers l'Est avant de disparaître dans les nuages.

Reprenant sa mobylette, Meier retraversa le pré, tête baissée en direction de l'Est où il avait vu l'objet pour la dernière fois. Quelques courts instants s'écoulèrent avant qu'il ne ressentit cette soudaine tranquillité s'abattre à nouveau sur le pré. Alors, le disque réapparut venant de derrière les nuages, plus rapide que n'importe quel avion que Meier avait pu voir auparavant. Il ralentit rapidement, longea lentement la forêt et

commença sa descente en direction de la clairière. Meier prit encore deux photographies pendant que le vaisseau, sans aucun bruit, descendait peu à peu jusqu'à venir se poser dans le pré.

Dans la salle bien chauffée du Freihof, Steven posa les notes et but quelques gorgées de thé chaud. La rencontre que Meier allait à présent décrire dans son carnet était, Stevens le savait très bien maintenant, le point culminant d'une série de phénomènes que Meier avait commencé à vivre trente-cinq ans plus tôt. Avant d'en lire davantage, Stevens voulait poser des questions à Meier concernant ses précédentes expériences.

De retour à la cuisine, dans la ferme de Meier, celui-ci n'hésita pas un instant pour expliquer à Stevens la longue histoire de sa relation avec les Pléiadiens, une histoire qui avait commencé dès l'enfance. Il lui dit que la première fois qu'il vit un vaisseau étrange, ce fut un matin alors qu'il avait cinq ans et demi. Il continua :

« C'était en 1942 ; j'étais avec mon père qui se trouvait derrière la maison sous un noyer ; c'était l'été. Lorsque j'aperçus le vaisseau qui volait, cela ne m'apparut pas du tout étrange. Son apparition était bien sûr peu ordinaire dans notre monde, mais j'avais quelque part le sentiment d'une certaine familiarité avec un tel objet. Il descendit du ciel, près du clocher de l'église ; puis il se rapprocha de nous et repartit en direction de l'Ouest. Cela se passa très très vite. Je l'avais regardé descendre pendant peut-être une minute et demie mais lorsqu'il s'éloigna vers l'Ouest ce fut une question de quelques secondes.

Cela me faisait penser à un grand disque, se tenant à quelques deux cents mètres du sol, complètement silencieux ; il disparut au-dessus de Hôragenwald.

« Qu'est-ce que c'est Papa ? » demandais-je à mon père.

« Une arme secrète d'Adolph Hitler, » répondit-il.

Je me disais que ça ne pouvait pas être cela, que c'était autre chose. Je ne sais pas si mon père réalisa un jour de quoi

il s'agissait, car il n'en parla jamais. Quant à moi, je commençai ensuite à observer le ciel nuit et jour.

Deux mois passèrent avant que ne réapparaisse le disque argenté ; cette fois-ci, il descendit lentement vers un champ où je jouais, seul. Cependant, alors qu'il était tout près des herbes, il disparut tout d'un coup, sans aucun bruit, et en même temps, j'entendis quelque chose qui ressemblait à une voix, parler dans ma tête. A partir de ce jour, la voix me parla quotidiennement, une seule fois chaque jour ; elle était accompagnée de dessins et d'images très vivants. Il m'était posé des questions auxquelles il me fallait répondre ; il m'était aussi demandé de rechercher des réponses par moi-même.

Au début, je ne recevais que des bribes de mots ou de phrases. Cela ressemblait plus à des images. Puis, avec le temps ces images devinrent des mots et des phrases. Par la suite, je reçus des messages sous forme de symboles. J'avais essayé une fois de dessiner un de ces symboles, mais en vain. »

Troublé par cette voix et ces images dans sa tête, Meier était allé en parler à Parson Zimmermann, le prêtre protestant du village qui avait la réputation d'être un mystique bien plus libéral que l'apparence de son appartenance n'en laissait douter. Meier continua :

« Je connaissais Parson Zimmermann. Il était le prêtre de notre famille ; je jouais souvent avec ses enfants. Une autre raison qui probablement me poussa à m'adresser à lui venait du fait que, déjà tout enfant, j'avais entendu dire qu'il s'intéressait aux phénomènes mystiques. Je lui dis notre première expérience avec mon père, puis les voix que j'entendais dans ma tête et les contacts télépathiques. J'étais allé vers lui parce que je pensais que je devenais fou. J'allais le voir après la classe ; il habitait à quelques pas de l'école. Il me dit connaître l'existence de ces objets volants et que, bien avant qu'on les appelle des OVNI, ils n'étaient déjà plus pour lui une nouveauté. Les êtres qui les pilotaient venaient d'un autre

monde et n'étaient pas des terriens. Il me dit encore qu'il comprenait tout cela mais qu'il ne pouvait pas en parler parce qu'il était un prêtre et que cela choquerait tout le monde. Enfin, il me dit d'essayer d'apprendre la télépathie et de tenter de répondre. J'ai essayé comme il me le dit. Après quelques semaines, j'y parvins et je pus donner des réponses. Je me souviens très bien que le Père Zimmermann m'avait dit de ne surtout pas parler de tout cela à qui que ce soit ; sinon, on me traiterait de fou. »

Ainsi, à chaque fois qu'il entendait une voix s'exprimer en lui, le jeune Meier essayait de diriger ses pensées à l'intérieur de lui et il sentit assez rapidement que ses pensées entraient en contact avec quelque chose.

« La première réaction qui me répondit de « l'autre côté » ressembla à un rire subtil et doux que je ressentis profondément en moi ; c'était agréable et apaisant. Je l'entends encore mais il m'est impossible de le définir. C'était un très beau rire. Puis le contact s'évanouit une fois de plus et je n'entendis plus de voix et ne vis plus aucune image. Tout était redevenu calme soudainement. »

Le 3 Février 1944, le jour de ses sept ans, Meier perçut une nouvelle voix dans sa conscience ; elle était basse et claire et lui ordonna d'étudier et d'emmagasiner la connaissance qui allait lui être transmise. Meier eut très peur que la netteté de cette nouvelle voix ne soit que le signe d'avoir été vaincu par la folie.

« J'avais très peur car je n'avais pas beaucoup d'expérience à propos de la télépathie. Je retournai donc voir Parson Zimmermann qui m'expliqua ce qui m'arrivait ; je commençais lentement à comprendre. »

La voix basse et claire que Meier entendait à présent était celle d'une entité appelée Sfath dont l'enseignement par transmission de pensée dura tout au long de l'été 1944. Puis, un jour de Septembre, alors que Meier traversait un pré, Sfath

s'annonça soudainement au garçon par télépathie en lui disant de s'arrêter, d'attendre et de ne pas avoir peur.

« Il était assez tard et j'étais loin de la maison, à cinq ou six kilomètres, derrière une épaisse forêt, dans un lieu isolé. Je vis alors descendre quelque chose du ciel, très très lentement et qui devenait de plus en plus gros. Cela ressemblait à une poire métallique. Puis une rampe sortit et descendit, comme un escalier mécanique. J'entrai dans le vaisseau et nous partîmes très haut au-dessus de la terre. Il y avait là un très vieil homme qui me regardait, comme un patriarche. Il s'appelait Sfath. C'était un humain, semblable à tous les terriens ; il était simplement très vieux. Nous avons parlé pendant des heures avant qu'il ne me ramène sur terre. Ce qui me parut drôle fut qu'il parlait ma propre langue bien mieux que moi. »

Le vénérable Sfath dit à Meier qu'il serait son guide spirituel jusqu'au début des années 50 où une autre forme de vie bien plus élevée prendrait alors le relais pour assumer la responsabilité de son instruction. Meier avait été choisi pour une mission précise mais, précisa Sfath, il ne lui en serait donné la nature que dans plusieurs dizaines d'années. En attendant ce moment, Meier devait se préparer à faire face à de nombreux phénomènes inconnus dont certains lui feraient encore douter de son équilibre mental et d'autres pourraient le faire souffrir. Au bout de quatre heures, Sfath ramena Meier dans le pré et repartit. Le jeune garçon ne le revit jamais plus de ses propres yeux. Par la suite, et pendant plusieurs années, Sfath continua à préparer Meier, par transmission de pensée, à ce que, pensait le garçon, serait sa prochaine étape jalonnant son évolution spirituelle. Ainsi le 3 Février 1953, lorsque Meier atteignit ses seize ans, la voix de Sfath cessa de résonner pour toujours dans sa conscience.

Plusieurs mois s'écoulèrent avant que le silence ne se trouva rompu par l'apparition soudaine d'une nouvelle voix. A l'inverse du ton harmonieux et doux de Sfath, la nouvelle

voix était jeune et fraîche, pleine de force. Son nom était Asket.

Asket venait de l'univers DAL.

« C'est un univers inconnu des Terriens avait-elle dit à Meier, bien qu'il soit parallèle au vôtre. Par rapport à votre notion de temps, DAL peut être considéré sur le même plan que votre planète. De nombreux univers s'appuient sur des plans spacio-temporels qui vous sont totalement inconnus. C'est grâce aux développements technologiques que la barrière séparant notre univers du vôtre a pu être franchie. »

A l'âge de douze ans, Meier fit un séjour de huit mois dans un sanatorium pour tuberculeux et à l'âge de quatorze, un autre séjour à la maison de correction de Albisbrunn où il fut placé sur ordre du poste de garde local à cause de son habitude à traîner sans occupation. Il s'échappa trois fois d'Albisbrunn avant d'être reconduit chez ses parents par les autorités ; il quitta alors l'école sans terminer son cycle secondaire. Jeune homme, il fit plusieurs métiers depuis installateur de réseaux d'égouts jusqu'à gardien de vaches laitières. Il fut arrêté un jour par la police avec un groupe de garçons de son âge après avoir volé ; il fut alors incarcéré au centre de détention de Aarburg d'où il s'échappa encore pour la France. Il s'engagea alors dans la Légion Etrangère où il suivit un entraînement complet avant de retourner en Suisse et au centre de détention. Meier expliqua à Stevens qu'après ses années d'adolescence et tous ces petits métiers, Asket l'encouragea à voyager à travers le monde pour l'explorer et apprendre la vie. Inspiré par ses enseignements télépathiques qui le rassuraient Meier dit qu'il commença son premier voyage vers le Moyen-Orient en 1958.

« Je fus informé qu'il me fallait aller dans cette région du globe pour voir ce qui s'y passait réellement, à cause d'un lien avec des vies antérieures. Les lieux les plus importants étaient Jérusalem, Bethlehem et la Jordanie. Etaient également très important le Pakistan Occidental, les contreforts de l'Himalaya et en Inde, New Delhi et Mehrauli. Il faut encore rajouter la Turquie. Tous ces lieux avaient une relation avec Emmanuel, car il y était passé et y avait vécu. Je fus prié d'entrer en contact avec certaines personnes dont quelques unes m'attendaient, ayant été informées de ma venue. A Mehrauli un moine bouddhiste m'introduisit dans la philosophie et les enseignements du Bouddha.

Des semaines, voire même des mois entiers se passaient entre chaque contact avec Asket. Tout à coup sa voix surgissait à nouveau dans ma tête pour m'indiquer qu'elle désirait me transmettre une information.

« As-tu du temps devant toi ? » demandait-elle.

La plupart du temps, Meier répondait « oui », car il considérait ces instructions plus importantes que n'importe quoi d'autre. S'il répondait « oui, » alors la voix lui demandait : « Iras-tu demain à tel endroit pour rencontrer telle personne ? » ou bien, « Je veux que tu ailles dans tel lieu pour y voir telle chose », ou encore, « Je veux que tu ailles là et que tu y apprennes ceci ».

Meier dit à Stevens : « C'est quelque chose de tout à fait normal. C'est comme si vous me téléphoniez pour me dire : « Dis-donc, est-ce que tu aurais un moment pour faire ceci ou cela ? » C'est exactement la même chose ».

Meier considérait que ses errances faisaient partie de la mission qui lui avait été donnée dans son enfance. C'était « instructif ». Comme il l'expliqua à Stevens, cela était afin de connaître l'homme, l'âme de l'homme, la vie de l'homme, le passé de ses enseignements. » Cela permettait aussi de connaître la nature.

« On apprend beaucoup de choses de la nature. On observe les plantes et les animaux, comment tout existe, comment les choses naissent, comment elles meurent et comment elles vivent ensemble. C'est ainsi que j'ai appris les lois de la na-

ture. Elles sont identiques à celles de la Création. La Création n'est pas un pouvoir séparé de la nature. La Création réside en toute chose. »

Continuant à voyager vers la Grèce et la Turquie, il descendit en Syrie, en Jordanie et en Irak, passa en Arabie Saoudite, puis au Koweit, en Iran et encore plus à l'Est, il traversa le Pakistan pour arriver en Inde. Meier voyagea en auto-stop, en voiture, en autobus, par le train et par bateau. Il travailla comme piégeur de serpents, jardinier, chauffeur de camion transportant de la nitroglycérine, chanteur de rue, garçon de restaurant, gardien de porcherie, navigateur sur un remorqueur, marchand de casseroles, manucure, directeur d'auberge de jeunesse, prospecteur d'or et de rubis, aide-vétérinaire, chauffeur, infirmier, vendangeur, créateur de bijoux, montreur de marionnettes, éleveur de poulets et professeur d'allemand ; et tout ceci, dit-il à Stevens, sous la tutelle d'Asket.

Au cours de ses voyages, il prit le surnom de « Billy » à cause de son admiration pour l'Ouest Américain et ses héros traditionnels comme Billy The Kid, Buffalo Bill et Wild Bill Hickok.

Au fur et à mesure de ses voyages et de ses petits métiers, Asket continuait à lui enseigner par télépathie la suite des connaissances que lui avait transmises Sfath en développant de plus en plus sa conscience spirituelle. Elle lui révéla un jour:

« Tu as été choisi pour offrir la vérité, comme beaucoup d'autres l'ont été avant toi, dans des temps anciens. Il te faut devenir bien plus savant que tous les autres hommes d'aujourd'hui. A cause de cela, il fallait que tu sois placé sous le contrôle d'une forme de vie qui puisse te protéger, te guider et t'éduquer. Celle-ci est animée par une loi de la Création contre laquelle il est impossible de s'opposer, même par la volonté. Car ceux qui offrent la vérité ne sont pas appelés à remplir leur mission à un moment quelconque ; ils y sont

destinés dès l'instant de leur procréation. Une telle vie ne peut être que difficile car la créature concernée doit percevoir des choses extraordinaires. »

Près de la ville côtière de Iskenderun en Turquie, le 3 Août 1965, en direction du Moyen-Orient, Meier était assis dans un vieil autocar lorsque celui-ci percuta un autre autobus. Meier fut éjecté à travers une vitre qui lui trancha son bras gauche au-dessus du coude.

Il raconta à Stevens qu'il avait été laissé pour mort sur le bord de la route pendant plusieurs heures, complètement inconscient, avant qu'un médecin n'arrive et après l'avoir ausculté, le fasse conduire dans un hôpital. Il y resta deux semaines, jusqu'à ce qu'il se sente suffisamment solide pour repartir en direction de la Grèce où il s'installa dans un hôtel à Thessalonique et se fit marchand de chemises qu'il vendit « avec mon allemand, avec ma main, mes yeux, ma bouche, mes pieds et avec un crayon et du papier ». C'est au cours d'une fête de Noël qu'il rencontra une jeune grecque de dix-sept ans qui s'appelait Kaliope Zafireou.

Au cours de son séjour indien en 1964, Meier avait été autorisé par Asket à photographier son vaisseau spacial passant au-dessus de l'Ashoka Ashram dans les faubourgs de Mehrauli. Sur cette photo, on reconnaissait distinctement la forme circulaire de l'appareil qui était surmonté d'un petit dôme, sans toutefois en distinguer les détails. Meier, qui avait gardé cette photographie avec lui, la montra à Stevens.

Ce fut au cours de cette année que Asket quitta Meier tout comme Sfath l'avait fait quelques années auparavant. Dans leur dernier contact, elle informa Meier que pour son propre bénéfice ainsi que pour celui de son prochain guide, leur relation allait durer onze années. A la fin de cette période, s'il s'avérait que Meier ait accédé au plan spirituel nécessaire pour avoir des contacts face à face, de nouveaux êtres viendraient alors lui rendre visite. Asket avait ajouté :

%

« Vos ancêtres viennent de la constellation Lyra. Lorsque vous aurez acquis la maturité nécessaire pour entendre de plus amples explications concernant ces faits, celles-ci vous seront directement transmises par les descendants de vos propres ancêtres. La vérité éternelle demeure la vérité éternelle à travers l'infinité des temps. »

Ainsi se termina l'histoire de l'enfance de Meier et de ses contacts de jeunesse.

Stevens retourna le lendemain matin de bonne heure au calme douillet de la petite salle à manger lambrissée de la Freihof où il but encore plus de thé très fort en étudiant à fond la très maladroite traduction anglaise des premiers contacts de Meier avec une nouvelle forme de vie, les Pléiadiens. Il avait arrêté sa lecture au moment où le vaisseau se posait dans un pré.

Stevens reprit la lecture des notes de Meier qui décrivaient l'appareil lequel était à présent au milieu du pré ; il semblait habité d'une pulsation. Son enveloppe extérieure d'aspect doré-argenté, presque translucide, brillait dans la lumière du soleil. Exceptées les portes d'entrée placées autour du dôme, l'ensemble de la surface souple de l'appareil ne présentait aucune trace de choc, ou de couture et était vierge de toute marque ou signe symbolique.

Meier s'était approché de l'appareil pour l'observer de plus près et le photographier, mais lorsqu'il se trouva à environ cent mètres de celui-ci, quelque chose résista à sa progression, « comme si je courais à contre-vent d'une tornade silencieuse, avait-il écrit. Je luttais de toutes mes forces pour avancer ; je parvins à faire quelques mètres mais la force était trop grande pour moi ; je me suis donc assis sur l'herbe en regardant l'objet pour voir ce qui allait se passer. »

En moins d'une minute, un personnage apparut à l'arrière du vaisseau. Au fur et à mesure qu'il approchait, Meier remarqua qu'il était de forme humaine, se tenant sur deux jambes avec deux bras de chaque côté du corps. Il était vêtu

jusqu'au cou d'un costume très ajusté, d'une seule pièce, de couleur gris sombre et d'aspect rugueux qui faisait penser à la peau d'un éléphant. Il se terminait autour du cou par un anneau rigide en forme de collier et aux chevilles par des bottines de couleur encore plus foncée.

Cet être était, bien entendu, la Pléiadienne Semjase, une femme aux yeux bleus étrangement pâles. Sa chevelure d'ambre était partagée d'une raie au milieu et lui descendait jusqu'à la taille, encadrant un petit nez, une bouche délicate et des pommettes hautes et très saillantes. Meier avait alors remarqué qu'il n'y avait que deux détails différenciant vraiment les traits de Semjase de ceux des Terriens : ses oreilles étaient rattachées à sa tête de façon rectiligne au lieu de suivre la forme incurvée que l'on rencontre chez les humains, et sa peau blanche était si pâle et si parfaite qu'elle était presque luminescente.

Semjase s'était approchée de lui en marchant gracieusement et en toute confiance, lui avait touché le bras et l'avait aidé à se mettre debout. Ils avaient alors marché ensemble jusqu'à un arbre où Meier avait laissé sa mobylette. Puis, assis sur l'herbe, ils avaient parlé pendant une heure et quart, Semjase utilisant l'allemand afin que Meier la comprenne.

Meier avait écrit dans son carnet que depuis longtemps les Pléiadiens avaient aspiré à contacter un être humain qui serait suffisamment sincère pour les assister dans leur mission. Ils l'avaient observé et éduqué depuis l'âge de cinq ans et, répondant correctement à chaque nouveau degré de communication, ils avaient continué à le contacter. En Janvier 1975, il était enfin prêt à connaître la présence des Pléiadiens et à comprendre la mission très simple pour laquelle il avait été choisi.

Semjase lui expliqua tout d'abord brièvement l'origine multi-millénaire de la civilisation Pléiadienne ; celle-ci n'était pas née dans les Pléiades, un système stellaire bien plus jeune que celui dont fait partie la Terre, mais dans la constellation Lyra.

Alors qu'une guerre s'était répandue, une grande partie de la population avait émigré vers d'autres systèmes stellaires, dans les Pléiades, Hyades et sur une planète orbitale d'une étoile voisine nommée Véga, avant que leur planète ne soit détruite. Au cours d'un voyage interstellaire, les nouveaux Pléiadiens découvrirent la Terre avec son atmosphère et sa forme de vie encore jeune qui leur paraissait favorable et hospitalière. D'après Semjase, depuis cette époque, la Terre avait déjà été détruite par deux fois, par ses propres habitants. La première destruction avait été l'œuvre d'une civilisation originaire des Pléiadiens qui étaient restés en arrière et s'étaient accouplés avec des humains primitifs. La deuxième destruction remontait à une génération ultérieure de Pléiadiens qui avaient colonisé la Terre et développé une technologie avancée jusqu'à ce qu'une guerre se produise à nouveau. Semjase et les Pléiadiens qui avaient choisi de revenir sur la Terre étaient les descendants d'une faction pacifique de Lyriens qui se considéraient à présent responsables de guider la Terre dans son évolution spirituelle afin d'éviter aux hommes les retours en arrière qu'avaient déjà connus leurs ancêtres Pléiadiens dans un passé très ancien.

Pour être aidés dans leur mission, les Pléiadiens avaient contacté télépathiquement de nombreux humains mais la plupart d'entre eux avaient montré un manque de connaissance, de volonté ou de loyauté. Les autres, ceux qui possédaient ces qualités avaient peur de s'exposer et ne disaient mot de leurs contacts. Semjase expliqua :

« Nous avons observé par le passé ceux qui n'arrivaient pas à se décider à la vérité ou qui en avaient peur. Ils nous ont dit qu'ils seraient considérés comme fous et que les gens essaieraient de les conspuer pour prouver leurs mensonges. Cette attitude ne peut rendre service à personne, ni aux humains, ni à nous. Si ces contactés avaient été sincères, nous leur aurions offert la possibilité de prendre des photographies

très précises afin qu'elles puissent leur servir de preuve. Nous vous avons déjà autorisé à le faire et dans l'avenir, nous vous donnerons des opportunités bien plus grandes encore. »

Une partie de la mission de Meier consistait à prendre des photographies des vaisseaux ; celles-ci prouvaient l'existence des Pléiadiens et cette réalité était une étape nécessaire pour que les humains commencent à accepter le fait qu'ils fassent partie de tout un réseau de sociétés galactiques. Les Pléiadiens n'étaient eux-mêmes qu'une des nombreuses races cosmiques, parmi plusieurs millions, qui se déplaçaient librement dans l'espace. Semjase continua :

« L'humanité terrienne nous appelle des extraterrestres ou habitants des étoiles, ou d'autres qualificatifs. Elle nous attribue des capacités supra-naturelles tout en ne sachant rien de nous. En vérité, nous sommes des êtres humains identiques à ceux de la Terre, mais notre connaissance, notre sagesse et nos capacités technologiques sont beaucoup plus avancés.

Un des aspects qui nous intéresse au plus haut point est l'importance que vous accordez à vos religions et à tous les problèmes qu'elles ont amenés sur le développement de l'esprit humain. Il n'existe qu'un seul pouvoir au-dessus de la vie et de la mort de chaque créature. Ce pouvoir est la Création, dont les lois sont irréfutables et éternellement valables. L'être humain les reconnaîtra s'il se donne la peine de les rechercher, car elles lui montreront le chemin de son élévation spirituelle. Pendant que les humains de la Terre s'adonnent aux religions, l'esprit véritable dépérit.

Sur la Terre, des charlatans ont répandu le mensonge en disant que nous étions venus sur ordre de la Création, comme des anges, pour amener sur votre planète la paix tant espérée par les humains, la vérité, la protection et l'ordre de votre Dieu. Ceci est un mensonge car nous n'avons jamais reçu de tels ordres et nous ne les recevrons jamais. La Création ne donne jamais d'ordre. Elle est une loi par elle-même et cha-

que forme de vie doit se conformer à elle et en devenir un aspect. Amenez cette vérité à la lumière du monde. »

Semjase était alors repartie vers son vaisseau. Une fois qu'elle y fut entrée, il y eut à nouveau comme des vagues irradiant de l'appareil, distordant les formes et les couleurs tout autour. Une couronne rouge-bleue illumina le lieu. Meier prit plusieurs autres photographies quand le vaisseau s'éleva au-dessus des pins et partit en direction du Nord. Il était exactement quatre heures lorsque Meier prit la dernière photo de sa pellicule. Un instant plus tard, le vaisseau se propulsa à la verticale vers les nuages et disparut.

Au cours d'une éclaircie, Stevens demanda un après-midi à Meier de le conduire sur un des sites de contact. Meier guida, sur sa mobylette, Stevens et un interprète jusqu'à un à-pic herbeux près de Hasenbol, à environ quarante minutes de la ferme. C'était à cet endroit que Meier avait pris une série de photographies d'un vaisseau qui s'approchait depuis l'horizon.

Ces images, se souvenait Stevens, montraient un objet ressemblant à une tache, une petite tache sombre et qui peu à peu grossissait, grossissait jusqu'à devenir un vaisseau qui planait derrière un arbre.

En montant à Hasenbol, Stevens fut impressionné par le terrain et très embarrassé pour comprendre comment Meier avait pu s'arranger pour faire une photographie montrant un vaisseau volant devant son appareil à partir d'un lieu situé au-dessus d'une vallée encaissée. Mais alors qu'ils approchaient du site, un nouveau problème surgit en lui. Le seul moyen d'accéder au sommet de cette falaise était de suivre un chemin défoncé dont l'entrée était barrée par un portail verrouillé. Au-delà de ce portail, la route zigzagait pour arriver finalement à deux ornières séparées par un large andain

d'herbes épaisses fauchées dans le pré qui traversait la pente raide de la falaise.

Stevens arrêta sa voiture au portail, repéra le propriétaire du champ et envoya son interprète demander la permission de dépasser le portail pour traverser le pré. Stevens rapporta la scène :

« Lorsque nous arrivâmes au portail, le fermier regardait dans tous les coins. Il ne l'ouvrit pas mais il s'approcha pour examiner l'arrière de la mobylette et la voiture, puis nous demanda où nous avions l'intention d'aller. Et je ne pense pas qu'il aurait autorisé Meier à traverser avec sa mobylette chargée de tout son équipement. Il l'aurait peut-être laissé passer avec tout son matériel, mais sans aucun doute, il lui aurait demandé des explications. »

Pendant que le fermier vérifiait le contenu de la voiture de location de Stevens et de la mobylette de Meier, Stevens lui demanda par l'intermédiaire de l'interprète :

« Vous souvenez-vous de Mr. Meier ? »

« Oui, il est venu il y a un peu plus d'un an. »

« Avait-il quelque chose d'inhabituel avec lui ? »

« Que voulez-vous dire ? Il avait des appareils photographiques, un sac de marin en bandoulière et un trépied sur sa mobylette. »

« Non, répondit Stevens, avait-il un objet ressemblant à un disque ou un enjoliveur de voiture, enfin quelque chose de ce genre. »

« Non, je n'ai rien vu de tel, dit. le fermier. »

Meier se tenait près de Stevens lorsqu'il questionna le fermier. Stevens dit plus tard :

« Il savait très bien ce que je cherchais mais il ne fit jamais d'objections à mes questions aussi bien lorsqu'elles s'adressaient à lui, qu'à d'autres personnes. »

En retournant à Schmidruti, Stevens ruminait trois points à propos de Hasenbol : le portail verrouillé, le fermier inqui-

siteur et sévère, et le profond ravin en contre-bas de l'à-pic herbeux.

« Non seulement ça, pensa-t-il, mais le fait de cet objet pareil à un point gris perdu dans la brume à l'horizon et devenant de plus en plus gros et de plus en plus visible au fur et à mesure de son avancée au-dessus de la vallée. Je ne vois pas comment il a pu s'y prendre. »

Plusieurs témoins avaient à présent décrit à Stevens les étranges marques d'atterrissage laissées par les vaisseaux ; il voulut les voir par lui-même. Deux semaines avant son arrivée en Suisse, il y avait eu un contact dans un pré dans lequel était resté un groupe de trois empreintes. Si rien ni personne ne les avait touchées, elles devaient s'y trouver encore. Stevens partit sur le site avec Meier qui l'y guida. Arrivés à un endroit, il sortirent de la voiture et traversèrent à pieds un petit bois jusqu'à une clairière. Stevens reconnut immédiatement les dentelures et comprit pourquoi elles avaient laissé tant de personnes perplexes avant lui. Il rapporta par la suite :

« Les marques que je vis présentaient des tiges courbées qui, bien qu'intactes, ne s'étaient jamais redressées. Cela est très mystérieux. Je ne comprends pas comment cela est possible. N'importe quelle herbe couchée se redresse si ses tiges sont entières. Je n'ai jamais réussi à imaginer quel type de matériel Meier aurait bien pu utiliser pour faire des marques pareilles dans de l'herbe mouillée sans laisser d'autres traces autour pour porter ou déplacer un tel matériel, mises à part les empreintes des pas de Semjase. Vous pouvez saler la terre mais le sel ne rend pas l'herbe plus verte et il est même probable que l'herbe ne repousserait pas si la dose de sel était trop forte. Lorsque je demandai à Meier des explications, il avait déjà une réponse toute prête ; il ne prit même pas le temps d'y réfléchir. Je lui demandai : « Comment se fait-il que l'herbe ne se redresse pas ? »

Il me répondit qu'il avait lui aussi posé la question aux Pléiadiens et que leur réponse avait été la suivante :

« Cela vient des vortex magnétiques situés sous les coussins d'atterrissage ; ils changent l'orientation magnétique des plantes qui se mettent à pousser selon un champ induit horizontal au lieu de grandir verticalement selon le champ naturel. »

J'aurais pu mal lire ses notes, j'aurais pu aussi considérer toutes ses histoires comme une vaste fumisterie ; mais ces traces-là, comment Meier aurait-il pu les faire plus d'une douzaine de fois sans se faire remarquer ? »

Stevens avait enquêté dans douze pays différents sur plus d'une centaine de cas. Il s'était rendu sur des sites d'atterrissage, il avait touché du doigt de nombreuses preuves et avait parlé avec des dizaines de témoins. Mais le cas de Meier était très différent de tout ceci. Dans l'idée de Stevens, ce qui faisait de Meier un cas exceptionnel était le grand nombre de principaux témoins ayant observé par eux-mêmes quelque chose. Il y avait trop de personnes, qui apparemment étaient toutes honnêtes, qui avaient des histoires inexplicables à raconter à propos de Meier ; des personnes qui l'avaient observé de près en attendant de le voir se fourvoyer. Personne n'avait pu relever quoi que ce soit de suspect. Une des histoires les plus communes qu'avait entendue Stevens concernait la façon dont Meier avait été un jour téléporté par les Pléiadiens à l'extérieur de son bureau. Le bureau comportait une fenêtre et une porte qui étaient toutes les deux fermées à clef de l'intérieur. Un après-midi, deux personnes au moins virent Meier entrer dans son bureau, mais personne ne l'en vit ressortir. Un peu plus tard dans l'après-midi, alors que tout le monde le croyait à travailler dans son bureau, Meier apparut tout à coup sur la route menant à la ferme, apparemment un peu désorienté. Il fallut ce jour-là trois hommes pour défoncer la porte du bureau pour que Meier puisse y rentrer à nouveau.

Après avoir écouté cette histoire, Stevens demanda à Meier au cours d'une session de questions/réponses de lui préciser ce qu'il ressentait au moment et pendant une téléportation. Meier essaya de le lui expliquer en anglais, en prenant l'exemple d'être dans son bureau :

« Supposons que je sois aussi devant une machine à écrire, près de la fenêtre. Je ressens tout à coup une très très grande force qui nettoie tout le contenu de ma conscience, dans la tête, mais je reste physiquement à la même place... car une part de moi est déjà en train de se rendre dans le vaisseau auprès de Semjase. En même temps, je sais que je suis assis devant la machine à écrire. Mais pendant un temps très court seulement car j'oublie tout ce qui se déroule dans la pièce. Et alors, à ce moment-là, je suis là-bas et plus ici. »

Ceci amena Stevens à poser une autre question : « Où se trouvait Meier au moment où il rencontrait les Pléiadiens ? » Celui-ci répondit :

« Si je me trouve dans le vaisseau posé sur le pré, ou un peu au-dessus du sol, ou si nous naviguons dans l'atmosphère ou dans l'espace, ou encore si nous marchons autour de l'appareil, tout ceci est pareil. Voyez-vous, il y a ce champ de force et on est toujours dans celui-ci. »

Cependant Stevens se demandait si, au cours des contacts, Meier se trouvait, d'une façon ou d'une autre, dans une autre dimension, ou si ses expériences avec les Pléiadiens ressemblaient à un voyage astral, « un état extatique, réjouissant », suggéra-t-il. Il signifiait par là que les contacts de Meier se déroulaient peut-être uniquement sur un plan mental et pas sur le plan physique. Mais Meier répondit :

« Je sais de quoi vous parlez, de voyage astral. Mais cela n'a rien à voir. C'est si réel, aussi réel que le fait que nous sommes assis ici tous les deux. Vous savez, c'est vraiment matériel ; ces téléportations sont un phénomène physique ».

Stevens comprenait à présent les réticences de Lou Zinsstag pour qu'elle lui dise tout ce qu'elle savait à propos de Meier. Ses quatre jours à Schmidruti avaient été denses à force de lectures, de questions, d'observations et de réflexions. Pour la première fois en trente ans, il se sentait bouleversé. Il rentra à Tucson avec cent trois photographies-couleurs dont la plupart étaient encore meilleures que les douze premières que lui avait montrées Lou Zinsstag. Il avait aussi plusieurs centaines de pages grossièrement traduites des notes de contact, ainsi que de nombreux récits de témoins décrivant des choses inimaginables :

« Certains m'ont dit l'avoir vu revenir avec trois autres hommes en plein orage. Il semblait qu'il venait tout juste de sortir de terre et n'avait pas la moindre trace d'une goutte d'eau sur lui. C'est impensable, un vrai tour de passe-passe.

Non, Meier est un brave homme et il est équilibré, mais il n'a qu'un seul bras, peu de matériel et beaucoup de gens l'observent de près. Je ne vois pas comment il peut faire toutes ces choses par lui-même. »

De retour à Tucson, Stevens dit à ses amis Lee et Brit Elders : « Si cet homme fait une blague à l'ensemble de l'humanité, il réussit à tromper également sa femme et ses amis les plus intimes, et cela depuis deux ans et demi ».

Brit se souvint du retour de Stevens :

« Steve arriva en hochant la tête. Il ne savait pas quoi faire. Il resta trois jours chez nous en nous disant : « Vous n'allez pas me croire ; il vous faut aller là-bas ; vous ne me croirez pas. »

« J'étais inquiet pour lui, rajouta Lee, car j'avais moi-même observé plusieurs cas d'OVNI sur lesquels il avait enquêté. Il y en avait bien une centaine. Mais cette fois-ci, il m'avait dit : « Il faut que vous alliez là-bas. Cette histoire est plus importante que tout le reste. »

6

En 1967, Lee Elders avait commencé à officier pour l'agence de détective Capitol à Phœnix. Cet emploi lui permettait de travailler selon son rythme personnel en lui offrant plusieurs mois de congés, chaque année, qu'il passait à voyager, explorer et parfois même à conduire des expéditions dans le bassin amazonien, en particulier dans la région de l'El Oriente, en Equateur. Né à Bowie, en Arizona, Elders était habitué au désert, aux situations difficiles et à l'intangible subtilité dont le paysage avait sculpté sa personnalité. Il marchait d'un pas déterminé, les épaules voûtées, perdu dans ses pensées et peu soucieux de diplomatie. Brit Nilsson l'avait rencontré à l'aéroport de Phœnix en 1974, alors qu'il rentrait d'une expédition, jouant du coude pour passer la douane avec tout un armement de fusils à air comprimé, de lances et de fouines. Il n'avait pas pris de bain depuis deux semaines. Brit raconta plus tard :

« J'aimerais que vous ayez connu Lee lorsque je l'ai rencontré. Je ne pouvais pas le supporter. Il était le plus horrible et le plus arrogant des... Vous savez quoi, il était odieux ; c'est le meilleur terme pour le décrire. Et il considérait qu'il était parfait. »

Brit est une grande femme aux formes rebondies, calme et raisonnée avec de grands yeux marrons hérités de son ascendance indienne et des cheveux blonds, trace de ses ancêtres Scandinaves. Elle venait tout juste de divorcer. Bien que de quinze ans son aîné, Lee réussit à la séduire et elle accepta de l'épouser.

Les années d'exploration en Amérique du Sud avaient profondément marqué le visage d'Elders. Un ami qui l'avait connu là-bas en 1974, « ce qui était l'équivalent de l'Egypte au début des années 1900 », prétendit que Elders avait été le premier étranger à s'aventurer dans cet immense territoire du Bassin Amazonien et à entretenir des relations avec les Jivaros et les Shuaras. On estimait alors que parmi l'ensemble des objets ouvragés appartenant à la civilisation Inca, un dixième seulement avait été découvert par les conquérants espagnols. Au cours des années soixante-dix, s'appuyant sur une légende vieille de plus de quatre cents ans et sur une rumeur tribale récente, Elders avait organisé le financement et l'équipement de plusieurs expéditions archéologiques pour retrouver les « huacas » Incas.

De retour aux Etats-Unis, il retravailla pour l'agence Capitol au début de 1976. Il avait alors trente-huit ans et avait été assigné auprès d'une société de transports pour trouver, sélectionner sur le volet et former dix personnes que la société placerait ensuite dans les rangs de ses employés pour intercepter un réseau de trafiquants. Au cours d'un après-midi, alors que Lee s'entretenait des problèmes de vol avec le chef de la sécurité, un coup de téléphone interrompit leur conversation. Elders entendit l'agent de sécurité dire : « Que voulez-vous dire par « nous l'avons perdu » ? » Une information sensible expédiée à partir d'un ordinateur vers un autre ordinateur situé dans un bâtiment de l'autre côté de la rue n'était jamais arrivée. Le garde de sécurité reposa le combiné et se tourna vers Elders : « Doux Jésus ! Comment cela peut-il se produire ? » Elders lui expliqua alors que l'information avait peut-être été interceptée.

Tom Welch, un ami intime de Elders, travaillait dans la même agence de détective. Ce soir-là, Elders lui rapporta l'incident de l'après-midi. Welch se mit alors à la recherche d'une société d'informatique spécialisée. Bien qu'il connût beaucoup d'autres compagnies privées d'investigations semblables à Capitol, aucune d'elles n'était spécialisée en télécommunications. Il étendit ses recherches au-delà de Phœnix, à travers le grand Sud-Ouest mais ne trouva personne qui put être capable d'enquêter sur le vol d'informations dans des réseaux d'ordinateurs.

Elders se souvint de leur conversation alors :

« Il existe un immense besoin de créer une agence de protection dans ce domaine ; nous devrions nous lancer. Lorsque nous nous mîmes à la recherche de cette éventualité, nous nous aperçûmes qu'il y avait beaucoup de vols d'informations. Au bout de six mois de recherches, nous sommes tombés sur une société de New York qui était capable de faire des analyses téléphoniques à partir d'un repiquage de ligne.

A ce niveau de sophistication, ils pouvaient, en moins d'une heure, sonder un très grand système de communication et déterminer la fonction précise d'un seul câble parmi des milliers d'autres.

Je ne parle pas de ces instruments de mesure comme les boîtes noires, avait dit Welch. Je parle de petites puces RF et de manipulations de câbles. C'est à ce niveau que s'opèrent les vols. Les programmes peuvent disparaître au nez et à la barbe de n'importe qui, être sortis du bâtiment, voire de la ville et même du pays. »

A la fin de l'année 1976, Tom Welch avec Lee et Brit Elders firent l'achat pour vingt mille dollars d'un analyseur téléphonique et fondèrent Intercep, une société d'enquêteurs diplômés et formés pour la protection en informatique. Des

chefs d'entreprises suspectant des fuites dans leur programme informatique louaient les services d'Intercep pour en découvrir l'origine soit parmi leurs employés, soit à travers des ponctions faites dans leur système de télécommunication. La majorité du travail consistant à faire des vérifications de sécurité, Intercep se spécialisa dans la prévention des vols informatiques et en installations de puces spécialisées pour les téléphones et les bureaux. Après un an et demi d'exercice, ils avaient déjà loué leurs services à trois des dix plus grandes fortunes du pays et à cinq cents sociétés, et leur marché s'était étendu à des pays étrangers.

Lorsque Wendelle Stevens rentra de Suisse, il se rendit compte qu'il s'était aventuré dans un cas potentiellement si important qu'il serait incapable de mener son enquête jusqu'au bout. Il y avait ces marques d'atterrissage qui restaient inexplicables, tous ces témoins qu'il fallait interroger et des quantités de photographies qu'il ne savait pas comment analyser de façon irréfutable. Il dit par la suite :

« J'étais convaincu qu'il y avait énormément de choses à étudier et qu'aucun club d'OVNI ne saurait le faire correctement. Cela demanderait tout un groupe de personnes bien équipées et formées aux techniques spécifiques de ce type d'enquête. Je n'arriverais à rien d'autre que de pédaler dans la semoule en essayant de comprendre quelque chose alors qu'une équipe entraînée aurait des résultats en moins de deux. »

Les Elders avaient déjà vu quelques photos de Meier le jour où Lou Zinsstag les avait soigneusement étalées sur la table de la salle à manger de Stevens. Ils avaient été impressionnés au début, mais Lee Elders était certain qu'elles étaient truquées et que Meier et tous ses témoins étaient fous. Stevens raconta :

« Je retournais voir Lee Elders et lui dis que je ne pensais pas que tous ces gens soient des farceurs. Ils étaient probablement plus intellectuels que nous et aussi intelligents que nous,

assurément bien plus que la plupart de nos chercheurs d'OVNI.»

« Alors, me répondit Elders, ils auraient dû être à même de découvrir et de comprendre ce qui se passe. »

Stevens répliqua :

« Meier lui-même n'est pas suffisamment fin pour tromper tous ces gens. Je me suis assis en face de lui et je l'ai observé. C'est un homme simple et très sincère, sans beaucoup d'éducation ni de ressources. Il n'y a rien à retirer de tout cela. De plus, il y a tous ces gens qui l'ont observé attentivement et aucun d'eux n'a pu me dire que quelque chose avait paru suspect à un moment ou à un autre. »

« Des conneries, répondit Elders ! Tu t'es fait avoir par tous ces gens, mon vieux. »

Pour Stevens, il y avait quatre raisons au fait que le cas de Meier lui paraisse unique parmi plusieurs milliers d'autres. Il rétorqua à Elders :

« Premièrement, il y a beaucoup plus de notes, d'informations et de descriptions détaillées de divers événements donnés par des témoins que dans n'importe quel autre cas enregistré sur les OVNI. Deuxièmement, il y a aussi beaucoup plus de photographies dont la plupart sont très nettement meilleures que dans les autres affaires. Troisièmement, il y a beaucoup plus de preuves tangibles à étudier et à analyser que dans n'importe quelle autre enquête sur les OVNI. Et quatrièmement, il y a beaucoup plus de contacts personnels que dans toutes les autres affaires et, de plus, les contacts ont toujours lieu actuellement. »

Au cours d'instants moins réservés, Stevens appelait l'histoire de Meier « le plus grand cas d'OVNI, haut la main, de tous les temps », ainsi que « le cas le plus spectaculaire, le plus long, le plus productif et le plus grandiose de toute l'histoire des OVNI ».

Mais tout ceci n'intéressait pas les Elders. Non seulement pour Lee Elders, parce qu'il était très occupé, mais aussi

parce qu'il se souciait de la réputation de sa société en pleine expansion. Il disait :

« Je commence tout juste à faire grandir Intercep et ce colonel fou qui vient de perdre toute son objectivité après trente années de recherche voudrait que je parte à la chasse aux OVNI. Toute ma carrière foutue en l'air. »

« Mais, lui dit Stevens, et si cette histoire était vraie, tu ne pourrais pas en être ni amoindri, ni blessé. »

« Mais tu n'as aucune preuve qu'elle soit vraie, répondit Elders. »

« C'est justement ce que je cherche, dit Stevens, des preuves. »

« A ta place, je laisserais tomber, répliqua Elders ; après tout ce n'est qu'une bande de falots. »

« Non, pas du tout. Il se passe vraiment quelque chose là-bas. Trop de gens ont changé leur façon de vivre auprès de Meier. »

« Steve, dit Lee, on ne peut pas s'embarquer dans des histoires de ce genre. »

Brit Elders tenait un journal intime. Chaque jour, dans la soirée, elle notait les événements majeurs de la journée écoulée et ses conversations avec ses amis. Le 19 Novembre 1977, elle écrivit : « Steve est arrivé à Phœnix dans l'après-midi. Complètement perturbé. « Meier, c'est du vrai ». Trois heures de délire et d'extravagance. Lee n'y fait pas trop attention. Jamais vu Steve aussi allumé. Lee ne peut pas s'y intéresser. Qui pourrait perdre son temps à chasser les OVNI ? Steve n'a pas déconnecté (sic), il continuait à divaguer et poussait Lee à l'aider à chercher avec Intercep. Lee et moi en avons parlé pendant toute la nuit. Il ne veut pas risquer le nom de sa société avec un sujet aussi boiteux. Steve devra comprendre... »

Stevens se lança dans une plaidoirie ; il dit :

« Ecoute, j'ai un problème. Je peux aller voir des organismes ou des clubs OVNI avec mes notes ; ils sauteront au plafond, accapareront l'affaire et contrôleront tout. Seulement ils feront des enquêtes par courrier et, à coup sûr, ils nous baiseront et foutront tout en l'air comme d'habitude. J'ai besoin d'une véritable enquête pour cette affaire. J'ai besoin de personnes sachant rassembler des informations, j'ai besoin de quelqu'un de solide et de stable, j'ai besoin de quelqu'un qui ne perdra pas son temps et qui sache comment faire et comment trier les documents. »

Un des aspects inquiétant le plus Stevens était l'allure à laquelle les photographies de Meier disparaissaient. Que cette histoire de contacts soit vraie ou fausse, on risquait de ne plus avoir assez de ces preuves photographiques avant même qu'il ait une chance de les faire analyser. Alors que Intercep se développa encore dans les mois qui suivirent et que Welch et Elders étaient de plus en plus occupés, Stevens continuait à les solliciter. Il était certain qu'une fois qu'ils auraient rencontré Meier, visité quelques sites et parlé avec des témoins, ils tomberaient d'accord avec lui sur le fait qu'il y avait effectivement bien « quelque chose ». Elders et Welch riaient un peu de lui et parfois même se moquaient de sa soudaine dévotion pour ce cas. Cependant ils connaissaient suffisamment bien Stevens pour réaliser qu'il devait sans aucun doute y avoir quelque chose de différent dans le cas de Meier. Bien que depuis trente ans Stevens maintenait que les OVNI étaient d'origine extraterrestre et qu'il était ouvert aux histoires les plus extravagantes, il voulait toujours avoir des preuves et tant qu'il n'en avait pas, il n'accordait pas de crédit à celles-ci. Les photographies étaient des preuves, à condition qu'elles puissent être confirmées et, en dépit du fait qu'elles paraissaient presque trop belles pour être vraies, Stevens n'avait trouvé, tout au long de son voyage, aucun indice qui aurait permis de mettre en doute leur authenticité. Bien qu'aucun d'eux ne l'aurait reconnu alors, les Elders, tout autant que Welch, avaient été piqués de curiosité, même si ce n'était que très légèrement, par l'incapacité dont Stevens avait fait preuve

en ne réussissant pas à déjouer la « technique » de Meier. Il en avait découvert un si grand nombre par le passé et très souvent par une simple observation minutieuse des clichés. Welch avait dit par la suite :

« Ça n'était pas qu'une grande blague. Soit un vrai diable avait fabriqué cette intrigue et l'avait camouflée sous le déguisement d'un innocent fermier Suisse, ou alors il y avait bien là, et pour la première fois, un incroyable événement historique. »

En Avril 1978, les Elders firent un voyage d'affaire à Londres. Lorsque Stevens eut vent de leur projet, il leur dit que ce serait une excellente opportunité pour eux qu'après avoir rencontré leur client, il les rejoigne à Londres et qu'ils prennent tous les trois le train de nuit pour Zurich. Cela ne coûterait pas très cher. Ils pourraient, de Zurich, louer une voiture et traverser la campagne Suisse. Ils adoreraient la Suisse au printemps... et un petit séjour de deux ou trois jours dans une auberge pittoresque. Et puis, rencontrer Meier et les autres visiteurs de la ferme leur changerait les idées.

Les Elders n'étaient jamais allés en Suisse et leur client devait juste leur prendre un brevet à Londres. Un petit séjour en compagnie de Stevens qui, comme selon ses habitudes étudiait un cas en portant un petit sac à dos contenant des carnets de notes et des pommes, ne les ruinerait pas. Ils décidèrent finalement que s'il ne s'agissait pour Stevens que de leur montrer la ferme et de parler un moment avec Meier, ils pouvaient très bien s'accorder quelques jours. Stevens se souvint :

« Je ne pensais pas avoir convaincu Lee en lui disant ce que j'avais vu. Ce qui le convainquit alors davantage, j'en suis persuadé, fut ma demande pour qu'il m'aide à me forger une opinion car il était le seul sur qui je puisse compter, à la fois parce que je lui faisais confiance, car il était mon ami, et parce qu'il était impartial. Il me dit : «Nous irons là-bas, mais

que ce soit bien clair : nous n'y allons pas pour faire une enquête sur tes couillonnades ».

Les Elders ayant prévu d'être à Londres le 1er Avril, Tom Welch resta à Phoenix où il devait participer au quatrième symposium national sur la Sécurité et l'Intimité Informatique organisé par la société Honeywell. Cette rencontre de deux jours promettait de faire le point sur les plus récentes informations données par « les plus grandes sommités mondiales dans ce domaine ». Honeywell avait demandé à Tom Welch d'y parler des principales caractéristiques de la « Protection en matière de Communications Electroniques ». Welch avait dit :

« Dans la mesure où nous essayons d'apprendre et de développer constamment nos champs d'applications, il nous fallait être à la frontière de l'électronique, de l'informatique et des communications. Nous avions alors des tonnes d'expériences à partir de nombreux petits cas et nous commencions à avoir de gros clients. Parmi tous ces cas, il y avait des histoires assez élaborées de couverture, ou de nouveaux employés aux compétences très sûres, ainsi que des processus de pénétration électronique, ou d'espionnage industriel et toute une variété de domaines divers. C'était dans ces domaines plus précisément que nous étions en train de développer un savoir faire permettant de faire « éclater les bulles ».

Avec leur expérience et leur connaissance croissante, Welch était assuré de présenter du matériel de qualité. Il assura que tout cela pourrait très bien être utile aux Elders en Suisse.

« Il y avait un grand nombre de détails potentiellement complexes dans l'histoire de Meier, avait dit Welch ; et si tout cela était une supercherie, elle l'était sur une large échelle. Nous étions cependant très confiants car, dans un tel cas, Brit et Lee auraient sans aucun doute découvert le pot-aux-roses avant la fin de la semaine. Notre confiance s'appuyait sur ce savoir-faire qui leur permettait de pénétrer rapidement les

problèmes de leurs clients. Nous n'avions de toute façon aucune envie de consacrer beaucoup de temps à toute cette histoire.

A la fin Mars, Stevens s'envola pour Londres avec les Elders et après deux journées de rencontre avec leur client, tous trois prirent trois couchettes dans le train de nuit en direction de Zurich le soir du 1er Avril. Ils y louèrent une petite Renault d'un orange vif et partirent vers le Nord-Est par l'autoroute de Winterthur qu'ils quittèrent ensuite pour emprunter la nationale du Sud, puis une petite route traversant la campagne. Le paysage était vallonné et ouvert, moucheté dans le lointain par le jaune orangé des toits des fermes à trois étages, avec des chèvres dans les enclos et des vaches laitières dont les museaux s'enfouissaient dans les verts pâturages des collines.

Ils passèrent rapidement Turbenthal et Wila, puis prirent la route non indiquée pour Schmidruti et commencèrent l'ascension des collines où quelques plaques de neige recouvraient encore la route dans les recoins où le soleil ne chauffait pas. Passée la dernière série de lacets, la route s'étirait le long d'une côte pour arriver à un chemin caillouteux jusqu'à Schmidruti. Ils quittèrent la voie principale, dépassèrent la Gasthaus zum Freihof et empruntèrent le chemin de boue et de gravier protégé à présent par une allée d'arbres sans feuille et au tronc gris. En arrivant à la ferme, ils trouvèrent Meier en train de se laver le visage dans l'auge pour les chevaux.

Depuis la dernière visite de Stevens, six mois auparavant, juste avant l'arrivée du froid et de la neige, peu de choses avaient changé autour de la ferme. Les pluies de printemps et la fonte des neiges avaient transformé le chemin en rivière de boue, les toits continuaient à fuir, la plomberie n'était pas installée et la seule source de chaleur était un petit poêle à bois installé dans la cheminée. Pour la vaisselle, on devait pomper l'eau froide et la faire chauffer sur le poêle.

« C'était un vrai désastre se souvenait Lee ; je veux dire que l'on était vraiment chez des pauvres. »

Brit nota dans son journal : « Première impression. Zone sinistrée. Neige, vent glacial. Petites fleurs blanches perçant la neige. Maison comme une grange délabrée, besoin de peinture. Volets pendants au premier étage. Gros pommiers le long de la colline devant la maison. Mauvaise ou plutôt boueuse route allant à la maison. Pluie, fuite d'eau. »

Malgré le vent et l'humidité, un petit groupe de jeunes gens venus de plusieurs pays d'Europe étaient venus s'installer une fois de plus à la ferme, le premier arrivage de ce printemps. Regroupés sous des tentes près de la première grange, ils aidaient Meier à creuser des tranchées où seraient posées les canalisations des égouts.

Lee Elders n'avait pas de préjugé concernant Billy Meier, bien qu'il pensât ne pas pouvoir apprécier cet homme pour avoir monté ce mauvais tour d'une part, et avoir été à l'origine de son détour en Suisse d'autre part. De plus, s'il lui fallait fureter de droite et de gauche en recherchant des preuves de fraude, Meier devrait être considéré comme un adversaire, quelqu'un à surveiller de près. Cependant, dès qu'il le rencontra, il se trouva complètement désarmé.

Meier se sécha les mains et le visage et s'avança en direction de la voiture. Stevens présenta les Elders comme des amis de Phcenix.

Lee dit par la suite : « J'ai rencontré Meier, et ses yeux... c'est ce dont je me souviens en premier, parce que c'était comme si j'avais déjà rencontré cet homme auparavant et comme s'il me connaissait. C'était une étrange impression de déjà-vu ».

Stevens et les Elders s'installèrent à l'auberge de Dussnang, un petit village sur la colline, à quinze minutes de la ferme où l'on pouvait entendre sonner les cloches de deux vieilles églises chaque demi-heure. Grâce à la première visite de Stevens à la ferme et à sa correspondance régulière avec Meier,

la famille de ce dernier et lui-même acceptèrent immédiatement les Elders. Pendant la journée, Meier les accompagnait en voiture pour leur faire connaître la région. Malgré le début du printemps, le sol, aux endroits les plus élevés où Meier avait pris ses photographies, demeurait soit trop mou pour passer avec la voiture, soit recouvert de neige. Ils purent cependant se rendre près de quelques sites et observer de loin le terrain dégagé et l'angle étroit de la colline. Le soir, ils dînaient avec la famille à la ferme et écoutaient Meier raconter ses contacts. Cela faisait à présent trois années qu'ils se poursuivaient. En tout, Meier prétendait avoir rencontré Semjase ou un autre Pléiadien plus de cent fois face à face. Ses notes remplissaient plus de trois mille pages de conversation sur le voyage interstellaire, la vie sur Erra, la loi universelle, les physiques avancées, l'archéologie, l'astronomie, la Création, l'existence d'autres races humaines, la destinée de la planète Terre et les sociétés spirituelles obscurcissant la compréhension de la vie, y compris chez les Pléiadiens. Meier avait eu son dernier contact quatorze jours plus tôt.

L'homme semblait ouvert et honnête ce qui, avait noté Brit dans son journal, intrigait Lee. « Rien n'est caché, avait-elle écrit ; yeux sincères. Répond en regardant droit dans les yeux ; très direct. Beaux enfants qui aiment comme tous les enfants le chocolat chaud. Kaliope très calme, tourmentée. »

Elders dit par la suite : « J'essayai de me focaliser sur Meier. Steve avait son champ d'expertise, Tom avait le sien. Je me sentais plus à l'aise à me concentrer sur le personnage en essayant de me rapprocher de lui. Ça n'était pas difficile à faire, vraiment pas. J'ai lu beaucoup de livres de psychologie et j'ai observé son langage corporel pour essayer de comprendre qui il était, voir s'il était sur la défensive lorsqu'on le questionnait, comment il bougeait son bras, croisait ses jambes, ce genre de comportement. Je regardais la vitesse de cillement de ses yeux lorsque je lui posais certaines questions.

Mais je n'ai rien trouvé chez lui qui aurait pu trahir un état de nervosité. Il était très calme et très équilibré. Quelqu'un a dit un jour que les yeux sont le miroir de l'âme et si cela est vrai, alors Meier n'avait rien à cacher car il ne détournait pas le regard, il ne baissait pas les yeux et n'avait pas de regard fuyant. Il vous regardait droit dans les yeux. »

Meier offrit aux Elders des albums de photographies afin qu'ils puissent les étudier à loisir ; il leur dit également de lire tous les passages qui pourraient les intéresser parmi toutes ses notes et répondit de lasse patience à toutes leurs questions. Il leur montra un soir plusieurs films qu'il avait faits lui-même avec une vieille caméra huit millimètres sur lesquels on voyait les vaisseaux. Sur l'un d'entre eux, qui avait été pris au cours d'une journée nuageuse, on y voyait un vaisseau manœuvrant près d'un grand pin ; le film était en noir et blanc. L'appareil surgissait tout à coup devant l'arbre de telle façon que les branches supérieures de celui-ci se mettaient à se balancer vers l'arrière. Lee Elders visionna et revisionna cette séquence de nombreuses fois, observant attentivement le courant d'air au moment où le vaisseau apparaissait soudainement devant l'arbre. Sur une autre séquence, un vaisseau survolant la région d'Hasenbol s'arrêtait subitement pour se maintenir parfaitement immobile jusqu'à ce qu'il reprenne son vol. On aperçoit d'autres images dans la même scène : les sommets enneigés dans le lointain et le mouvement des branches activées par le vent sur un pin, à droite. Elders et Stevens imaginèrent la présence d'hélicoptères et de longs câbles mais il n'arrivèrent cependant pas à comprendre comment Meier avait réussi à immobiliser le vaisseau, sans aucun mouvement apparent.

Les situations extrêmes dans lesquelles Lee Elders se retrouvait chaque jour commencèrent à le gêner. Le matin et l'après-midi il partait aux environs de la ferme et dans les forêts avoisinantes à la recherche d'indices mais n'en trouvait

aucun ; parfois aussi il retournait sur les sites un peu plus loin et se demandait comment faisait Meier pour monter toutes ces histoires. Le soir il s'asseyait à la table de la cuisine pour écouter les souvenirs de Meier (cela l'ennuyait beaucoup) à propos des téléportations et des voyages sur d'autres planètes. Elders ne pouvait accepter ce que disait Meier tout simplement parce que cela lui paraissait impossible et invraisemblable. Mais le jour suivant il retournait quand même sur un site, reparlait avec d'autres témoins ou considérait de nouveaux éléments comme par exemple des photographies montrant des traces d'atterrissage en se demandant comment lui-même aurait pu s'y prendre pour les fabriquer avec leur aspect si convaincant... Puis, il ne comprenait plus rien et sa pensée sombrait dans le vide.

Stevens et Elders se rendirent aussi près des sites qu'il était possible de le faire en emmenant avec eux des photographies de Meier afin de comparer les orientations et de rechercher par quel moyen Meier aurait pu y photographier une maquette planant dans les paysages. Ou encore, et la question devenait ici encore plus difficile, comment Meier avait-il pu actionner une maquette et ensuite la filmer ? Stevens raconta ensuite :

« Nous avons tout tenté ; la photographie devait être prise à partir de tel endroit et, donc à partir de cet endroit où devait nécessairement se tenir le photographe, il lui était impossible de monter un coup quelconque car il n'y avait aucun arbre, ni piton rocheux ni rien du tout et la colline descendait en à-pic ; d'autre part la première colline se tenait à six kilomètres de celle-ci et les photos montraient des objets planant juste au milieu des deux. Nous avions aussi envisagé un gréement prenant pour base un bloc rocheux à partir duquel des câbles auraient été tendus, mais il n'y avait rien pour attacher ceux-ci à leur autre extrémité car les seuls arbres présents étaient à plus de dix mètres. De plus il aurait été impossible d'installer

seul des câbles sur ce type de relief avec un seul bras. Avez-vous déjà essayé de grimper à un arbre avec un seul bras ? Nous pensions que s'il y avait eu des complices, au bout de trois ans, trois ans et demi, on en aurait retrouvé au moins un, car nous n'étions pas les seuls à en chercher ; tout le monde cherchait des complices autour de Meier ».

Les Elders s'étaient attendus à rencontrer une communauté d'adolescents passés au lavage de cerveau tentant de vendre aux visiteurs un quelconque pieux message des Pléiadiens et du Prophète Billy Meier. Mais les seuls jeunes gens qu'ils trouvèrent là étaient ceux qui avaient planté leurs tentes et qui repartirent après quelques jours de travail et de discussions, et que d'autres remplacèrent ensuite. La plupart des gens qui venaient souvent à la ferme, certains pour un week-end, d'autres pour aider à la publication de « Wassermannzeit » avaient au minimum la trentaine et beaucoup étaient plus âgés que Meier lui-même. L'un d'eux était proviseur de lycée, deux autres enseignants, un autre encore dessinateur graphiste et un dernier programmateur sur ordinateur. Et personne n'essayait de vendre quoi que ce soit, ni idées, ni objets.

De part sa nature, Elders ne pouvait ni aimer ni croire quelqu'un comme Meier ; il éprouva cependant de la joie à être avec lui. Il disait :

« C'était amusant de parler avec lui et de l'écouter. Nous avions tous une bonne dose de rhum ou de kirsch au café qui nous laissait au bord de nos limites, parfois même au-delà. Je crois qu'il essayait de me faire boire tout autant que j'essayais de le faire boire aussi, afin que je lui dise d'où je venais. Mais nous nous sommes donnés deux ou trois raclées dans lesquelles personne n'a pu gagner. Meier menait une vie fascinante qui me faisait penser à mes années d'exploration en Amérique du Sud. Nous avions un terrain d'entente, lui et moi. J'étais fasciné par les histoires du Moyen-Orient et il était fasciné par mes expéditions en Amérique du Sud. Nous nous entendions bien ».

Au cours d'une soirée, les Elders vinrent s'asseoir dans la cuisine de Meier, la seule pièce chaude de la maison. Le repas, ce soir-là, consistait en quelques gros morceaux d'un pain très lourd que Popi faisait cuire au-dessus de la cheminée et de fromage blanc que Meier faisait lui-même avec le lait de ses deux vaches installées dans une grange sous la maison. Avec son air pensif, Meier buvait à petites gorgées son café dans une demi-tasse en porcelaine de Chine blanche émaillée d'une belle rose lumineuse. Il dit à Elders qu'après chaque contact, il lui était pénible de revenir à sa vie ordinaire sur la Terre. Il expliqua :

« Si je vais là-bas, si je leur parle ou si je reste avec eux dans le vaisseau, je n'aime pas devoir revenir ici. Voyez-vous, si je me mets en colère avec eux, vraiment en colère, en tapant du poing sur la table, ce n'est pas la même chose qu'ici. Là-bas je crie dans la paix et dans l'amour. Parfois il me faut devenir très très en colère pour revenir à la maison. Là-bas c'est si paisible, si aimant et si reposant tout en parlant avec eux. On voit ce qui « peut » arriver et le monde semble sans problème. Là-bas je suis bien plus clair dans ma tête, dans ma pensée et dans mes sentiments qu'ici. Puis il me faut revenir dans ce monde de soucis, de plaintes et de tout le reste. C'est une lutte jour après jour, heure auprès heure, seconde après seconde. Avec eux ce n'est pas ainsi. Là-bas, si on crie c'est en paix et en amour aussi ».

Les Elders voulaient poser une question à Meier qui sans doute avait dû lui être posée des quantités de fois auparavant : Pourquoi les Pléiadiens l'avaient-ils choisi, lui en particulier, pour leurs contacts ? Meier leur expliqua qu'il avait en fait été choyé et préparé dès son plus jeune âge pour ces contacts et qu'il avait déjà eu des contacts avec des Pléiadiens dans sa vie précédente. D'après Meier, les Pléiadiens voulaient révéler leur existence progressivement et sans soulever le cérémonial qui avait accompagné des événements survenus il y

avait très longtemps, lorsque les premiers humains crurent que ces visiteurs venus d'un autre endroit de l'univers étaient des dieux ou des anges de Dieu. Meier continua :

« Les Pléiadiens eux-mêmes se tiennent distants vis-à-vis de ce type de réaction. Il n'y a qu'une seule solution à ce problème. Dire aux gens, leur dire et leur redire la vérité, qui sont vraiment les Pléiadiens, qu'ils sont humains comme les humains de cette terre, qu'ils ne sont rien de plus. Voilà ce que je fais tous les jours ici. Il me faut crier. Il me faut taper du poing sur la table pour dire aux gens ce qui est vrai. Ils ont le même problème que moi. Mais il y a une façon d'enseigner. C'est de dire aux gens jour après jour, heure après heure qu'ils ne sont pas des dieux. »

« Mais pouvons-nous les considérer, les accepter comme des gens identiques à nous, demanda Lee ? »

« Impossible de les contacter, répondit Meier. C'est comme si vous jetez une allumette dans un réservoir d'essence : ça explose. »

« Ils ne sont pas comme nous, dit Lee. Ils peuvent nous ressembler, il peuvent parler notre langue... »

« Mais la vibration, l'interrompit Meier, les ondes et tout le reste sont bien plus élevées. »

Les Elders n'avaient bien entendu aucun moyen de tester les dires des Meier concernant l'apparence des Pléiadiens, la façon dont il avait été contacté et la connaissance et les informations qu'il avait reçues des Pléiadiens, si toutefois ils existaient véritablement. Ils évitèrent d'aborder de tels sujets qui étaient trop improbables bien qu'impossibles à réfuter. Brit dit plus tard :

« A moins que ce genre de situation ne vous arrive personnellement, il demeurera toujours un doute, de toute façon. Est-ce vrai ou faux ? Comment l'expliquer et comment le rationaliser ? »

Ils désiraient voir davantage de preuves tangibles et demandèrent à Meier de leur en donner afin d'établir la présence des Pléiadiens. Sans cela toutes ses histoires ne signifiaient rien pour eux.

Le lendemain, ils sortirent à nouveau pour se rendre dans un petit pré entouré d'un bois épais et dans lequel avaient été vus deux groupes de traces d'atterrissage. Ils étudièrent sur place les photographies des traces. L'herbe n'avait pas été coupée, seulement aplatie. Selon des témoins, elle était restée ainsi plusieurs semaines. Des traces de pas d'une seule personne partaient et retournaient de chaque groupe de trois cercles d'un mètre quatre-vingts chacun. Les Elders considérèrent toutes ces images du seul point de vue logistique ; comment cela pouvait-il être fabriqué ? Quels étaient les outils, le temps, l'argent et la qualité de l'expertise qui avaient été mis en jeu ? Aucun véhicule n'aurait pu s'approcher de plus de quatre-vingts mètres de ces traces à cause du terrain. Quels que soient les outils ou les objets nécessaires pour faire ces traces, ils devaient, en tout état de cause, être légers et suffisamment compacts en même temps pour être transportés à travers le bois sur au minimum cette courte distance. Il leur fallait aussi être suffisamment lourds pour écraser parfaitement des herbes hautes et cependant assez légers pour qu'une personne puisse les manier sans l'aide d'un pivot car les traces demeuraient absolument régulières et unies sur toute leur surface. D'autre part, après qu'une trace eût été faite, il fallait transporter l'outil d'un endroit à un autre pour recommencer, et il n'y avait aucune empreinte de pas où que ce soit. Comment un tel outil pouvait-il être ? Comment pouvait-il être transporté ? Et comment pouvait-on écraser de l'herbe sans qu'elle ne se redresse plus jamais tout en restant vivante ?

Le soir suivant les Elders se retrouvèrent à nouveau dans la chaleur de la cuisine à écouter Meier leur parler encore de l'humanité terrestre située à une étape plus jeune que l'humanité Pléiadienne, toutes deux faisant partie du même schéma évolutif.

« C'était une de leurs raisons d'étude, avait dit Meier. Nous représentons l'ancienne phase de leur évolution. »

« Que ressent-on lorsqu'on est dématérialisé ? » demanda Brit.

« C'est une question d'équilibre, » répondit Meier.

« Pouvez-vous préciser ? » insista Brit.

« C'est comme si vous vous trouviez dans l'éternité répondit-il. Ça démarre au moment où la dématérialisation commence. »

« Et ça s'arrête quand vous vous rematérialisez ? »

« Non, répondit Meier, ça ne s'arrête pas ainsi. Cette condition demeure en fonction de vos pensées et de vos sentiments. Voyez-vous, continua-t-il, lorsque je quitte le vaisseau, je saute dans le trou et dans ce trou, ils « organisent » le matériel, comme on dit. Si vous quittez le vaisseau en perdant votre corps matériel, vous ne réaliserez cela qu'au moment où votre corps touchera un autre corps matériel, comme par exemple un arbre, ou le sol. »

« Lorsqu'ils sortent de leur vaisseau, demanda Brit, sont-ils dématérialisés et se rematérialisent-ils au moment où ils touchent le sol ? »

« Vous pouvez les voir, répondit Meier. Mais s'ils touchent le sol, ils se matérialisent. Regardez ici, dans le trou (il pointa une des photographies), je ne sais plus très bien si c'est sur celle-ci ou une de ces deux autres. Mais ça s'ouvre là et lorsqu'ils sautent dans le trou, ils se dématérialisent. »

« Donc, lorsqu'ils sautent pour sortir, dit Lee, vous ne les voyez pas descendre, vous ne les voyez que dans ce moment-là ? »

« Oui. »

« Maintenant, lorsque leur corps se forme, y a-t-il une blancheur... ?»

« Non. »

« C'est juste solide ; c'est juste « ils sont là », et puis « ils sont partis ». »

« Oui. »

« Il n'y a aucune étape de développement. »

Meier secoua sa tête ; Lee continua :

« Le Colonel Stevens m'a dit une fois qu'il vous arrivait de revenir d'un contact le souffle coupé. Est-ce vrai ? »

« C'est à cause de l'atmosphère d'ici qui est différente de celle de là-bas où il y a trente-deux pour cent d'oxygène. On y respire mieux et plus légèrement. »

• « Vous voulez dire l'air à l'intérieur du vaisseau ? »

« Oui. C'est comme si vous étiez dans la eampagne et puis que vous veniez dans une grande ville. Et cela très très vite, le temps d'un claquement de doigt. »

« Vous a-t-on dévoilé des choses dont vous ne devez pas parler ? »

« Beaucoup de choses, à propos du futur. On m'a également dit de ne pas trop parler des enseignements car l'homme doit utiliser sa propre pensée pour découvrir la vérité. »

Elders dit par la suite :

« Parmi tous ces dires, beaucoup de choses devaient être prises avec du recul. Il était difficile d'y adhérer. Cependant tout était très logique. Je m'étais concentré sur son état intérieur pendant qu'il parlait. Etait-il ému, blasé ? Il était assis là comme s'il parlait d'aller acheter une baguette de pain à la boulangerie du coin ; cela donnait à son discours une sensation de réalité et donc de vérité.

Au fond, il vous faisait vous questionner. Pourquoi les Pléiadiens n'auraient-ils pas été comme nous ? Pourquoi auraient-ils dû être si différents de nous dans des domaines comme la vie familiale ou l'éducation ? Et s'ils avaient deux à trois mille ans d'avance technologique sur nous - ou peut être plus - il était alors tout à fait sensé qu'ils puissent porter

à leur ceinture un petit appareil capable de traduire instantanément toutes les langues. Il me fallait revenir sans cesse à cette phrase qu'il répétait souvent : « Ils ne sont pas différents de nous ».

Meier parlait des civilisations vivant en harmonie dans l'univers et voyageant plus vite que la lumière, de la vie sur Erra avec ses androïdes et ses guides spirituels, de ses expériences d'enfance avec Sfath. Des gens de l'Europe entière venaient l'écouter. Lee Elders écoutait attentivement, à la recherche d'une quelconque inconsistance. Meier ne se contredit pas une seule fois ; il n'essaya pas non plus de prêcher, ni de vendre quoi que ce soit. Bien qu'elles n'offraient rien de véritablement tangible en matière de preuves physiques, les réponses de Meier arrivaient avec logique et patience.

De façon tout à fait libre, au cours de leurs allées et venues et de leurs conversations avec des témoins, Elders et Stevens explorèrent la ferme, la maison d'habitation et la grange, les bâtiments annexes et les bois à la recherche d'une construction cachée, d'un atelier ou de matériel non ordinaire. Dans la ferme tout était vieux et brut ; pour couvrir au minimum les nécessités de base permettant de mettre en œuvre des démonstrations aussi sophistiquées, il aurait fallu, au moins, de l'électricité. Et, mis à part les deux fils où étaient branchés les quelques ampoules de la cuisine et des autres pièces, il n'y avait aucune ligne électrique arrivant jusqu'à la maison, ni à aucun autre endroit de la ferme. Mais Lee Elders continua à chercher, jusqu'à ce qu'il tombe sur quatre pièces fermées.

« La première, située au-dessous du vieil hangar à attelages, où dormait Jakobus ; il y avait une pièce là, juste en bas, qui m'intrigua. Une autre se tenait juste à côté du hangar, une sorte de remise. La troisième pièce qui m'intrigua était dans les fondations mêmes de la maison et la quatrième était le bureau de Meier. Je me demandais ce qu'il pouvait bien y avoir dans celles-ci. »

Un après-midi, prétextant un besoin urgent de s'entretenir avec Jakobus, Elders mis au point un stratagème que Stevens n'aurait jamais tenté tout seul. Il attira Stevens au bas des marches menant à la chambre de Jakobus, sous le hangar à attelages. « Nous avons tapé à la porte et sommes rentrés, » rapporta Elders. Très vite, avant même que Jakobus n'ait eu le temps de se lever, ils scrutèrent toute la pièce tout en bavardant de tout et de rien en anglais dont Jakobus ne comprit pas un seul mot. Avant qu'il puisse dire quoi que ce soit, ils avaient eu le temps de voir que Jakobus et sa chambre étaient clairs et nets. Ils éclatèrent de rire en lui serrant la main : « Danke, danke schon ! »

Il vit dans des conditions très Spartiates, dit Elders ; il n'y a rien d'anormal.

« Le deuxième endroit que je visitais était la remise-atelier. Elle se trouvait à côté du hangar à attelages, en face de la maison ; il n'y avait rien que des scies, des houes et des faux, ainsi que d'autres outils qu'ils utilisaient pour travailler autour de la ferme.

Finalement, nous sommes allés voir dans les soubassements de la maison. Nous n'y sommes allés qu'une seule fois. C'était très facile. Il suffisait de sortir par l'escalier de derrière, descendre les quelques marches en ciment, tourner à droite et prendre l'escalier qui descendait jusqu'à la porte ; celle-ci n'était pas verrouillée. Nous fîmes en sorte de ne pas avoir l'air de rôder ; nous descendîmes simplement et ouvrîmes la porte. « Je me demande ce qu'il y a là-dedans ; voyons un peu comment ils stockent leurs réserves... » Nous entrâmes. La pièce servait à entreposer des carottes, des choux et d'autres légumes. Il n'y avait rien d'autre. Ainsi, mis à part le bureau de Meier, nous avions entièrement exploré tous les endroits susceptibles de cacher quelque chose. »

Brit alla un jour dans le bureau et la pièce adjacente avec Elsi Moser, une institutrice parlant anglais, qui voulut lui

montrer quelques notes des contacts et des agrandissements de photographies. Mais il y avait peu de choses dans celui-ci : quelques livres, une vieille machine à écrire, un vieux bureau sans tiroir, deux lampes et un petit bac avec des cactus dedans. « Rien de terrible » avait noté Brit dans son journal. Elle avait même été invitée par les enfants de Meier qui lui avaient fait visiter toute la ferme, leurs chambres comprises. Elle dit par la suite :

« Nous n'avons rien vu d'étrange. Lee était dans rembarras. Il est difficile de ne pas aimer Billy et les autres. Il nous faut être objectifs. Après toutes les preuves qui avaient été présentées - mais pas analysées - Lee continuait à tout questionner.

Stevens avait perdu toute objectivité, il en voulait plus et toujours plus. Quant à moi, je suis un peu dépassée par tout ceci ».

Stevens et Elders purent eux-aussi entrer dans le bureau de Meier après que Stevens lui eut demandé des précisions sur les bruits émis par les vaisseaux. Stevens avait entendu quelqu'un en parler à la ferme, mais ni lui ni Elders ne savaient qu'un enregistrement avait été réalisé. A leur grande surprise, Meier leur proposa de venir l'écouter dans son bureau. Elders prit son propre magnétophone pour ré-enregistrer ces étranges sons qui, d'après ce qu'il pensait, auraient pu être produits avec un synthétiseur. Mais l'enregistrement fut impossible à analyser une fois de retour aux Etats-Unis.

« Nous étions tout près d'une de ces nombreuses lézardes de la pièce jouxtant le bureau et il y avait des poules dans tous les coins. Meier a mis en marche son appareil et nous avons enregistré... le caquetage des poules, les cris rauques du poulailler et le ronronnement du vaisseau. Un vrai désastre. Lorsque nous avons écouté l'enregistrement on se serait cru au milieu de la volaille. Il nous faudrait recommencer plus tard. »

Après avoir circulé quelques jours dans la ferme sans rien y trouver de suspect, la seule découverte qui choqua Elders fut la façon dont Meier avait protégé ses preuves.

« Il conservait tout dans une petite boîte sous le matelas. C'était incroyable. Et pendant toute cette première année à la ferme, il n'y avait aucune porte pour séparer le salon de leur chambre, mais un simple rideau. Les gens y entraient en permanence. Il conservait tout simplement ces magnifiques photographies dans une boîte à chaussures sous son lit ! »

Plusieurs centaines de photographies avaient disparu.

Parmi les témoins avec qui les Elders parlèrent, il y avait Herbert Runkel qui leur raconta la première fois où il avait accompagné Meier à un contact, pas la nuit où le brouillard avait été si épais mais une autre, avant celle-là. C'était Jakobus qui conduisait. Après que Meier ait disparu, il avait plu et des flaques s'étaient formées sur la route ; les arbres se balançaient au vent. Une heure passa pendant laquelle les deux hommes s'assirent dans la voiture pour parler ; il leur arriva aussi de faire les cent pas pour se réchauffer. Ils ne virent aucune lumière. Herbert précisa à Elders :

« Rien du tout ; ni animal, ni lumière, ni voiture, rien. Aucun bruit non plus ; absolument rien. Juste le souffle du vent. Au bout d'une heure vingt, Billy est revenu. Je m'en souviens très bien. J'ai posé ma main sur son épaule : « Salut, te voilà de retour » et je me rendis compte que ses vêtements étaient complètement secs. Je lui ai serré la main ; elle était chaude. »

Lee Elders était certain qu'il ne s'agissait là que d'un trucage de la part de Meier. Il demanda à Herbert si Meier aurait pu avoir une cabane dans les bois, un petit poêle ou s'il n'avait pas tout simplement retourné sa veste. Herbert répondit : « Non c'est impossible ; nous regardions constamment autour de

nous. Nous regardions aussi vers le ciel dans l'espoir de voir ou d'entendre quelque chose, au moment où le vaisseau repartirait. »

Quelque chose qui frappa les Elders à propos d'Herbert fut la confusion qui apparaissait sur son visage lorsqu'il parlait de ses expériences auprès de Meier. Il était évident qu'il était intelligent et cultivé bien que perplexe vis-à-vis de ce qu'il avait vu. Il terminait souvent un récit en disant : « Je ne suis pas fou. Je l'ai vu de mes propres yeux ».

Elsi Moser était enseignante à l'école du canton d'à côté. Une femme d'une cinquantaine d'années, chaleureuse et intelligente qui parlait un excellent anglais après avoir passé deux ans en Grande Bretagne. Elle dit un jour aux Elders : « Si Billy a vraiment eu un contact à chaque fois qu'il l'a dit, je n'en sais rien, mais ce dont je suis certaine, c'est qu'il a eu des contacts avec des extraterrestres ».

Un des petits aspects ayant convaincu Elsi de la réalité de ces contacts était un film qu'avait fait Meier. Sur l'image, l'objet qui semblait être le vaisseau planait à une courte distance. Puis Meier apparaissait tout à coup sur la droite, la manche gauche de son vieux pull-over vert se balançant dans le vent, alors qu'il s'éloignait de la caméra pour emprunter un chemin en contre-bas. Puis il s'arrêtait et pointait de sa main droite le vaisseau qui se rapprochait, bien qu'il restât assez loin. Meier s'accroupit et fixa le ciel pendant une à deux minutes. Il pointa encore une fois l'appareil en regardant la caméra ; le vaisseau restait loin. Finalement Meier haussa ses épaules et, avec un regard de défaite, revint vers la caméra sur pied alors que le vaisseau n'avait toujours pas bougé.

Elsi expliqua aux Elders que pour comprendre la mimique de désespoir de Meier, il leur aurait fallu connaître les Allemands et les Suisses-Allemands.

Beaucoup de témoins avaient observé d'étranges lumières dans le ciel, des lumières absolument silencieuses, des blanches,

des rouges, des jaunes et des oranges ; parfois il y en avait eu de deux couleurs ensembles, se dirigeant de façon incohérente. Encore plus nombreux étaient ceux qui avaient vu Meier faire des choses inexplicables. Harold Proch rapporta aux Elders la nuit du nouvel An de 1977 où Meier et dix autres personnes parlaient, assis à la table de la cuisine. Harold avait questionné Meier à propos de parapsychologie, ce à quoi il n'avait répondu qu'indirectement.

« Il me demanda de lui prêter une pièce de deux francs. Je n'en avais pas et Elsi lui en donna une. Billy prit la pièce et me demanda de lui tenir la main. J'étais assis de l'autre côté de la table, en face de lui. Meier enferma la pièce dans son poing et je posai mes mains en coupe autour de celui-ci. Il se mit à regarder son poing et tout à coup son corps entier se mit à trembler, ainsi que la table et sa chaise. La plupart des personnes présentes commencèrent à avoir peur de la force qui se libérait. Je continuai à tenir le poing de Meier mais lorsque je levai les yeux pour regarder dans les siens, je frémis d'étonnement.

Il est difficile de décrire son regard d'alors. C'était comme si ses yeux étaient une porte ouvrant sur l'espace.

Pendant quinze secondes Meier trembla violemment comme si la pièce qu'il tenait dans sa main fermée contrôlait tout son être. Ses pupilles se dilataient de plus en plus et son regard devenait de plus en plus profond alors que son visage se crispait et devenait rouge.

Tout à coup, il s'écroula sur la table, la main ouverte ; la pièce de monnaie était noire. Tout le monde se leva d'un bond. Billy semblait au bord de son dernier soupir, quasi mort. C'était phénoménal. Et j'étais assis en face de lui. J'ai vu la réaction sur son visage. Je n'ai jamais rien vu de pareil. Il est impossible de le décrire avec des mots. »

La pièce brûlante avait grillé les chairs dans la main de Meier, laissant une ampoule. Lorsque Harold voulut faire ana-

lyser la pièce par un métallurgiste, celui-ci évalua la température nécessaire pour chauffer celle-ci à mille cinq cents degrés.

Les Elders et Stevens passèrent une autre soirée assis autour de la table de la cuisine à écouter des histoires de témoins oculaires ayant vu Meier faire des actions inexplicables. Il en avait fait en si grand nombre que c'était devenu une véritable rengaine pour les oreilles des Elders. Certains l'avaient vu tenir une piécette de vingt centimes entre le pouce et l'index et lui imprimer ses empreintes digitales. Elsi l'avait vu une fois prendre un clou de six à neuf centimètres de long et le placer debout paumes de main autour du clou à environ trente centimètres. Au bout d'un très court moment, le clou avait commencé à danser sur la table et à se rapprocher, tout en restant vertical et en vibrant intensément, des mains de Meier qui n'avaient pas bougé.

Brit demanda à Meier : « Quand avez-vous réalisé que vous possédiez ce pouvoir ?

« Lorsque j'étais enfant. J'avais alors commencé à apprendre une nouvelle façon de penser. »

« Ce pouvoir de la pensée, demanda Lee, le qualifieriez-vous de « magique » ? »

« Voyez-vous, répondit Meier, le terme « magique » ne signifie que le fait « d'utiliser » un pouvoir. Rien de plus. L'utilisation d'un pouvoir. »

« Et quand avez-vous découvert cette magie ? » lui redemanda Lee.

« Lorsque j'étais tout enfant. »

« Qu'avez-vous fait alors ? »

« C'est Sfath qui m'avait enseigné. Il m'apprit à tout savoir utiliser et comment apprendre à apprendre. »

« Pouviez-vous faire se déplacer un objet ou éteindre une chandelle en simplement y pensant ? » demanda Lee.

« Je n'ai jamais essayé, répondit Meier. Je n'en sais rien. »

Il leur raconta alors une courte histoire. Lorsqu'il avait six ans et qu'il ne pesait que vingt-trois kilogrammes, son père avait construit une pièce supplémentaire à leur maison ; il avait demandé au jeune Meier de sortir une brouette pleine de gravats d'un trou profond creusé sous la nouvelle construction. La brouette devait peser entre deux et trois fois le poids de l'enfant. Mais, en « utilisant le pouvoir », dit-il aux Elders, il avait été capable de soulever la brouette par la pensée et de la sortir du trou.

Parmi les histoires favorites qu'aimaient raconter des témoins ayant vu Meier agir de façon incompréhensible, il y avait celle où, au cours d'une discussion, Meier avait fait fondre une cuillère en métal épais dans le creux de sa main. JJ était en train de tourner son café, lorsque pour donner plus de relief à ce dont il était en train de parler, il retira la cuillère de sa tasse et se mit à la secouer. La cuillère était tout à coup devenue comme du liquide argenté dans sa main et avait commencé à couler goutte à goutte sur la table. Plusieurs personnes étaient présentes.

En écoutant cette histoire, Stevens lui dit : « Eh vieux, pourquoi n'avez-vous pas gardé ce liquide ? » Personne n'y avait pensé. Lorsque les gouttes de liquide s'étaient répandues sur la table quelqu'un les avait simplement essuyées avec un chiffon humide. Mais cette histoire fit dire à Stevens ce qu'il pensait tout bas. « Seigneur, dit-il, que n'aurions-nous pu faire avec un morceau de ce métal ? »

Lorsque Stevens dit cela, Meier se leva de table en disant « une petite minute... »

Il sortit de la cuisine et ils l'entendirent qui se dirigeait vers la grange. Lee expliqua :

« Il revint en tenant dans ses mains cette horrible boite en carton délabrée qu'il posa sur la table. A l'intérieur, il y avait

du papier gris d'emballage qu'il commença à défroisser. Nous regardions tous par dessus son épaule. «Je leur ai demandé de me donner un élément du vaisseau, dit Meier, mais tout ce qu'ils m'ont apporté n'étaient que quelques échantillons de métal. »

Lee Elders se leva d'un bond pour prendre deux photographies : la première montrant Brit en train d'aider Meier à ouvrir la boîte et la seconde où l'on voit Brit et Stevens en scruter l'intérieur. Il s'y trouvait plusieurs petits paquets de ce papier d'emballage avec dans chacun d'eux, enveloppé avec soin, un échantillon que Meier prétendait avoir reçu des Pléiadiens.

« Nous étions dans cette cuisine, rapporta Elders, et Meier venait juste de nous montrer le métal. Bashenko courait comme un fou dans les coins en poussant des hurlements, essayant de capter notre attention. Par dessus tout, il y avait là un ramoneur qui nettoyait la cheminée. Mais notre micro était tout près de Meier et on peut entendre ce qu'il disait ; c'était très intéressant surtout lorsqu'il expliqua que ce métal était utilisé pour la construction du vaisseau. »

Meier commença à défaire les paquets de papier d'où il sortit plusieurs spécimens de roche, un cristal et un fragment de métal brillant. Meier expliqua :

« Ils m'ont dit que le métal se trouve sous quatre aspects. Voici les notes que j'ai prises. »

Dans chaque compartiment de la boîte étaient disposés de petits morceaux de papier avec des notes qu'avait écrites Meier à propos de chaque spécimen ; celles-ci en précisaient l'origine, suivie d'une rapide description.

D'après les notes concernant un des échantillons, celui-ci représentait l'avant dernière étape d'un procédé de sept que les Pléiadiens utilisaient pour fabriquer le matériau qui constituait la coque des vaisseaux. Sur la table, il y avait un petit triangle brillant semblant être un alliage d'or et d'argent.

Stevens avait toujours dit aux Elders que des photographies pouvaient être truquées, mais une chose qui ne pouvait pas l'être était assurément un morceau de métal dont les propriétés étaient inhabituelles, voire peut-être non-terrestres. Cependant, des preuves aussi tangibles accompagnaient rarement les cas d'OVNI. Parmi toutes les recherches qu'avait menées Stevens, un exemple de ce type n'était peut-être apparu que deux fois. De plus, Meier avait dormi au-dessus de ces spécimens depuis plus de trois ans sans jamais essayer de les utiliser pour mieux vendre son histoire à Stevens en lui « prouvant » qu'elle était vraie. Il avait fallu que Stevens en parle. Et c'était là son deuxième séjour auprès de Meier. Il comprit encore une fois qu'avec Meier, s'il ne posait pas de questions, il n'aurait jamais de réponse.

Meier donna à Stevens et aux Elders plusieurs échantillons de métal et de cristal afin qu'ils les fassent analyser s'ils en avaient envie lorsqu'ils retourneraient aux Etats-Unis. A présent, alors que leur voyage de cinq jours en Suisse touchait à sa fin, ils avaient avec eux de nombreux rapports signés par des témoins et plusieurs objets qui pourraient être étudiés en laboratoire : des photographies, des échantillons de métaux, des enregistrements et un film. Elders se souvint d'avoir dit :

« Cette fois-ci, c'est trop pour nous. Nous venons tout juste d'écouter ces sons et ces histoires et à présent, il nous sort ces échantillons. C'est tout simplement tuant. Steve était ici l'année dernière et il n'en avait aucune idée... aucun d'entre nous n'aurait pu se douter... que Meier avait des spécimens de métal, des enregistrements et des quantités de photographies. »

A la fin de leur séjour, Stevens semblait encore plus bouleversé qu'après son premier passage à la ferme. Il avait dit :

« J'en arrive au point où je me dis qu'un homme ne peut réussir à faire tant de choses et avec autant d'adresse pour tromper tant de gens pendant longtemps. C'est beaucoup trop pour une seule personne. Ayant moi-même essayé d'imiter

certaines de ces actions, je me suis rendu compte de tout ce qu'il fallait pour truquer une simple photographie montrant un objet suspendu dans les airs. Pour arriver à fabriquer toutes ces photographies différentes avec une telle qualité sans se faire repérer, sans complice, sans ressources, sans équipement, sans argent, sans laboratoire avec un appareil photographique en mauvais état et un seul bras, il est difficile de croire que toute cette histoire est un coup monté par une personne dans un but quelconque quand en plus, il ne semble pas y avoir de but ou de raison particulière. »

Dans la mesure où il était évident qu'Herbert Runkel était à la fois quelqu'un d'intelligent et de sincère et que, de plus, il avait passé beaucoup de temps avec Meier, il était peut-être, malgré la confusion et l'incertitude dans lesquelles toute cette histoire le plongeait, le témoin le plus convaincant vis-à-vis de celle-ci. Il avait prévenu Stevens et les Elders que les personnes qui avaient conclu que tout ceci n'était qu'une supercherie après avoir considéré que les photographies ne montraient que des maquettes, n'avaient cependant pas pris en compte la véracité des sites à partir desquels ces clichés avaient été réalisés. Il leur dit :

« Ce genre de pensée vient toujours à l'esprit de personnes ne connaissant rien du cas. Elles en entendent parler, voient une ou deux images, mais ne vont pas se rendre compte sur place. Car toutes les personnes qui vont sur les sites de prises de vues reviennent en se disant « C'est impossible ».

Bien qu'une petite épaisseur de neige restât en larges plaques ça et là, les Elders se rendirent finalement sur un des sites à pieds, celui situé à Hasenbol, sur l'à-pic herbeux. Alors qu'il se tenait au sommet de l'escarpement, Lee Elders se souvint de ce que Herbert lui avait dit : « Je n'y ai pas cru jusqu'à ce que j'aille à cet endroit-là ». « Je suis monté jusqu'au sommet de cette colline à partir de laquelle plus de trente pour cent des photographies ont été prises, parmi les meilleures de toute sa

collection, ainsi que ce film et, arrivé là, j'ai compris qu'il se passait vraiment quelque chose - à cause de la distance, du terrain et de tout le reste. Nous avons mesuré cinquante mètres entre l'endroit où Meier s'était tenu et l'arbre derrière lequel le vaisseau planait. C'est une longue distance. Il n'est pas possible d'utiliser une maquette sur une telle longueur. »

Et Brit ajouta : « Et il y a un à-pic juste derrière l'arbre, une paroi verticale ».

Lee continua : « De plus, il fait toujours froid là-haut ; le vent y souffle en permanence et malgré cela il a réussi à filmer sur un côté de l'éperon rocheux et à prendre des photographies sur l'autre côté. C'est ainsi que j'ai commencé à me dire : D'accord, il n'a pas utilisé de maquette et ces objets ne sont pas du carton-pâte. Mais alors que sont-ils ? »

!

DEUXIEME PARTIE

L'ENQUÊTE

7

Par un clair après-midi bleuté, le 24 Juin 1947, longeant les hauts sommets enneigés de la chaîne des Mount Rainier dans l'état de Washington, une intense lumière percuta soudainement un petit avion privé que pilotait Kenneth Arnold ; il crut sur le moment qu'il avait touché un autre avion. Mais à la place de cela, il vit une formation de neuf objets luminescents, suffisamment brillants pour être vus à plusieurs centaines de kilomètres à la ronde, qui rasaient le sommet des montagnes à une vitesse extraordinaire. Arnold pensa qu'il s'agissait d'un vol d'essai de nouveaux avions à réaction secrets ; cependant, lorsqu'ils se rapprochèrent, il s'aperçut que ceux-ci ne comportaient pas de queue.

Les étranges objets prirent une courbe très serrée en direction de l'avion d'Arnold, avec une facilité de manœuvre qui lui était inconnue. L'escadrille était en formation de pyramide avec le vaisseau de tête situé au-dessus, les autres étant situés au-dessous et en arrière, soit à l'inverse des formations aériennes militaires. De plus, leur vol était erratique. Comme Arnold l'écrivit plus tard dans son livre «The Corning of the Saucers », « cela ressemblait à des hors-bords sur des eaux

tumultueuses ou encore à des queues de cerfs-volants chinois que j'avais vus une fois évoluer dans le vent». Les vaisseaux l'avaient fasciné à cause de leur façon « de voguer allègrement en se touchant parfois du bout de leurs ailes et en émettant des flashes très lumineux bleu-blanchâtres sur toute leur carlingue».*

Après son atterrissage à Pendleton en Oregon, Arnold tenta de contacter un représentant du Fédéral Bureau of Investigation, sans succès. Il parla donc à d'autres pilotes de l'aéroport de ce qu'il avait vu. Les journalistes locaux eurent vent de son histoire et au bout de deux jours, Arnold apparut à la manchette de cent cinquante journaux. Il expliqua à la presse que les vaisseaux volaient « comme des soucoupes qui auraient été projetées avec force à la surface de l'eau ». Un journaliste se servant de cette description inventa ainsi l'expression « soucoupe volante ».

Au milieu de la guerre froide avec l'Union Soviétique, les services secrets américains suspectèrent les Communistes d'avoir mis au point des moyens ingénieux et extravagants pour répandre leur propagande, y compris parmi la population américaine. Lorsque l'histoire d'Arnold parut dans les pages des quotidiens, ses opinions politiques, ses rentrées d'argent, son travail et sa réputation furent l'objet d'enquêtes de la part

* Arnold chronométra le vaisseau de tête depuis la bordure Sud du Mount Rainier jusqu'au Mount Adams, soit 39,8 miles en une minute et quarante deux secondes. Au cours de l'été 1947 la plus grande vitesse d'avion enregistrée sur terre était celle du X-1 de l'U.S. Army mis au point par Bell Aircraft Corporation. Avec un fuselage et un moteur de fusée, le X-1 était assez puissant pour atteindre la vitesse du son, sept cent soixante miles à l'heure, bien qu'aucun pilote n'ait réussi à voler à cette allure. Chuch Yeager devrait encore attendre quatre mois pour passer la barrière du son. Pourtant, les figures qu'avaient vues Arnold s'étaient déplacées à la vitesse de Mach 2, soit deux fois la vitesse du son.

des Services Secrets de l'Armée, du FBI, de l'Agence Centrale des Services Secrets et de l'Administration des Impôts. Chacune de ces agences espérait trouver chez Arnold une instabilité de caractère, un désir de célébrité, une tendance mégalomane ou encore son appartenance au Parti Communiste. Cependant, non seulement Arnold était considéré comme un excellent pilote de montagne plein de calme et de sang-froid avec une parfaite vision de 20/15, mais sa réputation parmi la société concernant sa vie de famille était impeccable.

Par la suite, d'autres citoyens réputés convenables, dont beaucoup de pilotes, rapportèrent avoir vu d'étranges objets pénétrer l'espace aérien sur plusieurs centaines de kilomètres à partir de la côte Ouest ; ces objets semblaient être supersoniques, sophistiqués et de formes non-conventionnelles. Les journaux firent état de ces apparitions et le public voulut en connaître les origines.

« Hallucination, » dit l'Air Force. Il n'y avait aucune raison d'enquêter sur ces phénomènes puisqu'ils n'étaient que le résultat d'hallucinations. Ils se demandaient en secret toutefois si des sympathisants communistes n'essayaient pas d'affoler la population américaine en racontant des histoires pour lui flanquer une trouille noire de la guerre froide. Peut-être encore avaient-ils l'intention de prouver que l'Air Force n'était pas capable de repérer des myriades de points lumineux dans l'espace aérien de nuit, ce qui aurait rendu inaperçue l'entrée de bombardiers soviétiques en cas d'attaque ?

Mais il y eut ensuite des pilotes militaires, des navigateurs, des généraux et des radars qui commencèrent à rapporter l'existence d'étranges vaisseaux spatiaux pouvant s'arrêter presque instantanément, rester immobiles dans les airs, monter ou descendre verticalement, tourner à angle droit, ne faire aucun bruit puis disparaître à des vitesses de plusieurs milliers de kilomètres à l'heure. S'il s'agissait des Sovié-

tiques, pourquoi ne lâchaient-ils pas de bombes, pourquoi ne déployaient-ils pas leurs missiles et pourquoi n'entreprenaient-ils aucune action stratégique ? Les vaisseaux apparaissaient simplement à toute heure du jour et de la nuit à travers tout le pays, laissant leurs observateurs perplexes devant leur vitesse incroyable et leur facilité de manœuvre avant de disparaître. Personne ne pensa à ce qui devint par la suite l'hypothèse extra-terrestre et la possibilité qu'une telle technologie soit originaire de mondes situés à des aillions de kilomètres dans notre galaxie ou bien au-delà de celle-ci.

Au cours de la Deuxième Guerre Mondiale, des pilotes britanniques et américains rapportèrent la présence d'étranges objets volants à des vitesses fantastiques et dont la couleur passait de l'orangé au rouge, puis au blanc pour enfin revenir à l'orangé. Un pilote en vit un jour quinze d'entre eux ressemblant à des sphères dorées d'un mètre cinquante de diamètre qui brillaient d'un éclat métallique en plein jour. Près de Truck Lagoon, au Japon, les équipages de bombardiers B-29 rapportèrent que des boules avaient surgi du dessous de l'appareil et étaient restées autour de la queue de celui-ci, leurs lumières passant du rouge à l'orangé, puis à nouveau au rouge, puis au blanc. Un pilote dit qu'elles brillaient avec une étrange phosphorescence rouge, qu'elles n'avaient pas d'ailes, ni d'ailerons, ni de fuselage. Les pilotes de chasse des alliés pensèrent qu'il s'agissait de matériel secret allemand destiné à leur faire peur. Les officiers des services secrets pensèrent qu'ils étaient téléguidés par radio dans le but de brouiller les réceptions-radar. Les Allemands et les Japonais les prirent pour des armes secrètes mises au point par les alliés. Les scientifiques de New-York émirent l'hypothèse de « Feux de Saint Elme », des petites sphères luminescentes souvent associées au métal pendant des orages magnétiques. L'Army Air Force ramena tout cela à « des problèmes nerveux causés par la guerre et à des hallucinations collectives ».

L'été précédent l'expérience d'Arnold, des centaines de personnes en Scandinavie avaient observé des vols de « missiles fantômes » dans le ciel nocturne et des boules de lumière faisant penser à des météores bien que n'ayant pas des comportements de météores. Les services secrets américains suspectèrent des expériences soviétiques à partir du centre de missiles allemand de Peenemiinde qu'ils avaient pris ; mais il n'y avait aucune preuve et de toute façon ces missiles fantômes n'offraient aucune possibilité de connaître leur origine et leur identification.

Cependant, la vision d'Arnold en 1947 enflamma l'imagination du monde entier. Trois mois plus tard, ce genre de vision était devenu si fréquent que le Général Nathan Twining, chef du Air Material Command expédia un courrier au Général en Chef de l'Air Force qui se terminait ainsi : « Le phénomène rapporté est véridique ; il n'a rien à voir avec le domaine de la fiction ou de l'altération visuelle... Les caractéristiques opérationnelles qui ont été rapportées telles que la grande vitesse, la manœuvrabilité (en particulier dans les tonneaux) ainsi que les actions que l'on peut qualifier de furtives lorsqu'elles ont été repérées soit par radar soit de visu à partir d'avions, portent à croire que certains de ces objets sont contrôlés soit de façon manuelle, soit de façon automatique, ou encore des deux ».

Rapidement et tranquillement, l'Air Force mit au point le Project Sign qui, officiellement, commença deux semaines après qu'un pilote de chasseur F51, Thomas Mantell, ait trouvé la mort alors qu'il poursuivait un OVNI près de Louisville dans le Kentucky. Les derniers mots de Mantell furent : « C'est métallique et de taille immense. Il commence à grimper ». Puis, après quelques secondes : « Il est au-dessus de moi et je m'en rapproche ; je grimpe à vingt mille pieds ». Il n'était pas tout à fait quinze heures. On ne reçut plus aucun autre message de Mantell. Une heure plus tard, la tour de

contrôle perdit tout signe de l'OVNI et on apprit que le F-15 de Mantell s'était écrasé.

Avant même que l'épave ne se soit refroidie, l'Air Force donna une version qui parut satisfaire aussi bien la presse que le public : Vénus. Pendant trente minutes Mantell avait pris cette planète en chasse grimpant même sans oxygène au-delà de la limite possible afin de voir Vénus de plus près. Il était mort en poursuivant une planète se trouvant à des millions de kilomètres. Bien que Vénus eût pu être la solution à de nombreux rapports d'observation, ce jour-là à trois heures de l'après-midi au dessus de l'état du Kentucky, la planète en question n'était alors qu'un point si minuscule qu'il était impossible de l'apercevoir à l'œil nu. Même le rapport confidentiel rédigé par les enquêteurs du Project Sign concluait : « Le mystérieux objet pris en chasse par le pilote qui y trouva la mort fut d'abord identifié comme étant la Planète Vénus. Cependant à la lecture des cadrans et du compas de pilotage, la position de Vénus et celle de l'objet ne coïncident pas. Ce dernier est donc toujours considéré comme « non-identifié ».

Le Project Sign n'était constitué que de spécialistes des services secrets de haut-niveau et dans leur correspondance on s'aperçoit qu'au milieu de la confusion qui y régnait, à la limite de la panique, deux types de théorie prédominaient : terrienne et non-terrienne. Dans la théorie terrienne, les Russes se démarquaient de la Navy qui avait fait des expériences antérieures avec le XF-5-U-I, un avion circulaire surnommé le Flying Flapjack. Dans la théorie non-terrienne, des « animaux spatiaux » venaient à la deuxième place après les vaisseaux interplanétaires.

Puisqu'il était impossible de chercher dans la deuxième théorie, les agents cherchèrent tout d'abord à déterminer si les Soviétiques, après avoir pris les Centres de recherches et d'armement Allemands, n'y avaient pas trouvé des appareils sophistiqués. Les ingénieurs en aéronautique allemands

avaient fait des esquisses de vaisseaux inédits et une rumeur disant que les Soviétiques en avaient continué les études circulait parmi les services secrets. Tous les rapports confidentiels concernant les études aéronautiques allemandes furent creusés afin de connaître avec le plus de précision possible leurs tenants et leurs aboutissants. Les ingénieurs allemands furent même contactés. Les Américains leur demandèrent : « Les Russes auraient-ils pu fabriquer des soucoupes volantes à partir de vos schémas ? » La réponse fut qu'aucun avion n'aurait pu correspondre aux manœuvres de ce qui était appelé soucoupe volante. De telles manœuvres et de telles vitesses auraient mis en pièces ou auraient fait fondre n'importe quel matériau aérodynamique terrestre connu. Et même si un tel engin avait pu être construit, aucun être humain n'aurait été en mesure de rester vivant en le pilotant.

Cependant, les apparitions continuèrent à déconcerter l'Air Force. De 1948 à 1951 des «boules de feu vertes» passèrent au-dessus des installations très sensibles de la Commission à l'Energie Atomique de Los Alamos, à des vitesses dépassant les trente mille kilomètres à l'heure. Des douzaines de scientifiques, des agents spéciaux de l'Air Force, des pilotes de ligne, des pilotes militaires et des inspecteurs de la sécurité de Los Alamos rédigèrent plus de deux cents rapports à propos de ces passages d'objets - des demi-lunes gigantesques, des cercles et des disques volant avec une extrême vélocité et émettant des lumières vertes si brillantes qu'elles illuminaient l'ensemble des contours des montagnes entourant le site. Certains témoins rapportèrent avoir observé des objets en forme de disque aplati se déplaçant aux mêmes vitesses et dont la couleur variait, passant du blanc brillant à une couleur ambrée puis au rouge et au vert.

Un pilote privé volant au nord de Santa Fe aperçut au cours d'une nuit une de ces boules de feu qu'il décrivit ainsi : «Prenez une balle souple qui aurait été peinte avec un produit

fluorescent vert qui brillerait dans l'obscurité. Puis imaginez quelqu'un à environ vingt-cinq mètres devant vous et à trois mètres au-dessus qui envoie la balle en direction de votre visage avec toute sa force. C'est à peu près l'effet qu'une boule de feu verte peut faire ».

L'Air Force engagea le Docteur Lincoln La Paz, un spécialiste des météores pour résoudre le mystère, mais celui-ci conclut que le phénomène en question n'avait pas de lien avec des météores. Il pensait plutôt à des essais secrets sur des missiles téléguidés. Mais l'armée et le FBI savaient très bien qu'il n'y avait aucun test de ce type sur le territoire américain et que les soviétiques n'étaient pas plus capables qu'eux de conduire ce type d'expériences.

En Janvier 1949 un câble expédié du bureau du directeur du FBI, J. Edgar Hoover, de San Antonio, précisait que le sujet principal des rencontres hebdomadaires des services secrets militaires concernait « les Vaisseaux Volants Non Identifiés » ou « les Phénomènes Aériens Non Identifiés » connus également sous le terme de « Disques Volants », «Soucoupes Volantes » et « Boules de Feu ». « Ce domaine est considéré top-secret par les officiers des services secrets, l'armée et l'Air Force », précisait la note avec insistance.

Publiquement, l'Air Force disait que ces soucoupes volantes n'étaient rien de plus que la réflexion du soleil sur des couches nuageuses de basse altitude, ou des cristaux résiduels de météorites éclatés, brillant dans les rayons du soleil, ou encore d'énormes blocs de glace qui scintillaient dans l'atmosphère. Cependant les chercheurs des services secrets commencèrent à envisager très sérieusement l'éventualité d'une origine extraterrestre.

En 1951, plusieurs scientifiques réputés envisagèrent que ces boules de feu vertes passant au-dessus de Los Alamos pourraient être des appareils de test non-humains projetés dans notre atmosphère à partir d'un « vaisseau spatial » situé à

plusieurs centaines de milliers de kilomètres de la Terre. A la même époque, trois scientifiques de White Sands observèrent au télescope un objet de forme ovale et aplati d'environ quatre-vingt dix mètres de long et d'une couleur blanc-argenté se déplaçant à une altitude de quatre-vingt huit mille huit cents mètres avec une vitesse de quarante mille trois cent vingts kilomètres à l'heure. L'un des scientifiques, un commandant de la marine écrivit par la suite dans un document de La Navy : « Je suis convaincu qu'il s'agissait d'une soucoupe volante et que, de plus, ces disques sont des vaisseaux spatiaux venant d'une autre planète et qu'ils sont dirigés par des êtres doués d'intelligence ».

Lorsqu'un capitaine pilote de ligne et son co-pilote virent « une lueur d'un bleu profond » au-dessous de ce qu'il leur sembla être le fuselage d'un B-29 sans aile, à environ deux cents mètres de leur DC-3, les spécialistes des services secrets de Project Sign décidèrent qu'il était temps de rédiger une « Estimation de la Situation ». Ce document top-secret concluait qu'à partir de tous les témoignages rassemblés, la présence de ces mystérieux objets volants trouvait sa meilleure explication dans le fait que des sociétés extraterrestres avancées visitaient la Terre. Cette hypothèse aurait pu être la base de toutes les recherches sur les OVNI si le chef du personnel du l'Air Force, le Général Hoyt S. Vandenberg ne l'avait pas refusée violemment. A la place de cela, il réexpédia sur le champ ce document aux Services secrets aériens où il fut rapidement déclassifié et brûlé, en rajoutant une note de service précisant que les membres du Sign tenant à leur promotion avaient tout intérêt à laisser tomber leurs hypothèses pour adopter celle qui devenait à présent officielle, à savoir : les OVNI n'existent pas.

Effectuant leur travail de sécurité tard pendant la nuit, lorsque les bureaux étaient déserts, les Elders et Welch étaient

devenus des noctambules fonctionnant à leur maximum aux premières heures du jour. Stevens pouvait aller partout à condition qu'il ait pu prendre un petit déjeuner de saucisse, d'oeufs et de crêpes après minuit. Lorsque les Elders revinrent de Suisse, tous les quatre passèrent de nombreuses heures dans les coffee-shops de nuit, prenant des petits déjeuners et des tartes en buvant du café ou des thés glacés, en se grattant collectivement la tête autour du cas Meier. A une ou deux heures du matin, ils allaient chez Good sur Camel Road ou chez Carrow sur Thomas Road et disaient à la serveuse : « Donnez-nous du thé glacé et ne nous dérangez pas ». Ils s'installaient alors dans un coin à l'écart, au fond de la salle pour discuter de Meier pendant deux heures. « Nous étions devenus de vrais connaisseurs en matière de thés glacés », avait dit Welch.

Entre un coup de dents dans une saucisse et une gorgée de thé glacé, Stevens opinait du chef. Il se levait parfois d'un bond pour faire les cent pas d'un air excédé devant la banquette, admettant publiquement qu'il avait perdu tout sens d'objectivité en disant :

« Il y a beaucoup de choses aux-quelles je ne comprends que dalle dans cette histoire. Mais je suis convaincu que quelque chose d'étrange a eu lieu et que Meier n'a pas trafiqué ces photographies, et que personne autour de lui n'en est capable ».

Après une de leurs rencontres nocturnes, Brit écrivit dans son journal : « Steve excité par l'affaire Billy. Il pense que nous en tenons « un vrai ». Lee toujours sceptique, cherche des personnes qualifiées pour faire les analyses. Un budget initial de dix mille dollars prévu. Prévoit d'aller à L.A. faire le tour des Universités à la recherche d'une information-clé ».

Par la suite, Brit reconnut qu'elle avait beaucoup poussé Lee à faire des recherches. Elle se souvint :

« Il était réticent. Au fond de lui-même, il aimait Meier ; ils s'accordaient bien. Mais avec tout ce qui se passait à

Intercep, il lui était difficile de s'occuper d'autre chose. Cependant Lee est quelqu'un de très curieux. Il s'assit et dit : « Comment a-t-il bien pu monter son coup ? Steve était déjà un convaincu ; Lee hésitait ».

La seule chose qui gêna Stevens fut le presque trop grand nombre de témoignages. Et le nombre de contacts que Meier disait avoir eu, ainsi que la netteté de ses photographies rendaient son histoire encore plus suspecte. Stevens expliqua à ses amis :

« L'idée conventionnelle d'un contact est celle d'une relation très rapide, d'une expérience unique ne se renouvelant pas. Lorsqu'un deuxième contact se produit, le facteur de crédibilité diminue. C'est comme « la foudre qui ne tombe jamais deux fois au même endroit ». Lorsqu'un troisième contact a lieu, la crédibilité diminue encore. Et cela s'est reproduit plus d'une centaine de fois. »

Lee Elders demeurait sceptique, s'opposant toujours et encore aux arguments de Stevens car, quoi qu'aient pu en dire des témoins, il éprouvait des difficultés à comprendre certains éléments comme les disparitions et réapparitions soudaines de Meier. Il pensait que, d'une façon ou d'une autre, Meier avait trouvé le moyen de persuader les autres de ce phénomène.

« Je ne peux pas me faire à l'idée que l'on puisse être assis à son bureau et que, tout à coup, par un transfert moléculaire provoqué par un rayon lumineux ou quoi que ce soit d'autre, on puisse se retrouver à trois kilomètres de là. Je ne peux tout simplement pas concevoir cela. »

Puis il se mettait à avoir une conversation avec lui-même, devant les autres, comme s'il eut été seul.

« Mais nous avons tant de témoignages appuyant d'autres aspects que nous ne pouvons pas dire que toute cette histoire est truquée. Mais Seigneur, si ceci est vrai, comment pouvons-nous logiquement expliquer la dématérialisation de Meier ? »

Ils cherchaient alors pendant deux heures et demie comment cela pouvait bien se produire.

Disparaissait-il véritablement ? se demandaient-ils. Elders rajouta :

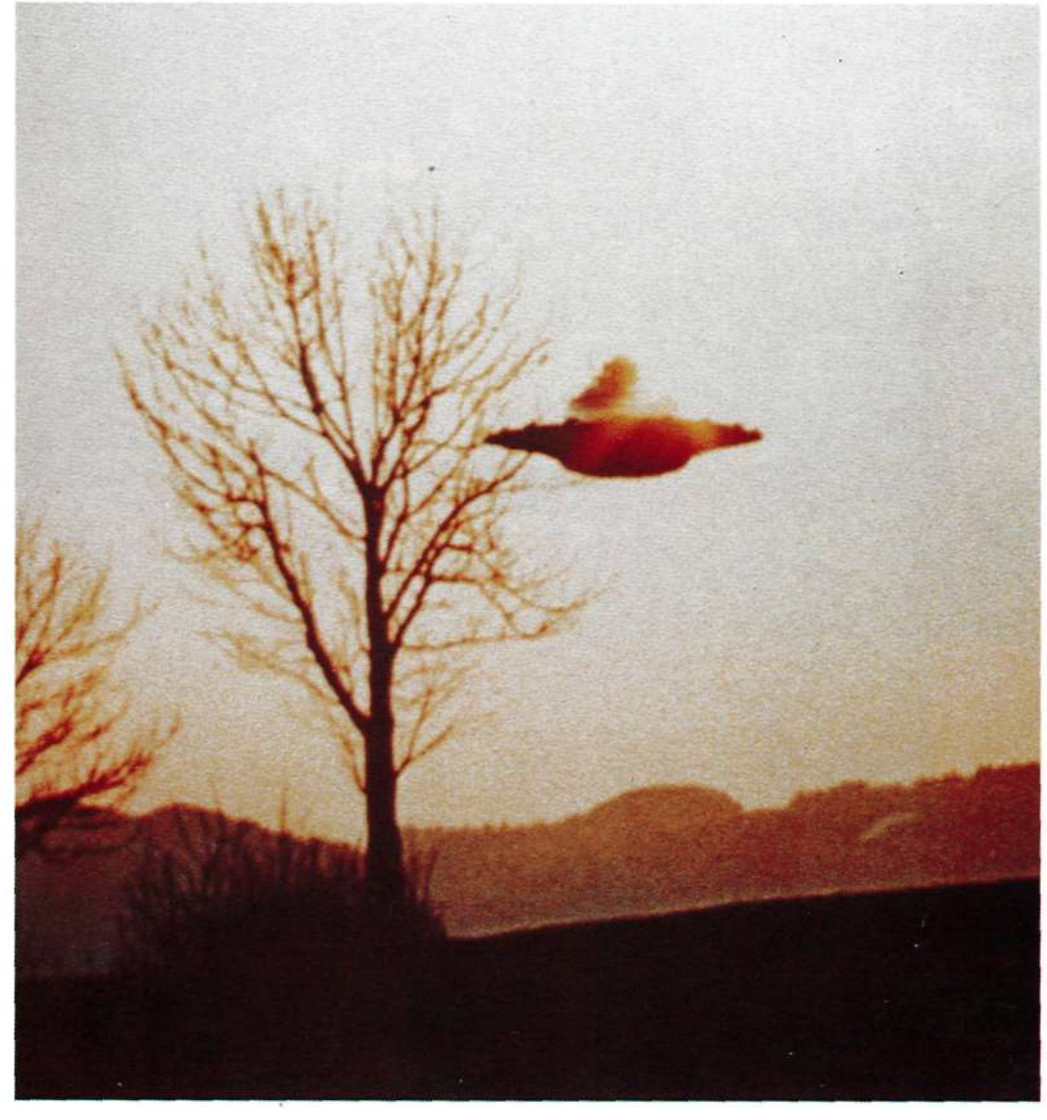
« Notre niveau de confort psychologique s'arrête aux preuves tangibles et solides. Mais il y a ici un autre niveau qui passe par l'imaginaire. On ne peut pas dire que cette histoire soit truquée parce que l'imagination entre en jeu et il n'est pas non plus possible de ne pas en tenir compte en affirmant que tout ceci est vrai. Mais c'est inexplicable. »

Les discussions sur Meier devinrent plus longues et plus fréquentes et donc il y eut plus de restaurants, plus de saucisses et d'œufs au plat, plus de tartes, plus de cafés et plus de thés glacés. Comme Stevens l'avait prédit, Meier et son histoire avaient piqué avec force la curiosité des Elders en lançant un défi à leurs aptitudes pour mener une enquête. Se souvenant d'une de leurs nombreuses conversations tardives, Lee Elders avait dit un jour :

«Ce n'était pas tant le fait de croire ou de ne pas croire aux histoires de Meier. Nous étions bien au-delà de cette question. C'était le mystère qui nous rendait fou, avec toutes ces petites choses qui n'avaient pas de sens. »

Le petit séjour qu'ils avaient fait en Suisse, avec réticence et uniquement par amitié envers Stevens, avait titillé leur intérêt tout en les empêchant de trouver une explication à cette histoire bizarre. D'autre part, à côté de l'impression que celle-ci avait eu sur eux, il y avait aussi plusieurs objets en prouvant l'évidence. Ils pouvaient argumenter à loisir sur les impondérables mais une analyse correcte de ces objets leur donnerait des réponses.

« Ainsi nous sommes-nous mis au travail avec ces matériaux plus solides, se souvint Brit, les photographies, les métaux et les sons. Nous avons cherché comment Meier s'y était pris. Car nous ne croyions pas à son histoire. »



Intitulée "La scène ensoleillée", cette photographie, prise le 29 mars 1976 à Hasenbol, est la dernière d'une série de neuf que prit Meier alors que le vaisseau se rapprochait, venant de l'ouest. Ce site d'Hasenbol avec son ravin à pic et dans ces conditions atmosphériques si radicales, impressionna, plus que toutes les autres, les enquêteurs.

Le Mont Auruti apparait sur le fond du paysage, au sud de Hasenbol. Sur cette même image du film en 8 mm de Meier, un producteur de cinéma japonais nota la soudaine apparition d'une lumière rouge sur la colerette du vaisseau, juste au-dessus des deux lumières rouges que l'on voit ici au bas de l'appareil.

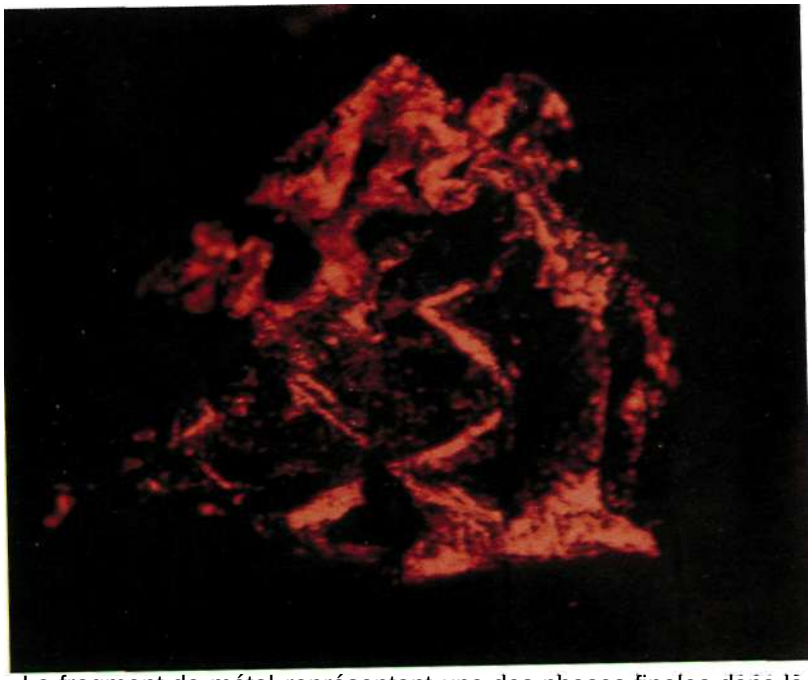
Kaliope et Eduard Meier.

Un avion de chasse de l'armée de l'air suisse traversa le ciel au moment même où Meier prit cette photographie près de Schmarduel, le 14 avril 1976.

De gauche à droite : Lee Elders, Wendelle Stevens, Eduard Meier et Tom Welch sur le versant de la colline surplombant la ferme de Meier.

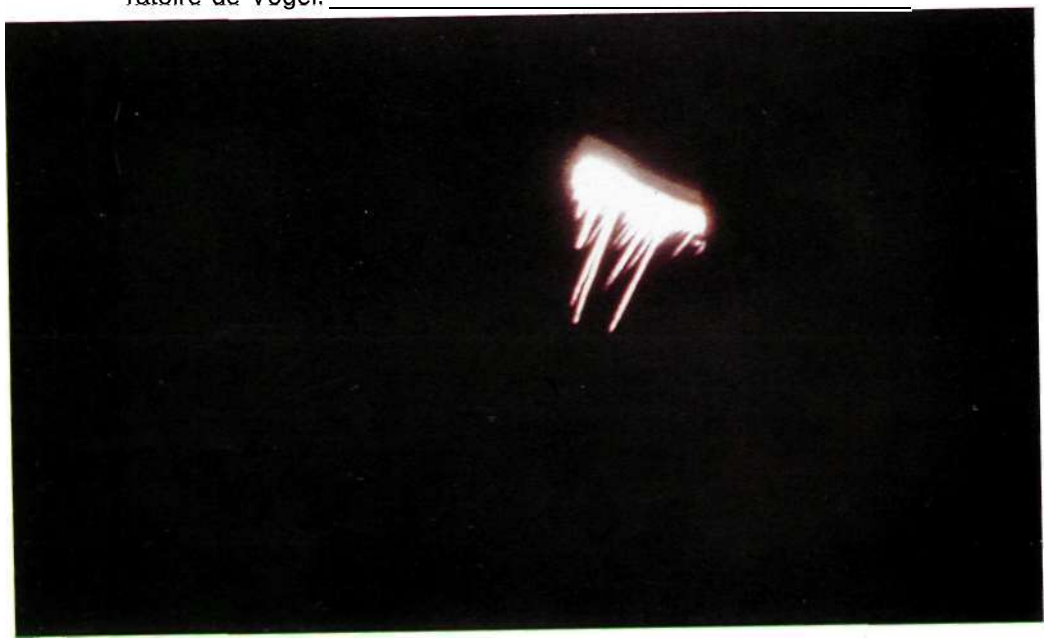
Brit Elders enquêtant auprès de l'institutrice Elsi Moser sur la ferme de Schmidruti.

Le physicien Neil Davis du Design Technology de Poway en Californie examina cette photographie prise le 3 août 1975. C'est juste derrière la pile de troncs coupés que, trois ans plus tard, Meier enregistra les sons des vaisseaux qui furent analysés par Nils Rognerud et Steve Ambrose, ingénieurs du son de Los Angeles.



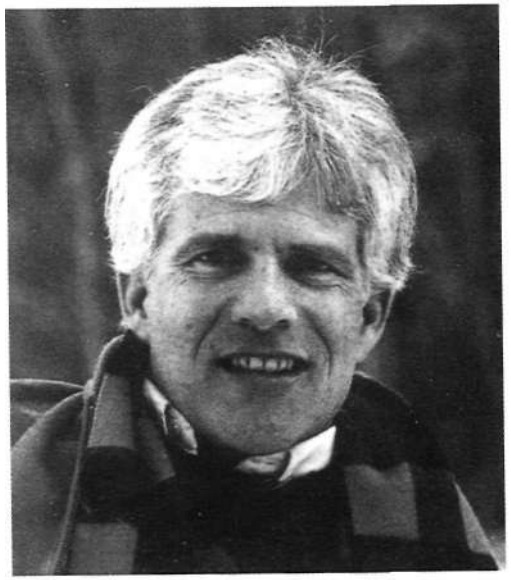
Le fragment de métal représentant une des phases finales dans la fabrication du matériau de la coque du vaisseau, scintillant sous le microscope électronique de Marcel Vogel dans le laboratoire d'I.B.M.

Cet échantillon unique disparut alors qu'il se trouvait dans le laboratoire de Vogel.



Prise le 3 mars 1975, cette photographie est la première d'une série montrant un vaisseau accompagné d'un autre, contrôlé par le premier ; c'est une de ces images qui fit la couverture de l'hebdomadaire européen, Der Spiegel, daté du 17 novembre 1978.

Debout, à l'extérieur d'un enclos grillagé, Meier regarde des traces d'atterrissage trouvées en contrebas de la ferme en 1980. Comme sur les autres traces montrant le même sens de rotation — à l'inverse des aiguilles d'une montre— l'herbe écrasée ne jaunit pas, ni ne mourut, cependant elle ne se redressa jamais.



L'auteur, Gary Kinder (photo David Stoecklein).

Dans l'appartement des Elders à Phœnix et sur la table de la salle à manger à Tucson étaient posées des piles de papiers, de films et d'autres preuves qui devaient être examinées - de rapides notes prises sur des sites de contact, des interviews, des compte-rendus signés par des témoins, des centaines de pages de traduction des notes de contact, des interviews de Meier tapées à la machine, plus de deux cents photographies, des dessins de traces d'atterrissage, les échantillons de métaux et de cristal ainsi que sept films de huit millimètres. Stevens et les Elders étiquetèrent chaque objet, les cataloguèrent puis les passèrent en revue pour vérifier s'ils n'en avaient pas oublié. Après trente deux années d'études sur les OVNI, Stevens connaissait presque tous ces éléments ; cependant il n'avait jamais entendu parler d'un cas comportant autant de preuves.

« Cela fait beaucoup de travail, constata Welch. Il faut s'asseoir et tout analyser. Pas étudier, ni lire, mais analyser. Avons-nous quelques corrélations dans tout ceci ? Il nous faut les trouver et les lister, qu'elles soient potentielles ou virtuelles. Avons-nous des contradictions ? Trouvons-les et listons-les. Toutes. Il nous faut développer un plan d'attaque. Ainsi chaque jour, nous mélangions nos notes en mettant ensemble les divers éléments que Lee et Brit avaient appris au cours de leur premier voyage et que Steve avait lui aussi ramenés, en faisant des corrélations informatiques et en préparant le prochain voyage pour l'été, qui serait pour moi le premier. »

Les vols par ordinateur augmentant de plus en plus et la réputation d'Intercep se développant rapidement, la société de Phœnix continuait à progresser. Mais les Elders et Welch passaient eux aussi de plus en plus de temps sur l'affaire Meier. Entre les passages de communications qu'ils avaient avec diverses sociétés clientes, ils se retrouvaient souvent avec Stevens afin d'analyser les données qu'ils avaient récoltées et

mettre au point la suite de leur programme. Ils avaient dès le départ listé tout un ensemble de questions auxquelles il leur faudrait répondre. L'étape suivante consistait à déterminer une méthode précise permettant de tester l'authenticité des photographies. Welch raconta :

« D'une certaine façon, ces photographies semblaient trop vraies. Elles étaient si nettes et si claires que cela faisait penser à des vaisseaux qui auraient été vus en train de planer au-dessus de votre maison et pour lesquels vous n'auriez eu qu'à ouvrir votre porte d'entrée et à les photographier au-dessus de votre jardin. Elles étaient aussi précises que ça. »

Stevens avait déjà examiné les photographies avec soin, vérifiant la position ou l'absence des ombres. Le dernier test supplémentaire auquel ils pensèrent fut d'agrandir un cliché le plus possible, puis d'y rechercher avec un microscope d'éventuelles retouches sur le grain. De telles retouches auraient permis de voir si Meier avait placé le vaisseau dans l'image soit en faisant une double exposition de la même pellicule, soit en surexposant deux morceaux de pellicule pour obtenir une image cohérente. Dans les deux cas, le grain apparaîtrait avec plus d'épaisseur tout autour du vaisseau. Mais lorsqu'ils agrandirent l'image et qu'ils l'examinèrent, ils ne trouvèrent rien.

Stevens continua son travail commencé depuis l'année précédente, qui consistait à trier les photographies selon les sites. Il s'aperçut alors que, tout comme avec la série de Hasenbol, pratiquement toutes les photographies que Meier avait prises s'inscrivaient dans des séries montrant avec uniformité le déplacement du vol d'une image à l'autre comme si l'objet se déplaçait lentement au-dessus des collines ou volant directement vers l'appareil photographique. Au cours de son premier séjour en Suisse, Stevens avait vu que les numéros notés sur le bord de chaque diapositive étaient en ordre chronologique sans aucune interruption. Stevens découvrit également

que l'appareil photographique de Meier avait une « signature », une petite tache de poussière ou de saleté un peu à droite du milieu de chaque image juste à la limite de la bordure supérieure.

Pendant qu'il était en Suisse, Stevens avait emmené une douzaine de photographies - qu'il pensait être des originaux parmi la collection de Meier - chez un photographe de Winterthur pour lui demander de les faire refaire ; il avait ramené ces copies avec lui aux Etats-Unis par la suite pour les tester. Cependant toutes ces épreuves qu'il avait accumulées en Suisse étaient passées dans tellement de mains qu'il lui avait été impossible d'être absolument certain que celles-ci étaient des originaux. Comme il devait le découvrir plus tard, beaucoup de ceux ayant connu Meier dans les premiers temps avaient été autorisés à reproduire des négatifs de photographies. Ils avaient alors rendu à Meier les copies et avaient conservé les originaux.

Pendant plusieurs semaines les Elders, Welch et Stevens avaient passé au crible l'ensemble des données et programmé des procédés de recherche pour tester celles-ci. C'est alors qu'entra en scène un réalisateur de films documentaires du nom de John Stefanelli qui avait entendu parler de leurs recherches par un ami. Il était, à trente-six ans, producteur indépendant et avait déjà tourné deux films sur le théâtre, cinq documentaires et de nombreux films éducatifs. Il avait, avant cela, travaillé sept ans chez Disney dont deux en tant que responsable des budgets de production de longs métrages tels que « Un amour de Coccinelle » et « Le Livre de la Jungle ». Il savait comment les spécialistes composent les effets spéciaux pour transférer des images sur des films et aussi combien coûtait ce genre d'opérations. Il leur dit :

« Si ces documents sont truqués par Meier, ils l'ont été au moyen d'une technique d'effets spéciaux. Nous utilisons souvent ces techniques aux studios Disney et je connais bien ce domaine ; je sais aussi combien coûtent les moyens qui y sont nécessaires. »

L'ami de Stefanelli lui avait dit que les Elders faisaient des recherches sur un cas exceptionnel d'OVNI, un des rares à avoir fourni suffisamment de preuves significatives pour qu'il puisse être étudié par des scientifiques ; la pensée de contribuer à cette enquête lui plut. Mais Lee Elders hésitait à montrer tous les documents tant qu'il ne serait pas assuré que Stefanelli était un vrai producteur reconnu avec un bon passé cinématographique. Ils décidèrent donc de se retrouver au B.B. Singer, un piano-bar du centre de Phœnix.

Lorsque Stefanelli y arriva, il trouva Lee Elders et Tom Walsh installés sur une banquette d'angle en demi-cercle. Lee n'avait rien pris avec lui à l'exception d'un fin classeur en chanvre de Manille qu'il avait posé sur la table. Après les présentations d'usage, les trois hommes commencèrent à parler des connaissances cinématographiques et du passé professionnel de Stefanelli, y compris ses années aux Studios Disney, ainsi que du voyage des Elders en Suisse, de leur rencontre avec Meier et des documents qu'ils en avaient ramenés. Une fois que Elders fut assuré à la fois de la compétence et du désir de Stefanelli de produire un film crédible, il ouvrit le classeur et en sortit une douzaine d'agrandissements qu'il plaça sur la table. Stefanelli n'en crut pas ses yeux. Il dit par la suite :

« Ces photos m'avaient coupé les jambes. J'étais très impressionné. Mon premier mot fut « Whouah » et le deuxième, « Allez quoi, c'est un peu dur à avaler ».

Elders expliqua par la suite :

« On peut dire que ça lui a fait de l'effet, tout en le questionnant sérieusement. Mais il est probable que notre mine devait être la même que la sienne lorsque Meier nous raconta pour la première fois que les Pléiadiens mettaient sept heures pour venir sur la Terre et lorsqu'il nous parla de leur façon de partir jardiner sur la planète Era où ils avaient conservé du terrain. »

Stefanelli s'enfonça dans la banquette d'un air embarrassé. Dans sa pensée, les choses complètement folles que lui avait racontées Elders ne pouvaient pas coexister avec la réalité de ces images. Et donc, soit ces histoires étaient fausses, soit c'étaient ces photographies qui l'étaient. Et celles-ci ne l'étaient visiblement pas. Il leur dit :

« Si quelqu'un avait trafiqué ces images, ce serait un vrai champion. J'en suis fasciné, et au plus je les regarde, au plus cela m'intrigue. »

Stefanelli retrouva souvent le groupe d'Intercep et Stevens dans son propre bureau et dans l'appartement des Elders ; il coordonna leurs recherches et prit l'initiative de commencer à faire contrôler les témoignages et les preuves. Il rédigea une brochure, persuada deux scénaristes de se mettre au travail et commença à parler avec des investisseurs. Son idée consistait à filmer l'enquête des Elders, à documenter l'ensemble des recherches et à chercher un budget supplémentaire qui serait dépensé à montrer des analyses scientifiques de qualité ; il espérait pouvoir produire un film de cent-vingts minutes.

« C'est absolument fascinant, avait-il dit. Que cette histoire soit vraie ou fausse, elle est incroyable. Mon approche ne consistait ni à la prouver ni à la démolir. Elle se limitait à rechercher des témoignages réels et des preuves et les soumettre à une recherche analytique stricte. »

Mais trouver des scientifiques acceptant de jeter un œil à ces photographies, d'examiner le métal ou d'écouter les bandes-son s'avéra bien plus difficile que ce que Stefanelli avait escompté. Il savait très bien que le public avait plutôt tendance à se moquer des gens qui avaient vu des soucoupes volantes. Il espérait cependant, étant donnée la qualité de ces documents, trouver un écho dans le milieu scientifique ou, tout au moins, susciter des questions. Lorsqu'il apporta un échantillon de métal à l'UCLA pour des analyses préliminaires, il s'en retourna avec celui-ci dans sa poche, réalisant

que le tabou OVNI demeurait encore très ancré dans les consciences. Il rapporta ainsi sa démarche :

« En y allant, je pensais être accueilli à bras grands ouverts mais je dus déchanter. Je n'étais qu'un dingue de plus échappé du trottoir. J'expliquai le projet avec les témoignages et les preuves que nous avions ; j'expliquai toute l'histoire, mais ils ne voulaient pas être dérangés. Finalement ils m'envoyèrent à un étudiant de premier cycle que le sujet intéressait. Il fit quelques tests, conserva l'échantillon deux jours et revint me dire que les analyses n'étaient pas concluantes. Il me dit que l'objet n'était pas ordinaire, qu'il pourrait venir d'une autre planète mais il était aussi certain qu'il puisse provenir de notre planète. »

Avec le refus du Général Vandenberg à propos de l'hypothèse extraterrestre, le Project Sign devint le Project Grudge au début de l'année 1949. L'équipe du Grudge examina les rapports à partir du principe que les OVNI ne pouvaient pas exister. Ils expliquèrent que tout ce qui avait été vu était en fait, soit des ballons-sondes, soit des météores, soit la planète Vénus. Ce qui ressortait du Grudge Report fut la conclusion que les objets volants non-identifiés n'avaient aucun lien avec la sécurité nationale et que les rapports qui les concernaient n'étaient en fait que le produit d'une hystérie collective ou d'une identification erronée d'objets conventionnels, ou encore des mauvais tours que jouaient des psychopathes et des personnes voulant se faire de la publicité. Cependant, le Docteur Allen Hynek de l'Université d'Etat de l'Ohio, astronome et consultant auprès du Project Sign et Grudge avait étudié deux cent trente-sept cas de réelles visions d'OVNI et il n'attribua que trente-deux pour cent de celles-ci à des objets ou corps astronomiques douze pour cent avaient été considérés comme étant des ballons-sondes et un tiers comme des

coups montés, des rapports incomplets ou simplement des avions. Personne n'avait d'explication pour les vingt-trois pour cent restant, ni Hynek, ni les Services Météorologiques de l'Air Force et encore moins l'entreprise de sous-traitance Rand Corporation. Le Rapport Grudge éludait la question par la phrase suivante : « Il y a suffisamment d'explications psychologiques démontrant la non-existence de ces objets volants non-identifiés pour ne pas donner d'explications plausibles à des phénomènes inexplicables ». De Janvier 1950 jusqu'à l'été 1951, le Grudge ne signifia rien d'autre qu'un simple nom.

Jusqu'au 12 Septembre 1951 à 15h.04mn, les services secrets de l'Air Force n'eurent aucune raison de ressortir le Projet Grudge. Ce jour-là, le télétype du Centre de Commande Technique de l'Air cracha un mètre de texte indiquant un repérage de Fort Monmouth dans le New Jersey qui avait été fait deux jours plus tôt. Vers 11 h. du matin, un technicien de l'Ecole radar de Monmouth était en train de faire la démonstration d'un tout dernier modèle de pisteur à un groupe de V.I.P, de l'armée. Capable de repérer une cible de façon automatique, ce nouvel appareil captait les avions les plus rapides. Mais lorsqu'un objet volant à basse altitude fut repéré à quatre kilomètres vers l'Est, l'appareil se déclencha tout seul pour revenir en position manuelle. L'opérateur le remit en position automatique, mais à nouveau il se déclencha en manuel. Ce petit manège continua pendant trois minutes. A la fin, le technicien très embarrassé se tourna vers le groupe de V.I.P, et leur dit : « Il va trop vite pour cet appareillage ».

Pas très loin de là, un peu moins d'une demi-heure plus tard, le pilote d'un T-33 d'entraînement transportant à son bord un major de l'Air Force vit se déplacer au-dessous d'eux un objet volant, un disque de dix à quinze mètres de diamètre de couleur argentée. Alors que le pilote du T-33 amorça une courbe pour se diriger vers l'objet, celui-ci s'arrêta et demeura immobile quelques instants puis accéléra d'un coup vers le

Sud et, sans ralentir, prit un virage à cent-vingts degrés avant de disparaître au-dessus de l'océan.

Immédiatement, le directeur des Services Secrets de l'Air Force ordonna l'ouverture d'un nouveau dossier OVNI dont le Capitaine Edward Ruppelt fut chargé. Par la suite, Ruppelt écrivit dans son ouvrage « The Report on Unidentified Flying Objects » qu'à son arrivée au Centre de Commande Technique de l'Air, un membre de l'équipe Grudge lui avait dit : « Les patrons d'ici sont du genre anti-soucoupe volante et si tu ne veux pas te faire remarquer, il est plus prudent de raser les murs dans ce domaine ». Ruppelt les qualifia de schizophrènes, se moquant officiellement, en en riant, des divers rapports qui étaient rédigés tout en affirmant en aparté et individuellement qu'il croyait au phénomène, allant même jusqu'à le défendre. Le Grudge devint le Projet Livre Bleu au début de 1952 et le nombre de rapports mensuels déposés dépassait la vingtaine. En Avril, il y en eut quatre-vingt-dix neuf. Le mois suivant, le Secrétaire de l'Air Force déclara à la presse : « Pour le moment, nous n'avons trouvé aucune preuve concrète permettant d'affirmer ou d'infirmer l'existence de ces soi-disants soucoupes volantes. Il demeure cependant un certain nombre de repérages que les enquêteurs de l'Air Force n'ont pu expliquer ».

Puis le 19 Juillet 1952 à 23h.40 sept objets apparurent subitement sur l'écran radar de l'Aéroport National de Washington à quatre kilomètres et demi au Sud de la capitale.

Les sept points verts se trouvaient dans un couloir aérien interdit ; sur l'écran radar ils se déplaçaient lentement entre cent soixante et deux cents kilomètres à l'heure. Tout à coup, deux d'entre eux passèrent instantanément à une vitesse prodigieuse pour se retrouver à presque cent cinquante kilomètres, au-delà de la zone radar. Quatre contrôleurs-radar tombèrent d'accord pour dire qu'aucun avion ne pouvait laisser ce type de repérage sur un écran. Puis deux autres

centres-radar appelèrent, dont un qui se trouvait tout près, le centre Andrews de l'Air Force.

Les contrôleurs avaient remarqué les mêmes phénomènes, mais à présent les points-cibles s'étaient dispersés sur la totalité des écrans et certains se trouvaient dans des zones interdites au-dessus* de la Maison Blanche et du Capitule. La vitesse de l'un d'entre eux avait pu être vérifiée : onze mille deux cents kilomètres par heure.

Des pilotes de ligne se trouvant dans la zone, envoyèrent des messages-radio pour signaler qu'ils étaient suivis par des vaisseaux aériens inconnus et lorsque ceux-ci semblaient s'éloigner, les luminescences sur les écrans-radar au sol apparaissaient à nouveau ou laissaient une traînée.

Quelques heures après minuit, les installations-radar les plus puissantes de l'Aéroport National de Washington envoyèrent un message radio au contrôleur d'Andrew pour le prévenir qu'un point-cible se dirigeait droit sur sa base. Lorsque les techniciens se ruèrent à l'extérieur du poste d'écoute pour regarder le ciel, ils virent une « énorme sphère de feu orangée ». Puis subitement, tout disparu.

Une semaine plus tard, les mêmes contrôleurs repérèrent les mêmes objets mystérieux. Cette fois-ci, ils s'étaient positionnés en un grand arc de cercle autour de Washington et les contrôleurs demandèrent l'envoi de deux intercepteurs F-94 qui arrivèrent juste après minuit. Mais au moment où les chasseurs apparurent sur l'écran-radar, les objets disparurent subitement. Les avions retournèrent à leur base. Aussitôt les objets réapparurent. Pendant ce temps, la base de Langley Air Force en Virginie avait reçu des appels disant que des points lumineux dans le ciel « pivotaient sur eux-mêmes en envoyant des signaux de couleur alternatifs ». L'Air Force dépêcha un autre F-94 de la base de Langley ; le pilote fit un contact visuel avec une des lumières, mais dès qu'il s'en rapprocha celle-ci disparut soudainement, « comme si l'on avait

éteint une ampoule ». L'opérateur radar du F-94 eut trois autres contacts mais à chaque fois ils s'arrêtèrent net car apparemment le mystérieux objet accélérait d'une façon prodigieuse presque instantanément.

Quelques minutes plus tard, les objets réapparurent pour la dernière fois sur les écrans-radars de l'Aéroport National de Washington, cette fois-ci en grand nombre. L'Air Force envoya à nouveau deux avions et cette fois-ci les objets restèrent sur place ; les contrôleurs-radar purent vérifier leur position ainsi que l'avance des deux avions. Mais lorsque les pilotes se rapprochèrent pour établir un contact visuel, les objets accélérèrent en s'éloignant. Finalement l'un des pilotes aperçut un point lumineux à la même position que celle repérée sur l'écran-radar par un des contrôleurs au sol. Il s'en approcha, l'objet restant immobile. Puis il mit plein gaz et se rapprocha rapidement mais juste au moment où il allait dépasser la lumière, celle-ci s'éteignit et le pilote se retrouva soudainement dans le noir à Mach 1.

Trois jours plus tard, l'Air Force tint une conférence de presse au Pentagone, la plus longue et la plus importante depuis la Seconde Guerre Mondiale. Avant de répondre aux questions des journalistes, le Major Général John A. Samford, directeur des services de renseignements, précisa que selon les mille à deux mille rapports étudiés par l'Air Force à ce jour, les causes pouvaient être attribuées « soit à des avions alliés mal identifiés, soit à des mauvaises farces dont certaines s'appuyant sur des phénomènes météorologiques ou électriques quelconques, soit à des erreurs de jugement mineures ou à beaucoup d'autres choses encore. Cependant, il demeure un certain pourcentage de ces rapports, environ vingt pour cent provenant d'observateurs crédibles à propos de choses non crédibles. Nous restons à l'étude de ces cas. »

Un des journalistes demanda comment les contrôleurs avaient interprété les apparitions de ces points sur leurs écrans-

radars pendant les deux nuits des Samedi précédents. Samford répondit :

« Ils ont dit qu'ils voyaient « un bon retour ». Mais, précisa-t-il, cela ne signifiait pas nécessairement que les objets étaient des avions ou des vaisseaux solides et denses. Des oiseaux pouvaient aussi donner des « bons retours ». Les radars pouvaient même rebondir sur des inversions de température qui étaient invisibles, toucher une cible terrestre et faire apparaître un point sur les écrans. Mais l'aide-de-camp de Samford, un expert des systèmes de communications, n'était pas sûr que cette théorie puisse tenir aussi à propos des apparitions et disparitions soudaines des cibles et de la vitesse extraordinaire à laquelle elles se déplaçaient. Elle n'expliquait pas non plus comment les repérages visuels de plusieurs pilotes en vol pouvaient se corroborer.

Lorsqu'un autre journaliste demanda à Samford qu'elle était son opinion personnelle sur cette théorie « d'inversion de température », il répondit : « Ma conscience personnelle se satisfait de cette explication ». Il pensait cependant qu'il leur fallait quand même continuer leurs recherches et que ces objets étaient probablement causés par un phénomène que la science serait un jour capable d'expliquer. A cause de leur capacité apparente à changer instantanément de direction et de vitesse, ces objets lui semblaient non « matériels ».

Un autre journaliste lui demanda ensuite s'il pouvait dire clairement et sans aucune équivoque si tous ces objets volants mystérieux observés depuis déjà cinq ans n'étaient pas en fait des armes ultra-secrètes. Samford répondit qu'il était toujours possible qu'un observateur confonde un avion de chasse avec une soucoupe volante.

« Ce que je voulais dire, rajouta le journaliste, c'est que ce sentiment populaire de… »

« Mystère ? » coupa Samford.

« De mystère, continua le journaliste. De quelque chose. D'une sorte d'arme nouvelle et tout à fait secrète sur laquelle nous travaillons et qui cause toutes ces histoires. »

« Nous ne possédons rien contre la force illimitée de la population, » gloussa Samford.

Toute l'assistance se mit à rire.

Vers la fin de l'année 1952, mille cinq cent un repérages avaient eu lieu, le double si l'on comptait les rapports arrivés depuis cinq ans ; parmi eux, plus de trois cents demeuraient inexpliqués.

'f* '** 'V

Tout en continuant à explorer toutes les pistes possibles du cas Meier, les Elders et Welch commencèrent à parcourir les bibliothèques universitaires de l'Arizona à la recherche d'informations sur l'étoile dont les visiteurs extraterrestres de Meier disaient venir : les Pléiades. Welch expliqua :

« Dans une enquête de ce genre, vous supposez toujours à quatre-vingt-dix pour cent que vous êtes en face d'un coup monté et cela induit votre façon de rechercher. Mais supposons un instant que tout ceci soit vrai. Alors on se demande : « Si cette histoire est vraie, il se peut qu'il y ait eu d'autres Billy Meier » C'est ainsi que nous avons commencé, et au bout de deux semaines est apparue ce que j'appelle la Connexion-Pléiades ».

Avec l'aide de la sœur de Lee Elders et d'autres amis de Californie et de l'Est, ils se mirent à la recherche de documents dans les librairies, les marchands de livres d'occasion et aussi dans des articles de magazines, des journaux de commerce, des thèses universitaires... Welch continua :

« Il en découla une certaine consistance. D'un point de vue astronomique, nous avions affaire à un système stellaire très jeune et tout à fait insignifiant. Cependant, à la surface de notre planète il y eut à plusieurs milliers d'années d'intervalles

et au même moment à différents lieux, l'apparition des Pléiades dans des événements relatifs à l'histoire ou à la mythologie. Elles sont considérées comme l'origine de la connaissance dans la culture du riz en Asie et dans la culture de la pomme de terre en Europe et en Amérique du Sud. Ces sociétés attribuaient leur connaissance à une série d'événements mythologiques où il était question de messagers venant des Pléiades. Pourquoi trouvait-on des références similaires aussi fréquentes et à tant de lieux différents de la Planète ? Pourquoi toute cette énergie envers les Pléiades ? Elles étaient vénérées, elles étaient considérées comme le centre du paradis et l'origine de la sagesse, de la guidance et de la vie humaine. »

Bien que d'autres étoiles ou groupes stellaires soient mentionnés dans l'histoire, à la surprise de Welch et de Elders, la référence aux Pléiades était très fréquente et semblait même être dix fois plus importante que sa proche rivale Orion. Après avoir ainsi regroupé toutes les informations qu'ils avaient pu trouver sur ces sept étoiles, Elders et Welch furent en possession de centaines de références concernant les Pléiades et leur importance dans plusieurs cultures sur l'ensemble de la planète, à toutes les époques de l'histoire, dont trois étaient extraites de la Bible. Le Livre de Job parle en effet de leurs « douces influences ».

Cependant, Welch se demandait si Meier n'aurait pas, lui aussi pu faire les mêmes recherches dans les bibliothèques suisses et allemandes :

« Ma première pensée fut : Par quelle bizarrerie aurait-il pu être poussé à faire la même chose ? Cependant, beaucoup de ces informations n'étaient pas directement accessibles ; il fallait les rechercher. Et si vous prenez un système stellaire et que vous vous demandez : « Voyons ce que je pourrais y trouver », il vous faudra un sacré bout de temps avant de tomber sur les Pléiades. Je me souviens d'une fois où nous étions tous assis ensemble, passablement fatigués. Wendelle avait

quitté Tucson pour quelque temps ; il était très tard dans la nuit et nous parlions les uns après les autres des relations que nous avions découvertes chacun séparément. Nous étions tous autour de… Oh bien sept ou huit pages recto-verso, remplies de notes concernant ces relations. Et quelqu'un a dit : « Seigneur, nous avons déjà passé des milliers d'heures à étudier tout ceci et c'est comme si nous venions tout juste de commencer ». »

C'est dans une grappe très serrée de plusieurs milliers d'étoiles, la constellation Taurus, que se trouvent les Pléiades, à plus de cinq cents années-lumière de la terre. Les principales étoiles irradient intensément de leur couleur blanc-bleutée en illuminant des masses de nuages gazeux environnants. Les Pléiades sont jeunes, trop jeunes pour qu'une forme de vie intelligente ait pu s'y développer. Mais Meier avait souvent répété que les Pléiadiens n'en étaient pas originaires, mais qu'ils y avaient seulement migré après avoir recherché une planète à leur convenance.

Des civilisations antérieures à la nôtre avaient noté qu'il était possible de voir les sept étoiles les plus lumineuses à leur époque, alors que six seulement le sont encore aujourd'hui, à l'œil nu. Pratiquement alignées avec la Ceinture d'Orion, les Pléiades sont souvent confondues avec la Petite Ourse, bien que leur configuration soit bien plus compacte et qu'elles apparaissent enveloppées dans une brume en forme de bernacle*, ce qui inspira Tennyson pour les décrire tel « un essaim de mouches de feu emmêlées dans une tresse d'argent ». Parmi toutes les étoiles de ce bel essaim, Alcyone est la plus lumineuse, brillant d'une radiance mille fois plus forte que celle de notre soleil.

* N.D.E : Oie sauvage à bec court et pattes noires.

Dans « Star Lore of Ail Ages », publié en 1911, William Olcott écrivit :

« Aucun autre groupe d'étoiles connu en Astronomie n'a autant excité la curiosité universelle que ce petit groupe stellaire connu sous le nom de Pléiades. Celles-ci ont été admirées et observées'de façon critique à toutes les périodes de l'histoire du monde. De grands temples ont été érigés en leur honneur. Des nations entières les ont vénérées et elles ont servi de point de repère à des milliers de personnes pour mener à bien leurs projets agricoles ou commerciaux en prenant pour référence le lever et le coucher de cette grappe de six étoiles... Ce petit amas, brillant timidement au cœur des nuits d'automne en direction de l'orient, relie les races de l'humanité avec une intimité plus étroite que n'importe quel autre phénomène naturel de relation. Nul doute qu'elles aient inspiré à la fois l'admiration et le respect universel et que c'est au cœur de ce groupe de soleils que l'homme a cherché à y trouver le centre même de l'univers. »

Des légendes péruviennes remontant à la période pré-Inca parlent d'étoiles habitées par les « dieux » des Pléiades qui rendaient visite aux habitants des Andes. Des écrits d'astronomie chinois mentionnent les Pléiades comme objets de vénération en 2357 avant J-C période à laquelle les jeunes femmes leur rendaient un culte en les considérant comme les Sept Sœurs de l'Industrie. Les Grecs construisaient leur temple par rapport à l'alignement des points de lever et de coucher des Pléiades. En Egypte, le positionnement de la face sud de la Grande Pyramide se retrouve, au premier jour du Printemps, en relation parfaite avec les Pléiades. Quelques universitaires vont même jusqu'à considérer que les sept chambres de cette imposante construction furent inspirées de l'amas des sept étoiles visibles. La fête du 1er Mai ainsi que la Fête des Lanternes au Japon sont des restes d'anciens rites célébrés en l'honneur des Pléiades. Les Indiens Hopi appellent le groupe

stellaire Choo-ho-kan, Maison des Ancêtres. La légende Navajo dit que les hommes sont arrivés sur la Terre à partir des étoiles, en particulier des Pléiades et que nos amis célestes continuent à nous rendre visite de temps à autre.

Dans « Nature Magazine » paru en 1881, R. G. Haliburton a essayé d'expliciter les apparentes coïncidences existant entre les coutumes des anciennes cultures et celles des sociétés plus modernes à partir de la vénération universelle que suscitent les Pléiades. Il y notait que les Samoans du Pacifique Sud appelaient leur oiseau sacré l'Oiseau des Pléiades et que les Berbères marocains localisaient le paradis au centre de cette grappe stellaire. Haliburton concluait ainsi son article : « Même si la théorie des astronomes de la préhistoire et de quelques scientifiques contemporains disant que les Pléiades se trouvent au centre de l'univers s'avérait sans preuve et donc irrecevable, je reste persuadé qu'un jour viendra où des lettrés reconnaîtront que ces étoiles sont « le soleil central » des religions, des calendriers, des mythes, des traditions et du symbolisme des temps anciens ».

Agnes Cleke, dans « The System of the Stars » paru en 1907, appelait les Pléiades « le point de rencontre céleste de la mythologie et de la science. L'aspect vivant et pittoresque de ces étoiles a attiré, depuis les premiers âges, l'attention des hommes. Le côté particulièrement sacré et leur association à la destinée humaine sont considérés comme étant à la fois très intimes et directs avec celle-ci ».

Bien que les Pléiades n'apparaissent que comme un petit point dans le ciel nocturne, il n'existe aucun autre groupe d'étoiles ayant été si fréquemment cité dans les littératures et les mythologies des diverses cultures du monde depuis les deux mille cinq cents dernières années. De plus, dans chacune de ces citations, elles apparaissent toujours sous un aspect féminin : les sept sœurs, les sept vierges, les jeunes filles, les déesses.

Désarçonné devant le travail consistant à analyser les diverses preuves de Meier et la tentative d'intéresser des scientifiques dans leur recherche, John Stefanelli se mit en quête d'un consultant. Il dénicha un technicien son et lumière installé à Phœnix, Jim Dilettoso. Petit, maigre et mercurien, cet homme de vingt-huit ans participait à des quantités de projets dans l'industrie des loisirs où il montait des spectacles de son et lumière au laser avec l'assistance d'ordinateurs et de synthétiseurs. Un ami de Stefanelli le lui avait recommandé parce que ce jeune technicien avait été choisi comme consultant intérimaire pour tourner un film documentaire sur les recherches d'authenticité du Suaire de Turin, ce tissu supposé avoir enveloppé le corps du Christ crucifié voici deux mille ans. Stefanelli voulait soumettre les photographies de Meier aux mêmes tests que ceux pratiqués sur le Suaire : l'analyse d'image assistée par ordinateur.

Dès leur première rencontre, Stefanelli montra à Dilettoso six photographies de vaisseaux spatiaux que Meier avait dit avoir prises. Dilettoso raconta :

« Je pensai qu'il s'agissait de très bons effets spéciaux et je me demandai comment j'aurais pu les produire moi-même. Il ne s'agissait pas de maquette ; cela se voyait à la bordure des images et à la lumière qu'elles renvoyaient. Non, j'aurais plutôt construit une structure rigide en aluminium ou en titane en forme de soucoupe volante de six mètres et je l'aurais remplie d'hélium comme un zeppelin. Ce fut ma première réaction. Je m'aperçus plus tard que cela m'aurait coûté un prix exorbitant. Sinon, ça n'aurait jamais pu être ressemblant.

Mais ce que Stefanelli désirait savoir était : « Peut-on tester ces images et à quel endroit peut-on le faire faire ? » Je regardai ce type en me demandant s'il se rendait compte de ce qu'il voulait. Cela nécessitait un matériel qu'il n'était pas possible de louer à chaque coin de rue. »

Grâce à ses contacts datant de sa période Hollywoodienne, Stefanelli avait déjà commencé à chercher des scientifiques ainsi que des investisseurs. Il estima par la suite avoir fait entre trente et quarante aller-retours à Los Angeles pour chercher quelqu'un qui puisse couvrir les frais du film ou, tout au moins, financer les analyses. Il avait dit :

« Il y avait beaucoup de choses que nous voulions faire. J'avais réussi assez facilement à trouver des personnes m'expliquant les genres de tests qu'il fallait faire faire. Le problème consistait à trouver les personnes qui les auraient faits sans demander une petite fortune. Toutes celles que je trouvais me demandaient beaucoup trop pour notre budget ; il était toujours question de dizaines de milliers de dollars. »

Stefanelli se retrouva coincé dans un dilemme. Sans pouvoir montrer des tests probants, il était presque impossible de trouver des investisseurs, et sans investisseur il y avait très peu d'espoir de pouvoir faire faire des analyses par des scientifiques sérieux. Il admit :

« Lorsque je me suis aperçu que tout cela impliquait de grosses dépenses, j'ai commencé à freiner mes recherches. »

Les Elders, Welch et Stevens virent de moins en moins Stefanelli ; mais, en même temps, ils virent de plus en plus Jim Dilettoso. Le projet de Stefanelli tombant à l'eau, Dilettoso commença à être sérieusement intrigué par l'histoire de Meier ; il offrit d'aider directement Intercep dans le domaine scientifique en essayant d'intéresser des chercheurs d'état et des laboratoires universitaires, ce qui éviterait de payer des factures très élevées. Dilettoso apparut au petit groupe comme un enfant prodigue qui aurait été fatigué d'aller à l'école. Il avait fréquenté plusieurs universités mais n'avait jamais réussi à décrocher un seul diplôme ; cependant il semblait bien connaître le domaine des ordinateurs et il avait vraiment le chic pour dénicher des informations. Malgré ses airs étourdis et sa coiffure à la Einstein, ils l'aimaient bien. Il pouvait par-

1er bien plus vite et bien mieux que qui ce soit et semblait connaître une foule de sujets en détails comme aucune autre personne qu'il leur avait été donné de rencontrer n'aurait pu le faire.

« Ma première impression de Jim, avait dit Welch, fut la sensation qu'il avait une pensée extrêmement concise. Il s'occupait de la création de supports sous-tendant des manifestations de variétés ou de loisirs, et donc de tout le domaine scientifique qui opérait en coulisse avec les ordinateurs, l'électronique, les effets de sonorisations... Je voyais, à la façon dont il s'exprimait, qu'il était très familier avec tout un type de matériel spécialisé et en particulier celui de l'informatique. D'un certain point de vue, Jim était unique : il pouvait rester assis à entretenir une conversation intelligente avec plusieurs personnes ayant chacune leur propre domaine de savoir spécialisé et maintenir l'ensemble de leurs échanges à un haut degré de technicité. C'est pourquoi j'ai pensé qu'il était tout à fait le genre de personne qui pourrait nous aider dans nos recherches ultérieures. »

Après la vague de rencontres d'OVNI autour de Washington D. C. en 1952, le Conseil National de Sécurité demanda à l'Agence Centrale de Renseignements de déterminer si ceux-ci représentaient un danger pour la sécurité nationale. Un mémorandum de la CIA écrit le premier Août, précisa que « aussi longtemps qu'une série de rapports demeuraient inexplicables (les aspects interplanétaires et les origines extraterrestres n'étant pas absolument écartées), la prudence devait pousser les Services de Sécurité à continuer leur enquête sur le sujet... Il est cependant extrêmement important qu'aucune note provenant de la CIA n'atteigne la presse ou le public du fait de leur tendance à s'alarmer rapidement. »

A cause d'un certain nombre de personnes influentes de Washington désirant avoir des réponses concrètes sur ces questions, la CIA nomma une équipe de cinq éminents scientifiques pour étudier le problème des OVNI : le Docteur H. P. Robertson, du Bureau du Secrétaire de la Défense, le Docteur Luis Alvarez, un physicien que devait recevoir quinze ans plus tard le Prix Nobel de Physique, le Docteur Samuel Goudsmit, un associé d'Einstein au Brookhaven National Laboratories, le Docteur Thornton Page, directeur du Johns Hopkins Opération Research Office et le Docteur Lloyd Berkner lui aussi de Brookhaven. Il y avait également le Docteur Allen Hynek qui était astronome de l'Etat d'Ohio et consultant spécialisé au Blue Book ; son rôle se limita à participer à quelques rencontres spécialises avec l'équipe, en tant que membre associé. Il ne lui fut cependant pas demandé de signer le compte-rendu final.

Le groupe, connu sous le nom de Robertson Panel, se réunit secrètement le 14 Janvier 1953. Au cours de la première matinée furent visionnés deux films en couleurs ; le premier avait été pris à Tremonton dans l'Utah et le second aux Great Falls dans le Montana. Ces deux films étaient considérés par le personnel de l'Air Force Blue Book comme la meilleure preuve de venues d'extraterrestres.

Le Laboratoire d'Interprétation Photographique de la Navy après mille heures d'analyses passées sur le film de Tremonton, conclut que les douze objets volants que l'on y voyait ne pouvaient être ni des oiseaux, ni des ballons, ni des avions et ni des reflets ; quoi que ce soit qu'ils fussent, ces objets étaient « auto-luminescents ». Mais, en dépit de ces conclusions de la Navy, la Robertson Panel « assura » que le réalisateur du film, un commandant de marine, s'était probablement trompé dans son estimation de la distance qui le séparait de ces objets et que ceux-ci avaient dû être beaucoup plus près que ce qu'il lui avait semblé. En conséquence, cette formation d'objets

volants n'était probablement rien de plus qu'un vol de mouettes ou d'un autre type d'oiseaux « reflétant la forte luminosité du désert et étant trop près et trop lumineux pour permettre d'en distinguer sa forme exacte ». De la même façon, les deux objets apparaissant sur le film des Great Falls furent considérés comme des avions à réaction qui avaient été vus dans le même secteur peu de temps auparavant bien que l'homme ayant pris ce film eût certifié être à même de faire la différence entre des avions et les deux objets qu'il avait filmés.

Après avoir visionné en détails juste six films et d'une façon plus générale quinze autres, le Robertson Panel conclut que parmi tout ce qui avait été vu et entendu, il n'existait aucun élément probant d'un point de vue scientifique. Les rapports, bien que nombreux, demeuraient pauvres en qualité et toute tentative de « résolution » les concernant serait une immense perte d'énergie. La plupart de ces « visions » pouvaient être raisonnablement explicitées et « par déduction et grâce à la méthodologie scientifique », elles permettraient probablement d'expliquer les autres cas restants.

Un ingénieur d'aéronautique ayant servi dans l'Air Force pendant quinze ans au Bureau des projets OVNI à Washington, revisionna plusieurs des meilleures prises de vue du Blue Book pour le Panel et conclut que de son point de vue, il n'y avait qu'une seule explication à ces objets volants inconnus : la visite d'extraterrestres. Cependant aucun des cas cités par cet ingénieur ne fut retenu par le Panel qui les qualifia de « bruts et non valables ».

Après une dernière prise en compte de tout ce matériau, et au bout de douze heures d'échanges, le Panel conclut : « Nous croyons fermement qu'il n'y a aucun indice, parmi l'ensemble de ces cas, permettant d'attribuer à ces phénomènes l'existence de vaisseaux étrangers capables d'actions hostiles. Cependant, l'insistance actuelle qui existe sur tous les rapports de ces phénomènes fait qu'à notre époque de fourberie

et de précarité alarmante, les organes de protection du corps politique se retrouvent mis en cause». Le Panel insistait sur le fait qu'en cas de nouveaux nombreux rapports du même type, la population américaine risquait de devenir vulnérable à un « possible arsenal psychologique ennemi » en cultivant une forme de « morbidité nationale ouvrant la porte à une propagande hostile et organisée induisant un comportement d'hystérie et de méfiance dangereuse vis-à-vis du corps constitué de l'autorité nationale ».

Parmi d'autres recommandations, le Panel insistait sur la surveillance qui devait être établie, à cause de leur grande influence sur la pensée du public en cas d'une soudaine apparition, d'un grand nombre de « visions », des deux plus importants groupes de recherches sur les OVNI : l'APRO (Aerial Phenomena Research Organization) de Sturgeon Bay dans le Wisconsin et le CSI (Civilian Saucer Intelligence) de New York. « L'apparente irresponsabilité et la possible utilisation de ces groupes dans des buts subversifs doivent rester claires dans notre esprit ».

Le Panel recommandait également que les agences de la Sécurité nationale « prennent des mesures immédiates pour retirer le statut particulier qui avait été donné aux Objets Volants Non Identifiés ainsi que l'aura de mystère que ceux-ci avaient malheureusement acquise ».

Enfin, le Robertson Panel suggérait la mise en place d'un programme éducatif permettant au public de connaître et d'identifier les objets volants connus afin de « discréditer » le phénomène et de diminuer ainsi l'intérêt qu'il suscitait. Le programme comporterait des cours donnés par des psychologues spécialisés dans les comportements des foules ; il utiliserait aussi les services d'une société cinématographique pour montrer les entraînements de l'armée, ainsi que la société de production Walt Disney. Il fut suggéré d'employer quelques personnalités connues pour leur crédibilité ; le nom de Arthur Godfrey fut même avancé.

Douze ans après la création du Panel, Goudsmit écrivit dans une lettre (adressée à David Michael Jacobs auteur du traité « The Controversy Over Unidentified Flying Objects in America : 1896-1973) que le sujet « était une perte de temps absolue et qu'il relevait bien davantage des psychiatres plutôt que des physiciens ».

Pour Goudsmit, la théorie extraterrestre était « presque aussi dangereuse pour le bien public de notre société instable que la consommation de drogue ou quelque autre trouble mental ».

Le Docteur Hynek, le conseiller spécial du Blue Book qui évolue peu à peu du scepticisme à l'étude des OVNI dont il devint le doyen reconnu, n'était pas d'accord avec les conclusions du Panel. Ils avaient rendu un jugement au bout de seulement quatre jours alors que lui-même, après avoir étudié le phénomène depuis plus de quatre ans, n'était toujours pas arrivé à une conclusion. Et au plus il l'étudiait, au plus il était perplexe.

?t* '*» '*>

Avant que Dilettoso ne se joigne à leur groupe, Stevens avait contacté un physicien de San Diego, Neil Davis qui était co-propriétaire de Design Technology, un laboratoire d'optique sous contrat avec la General Dynamics et l'U.S. Navy. Bien que Davis ne pût utiliser les ordinateurs ultra-sophistiqués d'analyse d'images qui se trouvaient dans quelques laboratoires financés par le Gouvernement, il pouvait cependant rapidement éliminer les diverses et nombreuses possibilités de trucage et dire à Stevens s'il perdait son temps avec ses photographies.

Davis consentit à tester une photographie couleur de 7,5 cm sur 11 cm. Ses conclusions, avait-il prévenu Stevens, ne pourraient être que préliminaires car une analyse complète et convenable ne pouvait être faite qu'à partir du négatif d'ori-

gine. Or Stevens n'était même pas sûr que celui qu'il allait confier à Davis fut seulement la première reproduction du négatif original.

La photographie que choisit Stevens montrait un vaisseau argenté planant à environ quarante-cinq mètres au-dessus du sol à proximité de deux longs tas de bois de pin coupé. Sur le reste de l'image, on distinguait une herbe émeraude, une ligne de grands arbres vert foncé, un ciel bleu et des collines embrumées dans le lointain.

Davis commença par étudier l'image au microscope pour comparer la netteté de l'objet avec celle de la scène tout autour. « On ne discerne aucune différence de netteté sur l'image, » nota-t-il dans son rapport. Ensuite, il agrandit la photographie de dix fois, fit une séparation des couleurs pour obtenir des négatifs en noir et blanc qu'il passa au scanner avec un microdensimètre pour vérifier l'uniformité de la densité. L'examen ne révéla aucun détail permettant de douter de l'authenticité de la photographie. Puis Davis examina attentivement le cliché ainsi que les négatifs qu'il avait fait pour rechercher des marques de sur-exposition ou de double exposition, ou encore de colle ou le signe d'un fil qui aurait pu permettre de tenir une maquette. Il nota sur son rapport : « Aucun signe de trucage ; d'autre part, la localisation des ombres et des zones éclairées montre que l'objet et la scène qui l'entoure ont été photographiés dans les mêmes conditions de luminosité ».

Après avoir fait tous les tests, Davis conclut : « Rien de tout ce que les examens ont révélé ne m'autorise à penser que l'objet apparaissant sur cette image n'est autre qu'un grand corps photographié par un appareil photographique ».

Ces conclusions encouragèrent Stevens, mais le cynisme d'Elders diminua son enthousiasme. Ce dernier admit cependant que ces résultats leur donnaient le feu vert à propos de cette photographie mais que d'autres analyses bien plus sophistiquées restaient à faire. Et il rappela à Stevens qu'un métallurgiste de l'Université d'Arizona à qui avait été confié un des spécimens des métaux de Meier avait qualifié celui-ci, après l'avoir analysé, de « métal de popotte », un de ces alliages de très basse catégorie utilisé pour la fabrication d'objets ordinaires comme des gamelles pour les soldats.

Welch avait dit par la suite : « Nous en étions à la phase initiale des analyses. En comparaison avec ce que nous découvrîmes plus tard, ces premières étapes étaient bien plus qu'élémentaires ».

Welch suggéra qu'avant de faire faire plus d'analyses, ils avaient besoin d'autres informations de Suisse. Jusqu'à présent, personne ne s'était rendu sur les sites avec les photographies de Meier en main afin de déterminer la place de l'appareil photographique et de mesurer les distances des objets par rapport à celui-ci.

De telles comparaisons auraient permis de leur donner des indices sur la façon dont Meier aurait pu agencer la scène. Welch avait lui aussi très envie de déambuler autour de la ferme avec ses deux yeux grand ouverts. En tant que fils d'un ancien agent du FBI, il savait qu'il pouvait remarquer des éléments que les autres n'auraient pu voir.

F

8

Etant enfant, Tom Welch observait son père s'activer dans les pesantes affaires du FBI dont certaines concernaient des tentatives d'infiltration communiste dans les syndicats ouvriers de Chicago et Tucson. La fascination qu'exerçaient ces recherches sur l'enfant influença son propre sens de la curiosité et son désir de connaître la réalité des événements cachée derrière leur apparence. Welch disait : « J'ai toujours été attiré par l'investigation et la recherche du mystérieux. Je me souviens combien de nombreux cas sur lesquels mon père avait travaillé, semblaient si complexes au premier abord et étaient en fait très différents lorsqu'il en décortiquait la réalité profonde. Ce genre d'enquête me fascinait ».

Welch, qui avait dix ans de moins que Lee Elders, mesurait un mètre quatre-vingts ; il était mince et portait une moustache et une barbe en collier. Catholique romain, il avait étudié chez les Jésuites, ce qui pouvait peut-être expliquer son comportement. Là où Elders était bouillonnant et rapide avec charme ou avec force, Welch, qui s'exprimait avec douceur en détachant tous ses mots, demeurait détaché, composé et analytique. Les deux hommes étaient parfaitement complémentaires.

De tout le groupe, Welch était le seul à qui il restait de rendre visite à Meier pour s'entretenir avec lui et les autres témoins, d'aller voir les sites à partir desquels les photographies avaient été prises, ainsi que le film. Welch connaissait bien Lee Elders qui lui avait permis de rencontrer Stevens et de rester quelque temps avec lui. Il respectait leurs opinions mais se réservait d'émettre un jugement tant qu'il ne se serait pas rendu sur les lieux par lui-même pour s'en faire une idée personnelle.

Le Symposium Honeywell de Phœnix avait été un colloque international réunissant des représentants d'agences gouvernementales, des banquiers et des militaires venus de nombreux pays. Honeywell y avait présenté Tom Welch comme un expert de la protection en communications électroniques. Déjà un nouveau client des environs de Londres avait contacté Intercep pour mieux connaître leurs possibilités. Elders et Welch continuaient à faire le tour des Sociétés qui craignaient des fuites dans leurs systèmes de télécommunications. Cependant, leur curiosité concernant Meier et son histoire croissait, et cela au détriment d'Intercep. Welch arrêta ses fréquentes causeries qui avaient lieu autour d'un buffet dans des clubs privés et la Société cessa de solliciter d'autres entreprises par le canal des relations personnelles.

Elders avait dit : « Nous travaillions encore beaucoup pour Intercep. Steve travaillait sur Meier. Mais nous étions arrivés au point où il nous fallait tenir Intercep sous le coude car nous n'avions plus assez de temps pour nous en occuper ».

Vers la fin Juillet une grande Société financière installée à une centaine de kilomètres de Londres prit contact avec Intercep par l'entremise de Honeywell Corporation. Craignant qu'un concurrent se soit branché sur leurs lignes téléphoniques, les directeurs de la firme désiraient une enquête immédiate sur l'ensemble de leurs bureaux. Elders et Welch bloquèrent deux semaines entières de leur emploi du temps

consacré à Intercep, qui était en perte de vitesse, et demandèrent à Stevens de les retrouver en Suisse après qu'ils eurent terminé leur travail à Londres. Le climat serait à présent chaud et sec et ils pourraient enfin se rendre sur les collines au Sud-Est de Zurich pour prendre des mesures sur les sites mêmes à partir desquels Meier avait pris ses photographies.

Elders et Welch prirent l'avion pour Londres où, après plusieurs jours de dur travail, ils réussirent à résoudre les problèmes de leur client. Puis ils prirent un train pour Zurich où Stevens devait les retrouver avec une voiture de location pour les conduire à la ferme. Ayant plus d'une semaine pour enquêter sur Meier, les autres témoins et les sites tout en continuant à poursuivre les théories qu'ils avaient élaborées à Phœnix, Welch s'imaginait qu'ils quitteraient la Suisse avec de vraies réponses. Cependant, pour Elders qui avait vu et entendu beaucoup de choses de ses propres yeux et oreilles, il semblait de plus en plus difficile d'envisager que Meier ait pu inventer toute cette histoire avec toutes ces preuves ou indices. Cet homme n'avait pas d'éducation, pas de complices et pas d'argent. Il devenait de plus en plus tentant de considérer qu'une partie au moins de tout ce que disait Meier était vrai.

Pourtant, certains points ne collaient pas, d'autres paraissaient trop bizarres et rien d'absolument définitif n'avait été donné par l'étude des photographies. Et même, ce morceau de métal qui n'avait rien de particulier à offrir puisqu'il était tout à fait ordinaire. Bien que Elders considérât que tout ceci demeurait confus, les preuves de Meier devaient cependant être analysées avec plus de soins avant que ne soit concédée l'idée qu'il y ait eu quelque chose de vrai, à un degré ou à un autre, de tout ce dont il parlait.

Comme prévu, Stevens retrouva ses amis à la gare de Zurich, et ils partirent en voiture. Après avoir traversé Winterthur, ils arrivèrent dans le petit village de Dussnang situé sur les collines à environ quinze minutes de voiture, à l'Est de

la ferme. Ils prirent leurs chambres au Gasthaus Briickenwaage où les Elders étaient descendus au printemps précédent. L'auberge était construite sur trois étages avec des volets verts autour des fenêtres où des bacs de géraniums rouges avaient été installés.

Bien qu'ayant peu dormi dans le train de nuit, Elders et Welch voulaient aller à la ferme aussitôt que possible dans cette matinée ensoleillée. Après avoir déchargé la voiture de leurs bagages qu'ils montèrent dans leurs chambres, les trois hommes reprirent la route sinueuse des collines qui traversait des vergers de poiriers et des prairies jusqu'à Schmidruti.

Assis sur la banquette arrière, Welch regardait le paysage tout en pensant aux diverses informations qu'il lui faudrait recueillir sur les sites depuis la configuration des forêts entourant les traces d'atterrissage jusqu'aux distances séparant les objets sur les photographies. Il se répétait constamment qu'il devait être attentif à ne pas surestimer ce qui apparaîtrait le moins évident. Il dit :

« Je désirais autant me faire une idée que vérifier des faits. Je voulais approcher intuitivement tous ces gens et, en même temps, prendre des mesures précises en me tenant au plan que nous avions décidé préalablement. »

Tout comme à l'automne précédent lorsque Stevens était venu à la ferme et au début du printemps où les Elders l'avaient accompagné, il y avait là des jeunes gens venus de tous les coins d'Europe à pieds ou à moto, qui avaient planté leurs tentes un peu partout autour de la ferme, certains s'étant même installés dans le grand champ d'herbe, en contre-bas de la mare à canards. On était à présent en plein été et il faisait doux et chaud ; le nombre de campeurs avait considérablement augmenté. D'autres, la plupart étant plus âgés, étaient venus en voiture et dormaient dans de simples et petites chambres à la Freihof, le long de l'allée de Schmidruti. Verena Furrer, la propriétaire au visage de chérubin de la Freihof disait que

vingt-cinq pour cent de sa clientèle estivale était constituée par des gens venant rendre visite à Meier. Quelques Français, disait-elle, mais surtout des Allemands ainsi que des Autrichiens, des Américains, beaucoup de Suédois et quelques Hollandais.

Lorsqu'ils arrivèrent, ils trouvèrent Meier qui les attendait sur le devant de la ferme. Il portait à présent une barbe frissonnante et rousse par endroits. En lui serrant la main, Welch le regarda droit dans les yeux comme Elders l'avait fait auparavant, mais il ne vit ni ne perçut aucun signe particulier de magnétisme ou de déjà-vu. Il eut seulement l'impression d'avoir à faire à « un homme terrien désirant une vie simple ». Il dit ensuite :

« Il semblait être au beau milieu de quelque chose qu'il ne pouvait contrôler, quelque chose dont il tirait un enseignement. »

Welch remarqua tout de suite que Meier n'était pas quelqu'un d'avide. Bien qu'étant très cordial avec Welch, il semblait être en même temps tout à fait indifférent à lui. Welch s'aperçut avec le temps que cette indifférence se retrouvait parmi tous les gens de la ferme.

« Je m'attendais à ce qu'on m'explique des tas de choses - en d'autres termes, je pensais que j'allais rencontrer des gens très enthousiastes s'efforçant de me faire comprendre des aspects précis ou encore des motivations supérieures - ou bien, au contraire, à être entouré de personnes voulant cacher quelque chose. A la place, c'était comme si nous n'étions même pas là. Les gens répondaient à nos questions lorsque nous en posions et avaient des relations personnelles avec nous sans aucune réaction particulière vis-à-vis des raisons de notre présence sur place.

Bien que Welch ait eu de nombreuses questions à poser à Meier, il avait déjà décidé qu'il n'en tirerait pas grand chose. L'histoire résidait en fait dans ce que les témoins avaient pu

voir et aussi sur les sites même des contacts. Meier n'était en fait que le focalisateur de toute cette aventure ; ce n'était pas lui qu'il fallait questionner mais il était celui à propos de qui il fallait poser des questions aux autres. Welch était plus intéressé pour aller sur les sites ou s'entretenir avec la station climatique locale que de discuter avec Meier.

La procédure de vérification qu'ils avaient choisie consistait pour chacun d'eux, à partir d'une photographie de 7,5 x 12,5 cm d'un site, à localiser avec précision l'endroit d'où celle-ci avait été prise et de faire des mesures. Welch leur avait dit : « Mesurez les distances, les hauteurs, les largeurs des arbres et même la hauteur des brins d'herbe. Notre façon d'investiguer consiste à rechercher les moindres détails sur chaque site.

A partir de cet après-midi et pendant plusieurs jours, ils se rendirent avec Meier sur quatre sites. En y allant, Welch s'aperçut tout de suite des problèmes qui allaient s'opposer aux théories qu'ils avaient formulées à Phcenix. Certains sites étaient perchés, accessibles en été bien que difficiles à rejoindre en voiture. Et pourtant Meier avait pris beaucoup de ses photographies en fin d'hiver et au début du printemps, alors que la neige recouvrait les chemins ou fondait en les transformant en boue.

Welch se souvint avoir dit : « C'est là que les théories commencèrent à ne plus tenir la route ».

Après un court temps passé sur le premier site, Welch s'aperçut d'un autre problème similaire, une de ces nombreuses expériences qu'il ne tarda pas à cataloguer sous le terme générique de « circonstances grossières ». Une « circonstance grossière » était, en général, une observation simple corroborant légèrement l'histoire de Meier. Chacune la confirmait séparément, mais lorsque l'on considérait leur totalité, cela faisait surgir une histoire curieuse rajoutant encore au mystère.

Ce que Welch nota sur ce premier site, mais aussi sur tous les autres par la suite fut ceci : à partir du moment où ils sortaient de la voiture, commençaient à marcher sur le site et à prendre des mesures, il ne se passait pas moins de vingt minutes avant que quelqu'un ne vienne leur demander qui ils étaient, ce qu'ils faisaient, ou pourquoi ils étaient là. Ou bien quelqu'un arrivait et simplement les observait en silence. Welch se rendit un jour sur un site qu'il pensait être retiré, mais dut se rendre à l'évidence que celui-ci n'était séparé que d'une centaine de mètres d'une ferme. Et c'était pourtant là que Meier avait pris des photographies.

En allant à ce site proche d'une ferme, Elders, Welch et Stevens qui roulaient sur une route secondaire, avaient croisé une autre voiture. Un peu plus tard, lorsque Meier indiqua à Stevens de prendre un étroit chemin allant jusqu'au site, l'autre voiture fit demi-tour, les suivit puis s'arrêta. Ses occupants les observèrent marchant entre les arbres en prenant des mesures pendant presque tout le temps où ils restèrent sur le site. Welch avait dit ensuite :

« Au début, nous pensions que tous ces sites étaient isolés et qu'il s'agissait d'endroits où l'on aurait pratiquement pu faire n'importe quoi sans être vu ni dérangé pendant un long moment ; et que l'on pouvait accéder à ces sites incognito. Ce facteur fut, lui aussi, expédié au registre des pertes.

Welch se procura les annales météoroligues, pensant qu'elles pourraient confirmer ou mettre en doute l'image du ciel que l'on voyait sur les photographies. «Par exemple, le 8 Août 1975 était-il un jour nuageux ? avait-il dit. Ce serait drôle d'apprendre que cette photographie où l'on voit rouler de gros nuages orageux n'a pas été prise en Août 75 ». Bien que n'ayant trouvé aucune incohérence, Welch s'aperçut que, bien souvent, les rapports météorologiques pouvaient induire en erreur. La plupart des sites étaient dans les collines où le temps pouvait changer en quelques minutes. Et ayant lui-même expérimenté

quelques changements soudains, Welch put considérer les sources météo de la station la plus proche donnant pour cette période-là à la fois une température et un ciel chargé. Il avait dit:

« Le temps n'est pas fiable, en particulier à Hasenbol. On peut rester là pendant une heure et il n'y a aucun changement, le ciel est bleu. D'autres fois, cela change très vite, d'un beau soleil à de gros nuages avec de la brume, puis la pluie et un brouillard épais comme s'il allait se mettre à neiger et à geler, puis une brise se lève d'un coup et tout est emporté. C'est comme si sans bouger d'un pouce, on traversait trois ou quatre climats différents. Et cela soulève une autre question à laquelle nous n'avions pas songée : la grande difficulté de monter des moyens de trucage sur ce genre d'endroit à cause du temps. Il n'est pas possible de s'en rendre compte si l'on ne reste que cinq minutes sur ces sites ; il faut y rester un certain temps. »

Un des points ayant capté l'attention de Welch dans ses notes était la profondeur du précipice que l'on voyait derrière les arbres sur les photos d'Hasenbol. Il avait formulé plusieurs théories sur la façon dont Meier aurait pu s'y prendre pour que l'on y voit le vaisseau pratiquement au milieu des branches de ce grand arbre dénudé. Ils grimpèrent sur ce site, tard dans l'après-midi. Welch y découvrit un piton herbeux en direction du coucher du soleil et, tout au loin, une chaîne de sommets. Lorsqu'il s'approcha de l'arbre au bord du piton et vit le terrain abrupt qui roulait et roulait jusqu'au fond de la vallée, ses théories se « volatilisèrent en un clin d'œil ».

L'arbre était à 47,3 mètres de l'endroit où Meier avait pris sa photo. En mesurant le tronc de l'arbre sur place et sa dimension sur la photo, une rapide règle de trois lui permit d'établir les dimensions du vaisseau. Il avait expliqué : « C'est une des erreurs les plus fréquentes lorsque l'on essaie de truquer une image. La dimension du vaisseau ne pouvait tout

simplement pas être celle qu'ils disaient, compte tenu des autres objets apparaissant sur l'image ».

D'après leurs mesures, le vaisseau près de l'arbre d'Hasenbol devait faire environ six mètres trente de diamètre comme Meier l'avait toujours dit. Welch avait rajouté :

« Nous avions émis plusieurs théories à cette époque et nous voulions les appliquer aux circonstances de la situation en observant de très près les sites et en faisant des mesures. Mais lorsque l'on se trouve sur un site et qu'on le compare avec sa photographie, on a une idée précise des perspectives. Par un simple coup d'œil, on s'aperçoit que l'on n'est pas en face d'amateurs, à cause de la nature du terrain, de la topographie, du vent et même des lois suisses. Le pays est si petit et les avions qui passent au-dessus de ces collines de deux cents à trois cents mètres de haut font des loopings et des acrobaties aériennes à cette altitude. Et ainsi, il y avait une multitude de petits points techniques de ce genre qui montraient qu'aucune explication simple ne saurait suffire.

A présent... voici les conditions dans lesquelles ces photographies d'Hasenbol avaient été prises. Il faisait très froid avec des vents puissants et une bonne couche de neige au sol. Nous, nous y étions pendant l'été et il était difficile d'accéder à l'endroit car il y avait beaucoup de boue et le chemin était très glissant. Considérons à présent que nous passions à côté de cette ferme par une fin d'après-midi d'hiver. N'importe qui se trouvant dehors à un moment pareil semble plutôt inhabituel et les gens du coin sont plutôt du genre impossible. Bon, arrive maintenant un homme sur une mobylette qui va traverser la prairie de cette ferme et grimper vers le piton, par un temps pareil... avec le vent et la neige ; et, il va devoir faire face à tous ces problèmes techniques, par-dessus le marché ! »

Toujours présent, bien que beaucoup plus subtil que les difficultés du terrain ou la curiosité d'étrangers, un aspect suggérant à Welch que le trucage des photographies aurait été

impossible, commença à s'insinuer en lui au fur et à mesure qu'il allait visiter de nouveaux sites. Il se concentra finalement sur ce qu'il avait senti dans l'air : l'humidité ; celle-ci était forte, pesante et invisible, sauf pour un objectif de caméra. La Suisse est un pays humide ce qui, assurément, participe beaucoup à sa beauté. Un gros objet pouvait être photographié plusieurs fois en quelques secondes et l'atmosphère demeurerait identique tout au long de ces images. Une maquette, quelle que soit sa taille, demandait à être repositionnée, ce qui pouvait prendre une heure ou davantage. Dans ce laps de temps, l'environnement se transforme. Welch avait dit : « Le temps était si changeant que, dans l'espace de quinze minutes, il pouvait passer d'une visibilité très claire à une opacité très grande, un brouillard épais. Ce seul facteur aurait, à lui seul, rendu fou un photographe essayant de truquer ses clichés. Il y aurait eu beaucoup trop de « bleuissement ». Et puis, il fallait du temps, parce que, s'il s'agissait vraiment d'une maquette, il aurait fallu la lancer quatre ou cinq fois avant de réussir une prise de vue, ou encore la suspendre ou jouer avec un certain temps. Avec le vent, l'humidité et une douzaine d'autres facteurs, on avait de quoi devenir fou. Pour faire des trucages, il faut du temps. Et la seule chose dont, de toute évidence, Meier ne disposait pas lorsqu'il allait sur un site, était bien le temps ».

Vers le milieu de l'année 1950, toute une coterie de personnes prétendirent non seulement avoir vu des vaisseaux spatiaux mais aussi avoir voyagé à leur bord et avoir eu de longues conversations avec leurs occupants. On les appelait les contactés et leurs histoires captivaient tellement l'imagination du public qu'ils firent échouer les plans de l'Air Force essayant de minimiser l'existence des soucoupes volantes. De la même façon, ils génèrent le peu de crédit dont jouissaient

quelques associations privées étudiant avec sérieux le phénomène des OVNI.

Les contactés, dont les plus notables étaient George Adamski, Truman Bethurum, Orfeo Angelucci, Daniel Fry et Howard Menger, disaient tous avoir été contactés par des « frères de l'espace » leur donnant une mission pour sauver le monde de l'avidité, de la corruption et de la bombe atomique. Les frères de l'espace les emmenaient à bord de leur vaisseau Vénusien, Saturnien, Jupitérien et Martien où ils rencontraient de jolies femmes et recevaient de nouvelles instructions de Orthon, Aura, A-la ou Neptune et où on leur parlait des conditions de vie idyllique existant sur d'autres planètes et auxquelles les humains pourraient aspirer. L'intérêt pour ces contactés était si grand à travers le pays que plus de cent cinquante clubs leur étant dédiés firent leur apparition. En 1954, le contacté George Van Tassel patronna la Convention de Giant Rock dans la Yucca Valley, en Californie, une foire carnavalesque où des contactés vinrent faire des conférences à propos de leurs expériences et vendre des souvenirs. Il y eut plus de cinq mille visiteurs.

Au cours de l'automne 1956, Menger, un peintre de trente-quatre ans aux cheveux noirs et frisés, avec un long cou et une pipe à la bouche, apparut à l'écran de l'émission « Tonight » de Steven Allen. Le journaliste Jules B. St Germain décrivit la scène dans l'« Argosy » de Novembre 1957. « La réaction du public qui, apprenant que Menger prétendait avoir voyagé à bord d'une soucoupe volante, allait de la moquerie à l'éclat de rire, se changea subitement en perplexité et en vif intérêt dès que l'homme se mit à parler. De l'amusement, la salle passa à un silence attentif ». Menger expliqua au public que quelque temps auparavant, les êtres de l'espace lui avaient appris à communiquer par télépathie et l'avaient emmené sur Vénus où il avait vu de « belles constructions en forme de dômes ». Il leur avait dit :

« J'ai voyagé dans l'espace à bord d'un vaisseau Vénusien. C'est un sentiment difficile à décrire, un sentiment de non-mouvement et de suspension dans l'espace. On m'a montré par un processus de téléprojection comment se passait la vie dans une cité sur Vénus. Ce n'était pas très différent de la nôtre, mais c'était plus ordonné, plus calme et plus beau. »

Il était aussi allé sur la Lune où il avait pu respirer sans grande difficulté. Il avait dit :

« La plupart des êtres qui m'ont contacté sont venus de Vénus mais quelques autres venaient de Mars et de Saturne. Certains d'entre eux vivent sur Terre parmi nous. »

Après les passages de Menger à la radio et à la télévision, des milliers de personnes vinrent chez lui à Highgate dans le New Jersey, à tel point que la police dut un jour intervenir pour débloquer un embouteillage devant sa maison. St Germain qui lui rendit visite à la fin de l'automne 1956 trouva trois cents personnes présentes au cours d'une seule après-midi.

Le public ne demandait pas de preuve et se contentait apparemment de la « sincérité » du contacté. Pour preuve de tout ceci, le père du « contactéïsme », Adamski, montra quelques dix-huit photographies, dont certaines n'offraient que des ombres et des points, et d'autres une obscure forme ayant les aspects d'une cloche qui était les roues du bas. Il avait également une empreinte de pied vénusien dans du plâtre de Paris et qui contenait un message codé. Les autres contactés avaient encore moins à montrer. Bethurum montra une note écrite en Français. Un contacté nommé Buck Nelson vendait pour cinq dollars des sachets contenant des cheveux d'une Vénusienne pesant cent quatre-vingt douze kilogrammes. Angelucci et Fry n'avaient que leurs paroles à offrir.

Comme Adamski, Menger avait des photographies, cinq. L'une d'elles montrait la forme sombre d'une femme devant un objet brillant et arrondi - une Vénusienne devant son

vaisseau, disait Menger. Il sortit aussi un disque dans le commerce qui s'intitulait « Le Chant de Saturne, une musique venant d'une autre planète ». Il écrivit un jour à une association d'OVNI : « Nous sommes fatigués des mystères, des commérages et des mauvaises rumeurs circulant à propos des chercheurs de soucoupes et des contactés. Il ajouta incidemment : Nous avons avec nous un scientifique qui fait des analyses qualitatives sur des légumes ramenés de la Lune ».

En Janvier 1957, le Major Donald Keyhoe, diplômé d'Annapolis et retraité des Marine Corps qui avait été autrefois l'aide mécanicien de Charles Lindbergh, fut nommé à la tête d'une groupe privé, le National Investigations Committee on Aerial Phenomena. Formé seulement quelques mois plus tôt, le NICAP se vantait d'avoir déjà douze mille membres dont de nombreux politiciens, des scientifiques et des militaires haut-gradés. Keyhoe installa le siège social du NICAP à Washington, D.C. et nomma au bureau central des personnalités importantes, dont le Vice-Amiral Roscoe Hillenkoetter, un de ses camarades de classe de la Naval Academy qui avait été le premier directeur de la CIA en 1947. Ayant l'intention d'introduire les OVNI dans l'arène politique, Keyhoe et d'autres membres du NICAP passèrent neuf cents fois à la radio et à la télévision entre 1957 et 1966.

Grâce à ses relations faciles avec l'armée, Keyhoe avait été au courant de beaucoup d'informations secrètes concernant la confusion de l'Air Force vis-à-vis des OVNI. Il savait que beaucoup de rapports provenaient de témoins excellents qui avaient parlé de choses fantastiques et qu'en dépit de leur manque de preuves tangibles, beaucoup d'analystes des renseignements considéraient l'explication interplanétaire comme probable.

S'appuyant sur cette information, Keyhoe avait publié de nombreux articles et ouvrages sur le sujet. En 1950, il en conclut que l'Air Force connaissait l'origine de ces splen-

dides vaisseaux mystérieux et que les discours officiels, « contrairement aux apparences » n'étaient « qu'une partie d'un programme précis qui préparait l'Amérique - et le monde - au secret des disques ». Sept ans plus tard, si l'Air Force avait un secret, elle le gardait toujours.

En tant que chef du NICAP, Keyhoe déclara sa guerre sur deux fronts : l'Air Force qui considérait les OVNI comme affaire classée et la « frange des lunatiques » corrompant les études sur les OVNI à travers des investigations illégitimes. Trop de gens se mettaient en travers du NICAP à cause de ces fous qui étaient allés sur Vénus et qui avaient mangé des « pommes de terre de l'espace ». Bien qu'il fût convaincu que les OVNI étaient d'origine extraterrestre, il refusait la carte de membre à quiconque prétendait avoir eu des contacts avec leurs occupants.

Une des nombreuses lettres qu'il expédia aux contactés fut adressée à Howard Menger ; il lui écrivait : « Nous avons été informés qu'au cours de vos conférences et en d'autres occasions, vous avez prétendu que ce Comité cautionnait vos dires et points de vue, y compris vos rencontres et vos entretiens avec des êtres de l'espace et vos voyages sur la Lune. Ce courrier est pour vous informer que ce Comité ne cautionne en aucune façon ni vos prétentions, ni celles de qui que ce soit ».

Tout en combattant les stigmates des contactés, Keyhoe se battait aussi contre l'armée de Capitol Hill en poussant le Congrès à écouter parler des OVNI. Il envoyait des lettres, faisait des discours et procurait de nombreuses informations aux membres du Congrès, en en impressionnant beaucoup d'entre eux grâce à la qualité et la quantité des faits qu'il leur présentait. Mais à chaque fois que ses efforts commençaient à porter leurs fruits dans le lobby du Sénat ou du Congrès, où un sous-comité consentait à tendre une oreille à ces histoires d'OVNI, l'Air Force, par un moyen quelconque, parvenait à convaincre un ou deux membres que l'ensemble du phénomène OVNI s'auto-alimentait pour la seule raison que le public avait un appétit insatiable pour le fantastique. « Les écoutes congressistes, leur disaient-ils, feraient mieux de rendre à ce sujet toute sa dignité qui était sans commune mesure avec tout le tapage dont il était l'objet ».

Ce qui était le plus curieux fut un communiqué de l'Air Force disant que les OVNI étaient inoffensifs. Le pays était en sécurité.

Cependant, Keyhoe considérait qu'il avait beaucoup de preuves montrant que quelque chose se tramait et que l'Air Force avait non seulement été incapable de résoudre le problème, mais avait fait des « déclarations contradictoires et mensongères induisant en erreur » les membres du Congrès et le public. Keyhoe était persuadé que l'Air Force cachait ce que son éditeur avait appelé « la plus grosse affaire depuis la naissance du Christ ». Il proposa donc de jouer carte sur table au cours d'une rencontre devant le House Subcommitte on Space Problems and Life Sciences où le NICAP et l'Air Force montreraient des preuves de l'existence de vaisseaux « supérieurs » pilotés ou contrôlés par des êtres extraterrestres, à la suite de quoi le NICAP répondrait aux questions de l'Air Force, puis l'Air Force répondrait à celles du NICAP. Dans le cas où le sous-comité tomberait d'accord avec le NICAP, Keyhoe demanderait que soit levé le secret sur l'ensemble du phénomène.

Dans le cas où les preuves apportées par Keyhoe ne convaincraient pas le sous-comité, toute l'organisation du NICAP serait entièrement dissoute.

Cependant, avant même d'établir un calendrier pour organiser cette rencontre, un membre du sous-comité eut une conversation privée avec quelqu'un de l'équipe du Blue Book qui l'amena à la conclusion qu'une telle rencontre n'avait aucune raison d'être. Le chef du sous-comité attaqua en retour Keyhoe pour « intention malicieuse à rencontre d'un grand dé-

partement des armées ». Il qualifia la proposition de Keyhoe de « plan de pacotille en vue de discréditer l'Air Force ».

Mais le conseiller particulier attaché à l'Air Force sur le Projet Blue Book, le Docteur Allen Hynek avait secrètement insisté avec force pour que le phénomène OVNI soit étudié en profondeur par l'Air Force. Bien qu'il pût expliciter la plupart des quinze mille cas qui avaient attiré son attention, il écrivit dans le Saturday Evening Post en 1966 que « plusieurs centaines de ceux-ci demeurent énigmatiques, dont vingt-cinq sont totalement déroutants ».

Tandis que Keyhoe menait sa guerre dans les couloirs du Congrès pendant la fin des années cinquante et le début des années soixante, le public vit de moins en moins d'objets mystérieux volant dans les airs. Les corps constitués diminuèrent leurs pressions sur les membres du Congrès pour que ceux-ci donnent des réponses et les rapports arrivant au Projet Blue Book devinrent si peu nombreux que Hynek lui-même pensa que le phénomène disparaissait. Puis au cours d'une nuit de Mars 1966, quatre-vingt-sept jeunes filles du collège co-éducationnel de Hillsdale, dans le Michigan, virent s'élever d'un marécage situé à quelques centaines de mètres de leur dortoir, une lueur de clignotements rouges, jaunes et verts.

Ayant à peu près la dimension « d'un ballon de football », la lueur sembla tout à coup voler dans la direction du dortoir. Elle s'arrêta, puis repartit au-dessus du marais où elle resta à planer. Le directeur de la Défense civile du district regarda l'objet avec ses jumelles pendant trois heures. A cent kilomètres de là, la nuit suivante, une douzaine de personnes dont plusieurs officiers de police observèrent un autre objet s'élever d'une mare située sur une ferme de Dexter, dans le Michigan. L'objet s'arrêta à environ trois cents mètres, plana pendant quelques minutes, puis s'en alla. Un fermier et son fils s'étaient approchés de l'objet, jusqu'à environ quatre cent cinquante

mètres et avaient entendu, au moment où celui-ci était parti le bruit d'une balle qui aurait ricoché.

On envoya des reporters au milieu de cette frénésie et l'Air Force dépêcha Hynek pour une enquête sur place. Mais lorsqu'il arriva sur le campus de Hillsdale, il lui fut très difficile de retrouver les témoins. Des journalistes en quête de reportages avaient écume le campus et la ferme, et l'émotion était si forte que même la police voyait des soucoupes volantes dans tous les coins. Le chef du Blue Book téléphona à Hynek dans le Michigan pour lui dire de tenir le coup face à cette foule de journalistes évoluant au milieu de cette communauté au bord de l'hystérie et de rédiger un texte sur les causes de ces deux visions. Mais Hynek n'avait rien à dire car il n'avait aucune idée sur ce qui avait provoqué ces lueurs.

« A la recherche d'une explication pour justifier ces deux événements, écrivit-il en 1966 dans un article du Saturday Evening Post, je me souviens d'un appel téléphonique venant d'un botaniste de l'Université du Michigan qui attira mon attention sur les feux des « gaz de marécages ».

Trois jours après le début de son enquête, Hynek se trouvait à la conférence de presse la plus importante qui ait eu lieu au monde au Détroit Press Club. Au milieu du brouhaha et des tiraillements des cameramen et des journalistes-radio, Hynek avait prononcé ces mots : « gaz de marécages ». Ce qu'il avait voulu dire par là était que ce gaz rare connu pour exploser en petites flammes quelquefois au-dessus du sol était une cause « possible » de ces visions ; mais à peine ces deux petits mots étaient-ils sortis de ses lèvres que la conférence de presse fut couverte par les clameurs des journalistes qui s'étaient précipités sur les téléphones.

Hynek et l'Air Force furent traités de fous. Pas une seule personne parmi la centaine de témoins ayant vu les lumières n'accepta l'explication. Le directeur de la Défense civile dit que les lumières clignotantes qu'il avait observées cette nuit-

là aux jumelles pendant trois heures provenaient d'une façon absolument évidente « d'un véhicule quelconque ».

Le leader de la minorité au Parlement, Gerald R. Ford, critiqua sévèrement l'Air Force pour ses « réponses désinvoltes » aux visions du Michigan et demanda au Congrès une enquête complète sur les OVNI. Dix-sept jours plus tard, pour la première fois depuis dix-neuf ans que le phénomène OVNI avait commencé, le House Armed Services Committee ouvrit une audience publique sur celui-ci.

Dans une interview du *OMNI* Magazine de 1985, Hynek dit : « A partir de là, je commençai à me demander quand j'allais être scientifiquement honnête et dire simplement que je ne savais pas ce qu'étaient ces lumières et qu'elles demandaient des recherches plus approfondies ».

Au cours d'une audience au Congrès le 5 Avril 1966, le Secrétaire de l'Air Force, Harold D. Brown, révéla qu'un groupe « ad hoc » de scientifiques appelé le O'Brien Panel avait secrètement convenu de revoir le problème des OVNI six mois plus tôt. Leur conclusion avait été que les visions d'OVNI avaient une valeur scientifique potentielle et que l'Air Force devrait rajouter au Blue Book des équipes de scientifiques sélectionnés dans diverses universités qui pourraient se mobiliser rapidement, rassembler des données fraîches et les évaluer en détails. Cependant, étant donné le petit nombre de rapports et le désintérêt croissant de la part du public, l'Air Force n'avait reçu aucune pression pour suivre les recommandations du O'Brian Panel et donc, n'avait pas bougé. A présent, avec la couverture de presse sur les récents événements dans le Michigan, le public se passionnait à nouveau, et avec la pression du Congrès sur l'Air Force pour fournir des réponses, le Secrétaire Brown dit au House Armed Services Committe que l'Air Force allait immédiatement commencer une recherche en dehors de l'armée pour regrouper des équipes scientifiques qui étudieraient le problème des OVNI.

Le sujet soulevait tellement d'incompréhensions et d'émotions que plusieurs Universités telles que Harvard, M.I.T., University of North Carolina et University of Carolina refusèrent d'y travailler. Après des mois d'enquêtes, le Bureau des Recherches Scientifiques de l'Air Force offrit finalement la somme de trois cent treize mille dollars au Docteur Edward Uhler Condon de l'Université du Colarado pour diriger l'ensemble des recherches avec l'aide de consultants spécialisés et une équipe de douze personnes dont la moitié étaient des scientifiques et des psychologues. Ce qui fut appelé le Comité Condon demeure l'épisode le plus controversé des quarante années de l'histoire des OVNI.

Condon qui était un physicien remarquable avait à présent soixante-huit ans. Il avait été autrefois président de l'Association Américaine pour le Développement des Sciences et député-director du très secret Manhattan Project de Los Alamos où il mit au point plusieurs pièces nécessaires au montage de la bombe A. Il avait aussi travaillé en tant qu'instrumentiste dans la mise au point des radars. Ses talents en tant que scientifique étaient aussi bien reconnus par l'Air Force que par la communauté scientifique et sa réputation pour remuer les autorités gouvernementales (il avait été un des rares à mater le jeune Richard Nixon et le House Un-American Activities Committee) semblait assurer une bonne audience au phénomène OVNI.

Mais en Septembre 1966, deux semaines avant la première réunion du comité, Hynek dîna avec Condon. Par la suite, dans l'interview à *OMNI*, Hynek raconta qu'il se souvenait de ce scientifique connu comme quelqu'un « d'assez nettement négatif » vis-à-vis des OVNI. Lorsque Hynek rendit visite aux bureaux du comité, il y rencontra le coordinateur du projet, Bob Low, qui était en train d'écrire sur un tableau les têtes de chapitres et les conclusions de ce rapport dont les recherches n'avaient pas encore commencé et qui ne seraient

pas terminées avant deux années. Les expériences antérieures de Hynek concernant les relations avec les deux hommes qui dirigeaient ce projet se montrèrent prophétiques.

Bien que sous l'injonction du Congrès, l'Air Force eût mis au point le Comité Condon pour faire des recherches sur la controverse que suscitaient les OVNI, au bout de quelque mois ce Comité ne fit qu'accroître encore la confusion. En Janvier 1967, Condon s'adressant à une confrérie scientifique honoraire leur dit :

« Il va dans mon inclination du moment de recommander au Gouvernement de se retirer de tout ceci. Mon point de vue actuel est qu'il n'y a rien à en tirer. »

Puis, d'après le Star-Gazette d'Elmira, New-York, il sourit et rajouta :

« Mais je suis supposé ne pouvoir donner de conclusion que d'ici un an. »

Condon, qui était un conteur au pouvoir hypnotique, adorait tourner autour du pot et maintenait ses auditeurs dans un état proche de l'hystérie en donnant des preuves que lui avait fournies la frange des lunatiques avec qui il était en relation grâce à son rôle de chef du Comité. Par exemple, arriva un jour, au bureau du Comité, un homme bien habillé, d'environ cinquante ans qui, sortant d'une Cadillac avec chauffeur, se fit annoncer sous le nom de « Sir Salvador », agent du Troisième Univers (le Deuxième Univers étant habité par des ours). Il venait de demander trois milliards de dollars pour la construction d'un terrain d'atterrissage et d'un espace de gardiennage pour recevoir des vaisseaux du Troisième Univers essayant de venir sur la Terre.

D'après l'ouvrage « UFOS ? Yes ! » que publia en 1969 le Docteur David Saunders, psychologue au sein du Comité Condon, Condon entreprit des recherches sur ce Sir Salvador et découvrit qu'il avait été récemment relâché d'un hôpital psychiatrique. Néanmoins, Condon déposa un rapport en

bonne et due forme auprès des autorités de Washington. Lorsqu'un homme de l'Ontario-Californie donna le jour et l'heure d'un atterrissage imminent à Bonneville Sait Flats, Condon prévint aussitôt le gouverneur de l'Utah et envoya un enquêteur qui attendit en vain pendant deux heures avec des policiers de l'Utah Higway Patrol et un groupe de musiciens. En Septembre 1967, le Rocky Mountain News de Denver rapporta une citation de Condon qui disait : « Il se peut que le vingt-et-unième siècle meure de rire quand il regardera toutes les choses que nous avons faites. Ceci (les recherches sur les OVNI) pourrait bien en être une ».

Condon ne mena pratiquement aucune enquête par lui-même sur tous ces cas perplexes et parlait très rarement des progrès des recherches avec l'équipe. En fait, les différents membres du Comité ne le voyaient presque jamais. Et Low, qui dirigeait le projet lorsque Condon était absent, se refusait à faire faire des enquêtes sur des cas considérés comme potentiellement importants par les autres membres de l'équipe. En même temps, il s'occupait à des recherches que les autres considéraient comme inutiles. Au cours d'un voyage en Europe où il était supposé faire des recherches sur les OVNI, Low passa le plus clair de son temps en Ecosse à étudier le monstre du Loch Ness. D'après le livre de Saunder, Low « expliqua par la suite que cette étude était en relation avec les OVNI car, dans la mesure où ni le monstre ni les OVNI n'existaient vraiment, il était intéressant de voir comment les anglais étudiaient quelque chose qui n'existait pas. »

A cause de ses propres expériences scientifiques, Hynek anticipa sur le comité en disant qu'il trouverait les OVNI « d'intérêt national » et que le comité recommanderait au Congrès de créer une commission d'étude sur « les nombreux cas reconnus scientifiquement vrais ». Dans une lettre destinée à Condon datée de Janvier 1967, il lui disait : « Il y a aujourd'hui un si grand nombre de scientifiques qui ont

éprouvé un intérêt « souterrain » pour les OVNI que je suis tenté d'organiser de la façon la plus libre possible un « Collège Invisible de Scientifiques Intéressés ».

Mais, au fur et à mesure que les mois passaient, Hynek et les autres qui étaient en relation avec le comité s'aperçurent que Condon et Low faisaient des difficultés avec des rapports qui étaient, à l'évidence, tout à fait explicites. Condon continuait à faire des blagues en public sur les contactés en donnant l'impression que ce genre d'histoires constituait le fer de lance des faits concernant les OVNI. Et Low était beaucoup trop prompt à préciser combien les cas les plus simples n'étaient en fait que des phénomènes astronomiques ou de mauvaises identifications d'objets déjà connus. Les chercheurs d'OVNI savaient cela depuis des années ; ils désiraient des explications concernant les cas difficiles.

Puis, au cours de l'été 1967, un des scientifiques de l'équipe découvrit un mémorandum écrit par Low en Août 1966, juste avant que l'Université ne signe le contrat avec l'Air Force. Low avait intitulé le mémo « Quelques Pensées sur le Projet OVNI » et l'avait expédié à des responsables universitaires. Il avait noté dans son mémo que parmi les scientifiques universitaires, plusieurs d'entre eux évitaient ce projet parce qu'ils se devaient d'être objectifs, ce qui signifiait d'admettre la possibilité de l'existence des OVNI. Low condensait leurs sentiments en écrivant : « Il n'est pas respectable de considérer avec sérieux ce genre de possibilité ». Low avait cependant une réponse à donner ; il écrivait : « La ruse serait, me semble-t-il, de décrire le projet de telle façon que le public puisse le considérer objectif et qui, en même temps, serait perçu par la communauté scientifique comme une étude issue d'un groupe de non-croyants faisant leur maximum pour être objectifs tout en n'ayant pratiquement aucune attente de trouver une soucoupe ». Une façon de réussir une telle présentation, suggérait-il, serait d'insister sur les enquêtes de maquillage psychologique concernant toutes ces personnes prétendant avoir vu des OVNI et de descendre les preuves physiques.

Le Docteur Norman Levine, qui était l'électricien du groupe, et Saunders se sentirent tellement offensés par le mémo de Low qu'ils le firent parvenir à Donald Keyhoe qui le montra à un éminent scientifique extérieur au Comité. Condon se défendit en accusant Saunders et Lévine « d'incompétence ». Deux semaines plus tard, le 15 Février 1968, Mary Louise Armstrong, l'assistante administrative de Low, démissionna en donnant pour raison «un manque de confiance quasi unanime » vis-à-vis de Low, et en précisant que Low « avait montré très peu d'intérêt pour dialoguer avec les enquêteurs et pour lire leurs rapports ». Elle n'arrivait pas à admettre comment la plupart des scientifiques avaient pu « donner des conclusions aussi radicalement différentes » que celles de Low et rajoutait qu'il existait « un assez grand consensus parmi les membres de l'équipe considérant que la quantité de données sur les OVNI était largement suffisante pour impliquer des recherches supplémentaires... »

Elle continua : Ainsi que Bob aimerait le faire, me semble-t-il, pour affirmer dans notre rapport final que même s'il ne nous est pas possible de prouver l'existence de « EU », il ne serait pas davantage correct de prétendre qu'il n'y a pas non plus de preuve suggérant son existence. Je ne comprends pas comment il peut dire une telle chose alors que ceux qui ont creusé toutes ces informations pensent que c'est faux... Je ne crois pas qu'il serait indélicat de notre part de dire en conclusion que Bob n'est pas un bon représentant de notre groupe. »

D'autres membres démissionnèrent aussi et un article fut publié dans « Look » le 14 Mai 1968 qui exposait publiquement les problèmes existant au sein du Comité Condon et promouvant une nouvelle enquête. Le 29 Juillet 1968, alors que le Comité Condon commençait ses opérations et rédigeait son rapport final, Hynek, le Docteur Cari Sagan et quatre autres

scientifiques dont le Docteur James Me Donald témoignèrent devant le House Committee on Space and Astronautics.

En quelques années, Jim Me Donald était devenu le meilleur défenseur des études sur les OVNI. Grand, maigre et dynamique, il avait une très bonne mémoire visuelle. Sa voix portait bien davantage que celle de Hynek. David Michael Jacobs, dans son ouvrage The Controversy over Unidentified Flying Objects in America, rapporta qu'à la première rencontre de Me Donald et de Hynek en 1967, Me Donald était entré dans le bureau de Hynek et s'était appuyé sur son bureau en s'exclamant : « Comment avez-vous pu rester assis sur cette information pendant tant d'années sans en alerter la communauté scientifique ? »

Diplômé d'une maîtrise de la MIT et d'un doctorat de philosophie de la Iowa State University, Me Donald dirigeait l'Institut des Sciences Atmosphériques de l'Université d'Arizona. Très respecté, il avait fait des recherches intensives sur la formation des nuages, le ralentissement des cyclones et les problèmes d'ozone causés par les émissions de SST.

Bien qu'il eût découvert le domaine des OVNI beaucoup plus tard que Hynek, il considérait leur étude comme « le plus grand problème scientifique de l'époque », en rajoutant « nous ne savons rien d'eux parce que nous nous en sommes moqués ».

Au cours de son témoignage devant la House Committee on Space and Aeronautics, Me Donald avait dit :

« Mon opinion actuelle, qui se base sur deux années d'études attentives, est que les OVNI sont probablement à l'origine de missions extraterrestres consistant en ce que l'on pourrait appeler de la « surveillance ». En fait, je dois dire, afin que cela soit consigné, que je considère qu'aucun autre problème, à l'intérieur de votre juridiction, n'est comparable à celui-ci du point de vue scientifique et de celui de l'importance nationale. Je sais que ce que je dis est lourd de conséquence mais je le dis à dessein ».

Hynek dit au comité qu'il n'y avait que deux points qui tendaient à rendre les scientifiques réticents vis-à-vis des OVNI : le premier était le manque de données sûres (l'Air Force intéressée uniquement par la sécurité nationale ne s'était pas préoccupée d'amasser suffisamment de données) ; le deuxième était tout le côté sensationnel qui entourait les OVNI et les contactés dans les journaux et les revues. Entre les deux, avait ajouté Hynek, la communauté scientifique naviguait dans la mauvaise compréhension des informations sur les OVNI et celle-ci était devenue « tenace et très répandue ».

Chacun des experts qui témoignèrent devant le comité recommandèrent que d'autres études scientifiques soient menées sur le sujet. Le comité décida donc d'ajourner la séance et d'attendre le rapport final du Comité Condon.

Le 15 Novembre 1968, le Comité Condon rendit un document de mille quatre cent quatre-vingt cinq pages. Il avait étudié quatre-vingt onze cas, chacun étant listé dans un ensemble de cinq catégories : témoignages visuels astronautiques, témoignages optiques et radar, anciens cas, cas nouveaux et preuves photographiques.

Le Docteur Franklin Roach, qui était astronome et professeur d'astro-géophysique, avait rédigé le chapitre intitulé « observations visuelles d'astronautes américains ». Consultant auprès de la NASA, Roach avait été chargé des programmes d'expériences des astronautes à bord des vols spatiaux Mercury et Gemini. Après avoir examiné dix des cas de visions les plus intrigants, Roach n'était parvenu qu'à en expliquer sept d'entre eux. Il avait écrit que « les trois cas inexpliqués qui avaient été glanés à travers un grand nombre de rapports, demeuraient un défi pour l'analyse. Le plus étonnant était le premier cas de la liste, un objet vu en plein jour présentant des détails tels que des bras (des antennes ?) sortant du corps du véhicule avec un angle d'extension remarquable. Si la liste qu'avait établie le NORAD concernant les objets à proximité

du vaisseau spatial GT-4 était complète - et tout laissait penser qu'elle l'était -, il fallait trouver pour ce cas une explication rationnelle. Dans le cas contraire, il nous faudra mettre ce cas dans la rubrique des non-identifiés ».

Le physicien Gordon Thayer avait écrit le chapitre « Témoignages optiques et radar » et l'avait conclu en disant qu'un cas survenu à Lakenheath en Grande Bretagne en 1965 était « le cas le plus étonnant et le plus inhabituel qui avait été repéré sur un écran-radar. Le comportement apparemment rationnel et intelligent de l'OVNI suggérait l'utilisation d'une technologie d'origine inconnue qui seule pouvait permettre d'envisager une explication probable ».

Deux des photographies examinées par l'astronome et photo-analyste, le Docteur William K. Hartmann, avaient été prises par un fermier de Me Minnville en Oregon, en 1950. Hartmann et son équipe analysèrent les négatifs d'origine et trouvèrent aussi l'enregistrement d'une discussion avec le fermier. Hartmann avait conclu :

« Ce cas est un des rares dans lequel tous les facteurs de recherche... paraissent confirmer l'assertion qu'un extraordinaire objet volant de forme circulaire, métallique, argenté et d'un diamètre de plusieurs dizaines de mètres a été observé par deux témoins.

On ne peut pas affirmer absolument que cet objet a été fabriqué. Il y a cependant quelques facteurs physiques comme la précision de mesures photométriques faites sur les négatifs d'origine qui semblent contredire l'idée d'une fabrication. »

Hartmann avait remarqué que deux pour cent des cas où une photographie était en jeu « semblaient bien représenter des objets non-identifiés ou non identifiables aéroportés, c'est-à-dire des OVNI. Ceci, écrivait Hartmann, n'est pas incompatible avec l'hypothèse que des vaisseaux inconnus et extraordinaires aient pénétré l'espace aérien des Etats-Unis. »

De nombreuses conclusions de cas étaient rédigées ainsi : « Si ce rapport est exact (il avait été rédigé par six officiers de l'Air Force et confirmé par les systèmes-radar au sol et aéronautiques) il décrit un phénomène bizarre, inconnu et étonnant qui, en l'absence d'informations complémentaires, doit être considéré comme non identifié ». On trouvait aussi : « Prenant en considération la grande crédibilité de l'information ainsi que l'aspect cohérent et continu des comptes-rendus, auquel il faut ajouter une grande « étrangeté », il représente certainement un des incidents dans le domaine des OVNI le plus dérangeants connus à ce jour ». Il y avait aussi : « En conclusion, bien que des explications naturelles ou conventionnelles ne puissent être de règle, leur probabilité paraissent faibles dans ce cas présent et la probabilité qu'au moins un OVNI soit réel semble tout à fait envisageable ».

Condon qui enquêta sur très peu de cas et qui parlait rarement avec les membres de son équipe à propos de leurs recherches, écrivit la conclusion du rapport ; celle-ci disait : « Aucune preuve directe de quelque nature que ce soit n'existe pour affirmer qu'un quelconque OVNI puisse représenter un vaisseau spatial venu d'une autre civilisation pour visiter la Terre. De plus, parmi toutes les études qui ont été menées sur les OVNI depuis vingt ans, aucune n'a apporté quoi que ce soit de nouveau à la connaissance scientifique. Une très attentive considération apportée aux rapports qui nous sont parvenus nous pousse à conclure que des études plus approfondies sur les OVNI ne peuvent être justifiées par l'idée que la science pourrait en bénéficier avantageusement ».

Dans l'interview qu'il donna à *OMNI* dix-huit ans plus tard, Hynek dit : « Cela m'avait donné l'impression que le Docteur Condon n'avait pas lu son propre rapport. Ce rapport présentait en soi de véritables mystères ».

Un groupe de onze membres de l'Académie Nationale des Sciences ré-étudia le Rapport Condon et en approuva les

conclusions, en disant : « Par rapport à notre connaissance actuelle, l'explication la moins probable concernant les OVNI est l'hypothèse d'êtres vivants extraterrestres visitant la Terre ». Le groupe était d'accord avec Condon : les OVNI ne nécessitaient pas d'étude scientifique supplémentaire.

Dans une conférence de presse qu'il donna le 11 Janvier 1969, Keyhoe se plaignit que le comité n'eut examiné que les cinquante cas allant de 1947 à 1967 ; ceux-ci étaient atypiques par rapport aux cas qui restaient inexpliqués. Le NICAP possédait entre dix et quinze mille cas de ce genre.

Hynek écrivit dans sa revue qu'il n'aurait jamais perdu son temps à étudier les deux-tiers de tous ces cas que possédait le comité. Le consultant de l'Air Force rapporta également que les membres du comité avaient parfois poussé très loin leurs explications à propos d'un cas précis et qu'ils en étaient arrivés à des conclusions du genre : « Cette vision inhabituelle devrait donc être assignée à la catégorie de quelque phénomène naturel certain qui, étant donnée son extrême rareté, n'a jamais été répertorié jusqu'à présent ».

Le Docteur Peter Sturrock, professeur d'Astrophysique et des Sciences de l'Espace à Stanford rédigea une longue évaluation du Rapport Condon pour l'Institut du Plasma Research. Il concluait ainsi son texte : « Mon opinion est que la présentation substantielle du Rapport Condon montre de façon persuasive qu'il existe une sorte de feu phénoménologique caché derrière les rapports sur les OVNI ; ainsi donc le Rapport Condon « soutient » la proposition d'une recherche approfondie sur les OVNI ; celle-ci est dans l'ordre des choses. »

Le 16 Mai 1969, Roach, qui avait été responsable de la section « visions astronautiques », écrivit à Hynek qu'il avait assisté récemment à une conférence de Condon intitulée « Les OVNI que j'ai tant aimés et perdus ». Roach écrivait : « Il était drôle, parfois même hilarant, mais il n'aborda jamais la

partie sérieuse des recherches. L'auditoire a dû s'en aller avec l'impression erronée que ses rencontres avec des psychopathes ou des attardés constituaient l'essence de ses recherches au lieu d'un aspect périphérique du sujet ». Roach faisait référence à « toutes les erreurs et les comédies de l'investigation » ; il terminait sa lettre ainsi : « La faillibilité des scientifiques a été mise en lumière ; ceci est important. Le public va à présent entrer dans une nouvelle période de confusion ».

Au mois de Novembre 1970, deux années après le Rapport Condon, un sous-comité sur les OVNI, patronné par l'Institut Américain d'Aéronautique et d'Astronautique, s'aperçut qu'un grand nombre de conclusions du Rapport n'était en fait que celles de Condon lui-même et qu'elles n'étaient pas basées sur les recherches qui se trouvaient dans le rapport. Rien ne prouvait non plus « une quelconque base permettant de prédire qu'aucun intérêt n'était à attendre d'études ultérieures. « Le sous-comité recommanda d'intensifier les recherches, trouvant « difficile d'ignorer les petits résidus de cas bien documentés mais inexplicables qui formaient le cheval de bataille de la controverse sur les OVNI ». « Néanmoins, se souvint Hynek, la sortie du Rapport Condon en 1968 fut un véritable baiser de la mort. »

Le Rapport Condon recommanda l'arrêt du Project Blue Book de l'Air Force. Un an plus tard, le 17 Décembre 1969, le Secrétaire de l'Air Force déclara que les vingt-deux années d'études de l'Air Force étaient arrivées à leur terme. L'Air Force « se retira des affaires OVNI, referma le dossier Project Blue Book et déclassifia tous les registres : quarante-deux mètres cubes de papier, plus de quatre-vingt mille pages. Pendant vingt-deux ans, l'Air Force avait étudié douze mille six cent dix huit cas d'observations dont sept cent un étaient restés non résolus. L'Air Force attribua tous les autres cas à des ballons, des satellites, des avions, des jeux de lumières,

des étoiles, des planètes, le soleil, la lune, des conditions météorologiques particulières ou carrément encore, à des inventions. En utilisant l'image donnée par l'Air Force, on pouvait dire qu'en vingt-deux ans, tous les onze jours, quelqu'un avait vu un objet volant au-dessus des Etats-Unis que personne n'avait pu expliciter.

Cependant, beaucoup de personnes s'intéressant au sujet avaient eu le sentiment à un moment donné que l'Air Force et son Project Blue Book n'étaient qu'une façade publicitaire et qu'en vérité l'enquête avait été menée par une ou plusieurs autres agences. Bill Spaulding du Ground Saucer Watch, examina les registres déclassés par l'Air Force au début des années soixante-dix et en retira le sentiment que quelque chose y manquait.

Spaulding avait dit : « Cela a toujours été un sujet de débat ; il doit y avoir une autre agence dans le coup. En d'autres termes, l'Air Force n'est pas le mauvais joueur. Si l'on considère tout cela de façon logique, son bureau d'étude n'est constitué que de cinq personnes, dont quelques secrétaires anodines ne faisant pas grand chose. L'Air Force a glané et rassemblé des informations. Mais après avoir passé en revue le Project Blue Book et tous ses registres, nous n'y avons trouvé aucun des cas dont des gens nous avaient parlé. Où étaient-ils passés ? Ce que nous avons découvert, c'est qu'une autre agence était dans le coup. Alors nous nous sommes dit : « Embarrassant tout ça. Allons voir du côté de la CIA ».

En 1975, s'appuyant sur la nouvelle révision de la loi sur la liberté de l'information, le Ground Saucer Watch fit une demande auprès de la CIA pour obtenir une copie du Rapport du Robertson Panel de 1953. Pour toute réponse, la CIA déclassa le rapport controversé et affirma que la seule fois où elle avait été en relation avec les études sur les OVNI avait été à propos du Robertson Panel. Le texte de la CIA disait :

« Mis à part la formation du Robertson Panel et les conséquences découlant de son rapport final, la CIA n'a jamais été engagée dans aucune étude sur les OVNI. Le rapport du Robertson Panel constitue la totalité de l'intérêt qu'a porté l'Agence à ce sujet. »

Trois ans et demi plus tard, après un long parcours en justice, la CIA fut forcée d'admettre devant le Ground Saucer Watch que non seulement elle avait fait des recherches sur le phénomène OVNI bien avant et bien après la nomination du Robertson Panel, mais qu'elle était en possession de quatre cent douze dossiers sur les OVNI provenant de ses propres investigations et cent quatre-vingt dix-neuf autres venant d'autres agences gouvernementales. La CIA sortit neuf cents pages de témoignages visuels d'OVNI et d'enquêtes internes sur le sujet.

Pendant que la procédure légale avançait lentement entre le GSW et la CIA, un chercheur indépendant en Ufologie fit une autre demande s'appuyant encore sur la loi de la liberté sur l'information ; celle-ci était adressée à la super-secrète Agence Nationale de Sécurité. Il reçut la réponse suivante : « En réponse à votre demande à propos des OVNI, soyez assuré que la NSA n'accorde aucun intérêt à ce domaine, et cela en aucune façon ». Cependant, au cours de son affaire contre la CIA, le GSW apprit que certains dossiers de la CIA provenaient de la NSA. Après une autre bataille légale, la NSA ne sortit que deux des deux cent trente-neuf dossiers qu'elle admit posséder sur les OVNI. Cette décision fut couverte par la cour pour des raisons de sécurité.

A la fin des années 70 et au début des années 80, plusieurs groupes d'Ufologie et des chercheurs indépendants, invocant la loi sur la liberté de l'information, réussirent à obtenir trois mille pages de documents précédemment déclassés : des rapports, de la correspondance, des minutes et des mémoranda qui, une fois dépouillés, révélèrent plus de trente années d'en-

quêtes sur le sujet de la part du Département d'Etat, de la Navy, de l'Air Force, du FBI, de la CIA, de la NSA et de l'Agence de Renseignements de la Défense.

Parmi ces milliers de pages des chercheurs découvrirent de nombreux et anciens mémoranda très révélateurs comme celui-ci qui avait appartenu à la CIA depuis 1950. Le 21 Novembre de cette année-là, un ingénieur du nom de Wilbert B. Smith, du Département Canadien des Transports, rédigea une proposition d'étude du champ d'énergie magnétique de la Terre en vue d'une possible source d'énergie. Dans le mémo secret, il avait écrit : « J'ai fait quelques enquêtes discrètes auprès du personnel de l'Ambassade du Canada de Washington, ce qui m'a permis d'obtenir l'information suivante :

a : Ce sujet est le plus « Top-Secret » du Gouvernement des Etats-Unis, davantage même que celui concernant la bombe H.

b : Les soucoupes volantes existent.

c : Leur modus operandi est inconnu mais beaucoup d'efforts sont faits dans ce domaine par une petite équipe dirigée par le Docteur Vannevar Bush.

d : L'ensemble du sujet est considéré par les autorités des Etats-Unis d'une immense importance. »

.*-&-*.

Etant donné que jamais personne n'avait découvert ni laboratoire-photo ni chambre noire où Eduard Meier aurait pu développer et éventuellement truquer ses photographies, Elders et Welch voulurent savoir qui développait les films. Peut-être cette personne pourrait-elle donner des indices ou mieux encore, des réponses, rendant inutiles les tests des clichés. Ils découvrirent que Meier faisait développer tous ses films dans une petite boutique photo-vidéo de Wetzikon. Le magasin, qui s'appelait Bâr Photo, se trouvait dans une allée commerçante du centre ville, à environ trente ou quarante

minutes de la ferme. Il était tenu par un couple d'environ trente-cinq ans, Béatrice et Willy Bâr qui parurent au cours des interviews très clairs et cultivés, bien plus cosmopolites que la plupart des personnes rencontrées à la ferme. Tous deux parlaient un bon anglais.

Lorsque Meier avait apporté pour la première fois des rouleaux de films en noir et blanc, Bâr lui-même en avait développé la plus grande partie. Il expliqua à Elders :

« Je n'ai jamais rien trouvé de suspect dans ces films noir et blanc, et il ne m'a jamais été dit d'en manipuler un quelconque aspect. Beaucoup m'ont suspecté de l'avoir fait mais cela n'est jamais arrivé. Lorsqu'on vous apporte de telles photos, votre première réaction est de dire : « C'est du bluff ». Cependant, cet homme m'intriguait. »

Meier avait même invité Bâr plusieurs fois à venir l'accompagner à des contacts pour qu'il photographie les vaisseaux ; mais Bâr avait dit non. A cette époque, il ne croyait pas vraiment à l'histoire de Meier et il n'avait pas non plus beaucoup de temps pour accompagner celui-ci à travers la campagne suisse à des heures indues. Il était curieux, mais pas suffisamment pour consacrer du temps à Meier.

Lorsque Meier apporta ses premiers films chez Bâr, ce dernier avait soigneusement examiné les clichés à la loupe. Il était certain de pouvoir repérer une double exposition car la partie exposée deux fois ressort toujours avec plus de « force ». Mais il ne trouva jamais rien qui puisse aller dans ce sens. Il rajouta :

« Mon opinion se résumait à dire : Je ne connais rien aux OVNI, mais ces photographies sont vraies. Je peux vous dire que même si vous me traîniez devant une cour de justice, je soutiendrais la même chose. »

Au cours de cette interview, Bâr précisa qu'il avait toujours vendu à Meier du matériel qui puisse être manipulé avec une seule main. C'était le point capital pour tout ce qu'il

achetait. Meier restait des heures dans le magasin à essayer plusieurs modèles jusqu'à ce qu'il trouvât le plus pratique à manipuler. Bâr lui avait un jour vendu une vieille caméra huit millimètres Alcom qui était sur les étagères depuis des années ; personne n'en avait jamais voulue, mais elle était, de très loin, la caméra la plus facile à manipuler avec une seule main. « S'il avait eu un complice, il n'aurait jamais passé toutes ces heures à rechercher un appareil utilisable avec une seule main », avait dit Bâr.

Béatrice Bâr connaissait bien Meier elle aussi et avait souvent parlé avec lui dans le magasin. Elle aussi avait étudié les photographies. Elle dit à Elders :

« Je ne crois pas à son histoire, mais je me suis toujours demandée comment il s'y prend ; car ses photographies semblaient vraies, sans trucage. En règle générale, lorsqu'il y **a** une double exposition, on voit nettement une ligne de séparation, mais là, non. »

Elle et son mari parlaient souvent de Meier mais aucun des deux ne réussit à comprendre comment il pouvait faire de telles photographies aussi authentiques qu'elles en donnaient l'impression. Béatrice avait décidé que Meier fabriquait tout, sans avoir la moindre idée du comment il le faisait. Elle ne comprenait pas non plus, comme tant d'autres **qui** venaient à la ferme et même certains de ceux qui à présent y résidaient, comment il était possible que parmi tous ces gens, personne ne soit au courant de la supercherie. Elle se demandait comment faisait Meier pour maintenir tous ces gens silencieux, et en particulier les enfants. « Les enfants parlent toujours », avait-elle dit.

Willy et Béatrice Bâr avaient à peu près tout appris de leur connaissances photographiques d'un jeune homme qui, quelques années plus tôt, avait travaillé dans leur magasin lorsque celui-ci appartenait à un autre propriétaire, et qui avait encouragé le couple à acquérir le fond de commerce lorsqu'il avait

été mis en vente en 1970. Fritz Kindliman, qui venait tout juste d'avoir trente et un ans, travaillait donc au magasin depuis près de dix ans. Il connaissait Meier mieux que quiconque dans la boutique et avait inspecté plusieurs centaines de ses photographies. Depuis que Meier avait commencé à apporter ses films chez les Bâr en 1973, Fritz avait souvent parlé avec lui.

Kindliman avait commencé à faire de la photographie dès son enfance. Lorsqu'il eut seize ans ce qui est l'âge dans le système éducatif suisse de s'orienter vers une profession, il choisit la branche vidéo et télévision. Dès qu'un nouvel équipement sortait sur le marché, il l'achetait pour l'étudier. Il possédait à présent un grand nombre de caméras, de vidéos et de trente-cinq millimètres qu'il était capable de démonter entièrement, puis de ré-assembler.

Tranquille, à la chevelure ébouriffée avec des épis sur la nuque, apparemment perdu lorsqu'il était ni dans son laboratoire ni derrière une caméra, Kindliman retrouva Elders et Welch dans une petite pâtisserie située à quelques pas du magasin Bâr Photo.

Ils commencèrent à parler de choses et d'autres : l'attrait des caméras pour Kindliman, ses années de travail avec les Bâr,... Puis, en passant par un interprète, Elders lui demanda : « Monsieur Meier vous a-t-il déjà questionné à propos des techniques de développement en chambre noire ? »

Kindliman secoua sa tête négativement.

« Jamais ? » insista Elders.

Se tournant vers l'interprète, Kindliman dit que Meier n'avait jamais demandé quoi que ce soit à ce propos. Bien sûr, admit-il, j'étais très critique envers lui au début. Mais il **a** continué à venir. Aujourd'hui, je suis convaincu que tout cela est vrai.

Le photographe était tout autant convaincu que Meier ne disposait d'aucun labo-photo couleurs caché quelque part. Le procédé de développement ainsi que le matériel étaient bien

trop coûteux et complexes pour être en possession d'une seule personne et utilisés par un unique opérateur. Même Bâr Photo n'avait pas ce type d'équipement. Chaque pellicule que Meier apportait au magasin - il y en avait souvent quatre ou cinq par semaine - était expédiée par Bâr à un des trois studios suivants : les diapositives à Lausanne chez Kodak, les Ektachromes au Studio 13 à Zurich et les tirages-papier au Wâdenswil Labor Pro-Cine.

Meier utilisant à la fois des films classiques et des films-diapositives, ses négatifs devaient être expédiés aux trois laboratoires suisses. Un des aspects du travail de Kindliman chez Bâr Photo consistait à observer quelques photographies au hasard lorsqu'elles revenaient des laboratoires de développement afin de s'assurer de la qualité des images avant de les donner aux clients. Il avait examiné un grand nombre des photographies de Meier avant même que celui-ci ne vienne les chercher au magasin. Et il était certain que pas une seule fois il avait été question de ce qu'il nommait de la « manipulation photographique ».

Welch lui demanda pourquoi : « Warum ? »

Il y avait là, sur la table, une photographie de Meier montrant deux vaisseaux côte à côte, le premier au-dessus de la crête des collines et l'autre juste au-dessous. Welch l'avait amenée avec lui. Kindliman prit la photographie et se mit tout de suite à dire :

« Si vous vouliez surimposer ces deux OVNI sur le paysage, il vous faudrait travailler un bon bout de temps afin de faire apparaître celui du dessus sans aucune ombre. Vous comprenez que lorsque vous apportez un film pour le faire développer, il y a plusieurs images sur la pellicule. Si ce cliché avait été manipulé, on serait sûr de retrouver sur la même pellicule plusieurs vues de la même scène, mais de qualités différentes, puisque Meier aurait travaillé sur cette scène précisément.

Maintenant, si Herr Meier était venu au magasin pour simplement une reproduction de cette image-ci puis d'un seul morceau, celui de droite ou de gauche, j'aurais alors tout de suite remarqué que ces photos avaient été manipulées. Mais je n'ai jamais eu le moindre doute là-dessus. J'exclus toute possibilité de trucage. A chaque fois que Meier a apporté des négatifs au magasin pour un retirage, il nous donnait toujours des négatifs en rouleau ; ils n'étaient jamais découpés ».

Welch demanda à Kindliman s'il aurait été possible que Meier eut manipulé certaines images de façon à ce qu'il lui soit impossible de s'en apercevoir. Kindliman se sentit insulté :

« Ça m'est difficile à envisager ; je vous réponds non, absolument non ! »

Kindliman dit aussi qu'ils avaient répété plusieurs fois à Meier d'être plus soigneux avec ses négatifs, car ceux-ci étaient souvent rayés ou gondolés.

Elders et Welch avaient pensé apprendre en se rendant au Bâr Photo que Meier avait souvent dû y poser des questions sur les techniques de chambre noire. Mais d'après l'homme qui, dans le magasin, avait passé le plus de temps en compagnie de Meier, il n'avait jamais posé de telles questions. Kindliman leur dit que la plupart des films de Meier étaient des diapositives et que si celui-ci avait voulu maquiller des images de ce format, il lui aurait fallu du matériel spécialisé pour la macro-photographie, et Meier n'en avait pas. Kindliman avait dit :

« S'il m'avait questionné à propos des techniques de macro-photographie ou de la façon dont on peut éclaircir des images macros, alors j'aurais eu des soupçons. J'aurais étudié avec plus de soins ses photographies. Mais il ne m'a jamais donné la moindre raison pour que je puisse douter de lui. »

La seule chose qui avait peut-être pu impressionner Kindliman était les films huit millimètres sur lesquels on voyait les vaisseaux. Il y avait un appareil qui coupait l'image de-

vant un pin assez haut qui se mettait à onduler sous la poussée de l'air, puis le vaisseau s'arrêtait au-dessus de Hasenbol ; il y avait aussi l'image d'un vaisseau qui commence à se dématérialiser au-dessus d'une colline et qui réapparaît un peu plus bas.

Les films vidéo et le cinéma étaient devenus la spécialité de Kindliman. Il dit à Elders et Welch : « Lorsque j'ai vu ces images elles m'ont paru vraies ».

Même pendant les chaudes soirées d'été, la grande cuisine des Meier où il y avait beaucoup de chaises, continuait à être le lieu de rassemblement pour tout le monde. Après un dîner de pommes de terre bouillies, qui provenaient directement du jardin, avec du pain, et parfois un morceau de fromage, presque tout le monde restait simplement à table, en particulier les jours où il y avait des invités. Les chaises étaient alors redisposées et chacun s'installait à son gré, parfois un peu en recul ou bien accoudé à la table, et la conversation démarrait alors que le ciel s'assombrissait à travers les carreaux de la fenêtre avant de devenir complètement noir au fur et à mesure que la soirée avançait. Welch se souvenait :

« Beaucoup de soirées se passaient ainsi. Je me souviens d'une en particulier, que je n'oublierai jamais. Nous parlions des Pléiadiens, de leurs connaissances et de leur passé depuis Lyra, et comment ils avaient pris contact avec la Terre, la première fois. Je crois que nous sommes bien restés là pendant deux heures, captivés. Et la façon dont Meier parlait de tout cela était très intéressante. Il insistait sur les points qui l'attiraient ou qui l'avaient surpris.

J'écoutais tout cela de façon duelle. La question consistant à considérer tout ceci comme complètement fou n'était pas très importante pour moi. Nous verrions cela plus tard. Ce qui m'intéressait davantage était d'observer et d'écouter ; j'y prenais beaucoup de plaisir. Et ce qui m'impressionnait de façon radicale était le fait que parmi toutes les choses que disait Meier... Meier était absent. Tout était étranger à cet

homme, y compris sa façon de décrire les scènes. Il nous expliquait quelque chose qui lui avait été dit par quelqu'un d'autre. Quelle que fut la source de toutes ses descriptions, cela était très très intelligent et très très doué pour communiquer un fait ou un événement. Parfois aussi cela était très philosophique tout en demeurant étrange ou encore très technique, à un degré tel que Meier lui-même ne semblait pas du tout maîtriser, ni même en être conscient. Il disait :

« Nous sommes des Pléiadiens. Nous venons d'un croisement entre des Pléiadiens et des êtres humains de la Terre. »

« Pourquoi ne vivons-nous pas aussi longtemps qu'eux ? » avais-je demandé.

« Il nous faut établir notre âge, comme eux-mêmes l'ont fait sur leurs planètes voici plusieurs millions ou milliards d'années. La durée d'une forme vivante, en particulier la forme humaine, évolue très lentement, tout comme son savoir, sa sagesse et sa technologie. Ainsi, il y a vingt-cinq ans, la durée moyenne de vie pour un européen étant de soixante douze années. Aujourd'hui, elle est de soixante-quinze années. »

« A quoi ressemble Erra ? » avait demandé Elders.

« Je n'y suis jamais allé, mais elle doit beaucoup ressembler à la Terre. Elle est un peu plus petite que la Terre et les bâtiments sont de forme arrondie. Les véhicules n'ont pas de roues, ils planent et tous les travaux sont faits par des robots et des androïdes. Ces derniers sont mi-mécaniques, mi-organiques ; ils sont capables de penser par eux-mêmes, mais les humains supervisent les actions. Aucune famille ne dépasse cinq personnes, les parents et trois enfants au maximum. »

Meier nous dit qu'environ trois mille vaisseaux venant d'autres systèmes stellaires visitaient chaque année la Terre.

« Il existe huit races humaines différentes qui visitent la Terre. Elles sont là pour explorer, étudier et observer. »

« Certaines sont-elles là pour nous détruire ? » avait demandé Elders.

« Non. Si une race humaine peut parcourir d'immenses distances, peut-être des années-lumière, elle ne viendrait pas ici pour créer des troubles ou faire la guerre. L'humain terrestre est une créature vindicative - toute sa vie est basée sur la lutte - c'est pourquoi il pense qu'une autre race humaine d'une autre planète doit nécessairement lui ressembler. Mais cela est faux.

S'ils le voulaient, les Pléiadiens pourraient détruire notre planète en quelques minutes. Ils auraient pu nous réduire à l'esclavage depuis des milliers d'années. »

Meier admettait que certains humains avaient été enlevés contre leur gré à bord de quelques vaisseaux. Mais il comparait ce type d'action à celui de scientifiques humains ou d'anthropologues découvrant une peuplade primitive et envoyant une équipe de chercheurs qui en ramèneraient quelques spécimens pour les étudier en laboratoire. « Les hommes sont les hommes » avait-il dit.

« Si les Pléiadiens ou d'autres entités enlèvent des humains de la Terre, ce n'est que pour satisfaire leur curiosité légitime. Il se peut qu'occasionnellement une erreur soit commise et qu'un humain enlevé en meure, tout comme cela arrive parfois avec des médecins. Mais ces cas de morts sont toujours accidentels. »

Meier était certain qu'il y aurait une Troisième Guerre Mondiale :

« C'est inévitable. »

« Quand aura-t-elle lieu ? », lui avais-je demandé.

« C'est une bonne question ! »

« Dans peu de temps ? », insistais-je.

« Il n'y en a plus pour très longtemps. Ils savent les dates exactes, mais ce n'est pas une bonne chose pour nous de les connaître. »

« Mais les Pléiadiens n'essaieront-ils pas de l'arrêter ? », lui demandais-je.

« Cela est impossible. Les Pléiadiens ne sont pas autorisés à interférer dans le développement de la Terre. Il est absolument impossible d'arrêter ce genre de chose. Il y a déjà deux mille ans, plusieurs prophètes ont parlé de cette troisième guerre mondiale. Personne ne les a écoutés depuis deux mille ans. A présent, il est trop tard. »

Un tel holocauste ne pouvait être prévenu que par un changement ; celui-ci n'était possible que suivant deux modalités. La première était de montrer aux humains la façon d'avancer spirituellement de l'intérieur, ce que voulaient faire les Pléiadiens. La deuxième était l'utilisation de la force, ce que les Pléiadiens s'interdisaient. Ils n'utiliseraient pas ce moyen à moins que d'autres civilisations sur d'autres planètes ne soient menacées par cette guerre. Bien qu'ils soient en possession de moyens permettant d'empêcher une ultime conflagration, ils resteraient à l'écart en nous regardant nous détruire si nous choisissions de le faire, même si un fou avait décidé d'appuyer sur le bouton. Les Pléiadiens essayaient uniquement d'amener de petits changements chez des personnes ayant une tête et un cœur clairs en donnant des enseignements permettant de grandir intérieurement.

« Lorsque l'on voyage dans l'espace, on rencontre des humains partout. Et lorsqu'ils commencent à penser, il leur faut un enseignant. S'ils n'ont jamais vu de fleur et qu'ils n'en ont jamais entendu parler, celui qui connaît la fleur peut leur enseigner. Il en est ainsi à travers tout l'univers. Les photographies sont seulement là pour que les gens réfléchissent, pour qu'ils voient quelque chose. Des gens viendront voir ces photographies, mais ils devront aussi étudier les enseignements ; alors ils commenceront à savoir. »

Meier expliqua à Welch beaucoup de choses dont les Pléiadiens l'avaient entretenu, mais l'aspect le plus étrange et le plus controversé était leur présence sur la Terre.

Les Pléiades sont situées à cinq cent années-lumière de la Terre. Les lois de la physique terrestre considérant que la plus grande vitesse concevable étant celle de la lumière, un voyage aller-retour entre les Pléiades et la Terre nécessiterait mille ans. Et pourtant Meier affirmait que les système de propulsion des Pléiadiens permettaient d'atteindre des vitesses équivalentes à plusieurs millions de fois celle de la lumière et que Semjase faisait très souvent le voyage de chez elle à la Terre. Les Pléiadiens, disait Meier, faisaient le trajet en sept heures.

Au cours du quatrième et du huitième contact, Semjase avait expliqué à Meier les divers aspects du système de propulsion des vaisseaux permettant aux Pléiadiens de transcender les distances et le temps. Elle lui avait dit :

« Pour voyager à travers l'espace cosmique, il est nécessaire d'utiliser une vitesse surpassant de très loin celle de la lumière. Mais ce mode de propulsion ne peut être enclenché qu'à partir du moment où l'on arrive à la vitesse de la lumière. Cela signifie que le vaisseau doit pouvoir utiliser deux types de fonctionnement : un fonctionnement normal permettant une accélération jusqu'à atteindre la vitesse de la lumière et un hyper-fonctionnement, appelons-le ainsi. Nous pouvons ainsi paralyser le temps et l'espace simultanément. Ils s'évanouissent en non-temps et non-espace. Et ce n'est que lorsque le temps et l'espace ont disparu que nous pouvons parcourir des distances de plusieurs années-lumière en un temps infinitésimal. Cela se fait tellement vite que les êtres vivants n'en sont même pas conscients. La raison de ce qu'il nous faille sept heures pour atteindre la Terre vient du fait qu'il nous faut d'abord voler très loin dans l'espace avant de passer à cette hyper-vitesse. Nous sortons des conditions de cet hyper-espace très loin de votre système solaire et nous nous approchons alors de la Terre à la vitesse ordinaire.

Je ne suis pas autorisée à vous donner des détails plus précis. Mais je peux vous dire que vos cercles de scientifiques

très avancés travaillent déjà sur des systèmes d'émissions lumineuses et sur les « tachyons ». Ils en connaissent déjà les principes scientifiques majeurs et ils n'ont aucune relation directe avec ce domaine.

A cette époque, nous ne savions même pas ce que signifiait le mot « tachyon. ». La plupart des physiciens ne le savaient pas davantage. Et appliquer le concept de « tachyon » théorique au domaine de la propulsion spatiale est encore une autre paire de manche. Nous n'avons trouvé aucun indice permettant de penser que Meier aurait pu dialoguer ou collaborer dans ce domaine avec qui que ce soit.

Mais ce qui était étourdissant pour moi fut de découvrir que dès que nous avons commencé à creuser ce sujet, de façon toujours soudaine, quelque nouvelle information nous parvenait, soit dans les notes soit en parlant avec Billy ; et il était toujours question de quelque chose d'unique et de très sophistiqué ou avancé, quel que soit le domaine de recherche.

Il y avait dans les notes des conversations sur l'univers et la mécanique céleste ou sur les méthodes de soins et les équipements médicaux avancés ; ces notions n'avaient absolument aucune chance d'avoir un quelconque sens pour un homme perdu au fin fond de la campagne suisse. De plus, j'avais remarqué la façon dont il se comportait au cours d'une conversation, comment il se situait vis-à-vis du savoir. Son attitude n'avait rien à voir avec sa personnalité. Tout se passait comme s'il avait eu un tuteur pour chacun des domaines dont il parlait, et assurément un tuteur pas ordinaire.

Après mon premier voyage au cours de l'été 78, nous avons repris tout cela et nous nous sommes aperçus que nous avions une immense quantité d'informations et un nombre incalculable de questions demeurées sans réponse. Nous étions intrigués et incapables d'aller plus loin. Tous les témoins que nous avions questionnés semblaient sincères et transformés. C'était là un point très net. Ils paraissaient être transformés. Il y avait

un sentiment de transformation tout autour de la ferme de Meier, quelque chose que l'on ne pouvait toucher du doigt, quelque chose que l'on ne pouvait que ressentir, percevoir dans l'air. Je peux donner une analogie. Certaines personnes que nous avons rencontrées semblaient changées comme quelqu'un qui, au cours d'une opération chirurgicale, aurait été considéré cliniquement mort pendant deux ou trois minutes et qui en serait revenu. J'ai parlé avec deux personnes ayant vécu cela, c'est pourquoi je connais la différence. Il y a une espèce de légèreté aérienne autour d'eux, une sensation d'harmonie dans leur vie qui vous enveloppe lorsque vous êtes avec eux. J'ai ressenti la même chose avec quelques uns de ces témoins.

Quand je suis retourné de ce voyage, j'avais un sentiment nouveau : « Je ne sais pas ce que c'est, mais il se passe quelque chose. Il se passe vraiment quelque chose là-bas ». Et je n'aurais pas été satisfait si Meier s'était levé tout à coup pour choquer tout le monde en disant : « C'est un bluff que j'ai monté ! » Je ne l'aurais pas cru, car il n'aurait pas pu savoir comment monter un coup pareil. »

9

Bien que très peu connu aux Etats-Unis

avant 1979, le cas de Eduard Meier allait devenir le plus controversé de toute l'histoire des phénomènes d'OVNI. Aucun autre cas n'a jamais fourni autant de preuves ; en fait Meier semblait à lui seul posséder plus de preuves que l'ensemble de tous les autres cas réunis. Mais celles-ci ne seraient vues que par très peu de personnes et étudiées par encore moins, à cause des histoires déraisonnables et parfois mal comprises que racontait Meier ; lorsqu'il faisait allusion à ses voyages dans le passé pour y retrouver Jésus ou photographier l'Œil de Dieu, on avait tendance à se moquer de lui ou de dire que tout cela était pure déraison. Lee Elders lui-même, avant d'aller voir de ses yeux là où Meier vivait, de rencontrer des témoins et de se rendre sur des sites, avait eu la même réaction. Les histoires de Meier étaient invraisemblables, mais ni les témoins ni les preuves ne pouvaient être facilement réfutés. A la place de pommes de terre venant de la Lune et de musique pour piano de Saturne, Meier offrait aux scientifiques ce qu'ils demandaient depuis trente-deux ans - quelque chose qu'ils pouvaient observer au microscope et étudier avec des ordinateurs. Et Lee Elders avait tenu tous ces éléments dans ses propres mains.

Mais vers la fin des années 1970, il y avait aux Etats-Unis au moins une douzaine de groupes privés rivaux dans ce domaine. L'Aerial Phenomena Research Organisation (APRO) installée à Tucson et le Mutual UFO Network (MUFON) de Sequin au Texas étaient les deux plus importants après la disparition du NICAR Ces deux organisations se vantaient d'être en collaboration avec de nombreux scientifiques et experts de multiples domaines qui donnaient un certain prestige à leurs diverses activités et publications. Mais la recherche, l'accumulation des faits et l'interview du fermier qui avait observé ces étranges lumières dans le ciel nocturne étaient souvent conduits par des volontaires dont la seule qualification se limitait souvent à être à jour de leur cotisation vis-à-vis de l'organisation. Stevens disait à leur propos :

« Ce sont des gens qui ont une marotte. La plupart du temps, leur enquête se résume à rencontrer des témoins dans leur salon et à discuter de leurs expériences devant une tasse de thé ou de café. »

La plupart de ces enquêtes étaient de courte durée et avec un financement très réduit ; il en résultait parfois une ou deux feuilles de rapport rédigé qui étaient expédiés aux bureaux de l'Organisation lesquels, la plupart du temps, étaient installées dans la maison de son directeur.

Bien que soutenue par une cause commune, cette petite communauté vivait des dissensions. Etant donné que chaque organisation ne se maintenait que grâce à l'énergie et aux contributions de ses membres, il était important de stimuler leur intérêt, et cette obligation impliquait une farouche compétition autour notamment des histoires les plus denses. Si un groupe venait à découvrir un cas mystérieux avec des photographies qui captivaient ses membres, il essayait de ne pas le faire savoir aussi longtemps qu'il le pouvait. Des débats à propos d'anciens cas firent rage pendant des années. Les courriers et les bulletins internes expédiés aux centaines ou milliers de

membres devinrent de véritables forums où se trouvaient attaqués non seulement des cas, mais aussi des ufologistes. Les émotions volaient haut et les accusations étaient parfois vicieuses.

A l'automne 1977, après son retour de Suisse, Stevens considérait que le cas Meier était si important, complexe et potentiellement sensationnel, qu'il était préférable de ne pas le soumettre à l'un de ces groupes afin de ne pas le mêler à tout cet embrouillamini qui régnait parmi leur communauté. Stevens voulait éviter cela (il avait déjà été critiqué personnellement par un ufologue reconnu, Stanton Friedman, qui l'avait qualifié de « collecteur et non d'enquêteur » de cas). Stevens savait aussi que la plupart des ufologues rejetaient les cas où il était question de contacts et en particulier lorsqu'ils se répétaient. Mais il pressentait que le cas Meier était plus évident que les autres et qu'il était nécessaire de lui consacrer bien plus qu'une enquête de quelques mois comme c'était habituellement le cas et avec un financement très réduit comme le faisaient tous les groupes d'OVNI. A la place de cela, il avait contacté les Edlers et Welch qui avaient une expérience d'enquêteurs et qui surtout n'avaient aucune relation avec la communauté des ufologues. Elders avait tout de suite toisé ce cas avec beaucoup de distance. Il avait dit ensuite :

« Je crois que j'ai été un peu trop sur la défensive au début. Et j'ai bien fait. Je n'étais pas du tout convaincu que tout cela fût vrai mais je ne me serais pas pardonné de laisser quelqu'un d'autre enquêter à ma place et s'approcher de toutes ces preuves. Car il est question ici de preuves solides. Je me suis fait beaucoup d'ennemis à cause de cela. Nos problèmes avec la communauté OVNI commencèrent après toute l'enquête. »

Au cours de l'été 1978, Jim Dilettoso partit explorer, expérimenter et parler avec des gens pour chercher comment il aurait été possible de tester correctement les preuves de

Meier. S'il devait organiser ces recherches, il lui était indispensable d'être au courant des tout nouveaux équipements disponibles, des scientifiques qualifiés et de la procédure à suivre. Il passa une année à écrire et à téléphoner à des scientifiques en leur rendant même parfois visite. Il finit par comprendre quels types de tests devaient être conduits, avec quel genre de matériel et par quel type de scientifiques ; car il ne suffisait pas que ceux-ci soient compétents. Il leur fallait aussi être suffisamment ouverts pour faire ces analyses en tenant compte du paramètre OVNI. Après qu'il lui semblât avoir compris la procédure à suivre, il essaya de localiser et d'utiliser les équipements de plusieurs laboratoires et Universités avant d'approcher un des scientifiques avec les preuves en question. Welch avait dit :

« A cette époque, je faisais des courbettes. Cela aurait été tellement fantastique si nous avions pu trouver quelqu'un ayant un doctorat et qui aurait consacré cinq années de recherches pour nous à Harvard. Je me suis aussi humilié plusieurs fois parce que nous ne pouvions pas rester plantés au beau milieu d'un laboratoire avec un chèque de vingt mille dollars dans la main pour demander uniquement à quelqu'un d'utiliser son matériel ou de faire le travail pour nous. »

Lorsqu'il eut clairement compris comment il fallait s'y prendre, Dilettoso dut alors convaincre des scientifiques de faire ces recherches sur le métal, les enregistrements sonores et les photographies ; cela fut difficile. La réputation d'un scientifique dépend beaucoup de sa crédibilité, et un grand nombre d'entre eux, à vrai dire la grande majorité, pensent que leur crédibilité serait sérieusement remise en cause si l'on apprenait qu'ils conduisent des recherches sur les OVNI. Mais après de nombreuses tentatives, Dilettoso découvrit le tendon d'Achille de toute l'histoire : la curiosité naturelle du scientifique.

Marcel Vogel était un chercheur en chimie, un des grands scientifiques qui se comptaient sur les doigts des deux mains parmi les neuf mille employés de la société IBM de San José. Possesseur de trente deux brevets, il travaillait chez IBM depuis vingt ans où il avait inventé pour cette importante société d'ordinateur le système magnétique de disques à mémoires qui est aujourd'hui encore utilisé pour tous les ordinateurs IBM à travers le monde. Cette recherche entreprise par Vogel en 1960 lui avait également permis d'introduire l'utilisation des cristaux liquides pour les écrans optiques. A présent, spécialiste en reconversion d'énergie dans les cristaux, Vogel sondait l'intérieur des structures cristallines avec le matériel optique microscopique le plus performant au monde - un système de balayage par microscopes à électrons d'une valeur de deux cent cinquante mille dollars.

En quarante ans de carrière, Vogel s'était souvent entendu demander des expertises inhabituelles ; mais la plus étrange demande fut celle qu'il entendit un jour vers la mi-Avril 1979 par téléphone, de la part d'un certain Jim Dilettoso. En quête de scientifiques pouvant examiner la preuve de Meier, Dilettoso avait découvert Vogel chez IBM et avait eu le sentiment d'avoir trouvé quelqu'un alliant parfaitement ce qu'il recherchait, la curiosité et la compétence. Vogel, éminent spécialiste dans son domaine, avait aussi la réputation d'être ouvert à des idées nouvelles, y compris celles qui étaient à la limite de la science. Lorsque Dilettoso contacta Vogel, le scientifique parut amusé par toute cette histoire tout en étant intrigué. Stevens lui expédia alors un courrier où il avait réparti les divers échantillons qu'il possédait : des cristaux que Meier avait étiquetés comme provenant de certaines planètes d'autres systèmes stellaires et quatre états du métal utilisé pour la fabrication de la coque des vaisseaux Pléiadiens. Il avait écrit : « Ces spécimens sont disponibles pour toute analyse n'impliquant pas leur destruction ».

Welch et Stevens expliquaient à Vogel que les échantillons avaient été remis en toute confiance à Stevens par un fermier suisse nommé Eduard Meier qui, depuis 1975, prétendait avoir rencontré plus d'une centaine de fois des êtres venus de l'amas stellaire des Pléiades et cela face à face. Stevens avait également précisé :

« Je suis personnellement convaincu que ces contacts existent bel et bien et qu'ils se poursuivent encore aujourd'hui de façon irrégulière ».

Sceptique mais curieux, Vogel accepta de faire une analyse. Il admit par la suite : « J'avais un sentiment plutôt négatif vis-à-vis des OVNI car je me disais que tant que je n'en aurais pas touché un de mes propres mains, je ne pourrais jamais m'intéresser à des témoignages ou des rapports faisant état de leur présence ».

Un samedi matin, peu après qu'il eut accepté d'analyser l'échantillon de Meier, Vogel trouva sur le pas de sa porte un petit colis. Ayant ouvert le paquet, il fut surpris d'y trouver un petit mot de Stevens accompagnant quatre autres paquets plus petits. L'un d'eux contenait un cristal de couleur lavande, deux autres des spécimens métalliques sombres et le dernier un petit triangle d'environ quinze millimètres qui semblait être un alliage d'or et d'argent.

Vogel examina avec attention ces échantillons puis commença quelques tests élémentaires dans son laboratoire à IBM. La clarté et la beauté de son doux éclat violet mises à part, le cristal d'améthyste ne révéla aucune propriété inhabituelle. Les deux spécimens de métal obscurcis par l'oxydation ne contenaient que de petites quantités impures d'aluminium et de soufre, avec un peu d'argent, de cuivre et de plomb. Mais il y avait une surprise. Vogel expliqua ensuite : « Lorsque j'ai touché l'oxyde avec un stylet d'acier inoxydable, des traînées rouges apparurent et l'oxyde disparut. J'ai juste touché le métal et il a commencé à se désoxyder jusqu'à devenir pur. Je

n'avais jamais vu un phénomène de ce type auparavant. C'était vraiment inhabituel ».

Bien que ces deux échantillons sombres montraient cette propriété inhabituelle, Vogel les considéra comme rien de plus que de la soudure d'argent ordinaire. « On aurait pu s'en procurer chez n'importe quel bijoutier, avait-il dit. Mais l'autre fragment, le petit triangle, était différent ».

Dans chacun des petits paquets, Vogel avait trouvé une note manuscrite avec des précisions pour chaque spécimen. Celle concernant le triangle précisait que lorsque Meier l'avait reçu des Pléiadiens en 1975, Meier avait écrit dans ses notes quelques unes de leurs recommandations : les scientifiques de la Terre pourront facilement analyser les composants de cet alliage qui était constitué des éléments de base entrant dans la constitution de l'univers. Mais le mode de fabrication de l'alliage était un processus très spécial passant par sept étapes successives," et la technologie des terriens du vingtième siècle ne serait pas capable de le reproduire.

L'un des Pléiadiens avait dit à Meier : « Cette information n'est rien d'autre qu'une suggestion adressée aux scientifiques de la Terre pour leur lointain avenir ».

Quelques jours plus tard, Vogel resta tard dans la soirée à IBM pour commencer l'analyse du triangle poli. Il plaça le métal sous son microscope à électrons et mit en route l'enregistreur vidéo afin de commencer l'analyse pendant qu'il regardait au microscope. Bien qu'il ne s'était pas attendu à tomber sur quelque chose de nouveau, il fut surpris de se trouver en présence du plus étrange amas d'éléments qui lui avait été donné de voir jusqu'à présent.

Depuis son arrivée à Tucson en 1966, Stevens avait enquêté sur des cas pour l'Aerial Phenomena Research Organization, pilotant parfois un avion privé pour accéder aux différents sites. Bien qu'il fût ami avec Jim et Coral Lorenzen qui avaient fondé APRO en 1952, il ne leur parla pas de

Meier pendant plus d'un an. « Je ne voulais pas les mêler à cette histoire car je ne savais pas où elle allait nous mener » avait-il dit. Mais après sa visite en Suisse et sa rencontre avec Meier en Avril 1978, il avait discuté avec les Elders à propos de l'éventuelle participation de l'APRO dans l'enquête. Cette organisation avait des relations dans la communauté scientifique qui auraient pu être très utiles pour faire faire les analyses.

Elders avait dit : « C'est ainsi que nous décidâmes d'introduire l'APRO dans le cas Meier. A cette époque, autant Steve que moi, nous avions beaucoup de respect pour le travail qu'ils faisaient. Il était le plus ancien et le plus important groupe du monde ; ils avaient une très bonne réputation, étaient très dévoués à leurs travaux et ils avaient été des pionniers dans de nombreux domaines. J'aimais bien Jim Lorenzen. Et Jim était très intéressé par le cas de Meier ; il paraissait très sincère ».

Lorenzen dit par la suite qu'il avait eu de « sérieux doutes » à propos de ce cas. Mais il réserverait son jugement jusqu'à ce que les preuves soient examinées par des « experts neutres ». Il disait qu'il considérait les photos de Meier, pour le moment, « comme de l'art ». Il avait ajouté : « Elles sont très intéressantes, autant qu'excitantes, mais nous ne pouvons pas les considérer comme des preuves formelles ».

La collaboration avec l'APRO démarra sur une incompréhension de base. Lorenzen prit ce geste comme une invitation personnelle qui lui était adressée afin qu'il supervisa l'enquête et que celle-ci puisse avoir le label APRO, Stevens et Intercep restant en arrière. Il avait expliqué ensuite :

« Je m'étais investi dans cette affaire avec l'idée que cette enquête devait rester objective et que j'aurais à la contrôler. J'aurais ainsi à décider quels types de tests devraient être faits, par quels scientifiques et dans quels laboratoires ».

Stevens avait dit : « La plupart du temps, il me demandait où j'en étais de l'enquête. Avais-je fait faire tel test ? Avais-

je vérifié s'il avait été mené comme ceci ou comme cela ? Avais-je posé telle ou telle question ? La seule inclination positive que j'avais à son égard venait du fait qu'il était bien disposé vis-à-vis de l'enquête. Il disait souvent : « Il semble y avoir dans tout ceci une effroyable quantité d'éléments qu'un groupe pourrait utiliser pour monter une supercherie ; soit nous sommes en présence d'un sacré groupe de fripouilles, soit il se passe vraiment quelque chose ».

Pendant un moment, Lorenzen rendit souvent visite aux enquêteurs. Il parlait longuement avec le producteur John Stefanelli et alla jusqu'à San Francisco pour s'entretenir avec Marcel Vogel, le scientifique qu'avait découvert Dilettoso chez IBM. Il rencontra aussi des représentants d'une société d'ordinateurs qui fabriquait du matériel d'analyse photographique. Mais, le temps passant, Stevens commença à garder pour lui de plus en plus d'informations. Il ne voulait pas laisser Lorenzen prendre le contrôle de l'enquête. De plus, Dilettoso avait peu à peu réussi à s'introduire dans le milieu scientifique et à établir ses propres contacts. Les relations que possédait APRO dans la communauté scientifique leur devenaient ainsi inutiles.

A la même période, Lorenzen avait parlé quelquefois du cas Meier avec des ufologues européens et l'un d'entre eux avait alors fait circuler la rumeur qu'il ne s'agissait en fait que d'une grosse blague et qu'à chaque fois que les Américains avaient quitté la Suisse, Meier et ses amis riaient à gorge déployée en se demandant comment il était possible d'être aussi naïf. Lorenzen entendit aussi dire que certains supposés témoins avaient déposé sous serment en disant non seulement qu'ils n'avaient pas soutenu Meier, mais qu'en plus ils réfutaient totalement ses dires.

Lorenzen dit plus tard :

« Je pense qu'il a utilisé des maquettes et qu'il a mis au panier toutes les photographies qui ne lui allaient pas. Regar-

dez, ils n'ont jamais vérifié si le nombre de ses visites au magasin-photo correspondait au nombre de films. Ils n'ont jamais vérifié ce genre de détails ; c'est une des premières choses que j'aurais faites ». Lorenzen, dit aussi, que d'après ce qu'il en savait, aucun scientifique n'avait jamais analysé ces photographies. »

Ainsi, après une année d'enquête, Lorenzen et Elders eurent un désaccord. Elders expliqua :

« Lorenzen nous demanda si nous pouvions couvrir ses dépenses pour un voyage en Europe. A cette époque, nous dépensions notre argent personnel et celui d'Intercep pour payer les frais d'enquête. Wendelle tirait sur sa pension de retraité de l'Air Force. Lorsque nous allions en Europe, nous voyagions à peu de frais, comme des routards, afin de ne pas gaspiller l'argent qui servirait pour les frais d'enquête. Nous dîmes à APRO que nous ne pouvions pas. Ce à quoi APRO nous répondit : « Bon, très bien, alors donnez-nous tous vos échantillons et toute votre récolte de documents ». Diable qui peut bien marcher avec de telle conditions ? Aussi nous répondîmes : « Merci de votre aide, mais au revoir ». Cela les rendit furieux. »

Stevens reconnut par la suite :

« Finalement, nous sommes tombés d'accord sur le fait que nous ne discuterions plus du cas Meier avec qui que ce soit d'autre, que si quelqu'un venait nous poser des questions, nous essayerions de nous défiler et que dans le cas où nous n'y parviendrions pas, nous ferions ce qui serait nécessaire pour renvoyer les curieux. Ce n'était probablement pas la meilleure des choses à faire mais nous essayions d'empêcher les gens de venir nous troubler. Nous étions déjà dans des laboratoires gouvernementaux et nous n'avions plus besoin de qui que ce fût pour nous aider à y accéder ».

Avant 1978, les scientifiques avaient utilisé exclusivement l'analyse d'image pour en extraire des données à partir des

photographies que tout le monde savait être authentiques. Un satellite en avait expédiées à partir de la Lune ou de Mars ; les images étaient exactes. Le défi, avec les photographies de Meier, consistait à détecter d'éventuelles transformations volontaires. Dilettoso découvrit un groupe d'OVNI à Phœnix, le Ground Saucer Watch, qui disait posséder une méthode d'analyse par ordinateur permettant d'authentifier les photographies d'OVNI. Depuis 1974, ils avaient reçu cinq cents photographies de tous les coins du monde qu'ils avaient soumises à l'analyse ; la plupart s'étaient révélées être fausses. Un petit nombre, moins de cinq pour cent avaient été déclarées authentiques.

Sans que Dilettoso ne le sache, un chercheur d'Allemagne de l'Ouest avait expédié au GSW dix photos de Meier pour qu'elles fussent analysées. La conclusion avait été : « Toutes ces images sont des faux ; on ne peut les considérer comme des preuves de l'existence d'un vaisseau spatial extraordinaire ». Pratiquement toutes les méthodes de manipulation photographique possibles avaient été utilisées par Meier : une maquette suspendue, la double exposition, la double impression. Le groupe OVNI d'Allemagne de l'Ouest, lorsqu'il eut reçu cette réponse du GSW, avait immédiatement cessé son enquête sur le cas Meier.

Plus tard, le Ground Saucer Watch reçut un jour la photographie d'un vaisseau en forme de disque qui avait été prise par un homme à Calgary, au Canada. A l'analyse, le GSW la déclara authentique et annonça publiquement le cas. Quelque temps plus tard, l'homme de Calgary, par l'entremise d'un intermédiaire expédia une deuxième photographie provenant de la même pellicule. Le GSW conclut que c'était là « la plus mauvaise tentative de supercherie que nous ayons vue jusqu'à présent ». Cette criarde contradiction ayant été annoncée publiquement, beaucoup de personnes avaient retiré leur confiance au GSW.

Au cours de sa recherche d'équipements et de procédés adéquats, Dilettoso apprit que le GSW ne pratiquait aucun des prétendus tests par ordinateur. Toutes les photographies étaient expédiées à des techniciens californiens qui après avoir refait un cliché de celles-ci avec un appareil vidéo bon marché, les faisaient entrer dans un programme basique permettant de rehausser la brillance des couleurs. Ensuite, ils refaisaient un cliché à partir de l'image apparaissant sur l'écran de l'ordinateur et l'expédiaient au SGW où elle était étudiée à l'œil nu. Ainsi, toutes les informations contenues dans la photographie d'origine se retrouvaient complètement distordues.

Welch avait dit : « Ceci frustra Jim, ainsi que Steve et moi. Car il n'y avait aucune approche structurée. Ils pouvaient très bien donner leur avis sur une salissure qui se serait collée sur une lentille ».

Dilettoso avait ajouté : « Ou bien l'angle que faisait la lumière sur l'image pouvait très bien être incorrect et provoquer une réflection de surface à partir du lustre de l'image. En fait, il y avait des centaines de petites choses qui pouvaient interférer. Je suis resté très longtemps à parler avec GSW avant de me rendre à l'évidence que l'on ne pouvait pas travailler avec eux. Ils jouaient avec cela comme avec des jouets ».

Après le GSW, il fallut pas mal de temps à Dilettoso avant de découvrir le père de l'analyse d'image, le Docteur Robert Nathan qui travaillait au Jet Propulsion Laboratory de la NASA à Pasadena. Le Docteur Nathan avait inventé l'analyse d'images dans les années 60 et l'avait perfectionnée pendant près de vingt ans. Bien que d'autres laboratoires gouvernementaux fussent équipés avec le même type de matériel et que d'autres scientifiques fussent également compétents dans l'analyse d'image, JPL était considéré comme le plus performant dans ce domaine. Après plusieurs appels téléphoniques de Dilettoso et Stevens pendant des mois, Nathan accepta finalement de regarder ces photographies ; mais il n'accepta

pas de les analyser. Le procédé était coûteux et prenait du temps. Et bien que le travail de Nathan consistait à détecter et à analyser des objets de l'espace, de quelque nature qu'ils fussent, il n'avait pas de temps à perdre. Toutefois, il restait un homme ouvert à tout.

Une fois dans' son bureau, Nathan commença à dire à Stevens et Dilettoso, avant même de regarder ces photographies, qu'il les examinerait en qualité de particulier et pas en qualité de scientifique travaillant au JPL ; il précisa également que l'opinion qu'il pourrait en donner le concernait lui personnellement et n'aurait rien à voir avec une opinion officielle de la NASA. Cela étant clair, Stevens sortit plusieurs photographies de Meier d'un format 27 x 35 centimètres qu'il avait fait agrandir à partir des originaux et les posa sur le bureau de Nathan. Le scientifique les examina attentivement en silence. Il décrocha son téléphone pour prévenir le laboratoire de sa visite. Après avoir examiné à nouveau les photographies pendant plusieurs minutes, il emmena Stevens et Dilettoso au laboratoire afin de faire faire des copies des transparents que possédait Stevens. Celui-ci se souvint plus tard :

« Nous avons porté les négatifs intermédiaires que j'avais avec moi à leur laboratoire d'analyses, et ils en ont fait des copies. Ils voulaient garder nos négatifs mais nous avons refusé car à chaque fois que quelqu'un les gardait, cela finissait toujours par des discussions en même temps qu'on les regardait et nous retrouvions toujours quelques postillons dessus ce qui, après un agrandissement, donnait des taches bleues sur l'image. »

Bob Post, le chef du laboratoire-photo JPL qui recevait toutes les images de planètes, d'étoiles, d'astéroïdes et de comètes à analyser et à reproduire, travaillait là depuis vingt-deux ans. Il dit :

« Lorsque l'on passe des années et des années à scruter des photographies, on arrive à un tel seuil d'habitude que l'on peut

reconnaître une quantité d'informations sur une image alors que le commun des mortels n'y remarque absolument rien ».

Vers quatre heures de l'après-midi, Nathan revint dans le laboratoire en montrant des agrandissements grand format à Post.

« J'avais déjà vu des images d'OVNI avait dit Post, et j'en avait étudié un sacré paquet, rien n'y est précis, sans aucune définition. Mais celles-là étaient bonnes. On avait là un beau vaisseau, un sol au-dessous bien clair, un ciel avec quelques nuages par-ci par-là et on pouvait voir des détails. Les images semblaient bonnes. En les scrutant de plus près, peut-être auriez-vous trouvé qu'elles étaient fausses. Mais certaines de ces images étaient splendides, vraiment magnifiques, les meilleures photos d'OVNI que j'avais pu voir. D'un point de vue photographique, on ne décelait aucun signe de tromperie ; c'est ce qui m'avait le plus frappé. Elles ressemblaient à de véritables photographies. Je m'étais dit : Seigneur, si ces photos sont authentiques, ça va faire un sacré bruit. »

Nathan réserva son jugement.

A l'approche de l'été 1979, Stevens, Welch et les Elders avaient dépensé trente mille dollars en déplacements en Suisse, à San Francisco, à Los Alamos et dans d'autres localités où ils avaient rendu visite à des scientifiques et à des sociétés d'ordinateur, ainsi qu'en coups de téléphone à travers tous le pays. Avec Dilettoso qui commençait à avoir ses entrées dans les principaux laboratoires, ils décidèrent qu'il leur fallait trouver plus d'argent s'ils voulaient continuer leur enquête convenablement. Quelques scientifiques avaient commencé des tests préliminaires et, jusqu'à présent, les conclusions rapportées étaient intéressantes bien qu'aucune ne fût formelle. Sans plus du tout consulter Lorenzen, Intercep créa la société Genesis III Publishing et publia « Contact from the Pléiades » un journal grand format contenant des photographies de Meier, des extraits de citations de Semjase, les grands traits des expé-

riences que Meier avait eues depuis 1975, des informations mythologiques et astronomiques sur les Pléiades et quelques-unes des premières conclusions des tests préliminaires. Elders avait dit : « C'est une sorte de cocktail de tout ce que nous avons fait jusqu'à aujourd'hui ».

De soixante et onze pages, le livre sur les Pléiades disait qu'un nombre de scientifiques avaient étudié les preuves de Meier et que certains d'entre eux étaient à présent en train de mener « une recherche plus exhaustive et très détaillée ». Mais le texte ne mentionnait aucun nom. L'ouvrage montrait des images de plusieurs personnes assises autour d'une table dans la cuisine de Meier avec une légende disant « un nombre substantiel de témoins qui ont personnellement observé ces remarquables événements », bien que là encore aucun nom ne soit écrit. Le livre informait que des scientifiques étaient en train d'analyser les photographies de Meier d'une façon bien plus précise que ce qui avait pu déjà être fait sur d'autres photographies d'OVNI en « utilisant des procédés nouveaux et très avancés tirés de la technologie très sophistiquée de la recherche aérospatiale et des applications en médecine nucléaire ». Il n'y avait cependant aucun rapport, ni aucune signature d'un quelconque scientifique. En fin de volume, il y avait une page comprenant deux petits paragraphes intitulés « Analyses des échantillons de métaux ». Le premier paragraphe disait : « Depuis le début, des qualités unique ont été détectées dans ces échantillons ». Mais le texte ne faisait référence aux analyses de laboratoire qu'en termes de « scientifiques en question ». Puis il était écrit que ces scientifiques « n'avaient jamais rien vu de semblable auparavant » et que « ces analyses détaillées se poursuivent à ce jour ». Le texte ne divulguait pas une seule source tout en étant d'un style hyperbolique.

Le refus d'Elders de communiquer une quelconque des preuves de Meier à la communauté OVNI créa une grande controverse autour de cette affaire pendant les mois précé-

dents la publication du livre. Beaucoup d'ufologues considéraient les voyages dans le temps et dans l'espace de Meier plutôt étranges ; ils souriaient lorsque celui-ci racontait que l'arbre que l'on pouvait voir sur une de ses photographies avait un jour disparu lorsque Semjase avait « gommé son temps » ; ils recevaient également de nombreux courriers d'Europe disant que quelqu'un avait aperçu des maquettes suspendues au toit dans la grange de Meier. Avec les extravagantes révélations qu'avait rendues publiques Intercep dans son journal, beaucoup d'accusations de plus en plus violentes émanèrent de l'ensemble de la communauté OVNI. Aussi belles soient-elles, disaient les critiques les plus complaisants, les photographies ainsi que toutes les autres preuves dont parlaient les Elders et leur groupe, ne prouvaient en fait absolument rien. Les critiques les plus durs, par contre, parlaient avec violence de pure et simple fraude.

Walt Andrus, le directeur du MUFON écrivit dans son journal en 1980 que les photographies publiées par le groupe Intercep n'était « qu'une supercherie complète vis-à-vis du public en vue de profits financiers ». Il ajoutait, dans le même article : « Une enquête menée aux Etats-Unis a permis d'identifier sur plusieurs photographies la présence d'un ballon avec un fil auquel était attachée une maquette pendant que Billy Meier, utilisant sa caméra avec une seule main, prenait plusieurs photographies sous différents angles ». Andrus allait même jusqu'à déplorer que l'on ait parlé de ces images dans la revue de son propre groupe ; il écrivait : « Cependant, il est impératif de dénoncer de tels opportunistes ».

En 1980, dans la rubrique « Livres » du magazine Fate, on pouvait lire ceci : « Ce livre est un non-sens ; malgré sa belle présentation, il demeure insensé ». Le responsable de la rubrique, George Earley, écrivit dans le numéro de printemps 1981 de la revue Saucer Smear que ce que Stevens avait appelé preuves n'étaient en fait que « des fadaises à bon marché ». Il

disait : « Stevens sait pertinemment ce qui fait qu'une preuve est scientifiquement déclarée légale sur notre planète. Cependant ni lui, ni ses amis ne se sont donnés la peine de s'atteler à une telle démarche. Tant qu'ils ne le feront pas, ils feront l'objet de critiques de notre part. »

A l'automne 1979, Jim Lorenzen qui, à l'extérieur du groupe Intercep, était la personne qui avait le plus fait de recherches sur ces preuves, s'adressa en ces termes au public rassemblé à San Diego pour la convention annuelle d'APRO : « Je considère actuellement que le cas Meier est une fraude. Cependant, cela n'est pas si simple. Certains aspects de cette affaire ainsi que quelques unes des preuves demeurent énigmatiques. Mais, trop souvent, les dires de Meier sont insensés ». Lorenzen accusa ensuite Stevens et le groupe Intercep d'aller voir Meier « à la fois en tant qu'enquêteurs sceptiques et disciples répandant son message à travers le monde... D'un certain point de vue, je qualifierais cette attitude d'étrange et je ne peux l'accréditer. Il conclua son intervention en disant : Tout cela ne signifie pas que je doive avaler en bloc toute cette affaire ».

Dans le Bulletin d'APRO d'Octobre 1979, les termes de Lorenzen étaient encore plus acérés ; s'adressant à Stevens, il avait écrit : « Je suggère très sérieusement que vous et vos amis soyez arrivés à une conclusion précipitée à cause d'une grande volonté de croyance - une prédisposition envers les explications exotiques... Ainsi, chaque preuve fournie par Meier, lorsqu'elle est poussée à son extrême logique, se termine en fiasco, compte tenu qu'il s'agit là de ce que l'on appelle une preuve. Si l'on ajoute ces fiascos les uns aux autres, il ne demeure rien, absolument rien, zéro ».

Un ufologue, éditorialiste de MUFON UFO Journal, Lucius Farish, prit publiquement la défense de Stevens et du groupe Intercep en écrivant : « Vous êtes libres de penser ce que vous désirez à propos du cas de Meier ou de l'enquête

qu'en a fait Stevens. Il n'en demeure pas moins que vous ne possédez aucune preuve permettant d'affirmer qu'il s'agit d'une supercherie. J'ai entendu beaucoup d'accusations, mais je n'ai pas vu le moindre iota d'une preuve véritable... Lorsqu'une personne dépense des milliers de dollars de sa propre poche pour enquêter sur des OVNI, j'estime qu'il est juste qu'elle soit écoutée sans qu'il y ait une poignée de clowns qui l'harassent en permanence parce qu'ils se retrouvent pris à leur propre jeu».

Dans une lettre qu'il expédia un peu plus tard à un autre ufologue du nom de Kal Korff qui avait plus que tout autre attaqué à plusieurs reprises le cas Meier, Farish écrivit : « L'opinion de personnes ne s'étant jamais souciées d'enquêter tout en acceptant des points de vue négatifs sur un cas n'a absolument aucune valeur... Je dirai que quatre vingt-dix-huit pour cent des critiques que j'ai pu entendre ou lire à propos du cas Meier ne sont rien de plus que des propos acides et grincheux... »

Dans le MUFON UFO Journal de Décembre 1980, Korff publia un article intitulé : « L'Incident Meier : la plus infâme supercherie de l'Ufologie ». Il fit par la suite éditer cet article sous la forme d'un petit ouvrage qui fut distribué à de nombreux autres ufologues. Korff y concluait : « Après avoir soigneusement reconsidéré l'ensemble des faits présentés par Genesis III et par les personnes impliquées dans le cas Meier, il peut être montré en conclusion qu'aucun d'eux ne contient le moindre signe de preuve permettant d'en vérifier une quelconque authenticité. C'est pourquoi il est de mon devoir de dire que le cas Meier donne toute l'apparence de n'être rien d'autre qu'une grandiose supercherie très élaborée. Il est certainement le cas le plus extravagant parmi l'ensemble des contactés de toute l'histoire de l'Ufologie ».

Lee Elders se souvenait « du caractère assassin de toutes les déclarations envers nous au cours du congrès de San

Diego, UFO 79. Ils nous attaquèrent de façon incroyable. Ils firent circuler des messages et des brochures parlant de la supercherie que nous avions montée à propos de Meier. Après cela, nous dûmes traverser une période de pagaille noire pendant un an et demi où nous avons dû nous tenir les coudes. Nous étions harcelés nuit et jour parce que nous avions perpétré « la plus grande supercherie de tous les temps ». Nous ne pouvions plus contacter IBM ni n'importe quel autre labo. Nous ne voulions pas que le public ennuyât les scientifiques. Nous avons alors décidé de ne plus donner d'informations, plus aucune, et de rester dans l'ombre. Cette décision m'a hanté pendant deux années. Je sentais que nos preuves étaient tangibles du point de vue d'un enquêteur. Je ne savais pas si nous pourrions réussir à démontrer qu'elles étaient véridiques, mais j'étais sûr de leur tangibilité. Aucune personne de tout ce milieu OVNI ne s'était rendu en Suisse. Aucune n'avait passé ne serait-ce que cinq minutes avec Meier. Personne n'y était allé. Comment pouvait-on dire qu'il s'agissait d'un bluff ? C'était ce qui me frustrait le plus ».

Britt ajouta : « Puis des lettres ont commencé à affluer ; elles disaient : « Nous voulons voir ces preuves ; envoyez-les nous ». Nous répondions en disant que non, que s'ils voulaient les voir, ils pouvaient venir ici, à Phœnix et que nous les leur montrerions ; que nous n'en étions pas les propriétaires. Ainsi, tout le monde a commencé à dire que nous n'avions rien du tout, et que nous ne laisserions personne voir quoi que ce soit parce que nous n'avions, en fait, rien à montrer. Voilà comment tout ce manège c'est mis en marche. Je leur disais : Tout est ici ; si vous voulez, venez à Phœnix et vous verrez ces preuves. Mais personne n'est venu, pas un seul visiteur ».

Pendant que Dilettoso continuait ses recherches avec des scientifiques, Lee Elders revint de Suisse avec un nouvel enregistrement de sons que Meier lui avait donné. Un des

témoins présents au moment de cet enregistrement, Eva Bieri, avait décrit à Elders son expérience lorsqu'elle avait entendu les bruits du vaisseau qui planait, invisible, au-dessus d'elle. Eva, qui était une belle femme suisse de vingt-cinq ans environ, se tenait alors dans un pré à trois kilomètres de la ferme, en train de bercer sur sa hanche son petit garçon de deux mois. Popi se trouvait près d'elle, un magnétophone à la main. A la lisière d'une forêt de pins, à deux ou trois cents mètres, Meier était au volant de son tracteur qui contenait un petit magnétophone dans un vide-poche. Maria et Engelbert Wachter ainsi que d'autres arrivèrent rapidement, puis tout le monde se mit à attendre en regardant le ciel.

Eva dont les oreilles étaient sensibles, n'aimait ni la musique forte, ni les gens qui parlaient fort. Mais lorsque les sons assourdissants remplirent soudainement tout le ciel au-dessus de sa tête, elle devint furieuse, non pas pour elle, mais par crainte pour les oreilles de son bébé.

Elle avait dit à Elders :

« Sur la bande enregistrée, le son est différent de ce qu'il était en réalité. C'était comme si le ciel était habité du son, comme s'il n'y avait pas de source localisée. Le son était partout et nous avons pensé qu'il devait être très fort parce que les gens étaient accourus de loin pour voir ce qui se passait ; et ils ne marchaient pas, ils couraient. »

Perçant et non naturel, le son semblait faire écho par lui-même au fur et à mesure qu'il grossissait, et malgré son intensité, il apparut à Eva comme presque agréable. Son bébé ne pleura pas, mais il tendit son cou en clignant des yeux et écouta.

Dilettoso avait travaillé plusieurs années sur la fabrication de sonorités avec du matériel de digitalisation et des synthétiseurs. C'est en utilisant de nouvelles techniques d'analyse photographique qu'il avait compris le fonctionnement de l'analyse sonore. Ce fut grâce à un de ses anciens employeurs, la

Micro Corporation, qu'il put organiser une soirée où les enregistrements de Meier furent examinés avec un analyseur audio-digital. Cependant, après avoir réussi à séparer les divers sons, il lui fut impossible de les dupliquer. Il avait dit :

« J'étais soufflé. A l'oreille, les sons n'étaient pas étrangers. Ils ressemblaient à ce que l'on s'attend habituellement lorsqu'il est question de science-fiction et de soucoupes volantes. Mais à l'analyse, les sons changeaient constamment et leurs combinaisons modulaient en puissance, parfois plus fort, parfois plus doux et cela à une vitesse tellement rapide que même avec un analyseur capable de générer de nombreux sons, cela aurait été vraiment très compliqué. »

Cependant Dilettoso ayant besoin d'une vérification indépendante, il expédia la bande à Rob Shellman, un ingénieur du son travaillant au laboratoire des sonars de la United States Navy installé à Groton, dans le Connecticut. Shellman, lui aussi intrigué par la complexité sonore, élimina tout de suite une importante éventualité : Meier n'avait pas pu utiliser une source électrique de type courant pour fabriquer de tels sons. Il écrivit à Dilettoso :

« Les équipements ont été réglés pour analyser à partir de fréquences électriques ordinaires, soit cinquante ou soixante hertz. Si l'origine du son avait été produite avec un moteur électrique ou une machine, la hauteur fréquentielle serait apparue avec évidence. Mais aucune fréquence de ce type n'a été détectée. »

Cherchant d'autres vérifications de ce qui semblait être un enregistrement inhabituel, Stevens trouva à Los Angeles un consultant en électronique qui était ingénieur en informatique, Nils Rognerud. Dessinateur dans une grande firme d'électronique, Rognerud amena la bande à un laboratoire-son pour convertir les sonorités en ondes sur un analyseur spectral. Il vit alors sur l'écran les diverses fréquences se mettre à vibrer et à se déplacer de haut en bas et de bas en haut, puis

converger à travers un épais zig-zag, s'éloigner, puis converger à nouveau. « J'étais très sceptique, d'un point de vue scientifique, mais ces sons étaient inhabituels, » avait-il dit.

Incapable de comprendre ce qu'il voyait, Rognerud fit appel à un deuxième consultant, Steve Ambrose, qui fabriquait des microphones intégrés pour des chanteurs de rock et qui était l'ingénieur du son de Stevie Wonder. Ambrose avait récemment conçu un petit récepteur radio avec haut-parleur que Stevie Wonder pouvait placer au fond de son oreille. Cette radio, appelée Micro Monitor, était une des deux inventions que Ambrose avait fait breveter. Il partait aussi régulièrement en tournée avec Simon and Garfunkel, Engelbert Humperdinck, Diana Ross et d'autres chanteurs populaires en tant que spécialiste du son. Il connaissait bien les synthétiseurs de sons et leurs capacités. Rognerud lui demanda d'écouter les enregistrements de Meier pour qu'il lui dise si ceux-ci avaient pu être fabriqués avec un synthétiseur.

Ambrose dit plus tard :

« Nils savait que si j'avais pensé être en face d'une supercherie, je lui aurais simplement dit : « Désolé, je pourrais en faire autant ». Lui aussi est comme ça. »

Rognerud expliqua à Ambrose au téléphone que les sons étaient supposés provenir d'un vaisseau spatial des Pléiades. Il ajouta que d'après lui, ces sons étaient authentiques. Le fait que Rognerud donnait du crédit à de telles suppositions piqua la curiosité d'Ambrose, mais cet enregistrement lui réservait des surprises. Après l'avoir écouté un moment en observant son analyseur spectral, il dit à Rognerud qu'il était impossible que ces sons eussent été fabriqués à partir d'un synthétiseur. Ils étaient « analogues » et naturels et Ambrose les considérait lui aussi authentiques. Il dit :

« S'il s'agit d'une supercherie, elle est vraiment bien montée ». Il expliqua par la suite : « Les synthétiseurs sont équipés d'oscillateurs permettant de rendre des sons apparaissant

comme naturels à l'écoute. Mais les fréquences que généraient ce son étaient si hasardeuses et variées qu'elles se situaient au-delà des capacités d'un oscillateur, voire même d'un groupe d'oscillateurs. Il faudrait utiliser un microphone avec un son analogue à un tour, ou du métal découpant une autre pièce de métal, ce qui produit simultanément des basses et des hautes fréquences ; en accélérant ou en ralentissant le tour, on pourrait alors produire les diverses fréquences que l'on trouvait sur cet enregistrement. Mais même dans ce cas, il aurait fallu étager le son plusieurs fois, en mélangeant une sonorité avec une autre ; mais ce son ne semblait pas avoir été étage, piste après piste. Lorsque l'on a l'habitude des techniques d'enregistrement et des sons électroniques, on est capable de reconnaître à la simple écoute s'il y a eu un mixage. Mais l'origine de ce son était unique et son enregistrement restituait une étonnante réponse fréquentielle. »

Ambrose connaissait beaucoup de gens d'Hollywood travaillant dans le domaine des effets spéciaux sonores. Il disait qu'aucun d'entre eux n'aurait pu fabriquer de tels sons. Il avait dit :

« Comment dupliquer un tel son ? Je ne parle pas uniquement du son perçu par l'oreille mais aussi de l'image recueillie par un analyseur spectral. C'est une chose de reproduire un son ressemblant à un autre son, mais c'est une autre paire de manches que d'avoir aussi des oscillations identiques sur le spectre sonore. Si ce son est le résultat d'une supercherie, j'aimerais beaucoup connaître le type qui l'a montée ; il pourrait à coup sûr se faire beaucoup d'argent dans les effets spéciaux. »

.ɡuʃµfç.

Depuis le printemps 1977, la ferme s'était peu à peu transformée pour devenir tout à fait fonctionnelle avec l'eau courante et l'électricité. Finalement la boue avait disparu. L'eau,

qui autrefois s'écoulait depuis les pentes des collines, était à présent retenue par une digue puis dirigée vers des petits étangs bien façonnés. Un grand jardin s'étendait en rangs réguliers de terre souple tout le long du sentier vers Schmidruti, à partir de la vieille grange à attelages.

Des poiriers et des pommiers donnaient une grande récolte à l'automne et de gros pichets de jus de fruits frais étaient placés sous le porche de l'arrière-jardin. Devant l'entrée de la maison une grande volière recouverte d'un filet abritait des canaris et des pinsons dont un noir et un blanc qui voletaient en permanence autour des petits nids qui avaient été confectionnés dans des corbeilles. Il y avait là un constant gazouillis de chants et des battements d'ailes.

Une chose cependant n'avait pas changé à la ferme. Un grand nombre d'étrangers continuaient à y affluer - des religieux, des scientifiques, des philosophes, des cyniques et beaucoup de curieux - qui désiraient tous pouvoir s'entretenir avec Meier. Des familles entières arrivaient, ainsi que des prêtres, des ufologues, des équipes de cinéma, des couples, des femmes seules, des journalistes et aussi un disciple occasionnel en quête du Messie. A l'heure du dîner, très souvent la cuisine de Meier se remplissait de gens que l'on n'avait jamais vus auparavant ; et à cause de la demande qu'avait faite Semjase à Meier pour qu'il fasse savoir aux humains de la Terre qu'il y avait d'autres races dans l'univers, Meier se sentait obligé de leur parler.

En Novembre 1978, après la publication d'une douzaine d'articles dans la presse européenne, le grand magazine international, Der Spiegel, passa dans son numéro un dossier de onze pages sur les OVNI intitulé « Apparition ou Réalité ? Les OVNI arrivent ». La couverture montrait une inquiétante photographie qu'avait prise Meier : un vaisseau accompagné d'un jet, juste au-dessous de la ligne d'horizon.

A présent des gens du monde entier venaient voir Meier. Un vieux Livre d'Or qui n'avait été signé que par très peu de visiteurs portait des adresses de Tahiti, du Japon, de la France, de l'Allemagne, de l'Italie, de l'Espagne, du Mexique et de la Belgique. L'actrice Shirley Mac Laine avait pris un avion pour la Suisse et était restée cinq jours avec Meier, aidant à désherber le jardin et à tailler les arbres pendant la journée et questionnant Meier sur l'univers la nuit. En partant, elle avait écrit sur le Livre d'Or : « A Billy et son combat d'amour pour nous tous. Merci pour votre dévouement, votre patience et votre AMOUR. Puissiez-vous toujours rayonner. Shirley ».

Popi était dégoûtée par tous ces visiteurs. Elle avait dit un jour :

« J'en ai eu marre de nombreuses fois, mais il n'y avait aucun choix. Ils entraient dans la maison en disant : « Allez Billy, viens ». Ils n'avaient jamais un mot pour moi. Je devenais agressive. Je ne voyais pas pourquoi ils ne comprenaient pas lorsque je leur disais que Billy était occupé. Ils arrivaient avec tous leurs problèmes et il fallait que Billy soit là. Lui ne s'inquiétait pas de sa santé et les gens ne voyaient pas qu'il avait besoin de se reposer, de prendre soin de lui et d'être mon mari. Personne ne lui a jamais dit : « Vous avez un problème ? Pouvons-nous vous aider ? »

J'ai appris peu à peu à accepter la situation. Von Dâniken vint un jour. Il voulait des informations. Billy a parlé avec lui. J'étais contente de ne pas avoir à parler à ces personnalités. »

Lee Elders se souvenait :

« Nous étions à la ferme lorsque toutes ces voitures venaient de France, de Hollande, du Danemark, de toute l'Europe. C'était un vrai cauchemar pour Billy ».

Brit ajouta :

« Au tout début, Billy se demandait très sérieusement s'il n'était pas fou. « Pourquoi moi ? Pourquoi ici ? Pourquoi maintenant ?» Puis il a commencé à trouver ça drôle, tous ces

inconnus venant là pour lui parler. Puis les articles sortirent dans des revues et tout à coup, il fut débordé par tout ce monde. Les gens faisaient la queue devant chez lui, vraiment la queue ! Et cela ne le réjouissait pas du tout. Ils lui disaient : « Donnez-moi cette photographie » ou « Laissez-là moi » ; ensuite ils disparaissaient avec et Billy ne les revoyait plus jamais. Je crois qu'à ce moment-là, il ne trouva plus la situation amusante, parce que la moitié des choses étaient volées. Les enfants étaient persécutés à l'école. Sa femme était malheureuse et lui aussi, à cause de ce flot constant d'individus en permanence »

Popi n'avait jamais rien à voir avec aucun des quelconques aspects des contacts. Elle refusait même d'en parler avec son mari. Brit avait dit :

« Elle était de toute façon très jalouse des contacts, pas uniquement parce que Billy était contacté par une femme de l'espace, mais aussi parce qu'il faisait quelque chose sans qu'elle pût y participer et que, au fond d'elle même, elle ne souhaitait pas non plus y participer. Elle désirait n'avoir rien à voir avec ces contacts, elle ne voulait pas savoir ce qu'il s'y disait et ne voulait voir aucune photographie. Et elle ne voulait pas adresser la parole à tous ces gens qui violaient sa vie familiale. Je l'ai vue dire à des personnes qui étaient dans sa cuisine de sortir, de quitter sa maison et de disparaître ; elle ne voulait plus jamais les revoir. Tous ces gens qui pressaient son mari de questions Féloignaient d'elle. C'est ainsi qu'elle voyait les choses. Finalement, elle n'y a plus prêté attention. Elle s'en fichait si quelqu'un entrait ou si la maison était sens dessus-dessous. Elle ne prêta plus attention ni à elle, ni à ses enfants, ni à son mari. Autour d'elle, tout fut dirigé par des étrangers. »

Comme on pouvait s'y attendre, Meier devint un personnage de culte à qui des individus rendaient visite en quête d'un moyen donnant un sens à leur vie. Certains d'entre eux élirent

domicile à la ferme, les chambres étant terminées et les murs rénovées. Ils demandaient toujours plus de notes, de photographies et d'entretiens. Les nouveaux aidaient à l'entretien de la ferme et assistaient Meier à la publication de ses notes de contacts. Cependant la majeure partie de son temps et de son énergie se passait à apaiser les disputes parmi ses « partisans ». Les femmes prenaient souvent Popi à partie et les hommes rivalisaient pour devenir le confident de Meier. Les notes des contacts elles-mêmes avaient acquis une tonalité très terrestre où il était souvent question de problèmes de personnalité parmi les habitants de la ferme. Les conflits étaient attribués aux actions des forces de l'ombre qui étaient appelées « le peuple de Gizeh ». L'atmosphère conviviale et stimulante, parfois même magique, que beaucoup avaient ressentie en présence de Meier commença à se détériorer avec l'arrivée de plus en plus de personnes.

Il fallut finalement imposer des règles, établir des horaires de travail et percevoir des contributions de la part des visiteurs et de ceux qui logeaient sur place. Quiconque demeurant plus de trente minutes sur la ferme devait travailler. Et si quelqu'un désirait parler avec Meier, il lui fallait en trouver l'opportunité soit lorsqu'il travaillait dans le champ, soit dans la cuisine s'il parvenait à lui consacrer un moment.

A l'automne 79, accompagnés par une équipe de production japonaise de la Nippon Télévision Network Corporation, les Elders firent le voyage depuis Londres jusqu'à Schmidruti pour voir si Meier accepterait d'être interviewé pour un documentaire sur ses expériences. Mais arrivés à la ferme, on leur annonça que Meier s'était enfermé dans son bureau et qu'il ne désirait recevoir personne. Lee Elders se souvenait :

« Il ne sortait pas de son bureau. Il ne mangeait pas. Des gens apportaient un plateau-repas devant sa porte, mais il n'y touchait pas. Tout ce qu'il demandait, c'était qu'on le laissa seul avec ses cigarettes et une tasse de café. »

Meier resta seul dans la petite pièce qui lui servait de bureau pendant trois jours. Il rompit finalement son silence pour demander que l'on fasse venir les Elders sur le champ. Lee expliqua :

« Quelle sacrée expérience ce fut ! Je ne l'oublierai jamais. Je suis rentré dans la pièce ; elle était obscure avec juste une ampoule en marche ; il était assis sur la chaise. Nous étions à peu près à cette distance l'un de l'autre. La lumière était braquée vers moi ; je ne pouvais pas le voir entièrement, mais lui pouvait me voir. Ses cheveux étaient décoiffés et il avait un regard sauvage. Il restait assis, immobile. Je veux dire qu'il était complètement abattu, traqué ; il me fixait.

On m'avait dit un jour que dans ce genre de situation, le premier qui parle a perdu. Je me suis dit que j'allais attendre. J'ai fumé trois cigarettes. Billy restait muet. Il me fixait, je le regardais en fumant une cigarette et j'attendais, j'attendais.

Au bout du compte, j'ai compris qu'il ne dirait rien et que j'aurais pu rester là toute la journée. Je lui ai dit : « Comment te sens-tu, Billy ?» Il a répondu « Oh, Lee », puis il m'a ouvert son cœur pendant deux heures. Il m'a parlé, parlé, parlé des problèmes à la ferme et des pressions qu'il subissait, qu'il n'en pouvait plus et qu'il allait interrompre les contacts. Il disait : « Je vais les arrêter, les arrêter ». Il continuait à parler. Je suis resté ainsi deux heures à l'écouter dans cette pièce sombre. A la fin, je lui ai dit : « Et si on prenait un thé ? » Je me suis levé et je suis allé chercher du thé à la cuisine puis je suis retourné le voir.

En tout, je suis resté six heures entières avec lui. J'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour le convaincre de continuer. Je n'oublierais jamais... ça semblait OK sur le moment ; mais d'une certaine façon lorsque j'y réfléchissais ça ne me paraissait pas si OK que ça, tout simplement parce que ça marchait. Je fis une analogie avec Michel-Ange. Je lui dis : « Ecoute Billy ; tu connais bien Michel-Ange n'est-ce pas ? »

Il dodelina de la tête. « Bon, regarde cet homme, regarde ce qu'il a créé, ce qu'il a fait pendant son séjour sur notre planète, regarde tout son travail, toute son œuvre, tout ce qu'il a accompli et tout ce qu'il a donné à l'humanité. Tu fais la même chose. Tes photographies sont comme Michel-Ange ; ce sont les meilleures que l'on puisse voir. Ecoute, tu contribues à élever le niveau de conscience sur cette planète et c'est très important.

Et j'ai parlé, et parlé. Et il a commencé à écouter, et il a commencé à réfléchir. Ses problèmes étaient inéluctables parce qu'il accomplissait quelque chose de grand. Il avait dû passer par une période où les gens se rebellaient contre nous jour et nuit lorsque nous avions publié le premier numéro ; puis il y avait eu tout ce courrier des enfants, des médecins et des gens malades, en phase terminale, qui essayaient d'avoir de l'aide de la part des Pléiadiens. Il y avait eu aussi tous ces individus qui nous avaient assaillis. Il y avait un sens à tout cela, ces OVNI n'étaient pas des clopinettes. Ils étaient une sorte de bouée de sauvetage dans cette période trouble. Je savais ce que vivait Billy mais je savais aussi ce que tout cela signifiait pour ces gens. Finalement, je lui ai dit : « Billy, j'ai quelques Japonais qui sont retournés attendre à Londres. Que dois-je leur dire ? » Il répondit: « Fais-les venir ».

Pendant qu'ils attendaient l'arrivée de l'équipe japonaise, Brit continua de noter la vie quotidienne de la ferme dans son journal de bord. «Popi a préparé des œufs à la coque, du pain, des saucisses et du fromage pour un bataillon. La nuit dernière, nous avons mangé des patates et du fromage. Ils ont ri en nous voyant manger la peau des pommes de terre ; ils pèlent les leurs. Je vais apprendre à Popi comment faire frire les œufs, les saucisses et les omelettes à la mode américaine ».

Une nuit, huit personnes s'entassèrent dans une Land-Rover et Meier les conduisit en marche arrière à travers champ jusqu'à une petite auberge.

Brit écrivit : « Billy conduit comme un fou, tout phare éteint en tenant le volant avec ses pieds et en disant dans un fou-rire qu'il est protégé. « N'ayez pas peur ! » Au restaurant, Lee a bu son premier café au kirsch ; puis nous nous y sommes tous mis : café-kirsch, puis café-schnaps. Nous sommes rentrés par le même chemin : phares éteints, Billy conduisant avec ses pieds : « Ne vous inquiétez pas ; nous sommes protégés ».

De retour à la maison, après s'être tapé une bourriche du rhum le plus costaud que l'on puisse fabriquer, tout le monde s'est senti très « relaxé ». Billy nous a demandé si nous avions déjà vu une pareille chose ; il s'est alors emparé d'une cuillère qu'il a envoyée en travers de la table ; lorsqu'elle est arrivée à moi, elle était toute pliée et tordue. Il a recommencé avec une autre qu'il a envoyée à Lee ».

Après que Meier eût plié ses cuillères, Brit l'interpela : « Etes-vous celui que l'on appelle le nouveau Prophète ? »

« Non, répondit-il. Tous les humains sont des prophètes et chacun a le pouvoir de plier des cuillères. »

Il expliqua alors qu'il utilisait la force des gens qui l'entouraient ainsi que celle de son propre esprit.

« J'appelle ça des « tours de passe-passe idiots », »dit-il.

Puis il prit une des cuillères pliées et rajouta :

« Cette fois-ci, c'est un tour dédié à Brit ».

Brit écrivit dans son journal :

« Il prit alors la cuillère entre le pouce et l'index et la fit fondre jusqu'à ce qu'elle soit cassée en deux morceaux. »

Lee regardait attentivement Meier, cherchant une faille ou un indice de supercherie. Mais Meier était si rapide et si naturel que Elders ne trouva rien de suspect, ni de révélateur. Il avait dit :

« J'étais fasciné par ce qu'il pouvait faire avec un clou ou avec un compas qu'il faisait tournoyer sur eux-mêmes sans les toucher. Il disait que cela n'était que le produit d'une

concentration et il ne le reliait pas à ses contacts Pléiadiens. Peut-être avait-il appris ce genre de tours des années plus tôt, peut-être lorsqu'il vivait en Inde. Mais j'en étais fasciné car j'étais alors pratiquement convaincu qu'il n'y avait là aucune supercherie. »

Jun-Ichi Yaoi et l'équipe de production japonaise arrivèrent à Schmidruti dans la deuxième quinzaine de Septembre pour commencer un tournage qui allait durer trois semaines. Leur première soirée à la ferme se passa dans le salon à observer et à filmer la projection d'un film de huit millimètres qu'avait fait Meier où l'on voyait des vaisseaux. Dans la première séquence, on en voyait un se déplaçant très vite d'avant en arrière et d'arrière en avant au-dessus d'une ferme et d'un très haut pin ; puis il fendait l'écran juste devant l'arbre alors que les branches du haut se pliaient comme si elles étaient soufflées vers l'arrière. Très excités parlant en Japonais, les membres de l'équipe demandèrent à Meier de repasser plusieurs fois cette séquence pendant qu'ils filmaient l'image des branches supérieures du pin. Alors qu'ils visionnaient d'autres films pris à Hasenbol, un membre de l'équipe remarqua quelque chose d'étrange dans ce qui semblait être une réflection lumineuse émanant de la collerette du vaisseau. Meier repassa la scène et le cameraman fit un gros plan sur la bordure de l'appareil. Sur le rebord argenté il y avait bien, semblable au clignotement d'un phare maritime, une lumière rouge intermittente.

Pendant les journées, Elders et Welch accompagnaient l'équipe de tournage sur les sites de contacts. Ils étaient tous deux tombés d'accord sur le fait que si l'histoire de Meier était vraie il devrait rester sur chacun des sites pendant quelque temps un certain taux de radiation qui aurait été laissé par les vaisseaux.

Un instrument convenablement réglé sur la sensibilité correspondante devait être capable de détecter cette radiation.

Après plusieurs coups de téléphone, ils trouvèrent un détecteur de radiations gamma dans une firme suisse fabricant des appareils de détection, la Wild-Heerbrùgg. Semblable à un compteur Geiger, cet instrument mesure la radiation électromagnétique. Welch parla avec un physicien de la Société qui avait souvent utilisé ce type d'appareil. Il lui expliqua l'usage qu'il voulait en faire et le physicien lui confirma que cet appareil était effectivement celui qu'il fallait utiliser car il pouvait détecter n'importe quels changements artificiels dans les structures moléculaires de l'herbe ou du sol.

Pendant que l'équipe filmait Meier dans un pré pas très loin de Hinwill où celui-ci avait situé sa première rencontre avec un vaisseau Pléiadien qui y avait atterri pour y rester une heure et quart cinq ans plus tôt, Elders et Welch mirent en marche leur détecteur de radiations. Pour établir une comparaison, ils commencèrent par faire une lecture dans l'herbe qui se situait un peu plus loin autour du site ; le compteur marquait entre 0 et 0,5. A chaque fois qu'une lecture supérieure apparaissait sur le compteur, ils plantaient un témoin dans le sol. Mais avant qu'ils n'aient terminé de faire des lectures sur le terrain, ils s'aperçurent que les points en question commençaient à former un cercle sur le sol. A l'intérieur de ce cercle, la radiation était de deux soit quatre cents pour cent plus élevée que les mesures précédentes. A l'intérieur du cercle, les lectures montraient une pulsation.

« Ça n'était pas en dents de scie, se souvint Welch. La radiation montait d'un coup, puis diminuait un peu ; puis à nouveau elle montait d'un coup et rediminuait un peu. Nous ne nous attendions pas à ça. »

En diamètre, ce cercle dans lequel les lectures puisaient et les radiations s'élevaient autant, mesurait environ six mètres trente.

D'après les notes de Welch prises en même temps que les mesures, « Immédiatement après notre retour à l'hôtel, j'ai

repris contact avec le physicien qui nous avait procuré le matériel pour lui demander si ce que nous avions trouvé était significatif ou s'il fallait faire un calibrage de cet appareil. Le physicien, qui était quelqu'un d'assez réservé, fut surpris. »

« Redites-moi les lectures du terrain environnant, » demanda-t-il.

Welch lui lut les chiffres au téléphone.

« Et les autres, redemanda le physicien. »

« De 1,5 à 2 » répondit Welch.

« Où avez-vous trouvé ces valeurs, précisément ? » redemanda-t-il.

Welch essaya de lui décrire l'endroit aussi précisément qu'il le put. Le physicien lui dit alors qu'il avait, avec son équipe, utilisé cet appareil depuis plus de dix ans dans leur laboratoire, et qu'il avait toujours très bien marché. Il n'y avait aucune plaque d'identification sur celui-ci et le physicien n'arriva pas à se souvenir du nom du fabricant.

Lorsque Welch suggéra que ces lectures pussent être sans signification ou que l'appareil pût avoir besoin d'un recalibrage, le physicien nia les deux éventualités. L'appareil était en bon état et ces mesures étaient significatives car elles présentaient des niveaux de radiation gamma entre cent et quatre cents pour cent supérieures aux plus hauts enregistrements de l'environnement.

Le physicien leur conseilla de prendre contact avec la Commission de la Sécurité Nucléaire Suisse pour avoir plus d'informations et de leur permettre de mener leur propre enquête. Il ne savait pas interpréter ces valeurs mais il considérait qu'il eût été profitable qu'un spécialiste les vérifiât pour les analyser.

« Il ne donna pas d'autres détails, pouvait-on lire dans les notes de Welch, sauf qu'il rajouta qu'une source pouvant donner un tel niveau de radiations gamma ne pouvait être qu'artificielle car elle était de force à changer la nature électro-

magnétique de chaque molécule correspondante au lieu de la lecture. »

Après cette expérience, ils amenèrent l'appareil à la ferme de Meier. Celui-ci donnait 0,0 aux environs de la ferme jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à environ trois cent cinquante mètres de la ferme où ils trouvèrent un immense cercle. A l'intérieur de celui-ci, l'aiguille de l'appareil bondit de 0,0 à 1,5. Welch avait dit :

« C'était très net. Nous marchions et il n'y avait aucun chiffre, puis tout à coup, l'aiguille passait à 1,5 ; elle y restait une seconde, puis à nouveau retombait. »

Sur un autre site d'atterrissage situé à la lisière de la forêt au-dessous de la ferme, Welch eut à nouveau cette valeur sporadique de 1,5. Sur un autre site encore, le long de la route en gravier menant à la maison, il y eut une légère pulsation et les lectures passèrent successivement de 0,5 à 2.

Ils décidèrent alors de mesurer tous les divers objets que Meier emportait avec lui quand il allait à un contact. Ils se rendirent dans son bureau où ils trouvèrent son fusil. Ils en sortirent tout d'abord les cartouches pour les mesurer ; l'aiguille resta à 0. Lorsqu'ils demandèrent à Meier depuis combien de temps il avait ces cartouches, il répondit qu'il les avait achetées récemment. Sur le canon du fusil, l'aiguille marqua 0,1. La montre de Meier était à 0,5. Quant à la breloque métallique qu'il portait sur lui, le compteur y marqua 1.

Tout en vérifiant ces objets, ils s'aperçurent que Meier lui-même faisait réagir l'aiguille. Son épaule gauche variait de 1 à 1,5 et son bras droit de 0,5 à 1.

Welch rappela le physicien de Wild-Heerbriigg ; celui-ci lui demanda :

« Avez-vous cogné l'appareil contre une porte, ou avez-vous marché dessus, ou quelque chose de ce genre ? »

« Pas du tout, répondit Welch. Mais est-ce un appareil qu'il faut tenir comme une plume ? Car dans ce cas, il se pourrait bien qu'il ait reçu un léger coup en le sortant de sa boîte. »

« Non, non répondit le physicien. Vous savez, c'est de l'acier platiné. »

Welch se souvenait avoir été très intrigué à ce moment-là. Cet homme ne leur donnerait aucune réponse. Et il n'était absolument pas question d'appeler la Commission de la Sécurité Nucléaire Suisse.

Après ces étranges lectures, Welch utilisa encore l'appareil pendant quelques jours avant de le ramener. Il le mettait en marche dans leur chambre d'hôtel, au restaurant, dans les champs et la forêt. Mais partout l'aiguille restait quasiment immobile comparativement aux mesures faites sur les sites, à la ferme, sur les objets de Meier et sur Meier lui-même. Herbert Runkel venait rarement à la ferme à présent. Alors que la maison de Hinwill avait été un lieu de liberté intellectuelle et que la ferme à ses débuts avait donné beaucoup de joie lorsqu'elle était en reconstruction, la nouvelle ambiance religieuse du groupe avec ses méditations forcées et ses horaires avait fini de ruiner ce qui restait de l'atmosphère d'autrefois.

Meier avait déçu Herbert deux ans plus tôt lorsqu'il avait montré une série de photographies qu'il prétendait avoir prise au cours d'un voyage dans le temps avec Semjase. L'image montrait les moellons de San Francisco après un important tremblement de terre qui aurait lieu dans l'avenir. Par la suite, un ami de Herbert découvrit dans un article de GEO Magazine la conception qu'avait un peintre de cette catastrophe prophétique et la photographie de Meier provenait de façon évidente de cette image très livide. Avec tout le grand nombre de photographies magnifiques que personne ne semblait capable de comprendre ou d'expliquer, Herbert n'arriva pas à saisir la raison d'une telle fabrication de la part de Meier. Il avait seulement répondu que les Pléiadiens avaient placé l'image exacte d'un événement futur dans le mental de cet artiste et que celle-ci était la réplique exacte de ce que lui, avait vu. Puis la photographie disparut de la circulation.

Cette photographie de San Francisco rendit Herbert perplexe car il avait vu tellement de choses par lui-même, certaines triviales, d'autres remarquables, qui toutes contribuaient à forger une histoire extraordinaire bien qu'inexplicable. Au cours d'une après-midi d'Octobre, après le passage de l'équipe de la télévision japonaise, Herbert voulut montrer à Lee Elders un site qui depuis longtemps l'intriguait. Il le conduisit sur ce site qu'il avait autrefois visité avec Harold juste après que Meier y ait eu un contact. Il arrêta la voiture dans un champ traversé par une voie ferrée, puis il invita Elders à le suivre le long d'un mauvais chemin qui descendait vers la forêt. Au bout d'environ quatre cents mètres, ils atteignirent une clairière isolée de la dimension de quatre ou cinq terrains de football entourée de sapins de trente mètres de haut. A quelque courte distance du pré, il y avait deux arbres dans la forêt qui portaient de larges plaies jusque dans l'aubier et qui avaient été noircies par un feu.

Herbert expliqua à Elders que le jour où il était venu ici avec Harold et Meier trois ans auparavant, ils l'avaient fait pour venir voir précisément ces deux arbres. Meier avait alors prétendu qu'il avait lui-même tiré sur ces arbres avec un fusil à laser que les Pléiadiens lui avaient montré. Et lorsque Herbert et Harold avaient examiné ces deux arbres qui étaient à présent devant Elders, ils n'arrivèrent pas à se figurer comment Meier aurait pu y faire de telles marques aussi profondes à moins qu'il n'ait effectivement utilisé un fusil à laser.

Ce jour-là, pendant que Herbert et Harold étudiaient les deux arbres de près et de loin, Meier était parti cueillir des champignons dans les environs. A la lisière de la clairière, il y avait une large épaisseur de buissons à hauteur de taille. Alors qu'il marchait à reculons pour regarder l'un des deux arbres, Harold nota du coin de l'œil une ramille dans un petit buisson. Elle avait été tranchée en deux et les deux extrémités brisées étaient carbonisées. Lorsque Harold se pencha pour

les examiner, il aperçut une autre ramille cassée juste à côté qui, elle aussi, était carbonisée. Il appela Herbert et ils découvrirent ensemble une ligne parfaite de ramilles cassées et carbonisées qui parcourait l'épaisseur des buissons, les uns derrière les autres. Il semblait qu'un rayon d'intense chaleur avait traversé les buissons.

Harold avait alors appelé Meier qui s'était rapproché d'eux avec ses champignons pour regarder les petites branches brisées. Après les avoir examinées un moment, il dit se souvenir d'avoir pointé le fusil à laser vers les arbres mais pas en direction des buissons. Peut-être l'avait-il fait ; il ne s'en souvenait pas.

Trois années après, les branches carbonisées n'étaient plus là, mais Herbert en montra des photographies à Elders. La ligne droite traversant les buissons mesurait bien trente mètres d'après l'estimation de Herbert.

Lorsque, par la suite, Elders passa à Munich, il parla à Harold de cet incident ; ce dernier lui répondit : « On pouvait reconnaître la ligne droite à cause des branches cassées et carbonisées. Elle était très fine ; il était impossible d'imaginer l'action d'une machine à souder ».

Lorsqu'il s'était trouvé sur place, Elders avait immédiatement vu qu'une balle tirée au travers des buissons n'aurait pas pu laisser une telle trace, ni une utilisation très soigneuse d'une boite d'allumettes. Ce qui mystifiait le plus Elders était qu'il ne parvenait pas à comprendre pourquoi Meier se serait donné autant de mal pour fabriquer des preuves aussi difficiles alors qu'il était très peu probable que quelqu'un puisse même les découvrir.

Cette enquête au cours de cet après-midi-là avec Herbert était tout à fait typique de l'utilisation que pouvaient faire de leur temps Elders et Welch lorsqu'ils venaient en Suisse : piétiner dans l'inexplicable. La découverte de ces ramilles carbonisées n'offrait pas vraiment une preuve concrète des contacts

de Meier, mais elle faisait partie de cette liste que Welch avait appelé « circonstances grossières ».

Pendant que Welch et Elders étaient en Suisse, Stevens et Dilettoso se rendirent à Pasadena pour y rencontrer le Docteur Nathan du Jet Propulsion Laboratory. Nathan ne pouvant travailler à partir des épreuves que Stevens lui avait montrées, il avait demandé à Bob Post du Labo-Photo de tirer des positifs couleur d'un format 4 x 5 à partir des négatifs intermédiaires de Stevens. Ces copies devaient être ensuite « digitalisées » et les informations obtenues stockées dans un ordinateur afin d'être analysées.

Post demanda à Audrey Adkins, une anglaise travaillant au Labo-Photo depuis au moins aussi longtemps que lui, de rester après son temps de travail afin de traiter ces transparents et Stevens lui recommanda de ne mettre au rebut aucun de ses tests ni aucune de ses copies inutiles. Mais lorsque Adkins, enfermée dans la chambre noire, plaça le premier négatif intermédiaire dans l'agrandisseur pour que le grain disparaisse afin d'avoir une image parfaite grâce à un microscope au vingtième, l'image qui apparut était toute brouillée. Alors qu'elle passait en revue l'ensemble des négatifs intermédiaires dans la focale la plus précise possible, elle se mit à penser que le Docteur Nathan serait très chanceux s'il réussissait à tirer des conclusions avec ces images.

Ce soir-là, Post et Adkins sautèrent leur dîner pour transférer les photographies de Meier, à partir des négatifs intermédiaires, en diapositives couleurs. Après qu'Adkins eût terminé son travail, vers dix-neuf heures, elle tendit à Stevens une grosse enveloppe en lui disant : « C'est sans valeur, tout juste bon pour la poubelle ». Elle laissa les copies qu'elle avait faites pour le Docteur Nathan.

Les nouveaux transparents révélèrent que les négatifs intermédiaires de Stevens n'étaient que des reproductions d'autres reproductions des originaux. En fait, ils étaient de qualité

tellement inférieure par rapport aux images que Stevens avait montrées au tout début à Nathan que celui-ci se demanda s'il n'abusait pas de lui en lui donnant délibérément des preuves qui, de toute façon, ne pourraient pas être étudiées. Nathan avait dit :

« Tout ce que je sais, c'est que les négatifs qu'il nous a donnés pour être étudiés étaient déjà inutilisables et que c'est tout ce qu'il nous a passé. Il devait y avoir une génération plus ancienne de ces négatifs, intentionnellement flous. Il n'était pas possible que ceux-ci aient servi pour le tirage à haute définition que Stevens m'avait montré au début. Il ne m'avait pas donné ses meilleures négatifs, ni les plus récents et il était impossible de travailler avec ceux-là ».

« Le problème-clef, avait dit Lee Elders, venait en fait de Meier lui-même. Du fait qu'il y avait eu beaucoup de vols des pellicules d'origine, nous ne savions même pas si nous en avions. Si nous avions eu ces originaux, notre tâche en aurait été bien facilitée. Mais nous n'en avions pas. Nous savions que nous avions des négatifs mais nous n'en connaissions pas l'âge. Etaient-ils de la première génération, de la cinquième ? »

Nathan déposa les nouveaux négatifs dans un tiroir et ne les regarda plus jamais. Il avait dit :

« J'étais très impressionné par ces images et très mécontent. Il ne m'est jamais venu à l'idée qu'il s'agissait d'une supercherie. Mais n'oubliez pas que mon examen avait été très superficiel. Il n'a pas été possible d'étudier sérieusement ces négatifs car étant donnée leur mauvaise qualité, je n'aurais rien fait d'autre que de perdre mon temps. Je n'ai aucune preuve qu'il s'agisse d'une fraude ; mais je n'en ai pas non plus pour dire que tout ceci est vrai. Ces deux points de vue ne devraient pas être séparés. »

Pendant quelque temps, Lee Edlers essaya de traquer un témoin-clef, Martin Sorge. Parmi les nombreux européens qui étaient venus enquêter à Hinwill sur les allégations de Meier,

Sorge avait été plusieurs fois appelé le « détracteur en chef, » l'homme qui avait dit que tout ceci n'était qu'une fraude. Après avoir enfin réussi à contacter Sorge par téléphone et organisé un rendez-vous avec un interprète, les Elders se rendirent jusqu'à Locarno, un site de villégiature d'été sur le Lac Majeur, un de ces petits lacs faisant frontière entre la Suisse et l'Italie, à trois heures de route au sud de Zurich. Ils trouvèrent Sorge installé dans une belle maison blanche entourée de haies à quelques centaines de mètres du bord du lac.

Sorge était un homme distingué d'une quarantaine d'années et bien qu'avec les années il se fut surtout intéressé à la psychologie et au paranormal, il avait aussi un diplôme universitaire de chimie. Il avait publié deux ouvrages, dont l'un sur l'hypnose. Comme beaucoup de gens, Sorge avait lu pendant l'été 1976 les allégations de Meier à propos de ses contacts avec des extraterrestres, et poussé par sa curiosité et aussi par un de ses amis qui avait rencontré Meier, il était allé à Hinwill. Il avait dit à Elders :

« J'y allais avec ma petite amie et nous restions trois ou quatre jours sur place. Je dois dire que la personnalité de Meier me fascinait. »

Mais très vite, Sorge se trouva embarrassé ; d'un côté, il trouvait les photographies de Meier très convaincantes et de l'autre, tout cela le laissait sceptique. « J'ai donc voulu voir d'un peu plus près de quoi il s'agissait. »

Sorge découvrit qu'à la maison de Meier sur Wihaldenstrasse, la famille n'était jamais seule. Il y avait toujours, un, deux ou trois curieux, parfois beaucoup plus, qui se serraient dans le petit salon. Il avait dit à Elders :

« Ils restaient là toute la nuit, ou bien ils partaient ou arrivaient au milieu de la nuit. Et toute l'atmosphère de la maison était imprégnée de la mission de Billy. Il se comportait en dictateur ; il disait ce qu'il y avait à faire et il fallait que cela soit fait. Même les besoins de sa famille étaient dominés par

l'impérieuse disponibilité que nécessitait sa présence auprès de Semjase. »

Pendant qu'il avait observé Meier, une chose l'avait plus particulièrement impressionné : la certitude qui transparaissait dans son discours. Comme Sorge le disait : « L'homme ne faisait qu'un avec ce qu'il affirmait ». Il disait voir souvent Meier perdu dans ses pensées à tel point qu'il lui était impossible de communiquer pendant plusieurs jours ; il semblait empreint d'un pouvoir qui lui venait du dehors et qui le possédait avec une telle force qu'il le rendait capable de tenir tout son entourage sous son charme. Sorge se souvenait d'une nuit où Meier lui avait pointé le ciel. « Regarde » lui avait-il dit. Sorge n'avait rien vu mais disait-il, « j'imagine sans difficulté que Meier pouvait persuader quiconque qu'il y avait quelque chose à voir ».

Sorge se souvenait très bien de l'ambiance électrique de la maison de Hinwill lorsque Meier allait avoir un contact. Il y avait toujours une grande excitation, avait-il dit à Elders. Les gens s'activaient avec force, amenaient à Meier son fusil, son chapeau, ses bottes, son talkie-walkie, sa veste de cuir et s'occupaient de préparer son départ pour la forêt. D'autres lui faisaient du café fort ou faisaient chauffer les moteurs des voitures. Ceux qui l'accompagnaient se demandaient si cette nuit-là serait celle où eux-mêmes allaient enfin voir un vaisseau descendre ou encore pouvoir observer le visage éthérique de Semjase.

Les seules nuits comparables à celles-ci avaient été celles précédant la publication de la brochure que Meier avait intitulée « Wassermannzeit », l'Age de l'Homme-Eau ; cet Homme-Eau n'était nul autre que Meier lui-même. Au cours de ces nuits, Meier ne se couchait pas ; il restait dans la pièce éclairée au troisième étage à s'activer furieusement à la machine à imprimer, travaillant avec son unique bras et suant à grosses gouttes sans jamais prendre un seul instant de repos, tant que le travail n'était pas terminé. Sorge disait :

« C'était un spectacle incroyable que de voir cet homme travailler sans répit à cette machine avec son bras unique. Il allait vraiment très vite et avec une rare force, comme quelqu'un d'obsédé. »

Pendant que Meier faisait frénétiquement tourner la manivelle de la machine à imprimer pour en sortir les pages de sa brochure, deux hauts-parleurs diffusaient de la musique sur un rythme soutenu et toujours le même qui faisait trembler les murs, avec un tempo qui rivalisait celui de la machine à imprimer.

Après avoir décrit ses premières expériences avec Meier, Sorge commença à expliquer comment il avait mis à jour la preuve la plus flagrante de la supercherie : plusieurs diapositives partiellement brûlées prises de façon évidente à partir d'une maquette similaire aux vaisseaux. C'était l'histoire que les Elders étaient venus entendre.

Parmi les membres de la communauté OVNI disant que Meier était un fraudeur, Sorge était celui qui avait tiré ces diapositives du feu avant que Meier ne puisse les récupérer. Mais lorsque Elders lui rappela le rôle qu'il était supposé avoir joué dans cette affaire, Sorge lui dit qu'en vérité, cela s'était passé différemment ; il n'avait jamais rien retiré d'aucun feu. Pendant qu'il était à Hinwill, il s'était lié d'amitié avec Popi, supposant que plus que n'importe qui d'autre, l'épouse de cet homme devait connaître la vérité qui se cachait derrière toute cette histoire et que, si l'on pouvait la mettre en situation de confiance, elle en révélerait la réalité. Sorge avait dit : « Billy et sa femme étaient toujours en train de se « chamailler » ».

Un jour que Sorge était à la maison, il vit Popi en sortir en larmes tout en hurlant après son mari. Lorsqu'après plusieurs heures elle fut de retour, elle vint trouver Sorge pour lui donner en secret plusieurs diapositives carbonisées. Sorge avait pensé qu'elle devait avoir besoin de se confier auprès de quelqu'un.

Lorsque Sorge examina les diapositives partiellement brûlées, il s'aperçut immédiatement que c'étaient celles d'une maquette qui soit avait été suspendue, soit avait été surexposée. Il y avait une ombre très très nette sur le fond de la photographie. Ayant la preuve que Meier avait utilisé des maquettes et étant lui même très adroit de ses mains, Sorge se décida à fabriquer des images d'une qualité équivalente aux meilleurs clichés de Meier.

« Juste pour prouver que c'était possible » avait-il dit.

Sorge avait donc longuement étudié ces photographies brûlées, puis avait construit une maquette de vingt-cinq centimètres qu'il photographia ensuite sur un fond uni à partir de plusieurs angles de vues. Il était ensuite allé faire des photographies en forêt avec des images de collines vallonnées et de ciel. En se servant de deux projecteurs à diapositives, il fit se superposer sur un écran une image de forêt et une autre, bien centrée, de la maquette qu'il avait construite ; puis il fit un réglage très fin des deux images projetées et il prit une photographie de la scène apparaissant sur l'écran. Au fur et à mesure qu'il expliquait ses expériences photographiques, Sorge montra aux Elders quelques exemples de celles-ci. Ses photographies montraient un vaisseau à la fois imparfait et entier dans un paysage relativement familier. Mais elles manquaient de naturel, comme ce que l'on ressentait dans la relation paysage/vaisseau dans celles de Meier. Elles n'avaient pas de relief.

Lou Zinsstag parlant dans sa dernière lettre à Timothy Good, trois ans plus tôt, des photographies de Sorge, disait :

« Un grand nombre des anciens amis de Meier ont même trafiqué des photographies d'OVNI pour montrer combien il était facile de faire de tels montages. Je possède deux de ces clichés ; il ne m'a fallu que quelques secondes pour les reconnaître ».

Sorge admettait que ses images étaient de moins bonne qualité que celles de Meier, mais son expérience le convain-

quit qu'il était possible pour Meier de fabriquer ses preuves par des sur-impositions d'images ou d'autres techniques. En fait, d'après lui, Meier avait monté ses photographies. Il expliqua aux Elders :

« J'ai vu une photographie d'OVNI qui était vraiment une maquette. Je m'en suis aperçu au premier coup d'oeil ; puis sa femme me l'a dit carrément : « Oui, il travaille avec des maquettes ». »

Ce que Sorge ne savait pas, c'était que bien avant qu'il ne voit ces photographies, Meier lui-même les avait montrées à Hans Schutzbach, l'homme qui avait si souvent conduit Meier à ses contacts et qui avait été avec lui le jour où ils avaient enregistré les sons. D'après Schutzbach, il s'était trouvé un jour du début de l'automne 1976 dans le bureau de Meier et celui-ci lui avait montré ces photographies en lui expliquant qu'il avait sculpté une maquette d'un des vaisseaux et qu'il avait ensuite essayé de la photographier. Sur l'image, la maquette était posée sur trois piles de bois et manquait complètement de brillant et de raffinement comme ce que l'on voyait sur les autres photographies de Meier. Ce dernier avait alors dit qu'il lui semblait plus sûr de détruire ces photographies afin d'éviter toute confusion. Mais Schutzbach l'avait persuadé de les conserver ; il avait, par la suite, raconté cette discussion avec Meier :

« Je lui avais dit : « Ce sont des documents importants ; il ne faut pas les jeter ». »

Meier avait acquiescé et lui avait donné les diapositives. Schutzbach les avait mises à l'abri chez lui. Un jour Popi vint le voir et lui demanda l'autorisation d'emporter ces diapositives. Quelques semaines plus tard, au cours d'une dispute avec son mari, elle attrapa plusieurs documents, des photographies et des diapositives - dont celles de la maquette - et jeta l'ensemble dans la cheminée. Schutzbach avait dit qu'il était juste arrivé au moment où Meier avait bondi dans les

flammes pour récupérer les diapositives. Lorsque Popi eut une nouvelle dispute avec Meier, Sorge se trouvait à Hinwill avec sa petite amie. Cette fois-ci, au lieu de tout jeter au feu, Popi se débarrassa des diapositives en les donnant à Sorge. C'est ce qui créa les problèmes car, quelque temps plus tard, Sorge écrivit à Meier pour lui dire qu'il allait dénoncer sa fraude. Lorsque Popi nia savoir quoi que ce soit à propos de ces diapositives, Meier la menaça. Elle prit alors son fusil pour le pointer sur lui, mais il le lui arracha des mains. C'est alors qu'elle essaya de se suicider avec des médicaments.

N'étant intéressé que par des « preuves scientifiques » pouvant confirmer les allégations de Meier, une fois que Sorge eut vu ces photographies de maquette et entendu les accusations de Popi, il considéra Meier comme un « escroc » et ne lui accorda plus aucun intérêt. Depuis cette date, il ne l'avait plus revu et ne lui avait plus écrit ni téléphoné. Meier, avait-il dit, faisait partie du passé. Cependant, son opinion sur l'homme et ses contacts changea curieusement. Il avait dit aux Elders :

« A cette époque, je n'en étais pas autant éloigné qu'aujourd'hui. Il y a quelque chose d'autre derrière tout cela. »

Sorge s'arrêta de parler un long moment comme s'il remettait de l'ordre dans ses pensées. Puis il dit :

« Le résultat de mes recherches montre que toutes ces choses peuvent être fabriquées, mais..., voila le grand hic... il n'y a aucune preuve permettant d'affirmer que l'autre « chose » n'existe pas. Je doute de l'authenticité de ces photographies, mais cela ne veut pas dire qu'elles soient truquées et que tout ceci ne soit qu'un coup monté ».

Lee Elders lui demanda d'être plus clair. Sorge rajouta sur le champ :

« Les niveaux intellectuel et spirituel de Billy sont très au-dessous de celui des messages qu'il prêche ; c'est pourquoi il ne lui aurait pas été possible de les inventer. Cela signifie qu'ils proviennent d'une autre source. Je suis persuadé qu'il

s'agit d'un être spirituel invisible à nos yeux mais que Billy peut voir, et que cet être vient d'un autre monde. Je suis certain que Billy est capable d'entendre ces messages. »

L'interprète échangea plusieurs phrases avec Sorge en Allemand afin de s'assurer qu'il l'avait bien compris. Sorge continua :

« Je suis certain que Billy a ces contacts, mais pas de la façon dont il nous dit les avoir. Il se peut qu'il reçoive ces messages sous la forme de visions, comme les médiums. Il se peut très bien que lui-même ne sache pas vraiment si ces visions sont réelles ou non. Mais pour lui, le fait est là ; et pour le prouver, il lui faut monter toute cette histoire. »

Pour des raisons techniques, Sorge considérait que Meier devait avoir au moins un complice qui l'aidait, mais il pensait qu'il devait y en avoir deux ou trois, bien qu'il n'eût aucune idée de leur identité. Il conclut en disant :

« Il ne s'envole pour aucune destination, pas plus qu'il ne rencontre Semjase. Mais il est capable d'accéder à un monde parallèle où il vit des expériences. Il maquille ses preuves pour permettre aux gens de comprendre ses expériences. »

10

Irina Froning, une belle femme blonde

d'environ quarante-cinq ans était assise dans l'arrière salle d'un bureau de San Pedro, en Californie. Il faisait nuit et seule la lueur miroitante de la lune sur les plantes aux larges feuilles lui permettait de distinguer les formes dans l'obscurité. Elle entendait, dans le bureau d'à côté, le crépitement d'une machine à écrire sur laquelle son amie, qu'elle était venue voir pour le week-end, tapait des rapports et du courrier.

Irina raconta par la suite :

« C'était un dimanche soir et nous avions décidé de rester chez elle, dans la maison. Puis, mon amie a commencé ; c'était comme si elle avait été frappée par un coup de tonnerre la poussant à se mettre à sa machine à écrire. Elle avait dit : « Viendras-tu avec moi ? ». »

A chaque fois que Irina rendait visite à quelqu'un, elle avait l'habitude de parcourir les étagères de livres afin de se faire une idée plus précise de son hôte. Mais cette nuit-là, pendant que son amie tapait, Irina passa devant les livres et se dirigea vers une petite porte au fond d'un couloir sombre. Elle passa la porte et se retrouva dans l'arrière-salle du bureau, éclairée par la lueur des plantes ; il y avait là un

buffet et posé sur celui-ci un grand livre carré rempli de photographies qui s'intitulait « UFO... Contact from the Pléiades ». Irina expliqua :

« Je n'accordais alors aucun intérêt aux OVNI. Je me suis assise pour admirer les plantes ; puis je me suis demandée ce que j'allais bien pouvoir lire. Mais il n'y avait que ce livre ; je l'ai donc pris. Il était étrange mais rien ne me surprit vraiment. Jusqu'à ce que j'arrive à cette page, au milieu de l'ouvrage où mes yeux furent attirés par un mot, « tachyon ». Un être de l'espace racontait à un homme que des scientifiques sur Terre étudiaient un système de propulsion à « tachyon ». J'en fus sidérée ! Parce que depuis des années, David n'avait pas décollé de sa table de travail pour y écrire les idées qui lui venaient à propos des tachyons. Il venait tout juste d'écrire un article à ce sujet et personne n'était au courant de cela. »

Journal de Brit Elders, 20 Février 1980 :

« Les grands esprits s'affrontent ce soir. Tom, Lee et Steve en grande discussion orageuse. La pauvre serveuse a dû penser qu'ils allaient s'écorcher. Rien de nouveau pourtant ; chacun, à sa façon, dit la même chose que les autres. Problème-clé : besoin de plus de sécurité. Après avoir convaincu des scientifiques, la recherche peut commencer... personne ne veut l'identifier ni la rendre publique... rapports verbaux uniquement. Trop de choses sortent du bureau et pas assez y entrent. Après trois voyages à San José, nous avons obtenu une cassette-vidéo et perdu un échantillon de métal inestimable. Les tests photographiques font deux pas en avant, un pas en arrière. Les laboratoires ne sont pas ouverts aux OVNI. Les trois amis ont des discussions qui tournent au punching-ball avec beaucoup de frustrations.

Lee a dit : « Même avec un crime on a au moins un cadavre ! Mais avec un cas d'OVNI, on ne sait rien, il n'y a rien ».

Notre plus gros problème réside peut-être dans notre habitude à n'avoir de relation qu'avec ce qui est tangible et

palpable. On ne peut pas toucher un OVNI. Le métal a créé des confusions. Uniquement des photos de représentation. Jamais de oui, toujours non, non. Des conversations verbeuses tournant en rond, n'amenant que des tensions.

Réorganiser notre pensée et sortir du piège de la frustration. Etablir un plan d'action : 1 - Renforcer la sécurité ; 2 - Ne donner aucune information à qui que ce soit ; 3 - Présence de l'un d'entre nous à chaque analyse ; 4 - Plus de rapports oraux ; 5 - Mise en veilleuse des recherches ; trouver celles qui sont nécessaires pour nos besoins, de façon spécifique ; 6 - Ne rien dire aux gens de l'extérieur, risque de distorsion ; 7 - Tout écrit doit être signé ; 8 - Tout travail doit être transmis à Lee qui, à partir de maintenant, coordonne et autorise les recherches.

Suggestion : ne plus parler d'OVNI sauf en cas d'absolue nécessité. Trop de portes se sont fermées sur nous jusqu'à présent. Opinion personnelle : il serait préférable d'avoir plus de personnes ayant plus d'éducation, de réputation, de qualification et d'expérience ainsi que de courage et de curiosité persévérante. Tom dit que c'est dans la nature de la bête.

Calme à la fin. Sensation d'être plein de café et fatigué d'être assis. Trois heures et demie du matin, au bord du sommeil, enfin ».

Ils passèrent ainsi un an et demi à faire des recherches, pris dans l'antagonisme entre la communauté OVNI d'un côté et la réserve de la communauté scientifique de l'autre. Tant qu'ils n'auraient pas fait correctement examiner les preuves par des scientifiques qualifiés ils n'auraient aucune défense face aux attaques. Le refus du Docteur Nathan de JPL pour analyser les photographies les découragea, bien que des résultats dans d'autres domaines, comme celui du son, fussent plutôt prometteurs. Il leur fallait à présent convaincre d'autres scientifiques d'étudier les preuves. Cependant, l'une d'elles, la plus importante, avait disparu - ce triangle poli qui avait tant intri-

gué Marcel Vogel de chez IBM. Personne n'avait eu aucune idée de ce qui s'était passé et bien qu'il eût disparu alors qu'il le tenait pratiquement entre ses mains, Vogel semblait être le plus perplexe de tous. Il avait disparu dans l'espace d'une minute. Heureusement, Vogel avait eu le temps d'enregistrer ses analyses sur une bande-vidéo. Lee Elders avait à présent cette bande ; ils décidèrent de ne rien en dire même en cas d'interminables attaques de la part de la communauté OVNI.

Colman von Keviczky de Inter-Continental UFO Network (ICUFON) envoya une circulaire à tous ses adhérents disant que des maquettes d'OVNI avaient été trouvées accrochées au plafond de la grange de Meier et qu'une photographie que Meier prétendait être celle d'une extraterrestre nommée Asket n'était en réalité que celle de sa propre épouse portant une perruque blonde. En dépit de cela, Von Keviczky faisait paraître une publicité au bas de la couverture de son magazine disant : « Onze diapositives des photographies d'origine de Meier pour trente-trois dollars seulement ». Pour une somme supplémentaire, il fournissait également la copie des notes des contacts de Meier.

La revue « Second Look » de 1980 cita Jim Lorenzen qui avait dit d'Eduard Meier qu'il était un personnage à qui l'on ne pouvait pas faire confiance parce qu'il avait été « emprisonné pour vol dans sa jeunesse, qu'il s'était évadé pour rejoindre la Légion Etrangère Française qu'il avait désertée pour finalement revenir en Suisse où il avait dû terminer de purger sa peine ».

Un journaliste du journal londonien « The Unexplained » écrivit que l'histoire de Meier « était à présent devenue si étrange que même le plus crédule des bigots de l'hypothèse extraterrestre devait en éprouver des doutes lancinants ». Après avoir rejeté toutes les preuves, l'auteur de l'article écrivait que l'histoire de Meier « montrait les mêmes symptômes d'extravagance que celle de l'américain George Adamski

cependant remis à l'ordre du jour et techniquement recorrigés afin de satisfaire un public plus mûr ».

Après que Walt Andrus, du MUFON, ait qualifié les photographies du journal des Elders de « fraude patente », un ufologue très connu, Bill Moore, fit circuler une lettre parmi de nombreux collègues dans laquelle il écrivait que les Elders avaient évité de poursuivre en justice Andrus. Il ajoutait : « Andrus ainsi que nous tous accueillerions avec joie des poursuites dans la mesure où aucun d'entre nous n'accorde crédit à ces preuves. D'un autre côté, s'ils n'intentent pas de procès c'est sans doute parce que Andrus a raison. Le précédent juridique disant que « qui ne dit mot consent » s'appliquerait ici, me semble-t-il, de plein droit. Je suis absolument persuadé que ces gens savent très bien au fond d'eux-mêmes ce qui, en la matière, est vrai ou faux. Ce n'est que leur avidité pour l'argent et le profit qui les empêche de dire la vérité au monde. Pensez-y ».

Dans une autre lettre ouverte publiée dans le « Saucer Smear », après avoir accusé le groupe d'Intercep d'avoir supprimé certaines assertions absurdes de Meier, Moore écrivit : « Lorsqu'il a été proposé de confronter légitimement les preuves actuelles devant une assemblée qualifiée afin de mettre un terme à la controverse entourant Meier, Intercep s'est contenté pour toute réponse de conserver un silence manifeste et très révélateur. Le seul fait qu'ils aient refusé de répondre parle clairement ».

Elders se souvenait :

« Ils disaient qu'il s'agissait d'une supercherie. Nous avions répondu que nous ne pensions pas comme eux, que nous avions des preuves montrant qu'il y avait quelque chose de vrai. Ils répondirent : « Prouvez-le ». Ils savaient très bien que nous ne le pouvions pas. Nous avons essayé de prouver le cas Meier durant cinq ans, mais il ne pourra jamais l'être, je crois bien ».

« Pendant les deux premières années, nous avons essayé de tout réfuter », avait dit Brit.

« Au bout de ces deux ans, la coupa Lee, nous nous sommes aperçus qu'il n'était pas possible de prouver quoi que ce soit ; nous nous sommes dit : « Au diable les preuves ; essayons d'apprendre quelque chose de cette histoire ».

C'est ainsi ; je crois que les Lorenzen ont commencé APRO avec beaucoup de dévouement, tout comme nous, afin d'aller jusqu'au fond de cette histoire. Mais après toutes ces années de recherches et de frustration, ils en ont eu assez. Peut-être sont-ils devenus sages. Ils ont tout à coup réalisé qu'ils ne prouveraient jamais l'existence des OVNI. Aussi, ils se sont dit : « Simplement, disons que ce cas existe et laissons tomber tout ça ». Parce que s'y intéresser demande beaucoup de temps et d'argent et, de toute façon, personne, jamais, n'y croira vraiment. Je crois qu'au fur et à mesure les gens se sont fatigués, comme cela nous est presque arrivé avec Meier. Simplement, on jette l'éponge à cause de la fatigue ».

Lee Elders et Stevens se retrouvèrent un soir à Picacho Peak, un volcan éteint se dressant au milieu du désert, à mi-chemin entre Phœnix et Tucson. Lorsqu'ils voulaient être à l'écart et se balader en voiture, les deux amis se retrouvaient dans un parc au pied du pic volcanique, pour parler. Elders se souvenait :

« Je l'ai retrouvé ce soir-là ; j'étais très peiné par tout ce qui se passait. Nous parlions de tout laisser tomber ; je ne voulais pas être traîné dans la boue, ni faire des procès. J'étais fatigué de tout cet aspect de destruction, des coups bas et de toutes ces attaques contre le cas Meier. J'ai donc retrouvé Steve qui m'a donné ce livre. Il m'avait dit : « Je voudrais que tu lises ça. Ce problème n'est pas nouveau ; il date de trente ans ». »

Ce livre était celui du Capitaine Edward J. Ruppelt, un grand classique, qui le demeure encore aujourd'hui, « The

Report on Unidentified Flying Objects ». En tant que chef du Project Blue Book pendant ses deux premières années, Ruppelt avait créé le terme « UFO » (Unidentified Flying Object)* à la place de celui de « soucoupe volante ». Après qu'il eût démissionné de la Commission, il était allé travailler pour la Northop Aircraft "Company en tant qu'ingénieur de recherche ; il publia son livre en 1956. Lorsqu'il avait été au Blue Book, il avait passé deux ans à parler avec des pilotes, des ingénieurs, des généraux et des scientifiques ; son livre contenait beaucoup de rapports sur des contacts visuels et des expériences qu'il ne s'expliquait pas. Mais la raison qui avait poussé Stevens à donner ce livre à Lee était contenue dans la préface qu'avait écrite Ruppelt :

« Ce rapport a été difficile à rédiger parce qu'il repose sur quelque chose qui, officiellement, n'existe pas. Tout le monde sait que depuis que la première soucoupe volante a été vue en 1947, l'Air Force a toujours dit officiellement qu'il n'y avait aucune preuve permettant d'affirmer que des vaisseaux interplanétaires puissent exister. Mais ce qui est également connu de tout le monde est que cette conclusion est loin de faire l'unanimité chez les militaires et parmi les conseillers scientifiques à cause d'un mot : preuves. C'est pourquoi les recherches continuent.

La tension que provoque le mot « preuves » se ramène à une question : Qu'est-ce qui fait qu'une preuve existe ? Un OVNI doit-il se poser à l'entrée du Pentagone à côté des bureaux des Joint Chiefs ou du Staff ? Ou bien son existence est-elle prouvée si l'OVNI est repéré par un radar, qu'un avion l'intercepte, que le pilote le voit, qu'il le localise sur son radar de vol en n'ayant que la trace d'une vitesse phénoménale ?

* NDT : Unidentified Flying Object : Objet Volant Non Identifié - U.F.0 = OVNI.

Est-ce une preuve si un pilote de chasse tire sur un OVNI et qu'il n'en démord pas, même s'il est traduit en Cour Martiale?

Les débats impétueux vis-à-vis de ces questions et de ces réponses se résumaient à répondre à cette unique question : Les OVNI existent-ils réellement ? »

Ironiquement, pendant que la revue « OVNI... Contact from the Pléiades » faisait une véritable traînée de poudre parmi les ufologues, elle commença à servir de carte de visite pour demander à des scientifiques d'examiner les preuves. A certains moments, elle devint même un point de repère - une revue attirante déposée sur une table basse qui, occasionnellement, intriguait des scientifiques, des ingénieurs ou des experts d'effets spéciaux qui se mettaient à la recherche de Elders ou de Stevens pour obtenir des informations supplémentaires sur cette histoire. Après plus d'un an et demi (entre fin 1979 et début 1981) à taper à des portes restant fermées, de nouvelles ouvertures apparurent : des entrées latérales au Jet Propulsion Laboratory de la NASA et chez IBM, d'autres aussi à l'Université d'Etat de l'Arizona, au US Geological Survey, aux Films Effects d'Hollywood et à la Me Donnel Douglas Astronautes Company.

Ce fut probablement la catégorie de preuves ayant le moins de valeur probante d'un point de vue scientifique, c'est-à-dire les photographies, qui excita le plus les controverses autour du cas Meier. Mais il n'y eut jamais de réponse définitive quant à leur validité. Tous les scientifiques furent intrigués par les analyses photogrammétriques de Dilettoso à propos desquelles celui-ci avait dit qu'avant de rendre des conclusions, il était impératif d'être sûr que les positifs ou les négatifs fussent des originaux. Peut-être des reproductions de la première génération auraient-ils pu convenir, mais toute autre copie plus récente aurait laissé planer un doute quant à une possibilité de manipulation. Et personne ne pouvait dire qu'elle

était la génération des photographies de Meier. Mais Dilettoso trouva tout de même deux scientifiques acceptant de les analyser. Ils pouvaient toujours analyser des clichés plus récents et y découvrir des traces de manipulations. Mais s'ils ne trouvaient rien ils ne pourraient pas non plus être certains qu'aucune manipulation n'avait eu lieu.

Vers la fin Février 1981, avec les photographies correctement « digitalisées » sur bande magnétique à l'University of Southern California Image Processing Institute, Dilettoso prit rendez-vous avec Eric Eliason au U.S. Geological Survey de Flagstaff, en Arizona. Eliason avait travaillé huit ans au U.S.G.S. où il faisait de la recherche informatique pour améliorer des procédés de développement photographique afin de permettre aux astrogéologues d'analyser des clichés de planètes qu'envoyaient les sondes spatiales aux Centres de recherche sur la Terre. Il avait travaillé deux années consécutives pour produire la carte-radar de Vénus - très embrouillée par les nuages - grâce aux images envoyées par Pioneer 10, ce qui lui avait permis ensuite d'appliquer son procédé aux images spatiales des sondes Viking et Voyager.

Dilettoso arriva au bureau d'Eliason après l'heure de fermeture ; il avait emmené deux photographies de Meier enregistrées sur bande magnétique. Après avoir expliqué à Eliason l'histoire des photographies, ce dernier se dirigea dans la pièce où se trouvaient les ordinateurs. Il plaça la bande magnétique sur une tête de lecture, tapa un programme sur un clavier puis enclencha un ensemble de procédés permettant de travailler l'image, de la filtrer, de la contraster ainsi que d'opérer de nombreuses autres manipulations.

Sur l'écran de la pièce obscure, Eliason projeta l'image de la bordure du vaisseau et commença à étudier le point précis de l'image où celui-ci rencontrait le bleu du ciel. Eliason qualifia ce test « d'assez sophistiqué » ; il disait qu'il était très peu probable qu'il puisse être joué par qui que ce soit. Il dit par la suite :

« Une de mes conclusions fut que l'image n'avait certainement pas été doublée. Il y avait une transition naturelle. S'il y a une ligne de démarcation très précise avec un net contraste, on peut penser que l'image est OK. Mais tout le long de cette ligne, il n'y avait aucune cassure qui aurait pu laisser penser à une doublure d'image. Et s'il y avait eu un enregistrement d'une doublure sur le film, l'ordinateur l'aurait vue. Mais il n'y avait rien de tel.

Cela n'exclut pas l'idée d'un modèle lancé par quelqu'un. C'est une fraude, mais l'analyse photographique ne permet pas de l'affirmer».

Cependant Eliason voulut des précisions à propos du film. Il avait dit :

« Pour jouer à ce type de jeu, il faut avoir des originaux ; et d'un certain aspect, il ne peut y avoir de conclusion scientifiquement valable dans ce cas précis. »

Le point de vue d'Eliason était qu'une superposition, une double exposition ou n'importe quelle autre technique de laboratoire utilisée pour manipuler une photographie, « pouvait » être pratiquée juste à la limite de la bordure d'une image. Ensuite, en rephotographiant très soigneusement l'image, on pouvait éliminer toute trace de contraste.

Ce qui gênait Eliason, tout comme d'autres scientifiques, était d'être considéré comme un personnage faisant autorité. Il avait dit :

« Je n'aime pas du tout être en position d'un soi-disant expert dans ce genre de domaine. Ce type qui était venu me voir m'avait gêné parce qu'il pensait que tout ce que j'aurais pu dire était parole d'Evangile. Je n'aime pas cela parce que le monde n'est pas ainsi. Il y a trop d'incertitudes ».

Il prévint Dilettoso que malgré son expertise d'image avec du matériel sophistiqué, il n'était pas possible de considérer ce test comme définitif. Il fallait des précisions à propos du film. Eliason dit :

« Mais ce type voulait tellement croire que tout ça était vrai que, de toute façon, il est reparti avec ses certitudes. Il n'y a aucun doute là-dessus ; à cause de la charge émotive d'une telle image, vous comprenez. Cependant, c'est une véritable intrigue. Je suis sûr qu'il s'agissait d'un de ces cas à propos desquels on ne saura jamais avec certitude. Tout ce que je peux dire, c'est qu'à travers tous les tests que j'ai faits, je n'ai rien repéré en ce qui concerne les doublures. S'il y en avait eu, elles auraient été très très réussies. »

Le Docteur Michael Malin, âgé de trente et un ans, enseignait au Département de Géologie à l'Arizona State University de Tempe, aux environs de Phœnix. Il était diplômé de physique de Berkeley et de Sciences Planétaires et Géologie de Cal Tech. Il avait rédigé sa thèse de doctorat sur l'analyse des images spatiales de Mars, ce qui nécessitait l'utilisation de l'analyse photographique. Il avait ensuite travaillé quatre ans au Jet Propulsion Laboratory avant de faire partie du corps enseignant de l'A.S.U. à partir de 1979. Il y enseignait à présent la Géologie lunaire, la Géologie martienne et la Géomorphologie.

Quelques semaines après son entrevue avec Eric Eliason, Dilettoso découvrit Malin et le Laboratoire de Développement d'Images de l'A.S.U. Grâce à un fond commun de l'A.S.U. et de la NASA, Malin avait acquis avec un de ses collègues l'équipement nécessaire pour analyser les images spatiales. Les journaux locaux parlaient souvent des études que faisaient les deux scientifiques à partir des photographies ramenées de l'espace. Dilettoso tomba un jour sur un de ces articles et téléphona à Malin.

A leur première rencontre, vers la mi-Mai 1981, Dilettoso plaça devant Malin la série d'images du journal, plus deux photographies digitalisées de Meier. En tant qu'analyste

d'images, Malin trouva celles-ci intéressantes, « très belles, très nettes et très bien développées ». Il désirait les étudier ; ainsi Dilettoso n'eut pas à faire d'efforts pour l'en persuader. Malin avait dit par la suite :

« Ces photographies d'OVNI étaient les plus réussies parmi toutes celles que j'avais pu voir auparavant, en terme de taille et de qualité par rapport à leur grand format. On pouvait voir qu'elles ressemblaient à de véritables objets. Non pas seulement sur le plan de l'impression qu'elles laissaient, mais aussi sur un plan démonstratif. Les objets brillent avec le soleil, il y a des réflexions très nettes sur des parties métalliques, tout ce genre de détails qui font qu'une image est meilleure qu'une autre. Je crois qu'en ce qui concerne les photographies d'OVNI que j'avais pu voir, celles-ci étaient, de très loin, les meilleures. Qu'elles aient été ou non authentiques est une tout autre question ».

Malin essayait de rester ouvert à des sujets que ses collègues évitaient souvent ; mais il demandait des faits précis et ne rendait sa décision qu'avec une froide objectivité. Le rédacteur en chef de la rubrique scientifique du « National Géographie » avait dit un jour de lui : « Si Malin le dit, vous uouvez le croire ».

Tout comme Eliason et d'autres avant lui, Malin désirait beaucoup plus de précisions que ce que Dilettoso pouvait en donner. Il dit à Dilettoso qu'il lui fallait « tout ce qui était passé dans l'appareil photographique ». Il voulait aussi cet appareil afin d'en étudier les lentilles et le système de mesure. Etant donnée la netteté de l'image, l'ouverture de l'objectif ne l'intéressait pas puisqu'elle était de zéro à l'infini. Il avait dit:

« Absolument aucune importance ; cela ne peut avoir aucun impact sur le fait qu'il s'agisse ou non d'une supercherie ». Mais il voulait savoir la vitesse d'ouverture, son réglage et le point de focale. Il rajouta :

« La chose importante serait d'avoir les films d'origine. Sans les détails que seuls ceux-ci pourraient donner, on ne peut pratiquement rien dire. »

Il insista aussi sur un autre point : les photographies étaient bonnes et explicites. Mais une photographie est une mauvaise preuve. Dans lahiérarchie des valeurs concernant une preuve, les photographies et les sons sont les supports les moins fiables, à cause du fait qu'ils ne sont qu'un « enregistrement d'un événement éphémère sujet à manipulation ultérieure ». La seule véritable preuve, avait dit Malin aurait été « une manifestation physique qui aurait pu être testée, mesurée et examinée matériellement. Si vous aviez avec vous un morceau d'un métal introuvable sur Terre, alors là, vous pourriez faire du chemin ! »

Tout en examinant les photographies, Malin cerna Dilettoso. Sa première impression fut d'avoir affaire avec un beau parleur :

« Je pense qu'il utilisait mon nom auprès de JPL et viceversa pour que nous puissions le prendre en considération ; mais je ne l'en blâme pas. Je crois que c'est un type assez brillant et qu'il avait un peu pris partie dans cette affaire ; il devait avoir plutôt tendance à la considérer authentique. Mais il était brillant et de toute évidence, il s'y connaissait en ordinateur. Globalement il savait très bien ce qu'il voulait et je ne crois pas qu'il ait mal interprété quoi que ce soit. »

Dilettoso rencontra plusieurs fois Malin, dans son bureau de professeur, devant les écrans de la salle d'analyses photographiques. Malin vint même une fois dans le studio de Dilettoso à Phœnix afin de voir le système d'analyse d'image que celui-ci avait mis au point pour étudier le cas Meier. Malin fut impressionné. Le montage de Dilettoso composé d'ordinateurs valait bien cinquante mille dollars ; il était aussi sophistiqué que le matériel qu'utilisait Malin à son laboratoire de l'A.S.U. Celui-ci avait dit par la suite :

« Je ne suis pas sûr qu'il pouvait en faire la même chose que moi ; mais ce qui est sûr, c'est qu'il pouvait en faire quelque chose. »

Malin considéra qu'il aurait sans doute pu faire « de la vraie science » avec cet équipement.

De retour à son laboratoire, Malin entra les images digitalisées que Dilettoso lui avait données dans son ordinateur et commença à les étudier avec lui. Stevens était aussi, par moment, avec eux. Malin rapporta par la suite :

« J'agrandissais une section donnée pour en examiner les bordures. Je regardais les différences de contraste entre diverses parties du ciel. J'examinais la couleur du ciel réfléchie sur l'objet par rapport à celle du ciel environnant. Les gens disent que le ciel est bleu mais il ne l'est pas uniformément. Donc j'ai fait ce genre d'observations. Et ce que j'ai trouvé, c'était que la qualité des données était insuffisante pour faire une analyse détaillée, une analyse numérique de tout cela. Mais, par rapport à la qualité des données que j'avais, il n'y avait rien qui clochait dans ces photographies. Aucune supercherie visible. Il y avait beaucoup de taches sur les bordures et des flous sur la distance lointaine, des choses de ce genre. En tenant compte de la qualité des images, je peux dire qu'il n'y avait aucun trucage photographique, ce qui ne signifie pas qu'il n'y en avait effectivement pas. Si j'avais eu tous les détails que j'aurais aimé avoir, il se peut que j'aurais dit qu'il n'y avait effectivement aucun trucage photographique. Cependant, il s'agit d'un « trucage photographique ». Il peut très bien s'agir d'un objet de six mètres suspendu par quatre fils à un hélicoptère.

Je ne sais pas ce qui motiverait quelqu'un pour falsifier de telles photographies et je ne sais donc pas non plus le mal que cette personne pourrait se donner pour cela, ni ce qu'elle en attendrait en retour. Mais je crois quand même que dans un cas semblable, cette personne n'utiliserait pas un simple petit

appareil photographique, ni qu'elle ferait développer ses pellicules chez le photographe du coin. Il faudrait beaucoup de temps et pour arriver à un tel résultat, il faut vraiment en vouloir, croyez-moi.

Si toutes ces photographies sont truquées, je suis très intrigué par la qualité de ces trucages. Comment ont-ils été réalisés ? Je suis toujours intéressé par un travail de maître. D'un autre côté, si ces images sont authentiques, j'ai aussi un intérêt académique à les étudier en tant que chercheur spatial. S'il existe d'autres systèmes vivants qui viennent visiter notre planète, leurs motivations doivent être semblables aux nôtres puisque nous faisons le même genre d'explorations. Pourquoi explorons-nous d'autres planètes ? Nous avons besoin d'étendre la sphère de notre perception humaine et de notre pensée. Peut-être en est-il de même pour eux aussi. Donc, dans les deux cas je suis gagnant. S'il s'agit de supercherie, je suis gagnant en apprenant une excellente technique. Dans le cas inverse, je suis gagnant aussi en rencontrant des collègues potentiels venant d'une autre planète.

Je trouve ces photographies crédibles. Elles sont bonnes et semblent authentiques. L'histoire d'un fermier suisse à qui des douzaines d'extraterrestres rendent visite... Je n'y crois pas. Je trouve ces photographies plus crédibles. Elles sont une preuve raisonnable de quelque chose. Qu'est-ce que ce quelque chose ? Je n'en sais rien ».

Bien que le Docteur Nathan du Jet Propulsion Laboratory ait refusé d'analyser les photographies de Meier par manque d'informations, il consentit un matin à passer en revue plusieurs films de Meier enregistrés sur une cassette vidéo d'un demi-pouce. La première séquence était en noir et blanc ; on y voyait un vaisseau se déplaçant de chaque côté d'un grand pin. A un certain moment, le vaisseau traversait l'écran devant l'arbre et au même instant les branches supérieures se mirent à ployer comme sous l'effet d'un vent violent. Nathan se mit à rire.

« C'est pathétique ! Ha, ha, ha. Oh, Seigneur ! Mais regardez-moi cette chose se balancer ! Vous avez vu ? C'est tout à fait la réponse à laquelle on peut s'attendre de la part d'un petit objet extrêmement léger et qui ne possède aucune masse sérieuse. »

Il semblait à Nathan que l'objet oscillait sur une distance très courte à partir d'un point situé juste au-dessus de son dôme. Mais pour déterminer cela, il aurait fallu « une très grande quantité d'analyses ». Nathan avait dit :

« Ce qui m'intéresse dans tout ceci, c'est que si nous arrivons à prouver qu'un seul aspect a été truqué, alors tout sera truqué. Tout ce que nous avons à faire, c'est de repérer juste un mensonge quelque part ; et tout le reste ira au diable ».

Deux séquences plus loin, un vaisseau semblait disparaître à partir d'un point situé à quinze mètres au-dessus d'un flanc de colline et réapparaître à quelques mètres au-dessus du sol dans le même cadrage. D'après Nathan cela pouvait être le fait d'une maquette attachée à un long mât tenu par un assistant placé derrière le cameraman. Le site cependant avait été décrit comme étant totalement désert avec aucune possibilité de suspendre une maquette ou de se placer de telle façon que l'on puisse tenir une longe suffisamment grande pour couvrir la distance du lieu. Nathan répliqua qu'il pouvait y avoir un hélicoptère quelque part. Puis trois vaisseaux apparurent, en train de planer, de derrière trois grosses branches. Nathan éclata de rire : « Oh la, la ; mais regardez moi ça ! »

Il supposa qu'il s'agissait de trois petits objets placés à trois mètres derrière les branches et suspendus à une grande longe, à la façon des marionnettes à fils.

Les bras croisés sur sa poitrine, il regarda encore quelques séquences sur l'écran-vidéo jusqu'à ce qu'apparaisse un vaisseau planant devant les sommets enneigés de Hasenbol et s'avançant au-dessus d'un précipice abrupt. Il resta alors immobile au-dessus de l'abîme. Nathan dit :

« La question ici est de savoir comment il peut faire se déplacer l'objet d'un côté à l'autre de la scène, puis le faire arrêter tout à coup sans la moindre oscillation. S'il avait été maintenu au bout d'une longe pour être déplacé, au moment où l'on aurait arrêté d'avancer la longe, l'objet aurait continué à se balancer Mais il reste immobile. »

Un assistant lui demanda :

« Pensez-vous qu'il puisse y avoir une longe quelque part ? »

« Je n'en sais rien, répondit Nathan. En tout cas, il faudrait tout de même être drôlement intelligent, parce que cette immobilité est parfaite. Il faudrait une longe très très spéciale. »

« J'imagine qu'il aurait pu remplir d'hélium un ballon-sonde, avança l'assistant, puis en lâcher un monofilament auquel il aurait attaché l'objet ; puis il aurait lâché un autre monofilament depuis l'objet qu'il aurait rattrapé à partir du sol. »

« Il lui aurait fallu tout un ensemble de ballons, répliqua Nathan ; car il peut faire avancer ou reculer l'objet et le vent ne souffle pas de cette façon. Donc, il faut de toute façon un support rigide situé au-dessus de l'objet. Apparemment, ce type est très malin et très intelligent. »

Un autre étrange aspect de la séquence de Hasenbol apparut subtilement dans le coin inférieur droit de l'image - la branche d'un pin secouée continuellement par un puissant vent alors que le vaisseau plane, immobile, au-dessus de la vallée. Nathan remarqua :

« Si c'est un trucage, et il me semble que c'est le cas bien que je n'aie pas de preuve, c'est drôlement bien fait. Il a fallu mettre en œuvre d'énormes moyens. Un très gros travail pour un type tout seul. »

Nathan suggéra que Meier aurait utilisé une sorte de corde à linge tendue entre deux piquets situés à environ six mètres l'un de l'autre et une maquette actionnée par poulies. « La caméra peut être automatique et lui laisser ainsi toute liberté de manœuvre pour manipuler la corde, » avait-il dit.

Mais comment Meier aurait-il pu transporter tout ce matériel sur le site et y planter ces deux piquets sans être vu ? Nathan avait dit :

« Ça, c'est son problème. Je suis sûr que cet homme est très intelligent. C'est un malin, un grand malin. Et « nous » sommes toujours là à nous demander si c'est un coup monté ou non. Et que cela soit scientifique ou pas n'est pas la question. Il nous faudrait plutôt un détective. »

« Mon travail n'a jamais consisté à fabriquer des maquettes qui ne sont que des représentations ; il s'agit plutôt de faire des objets épousant un travail de menuiserie afin de le rendre invisible pour des spectateurs. » C'est ainsi que parlait Wally Gentleman qui, depuis trente-cinq ans, travaillait dans le domaine des effets spéciaux. Il avait commencé sa carrière alors qu'il était adolescent en mettant au point des techniques pour simuler des chutes d'avions à partir d'images photographiques placées sur un dôme. Il étudia ensuite les animations puis fut embauché dans le département des effets spéciaux des fameux studios Pinewood à Buckinghamshire ; il travaillait à la rétro-projection en utilisant des moyens photographiques recréant un fond de scène, ce qui permettait de limiter des dépenses de tournage. Il émigra de Grande Bretagne pour le Canada en 1957 et travailla pendant dix ans au National Film Board en tant que directeur des effets spéciaux.

En 1961, alors qu'il était au Canada, Gentleman réalisa un petit film d'effets spéciaux qui s'intitulait « Universe ». Stanley Kubrick le découvrit quelque temps plus tard et le contacta pour lui demander de pouvoir utiliser ses techniques pour son film 2001. Ainsi Gentleman travailla aux films de Kubrick pendant un an et demi en tant que directeur des effets spéciaux visuels. Il partit ensuite à Hollywood en 1977 où, parmi d'autres activités, il travailla en tant qu'expert sur la création

de soucoupes volantes véritables pour la nouvelle série de Jack Webb, « Project U.F.O. ». Gentleman disait :

« Il est possible de construire une maquette qui s'intègre dans un décor, même si les proportions sont différentes. Dans le métier, on appelle cela « des miniatures suspendues de premier plan ». Si elles sont fabriquées avec attention, tout le monde s'y casse le nez. Mais le travail est très très particulier parce que réduire la taille d'un modèle se fait à partir de l'objet grandeur nature avec des pièces de bois, de plastique... Le tour consiste à fabriquer la maquette à partir d'une rigueur « microscopique » de chacun des éléments de l'original. Il faut aussi se préoccuper de l'échelle par rapport aux déplacements de la maquette, de ceux du décor et de l'action qui s'y déroule. Les maquettes qui ne sont pas réussies jurent à la manière d'un cheveu dans la soupe ».

Au début de 1980, Bill Jenkins, qui animait une émission populaire le samedi soir sur les ondes de KABC à Los Angeles, appela Gentleman :

« J'ai quelque chose d'intéressant à vous montrer, lui dit-il, j'aimerais bien savoir si c'est authentique ou non. »

A cette époque Gentleman travaillait aux effets spéciaux de Hollywood. Lorsque Jenkins lui apporta le journal de photographies, « UFO... Contact from the Pléiades, » Gentleman examina les images puis dit à Jenkins : « J'aimerais beaucoup en voir un peu plus ».

Avec l'aide de Jenkins, Gentleman retrouva les Elders à Phcenix et s'envola quelques semaines plus tard pour les y rencontrer et visionner les films de Meier. Après avoir regardé plusieurs fois chacune des huit séquences, il dit aux Elders : « Ces films semblent être authentiques ; mais j'aimerais les étudier pour en être vraiment sûr ».

En plus de l'examen des films, Gentleman passa plusieurs photographies de Meier au test de « perspectives synchrones », une analyse géométrique sur une planche à dessin qu'il avait

utilisée dans le développement du cadrage lorsqu'il travaillait aux Pinewood Studios. Si Meier maintenait que la taille des vaisseaux qu'il avait photographiés était bien d'environ six mètres de diamètre, Gentleman pouvait, à partir de la taille d'un objet connu, par exemple un tronc d'arbre, déterminer la position d'un vaisseau sur l'image. La photographie pouvait paraître tout à fait authentique mais le test de perspectives synchrones ferait ressortir tout de suite la moindre contradiction, même très subtile. En positionnant les photographies sur sa planche à dessin, puis en traçant des lignes de perspectives, Gentleman calcula que la taille des vaisseaux correspondait exactement à ce que Meier avait dit, ainsi que leur localisation. Gentleman avait dit : « Mon gros problème avec les photos de Meier, c'est que je n'ai jamais pu voir un négatif d'origine. Et sans cela, je ne pourrai jamais être certain qu'il n'y ait eu aucune contre-façon. Cependant, je peux dire, étant donnée mon expérience dans ce domaine, que pour faire passer une image contrefaite pour authentique, seul un expert ayant des années d'expériences pourrait réussir ».

Tenant une photographie de Meier dans sa main, il dit :

« Mon plus gros problème pour celle-ci (il pointait le cliché) concerne l'ombre projetée sur l'arbre : celle-ci est correcte. Beaucoup de détails apparaissent corrects sur de nombreuses images. C'est pourquoi si quelqu'un les a trafiquées, il s'agit d'un véritable expert, en la matière. Et étant moi-même un expert, je peux dire qu'il s'agit d'un très grand expert. Alors je me dis « Existe-t-il un tel niveau d'expertise ou non ? » Parce que si ce niveau de savoir faire n'existe pas, alors les photographies sont authentiques ».

Gentleman expliqua que si l'on envoie une maquette au milieu d'un paysage, la scène photographiée montrera l'image de celui-ci à un moment précis dans une position précise ; l'échelle de luminosité se réfléchissant sur la surface de la maquette (les angles et l'intensité de réflexion) révélera alors

ses petites dimensions et sa proximité vis-à-vis de l'appareil photographique. De plus, Gentleman voyait mal comment un homme manchot pouvait en même temps lancer trois ou quatre maquettes dans les airs tout en les photographiant. Il nota :

« Certains vaisseaux sont placés derrière les branches d'un arbre. Pour réussir une vue pareille, je peux vous dire qu'il faut être un sacré champion des effets spéciaux. Quant aux objets qui apparaissent derrière les arbres, ils semblent être à une distance juste. C'est ce que l'on appelle une « perspective aérienne ». Lorsque l'on regarde des montagnes, on différencie des teintes de bleu qui s'approfondissent avec l'éloignement. Si l'on envoie un grand nombre d'objets argentés en l'air en même temps, ils seront lumineux dans l'espace donné, c'est à dire environ six mètres. Mais sur les photographies, les vaisseaux montrent une véritable perspective aérienne par rapport à leur coloration et leur nuance. Si le photographe avait été un « bandit », il s'agirait d'un vrai champion. Mais je n'y crois pas. »

Après avoir étudié les films, Gentleman conclut qu'en fonction de son expertise, de la logistique et des dépenses nécessaires, il était impossible pour un homme n'ayant qu'un bras de produire sans assistance de tels films. Il dit :

« C'est la base de tout. Ce Meier aurait dû avoir une équipe d'assistants intelligents à ses ordres, au moins une quinzaine ; et ceux-ci auraient dû être capables de savoir quelle était la réflexion interfaciale d'un objet brillant à un moment précis de la journée, comment suspendre un objet de façon à ce que les fils soient invisibles, comment le gréer, comment l'observer et être prêts avec des fusils à air comprimé à projeter un produit permettant de camoufler les fils lorsqu'ils deviennent visibles.

Ce que nous devrions faire, c'est d'aller sur place, tourner la scène, puis en studio, reprojeter le film tourné en y rajoutant une prise de vue de l'objet en question, par un procédé de

duplicage. C'est un traitement très sophistiqué. Il est difficile de le faire avec un film de trente-cinq millimètres, encore davantage avec du huit millimètres qui est ce que Meier utilisait. Ce genre de matériel était de toute façon absolument hors de portée pour lui. Si l'on me demandait de faire ce genre de trucage, je pense que je réclamerais trente mille dollars, à condition d'avoir un studio avec le matériel nécessaire. Celui-ci doit bien valoir cinquante mille dollars. Je crois que le point capital de tout ceci réside dans le fait qu'un homme seul, si tant est qu'il était réellement seul, et manchot de surcroît ne pouvait pas réaliser cela. Je pense que même pour quelqu'un ayant ses deux mains, cela relèverait du miracle. Même si vous avez un ballon auquel vous attachez l'objet avec un petit fil, le vent l'emportera où il voudra. Et avec toutes ces photographies montrant trois ou quatre soucoupes volantes à la fois, il faudrait des ballons avec des fils de longueurs différentes, sinon on pourrait risquer de repérer où ils sont accrochés. Cela serait extrêmement difficile à faire étant donné la structure du paysage. Et la falaise rendrait cette tentative très dangereuse. Ce sont toutes ses complications accumulées qui me font penser que les objets qu'il a filmés et photographiés étaient indépendants de lui et qu'il n'a eu qu'à presser le bouton de son appareil. »

'» ' » ' **

Irina Froning, la femme qui avait découvert le journal de photographies de Meier dans le bureau de son ami tard dans la nuit, était mariée à H. David Froning Jr. un ingénieur en aéronautique qui travaillait pour la Me Donnel Douglas Corporation depuis vingt cinq ans. Il avait auparavant été employé par la Défense militaire, dans un secteur où les membres du personnel étaient triés sur le volet. En tant que membre de l'équipe de direction, il avait participé à la mise au point de missiles balistiques pour la défense et avait fait

des recherches exploratoires pour développer des idées et des technologies de construction pour les vaisseaux spatiaux. Il avait été pendant longtemps membre de la British Interplanetary Society et de l'American Institude of Aeronautics and Astronautics et il avait présenté à ce titre de nombreux documents sur les vols interstellaires au cours des séminaires techniques à la fois aux Etats-Unis et en Europe.

Depuis quinze ans, Froning était intrigué par l'idée de transcender les immenses distances interstellaires. A la recherche d'un moyen permettant à l'humanité de dépasser la vitesse de la lumière, il passait tout ses moments de liberté à examiner les théories sur la relativité de Einstein et à considérer de nouveaux moyens qui auraient permis d'embrasser ces théories dans une loi plus générale contenant en même temps les lois sur le mouvement de Newton.

Depuis déjà 1966, Froning maintenait avec d'autres que les barrières de temps et d'espace n'étaient pas insurmontables et que l'humanité parviendrait un jour à dépasser la vitesse de la lumière. Il publia cette année-là un article dans lequel il écrivait que vingt ans plus tôt, pratiquement aucun scientifique n'aurait pu croire que l'on puisse un jour dépasser la vitesse du son sans risquer la vie des pilotes. Beaucoup en étaient effectivement morts. Cependant, prédisait Froning, d'ici la fin des années 80, des vols hypersoniques relieraient New York à Madrid en moins d'une heure, c'est-à-dire à une vitesse équivalant à cinq fois celle du son*.

Au cours d'une étude précédente, Froning avait immédiatement conclu que des fusées transportant du carburant ordinaire resteraient trop lourdes et trop onéreuses pour atteindre la vitesse de la lumière. Il avait aussi considéré, puis rejeté, la faisabilité de jets-éperons qui auraient récolté des atomes

* En 1986 le président Reagan annonça la planification technologique d'un avion hypersonique appelé l'« Orient Express ».

d'hydrogène pour les convertir en carburant au cours des voyages dans l'espace cosmique. L'« éperon » en question aurait dû mesurer cent kilomètres de diamètre. Mais Froning continua ses recherches.

Lorsque Irina rentra chez elle ce lundi-là, David était encore en ville. Recherchant le photo-journal qu'elle avait vu chez son amie, elle téléphona dans plusieurs librairies avant d'en trouver un exemplaire. Lorsque son mari arriva à la maison, elle lui présenta la revue avant même de lui dire bonjour.

David avait dit :

« Je crois que je n'avais jamais été impressionné comme cela par un livre. Si ce que disait Meier était faux, il devait être conseillé par un excellent scientifique. »

Par la suite, il se sentit « engourdi » par cette histoire, mais, disait-il « très excité » :

« C'était comme si j'étais à la fois transi et pétillant. Une vraie révélation. Tout à coup plein de choses prenaient un sens. Il ne m'était jamais venu à l'idée que les tachyons puissent exister dans une dimension complètement autre que celle du temps. »

Froning avait imaginé un éperon quantique théorique pouvant distribuer de l'énergie à des vaisseaux stellaires se déplaçant à la limite de la vitesse de la lumière en l'espace de quelques heures, et ceci grâce aux pulsations d'énergie omniprésente qui, selon ce qu'en croyaient quelques chercheurs, se trouvait dans l'immense « fabrique » de l'espace. Il avait également théorisé sur l'aspect inconnu qui se tenait de l'autre côté de la barrière de la lumière en imaginant un modèle conceptuel de vaisseau se déplaçant plus vite que celle-ci. Il avait dit :

« Je n'avais cependant aucun moyen de relier ces deux concepts. Ce qui me tiraillait était l'apparente impossibilité de parcourir ces immenses espaces interstellaires en quelques minutes, au lieu de siècles comme c'eût été le cas sur la Terre.

Lorsque je lus le livre de Meier, tout à coup, tout m'apparut plausible. »

C'est ainsi qu'en deux semaines Froning conçut un moyen possible d'atteindre la vitesse de la lumière, puis de la dépasser. Il expliqua :

« La plupart des-gens croit que les voyages à des vitesses supérieures à celle de la lumière ont lieu dans notre système spacio-temporel. Mais lorsque Meier mentionnait que le voyage durait sept heures et que sa plus longue distance ne se faisait qu'en quelques secondes, il me vint à l'esprit qu'au cours de cette partie-là, pratiquement aucun temps ne se déroulait. Et cela me donna une autre idée : nous pourrions décrire un arc au-dessus de notre plan d'existence spacio-temporel en parcourant des milliards de kilomètres dans l'espace en quelques secondes. Je n'avais jamais songé à cette possibilité. »

Grâce à un libraire, Froning retrouva Wendelle Stevens à Tucson. Il l'appela pour obtenir plus d'informations sur le système de propulsion des vaisseaux. Il fut impressionné par les détails que donnaient les carnets de notes que Stevens lui expédia. La voix de Semjase précisait toutes les principales phases scientifiques nécessaires pour atteindre la vitesse de la lumière, faire le saut ou l'hyper-bond et pour décélérer à nouveau. Froning raconta :

« Bien qu'elle n'indiquât pas de façon spécifique la façon de s'y prendre, ce qui était décrit était suffisamment technique pour satisfaire un scientifique. Et ce genre d'attitude est très convaincant. »

Ce qui étonna beaucoup Froning fut qu'une année environ avant que Irina ne découvre le photo-journal, il avait calculé l'efficacité de la propulsion sur son nouvel éperon quantique et déterminé que la durée critique pour qu'un tel appareil accède à la vitesse de la lumière avoisinait quatre heures. D'après les schémas de Meier, les vaisseaux Pléiadiens arrivaient à cette vitesse en trois heures et demie, puis traversaient

des distances d'environ cinq cents années-lumière en quelques secondes avant de décélérer pendant à nouveau trois heures et demie pour venir finalement atterrir sur notre planète. La crédibilité des valeurs que donnait Meier étonna Froning. Pour arriver à ces résultats, lui-même avait utilisé des formules complexes tenant compte des taux d'accélération. Il découvrit ensuite que non seulement Meier précisait ce temps de trois heures et demie pour que les vaisseaux atteignent la vitesse de la lumière, mais aussi qu'à ce moment-là, ils avaient déjà parcouru la distance approximative de cent quarante-sept millions de kilomètres. Cette valeur correspondait elle aussi à ses propres calculs à vingt pour cent près.

Froning avait dit :

« Je pense qu'il est très improbable qu'une personne ayant le niveau d'étude de Meier puisse trouver un calcul aussi complexe et arrive à un résultat situé dans un écart scientifiquement acceptable. Il lui faudrait être secondé par quelqu'un de très compétent dans le domaine des sciences et de la relativité restreinte ainsi que dans la mécanique des vols afin d'avoir une idée des échelles de temps et de distances adéquates. Si ceci est une supercherie, elle ne peut l'être qu'avec l'aide de quelqu'un comme moi qui permettrait de rendre plausibles de telles assertions.

Je ne me suis entretenu du cas Meier qu'avec des scientifiques ayant une ouverture d'esprit sur les vols interstellaires, mais je dois dire que la majorité d'entre eux considère crédible si ce n'est pas la totalité, tout au moins une bonne partie, de tout ce dont parlent les Pléiadiens ».

Avant que le triangle d'alliage or-argent ne disparaisse d'entre les mains de Marcel Vogel, ce scientifique d'IBM l'avait placé sous l'œil d'un scanner électronique d'une valeur de deux cent cinquante mille dollars et avait enregistré une bande-vidéo de ses découvertes. Ce petit spécimen contenait du très pur argent, de l'aluminium « très très pur » ainsi

que du potassium, du calcium, du chrome, du cuivre, de l'argon, du brome, du chlore, du fer, du soufre et de la silice. Une zone microscopique se révéla remplie « d'un énorme mélange de pratiquement tous les éléments de la table périodique ». Et chacun d'eux était absolument pur. Vogel avait dit par la suite : « C'est une combinaison peu ordinaire mais en aucune façon je n'assurerai que celle-ci puisse rendre ce spécimen extra-terrestre ».

Ce qui intriguait le plus Vogel n'était pas tant le nombre ni la pureté des éléments, mais plutôt leur façon de se distinguer les uns des autres ; bien que chaque élément demeurât lié aux autres, il conservait, à sa façon, sa propre spécificité. En visionnant son enregistrement-vidéo et en le commentant, il avait dit :

« Il est étrange de regarder la juxtaposition des métaux, chaque couche est très pure et reste nettement séparée de celles qui l'entourent. Nous avons là une combinaison de métaux et de non-métaux très étroitement reliée. Je ne connais personne qui ait déjà observé une telle formation ».

Sur une toute petite zone du spécimen grossi cinq cents fois, il trouva deux rainures parallèles reliées entre elles par des sillons, comme des traces marquées par une micro-machine dans l'épaisseur du métal, et de la taille d'un cheveu. Mais ce qui l'étonna encore plus fut que l'élément le plus représenté dans cette zone était du Thulium, un des métaux rares de la terre. Il avait dit :

« C'est tout à fait inattendu. Le Thulium n'a été purifié qu'au cours de la Deuxième Guerre Mondiale en tant que sous-produit nécessaire aux travaux sur l'énergie atomique et dans des proportions infinitésimales. Cela coûte terriblement cher, beaucoup plus que le platine et il est très rare. Ne serait-ce' que pour s'apercevoir d'une telle combinaison de métaux, il est indispensable de posséder un très haut savoir dans le domaine de la métallurgie. »

Lorsqu'il passa d'un grossissement de cinq cents fois à un autre de mille six cents fois, Vogel vit des choses qu'il n'avait jamais vues auparavant :

« Tout un nouveau monde apparaissait dans le spécimen. Il y avait des structures à l'intérieur des structures, très très étranges. Sous un petit grossissement on ne voyait rien d'autre qu'une surface métallique. Mais à présent, il y avait une structure composée de plusieurs types de zones se mêlant les unes aux autres. C'était très excitant. »

Vogel regarda de plus en plus profondément dans le métal.

« Arrivé à un grossissement de deux mille cinq cents fois, je vis des structures biréfringentes. Très excitant ! Il est très rare qu'un métal possède ces zones biréfringentes. Lorsque l'on prend un morceau de ce type et qu'on le broie, il ressemble à du métal avec la même apparence lustrée, mais lorsqu'on l'expose à la lumière polarisée, on s'aperçoit que oui, c'est effectivement du métal, mais en même temps... c'est du cristal ! »

Pendant plusieurs heures Vogel continua à scruter l'intérieur de ce petit spécimen, fasciné par ce qu'il y voyait. Le lendemain matin, il téléphona à un chercheur du NASA's Ames Research Center, le Docteur Richard Haines :

« Tu devrais venir faire un tour ici ; j'ai quelque chose à te montrer, » lui dit-il.

Haines se souvint :

« Il me donna tout juste assez d'informations au téléphone pour que je sois au supplice. Je suis donc allé le voir. »

Le bureau de Vogel se trouvait juste à côté de la cage d'escalier dans un bâtiment à deux étages du IBM Research Center. Lorsque Haines y arriva, Vogel lui dit : « Je veux te montrer quelque chose ». Il mit sa main dans une de ses poches à la recherche d'un petit sac en plastique dans lequel il avait soigneusement empaqueté le petit triangle, la veille au soir. Haines se rappela :

« Il mit sa main dans sa poche mais n'y trouva rien... il me regardait d'un air perdu et vide. Je n'oublierai jamais son expression ; il était abasourdi. Soit il est un très bon acteur, soit il disait la vérité, et je crois qu'il disait la vérité. »

Le fragment de métal avait disparu quelque part entre le labo et le bureau de Vogel. Haines continua :

« Il disait qu'il avait dû le poser quelque part. Nous nous mîmes à chercher partout. Il vérifia sa table de travail dans son bureau principal, il remonta à son labo et chercha en vain dans tous les coins. Il s'excusa avec force de m'avoir fait faire tout ce trajet pour me montrer un métal qu'il ne retrouvait plus. Il me montra quelques photographies en couleurs, qu'il avait prises du spécimen. Il fit allusion à une anomalie de celui-ci. C'était une des raisons qui m'avait fait venir. Parce que c'est assez exceptionnel qu'une personne de sa réputation vous appelle de cette façon-là. »

Vogel ne retrouva jamais le spécimen disparu ; il n'arriva pas davantage à s'expliquer de sa disparition. Il espérait que Stevens pourrait lui en procurer un autre mais c'était en fait l'unique exemple d'une des phases finales de fabrication de la carrosserie des vaisseaux. Vogel avait dit :

« J'avais besoin d'examiner un autre spécimen pour être sûr de cette particularité unique. J'en étais bouleversé et si enthousiaste en même temps parce qu'il s'agissait d'un défi idéal, quelque chose pour lequel beaucoup de scientifiques auraient été passionnés. La chose étonnante était la pureté de ces taches de métal dans ce spécimen. Leur spécificité distincte. C'est ce qui m'intriguait ; c'est pour cela que je voulais pouvoir l'examiner encore. J'aurais fait une analyse métallographique approfondie et une recherche sur ses caractéristiques d'étirement et de fusion. Je voulais l'opinion d'une autre personne du MIT afin de pouvoir comparer nos études avant de publier un compte-rendu. C'était une pure opportunité et j'étais allé à la NASA demander à la fois l'appui de quelques scientifiques

que cela intéressait et l'utilisation d'un certain type de matériel. J'avais de nombreux autres contacts avec des gens d'IBM qui voulaient rechercher avec moi. J'aurais pu monter une équipe de huit ou neuf scientifiques. Mais j'ai tout laissé tomber. »

La disparition de l'étrange métal affecta Vogel ; mais il fut aussi très déçu par Stevens et Elders qui, désireux de trouver des appuis pour le cas, publièrent ses découvertes préliminaires dans leur photo-journal avant qu'il ne puisse confirmer ses tests et sans qu'il eût la possibilité de revoir l'article avant sa publication. Il dit par la suite :

« Ce texte était écrit de bric et de broc, et sans cohésion aucune quant à sa présentation. Il était techniquement faux et j'en éprouvai du ressentiment. C'était dommage, parce que je voulais vraiment utiliser toute la technologie dont je disposais pour trouver une véritable réponse. »

Vogel perdit tout son enthousiasme pour ce projet :

« Non pas à cause du métal, expliqua-t-il par la suite, mais à cause de la façon dont les gens se comportent. »

Bien sûr, de toute façon, le métal avait à présent disparu. Vogel conclut en disant :

« J'étais enthousiaste et intéressé. J'ai fait beaucoup d'efforts. Mais tout ceci restait incomplet. C'était la seule chose à dire. »

Juste après la disparition du métal et avant la publication du photo-journal, l'équipe japonaise de la Nippon Télévision était venue à San José pour filmer Vogel afin de réaliser un documentaire sur le cas Meier. Vogel avait parlé franchement avec le journaliste Jun-Ichi Yaoi à propos des résultats de ses découvertes initiales :

« Je n'arrive pas à m'expliquer de quoi était fait cet objet. En tant que scientifique, je ne parviendrais pas à le recomposer à partir de ses éléments combinatoires. Il n'existe, à ma connaissance, aucune technologie sur notre planète capable de le faire ! J'ai montré l'objet à un de mes amis métallurgiste ; il a opiné du chef en me disant : « Je ne vois pas comment on peut faire un tel assemblage ». Voilà où nous en sommes aujourd'hui. Et je pense qu'il est important que des membres de la communauté scientifique s'attèlent à une étude sérieuse de ces choses plutôt que de les mettre sur le compte de l'imagination populaire. »

EPILOGUE

Bien longtemps avant que VAir Force ne mette un terme à son Project Blue Book, les citoyens de cette nation, mais aussi d'autres pays, ont rapporté avoir rencontré des entités d'apparence inhabituelle, généralement plutôt curieuses, et avoir été invités à bord de vaisseaux en forme de disque. Si l'on remonte même jusqu'aux années 1950, de respectables citoyens, tels qu'officiers de police ou ministres, la plupart du temps très bouleversés, ont rapporté auprès des autorités des expériences assez perturbantes en disant qu'ils avaient pu observer des créatures à l'intérieur ou aux abords d'appareils qu'ils considéraient être des vaisseaux spatiaux. Pour appuyer leurs déclarations, plusieurs ont fait référence à des traces sur le sol ou à des branchages cassés, ainsi qu'à l'arrêt subit des moteurs de voitures qui se remettaient en route tout aussi subitement ensuite.

Cependant toutes ces personnes ont voulu garder l'anonymat. Le premier enlèvement dont on parla publiquement, celui de Betty et Barney Hill, ne fut rapporté que deux années après son déroulement.

L'expérience des Hill avait eu lieu au cours d'une nuit de Septembre 1961 alors qu'ils rentraient chez eux à bord de leur voiture, le long d'une autoroute déserte traversant les

White Mountains dans le New Hamsphire. Ils remarquèrent un point très brillant qu'ils prirent tout d'abord pour une étoile et qui se rapprocha de plus en plus jusqu'à devenir immense. C'était une sorte de disque suspendu dans les airs à tout juste quinze mètres de la voiture des Hill ; Barney coupa le moteur. Il sortit une paire de jumelles d'un vide-poche et se rapprocha de l'objet en marchant. A l'aide des jumelles, il discerna nettement une rangée de hublots derrière lesquels se tenaient six êtres qui l'observaient. A partir de là, les Hill n'avaient plus aucun souvenir, mis à part un bourdonnement semblant remplir leur voiture lorsqu'ils repartirent. Arrivés chez eux, ils remarquèrent d'étranges taches brillantes de la dimension d'un dollar d'argent sur le coffre de leur voiture. Barney vit également une marque inhabituelle sur l'une de ses aines. Deux heures s'étaient écoulées sans qu'ils en aient gardé le moindre souvenir.

Puis les Hill commencèrent à souffrir d'angoisses inexplicables et de violents cauchemars de soucoupes volantes jusqu'à ce que, au bout de deux ans, ils aillent rendre visite au Docteur Benjamin Simon, un psychiatre de Boston. Ils révélèrent sous hypnose une histoire détaillée : les êtres que Barney avaient observés à la jumelle les avaient dirigés jusqu'à l'intérieur de leur vaisseau. Ils avaient alors examiné Betty et Barney et avaient même pratiqué un « test de grossesse » sur Betty avec une fine aiguille qu'ils lui avaient enfoncée dans l'ombilic. Au cours de leur régression, Betty pleurait et parlait avec fermeté alternativement, alors que Barney criait et tremblait : « Que veulent-ils ? Que veulent-ils ? » et aussi, « Je n'ai jamais vu de tels regards obliques ! »

Trois ans après leur première régression, le Docteur Simon invita un soir Allen Hynek pour qu'il puisse observer et questionner les Hills sous hypnose. La séance dura une heure et demie. Quelque temps après, le 5 Janvier 1967, Hynek écrivit cette expérience dans un courrier adressé à Edward Condon :

« Je leur ai demandé de revivre l'épisode, ce qu'ils ont fait ; ils se parlaient l'un à l'autre, je présume avec une parfaite authenticité, étant donné les nombreux petits détails et remarques telles que celles adressées au chien...

J'ai enregistré la séance et il est impossible de douter de la terreur de Barney lorsqu'on entend sa réaction au moment où il regarde les êtres à la jumelle. Que ceci ait été tangible ou imaginé, ce couple était terrifié. Votre comité devrait écouter cette bande. »

Ils ne l'écoutèrent jamais.

Douze ans après l'expérience des Hill, Charles Hickson, quarante-deux ans et Calvin Parker, dix-neuf ans, tous deux dockers à Pascagoula sur le Mississipi, étaient en train de pêcher le long d'une jetée délabrée, au cours d'une nuit. Un vaisseau lumineux apparut tout à coup derrière eux dont sortirent trois créatures aux allures de momies qui se tenaient en l'air. Elles emmenèrent les deux hommes dans le vaisseau où ils furent examinés sous une puissante lumière crue avant d'être ramenés sur les docks. Hickson appela le bureau du shérif et Glenn Ryder, le shérif du comté vint prendre les deux hommes. Parker pleurait et criait. Ryder, se souvenant de cette nuit avait dit par la suite :

« Ils m'avaient convaincu que quelque chose leur était arrivée. En particulier le gamin ; il était mort de peur. Il n'y avait rien qui aurait pu lui dicter un tel comportement. Il n'arrêtait pas de dire : « Ils vont revenir et nous emporter, ils vont revenir nous prendre ». On ne pouvait pas le faire asseoir. Il restait debout, tremblant de tous ses membres ; impossible de l'asseoir. »

Ryder et le shérif interrogèrent Hickson et Parker pendant plus d'une heure avant de les laisser volontairement seul à seul dans le bureau pendant cinq minutes, un discret magnétophone enregistrant leur conversation. Ils s'attendaient à y entendre ensuite les deux compères se gausser de la police

qui avait avalé une telle couleuvre. A la place, ils entendirent ceci :

« Calvin, mon pote, t'es OK ? »

« Teliya, je suis mort de trouille. Je crois que j'aurais préféré me taper une crise cardiaque ce soir. J'arrive même plus à chier. »

« Je sais, » répondit Hickson.

« J'ai failli en crever. »

« Je sais, moi aussi, fils. »

« Je suis au bord de chialer et de gueuler encore maintenant, » dit Parker.

Sa voix tremblait.

« 'M' demande pourquoi ils nous ont raflés, nous ? »

« Je sais pas ; j'en sais rien, répondit Hickson. Je vais te dire un truc, vieux. Je ne peux plus encaisser quoi que ce soit de plus de toute cette histoire. »

« Je deviens dingue, » dit Parker qui semblait se parler à lui-même.

Hickson rajouta :

« Quand ils t'ont sorti de ce machin, nom de Dieu ! Je jure par tous les diables que je ne te souhaite pas d'être aussi raide à nouveau un jour ! »

« Mes bras, dis-donc, répondit Parker. Mes putains de bras ; c'était comme s'ils étaient congelés. Je ne pouvais plus bouger. Comme si j'avais marché sur un serpent à sonnette. »

« Je n'ai jamais rien vu de pareil dans ma vie, dit Hickson. Personne ne nous croira jamais. »

« Et cette porte qui s'est ouverte comme ça d'un coup juste devant nous ; tu l'a vue ? » l'interrompit Parker.

« Je sais pas comment elle s'est ouverte, fils ; j'en sais rien, » répondit Hickson.

« Tout ce que j'ai vu, c'était ce ziiiiip, puis j'ai regardé autour de moi, leur putain de lumières bleues et puis eux, ces fils de putes, comme ça d'un coup, qui sortaient. »

Parker commençait à paniquer :

« Faut que j'me tire chez moi. J'me fais avoir à rester ici et à m'rendre malade. J'ai l'trouillomètre coincé. Faut que j'me tire d'ici. »

Hickson sortit de la pièce pour trouver le shérif et Parker se mit à prier :

« C'est tout simplement incroyable... Oh Dieu c'est horrible... Je sais qu'il y a un Dieu là-haut... », balbutiait-il.

Les dernières paroles que l'on entendait de Parker sur la bande étaient : « Pourquoi est-ce que c'est tombé sur moi ? » Puis Hickson et le shérif revinrent dans le bureau où ils trouvèrent Parker en train de griffer les murs avec ses ongles.

En 1975, le dernier cas des trois fameux enlèvements survenus en Amérique se déroula dans la forêt, au cœur des montagnes de l'Arizona oriental, juste au nord de la réserve indienne de Fort Apache. Longeant une vieille route forestière, une équipe de sept bûcherons qui rentraient chez eux, se retrouva en face d'une soucoupe en forme de disque qui irradiait à moins de trente mètres une lueur jaunâtre. Travis Walton, vingt-deux ans, avait un fusil à bord du camion. Il sauta de celui-ci et courut en direction de l'objet. Tout à coup un rayon de lumière bleu-vert le percuta à la poitrine, l'envoya en l'air, puis trois mètres en arrière. Mike Rogers qui conduisait le camion, écrasa le champignon. Vingt minutes après, toute l'équipe revint sur les lieux ; ils ne trouvèrent aucune trace de Walton.

Lorsque Rogers et son équipe rapportèrent l'événement au shérif du district, ce dernier les suspecta de meurtre et les fit examiner par un expert polygraphe qu'il fit venir de Phœnix. Une des questions qu'il leur posa était : « Avez-vous dit la vérité à propos de cette rencontre avec un OVNI mercredi dernier et où Travis Walton a disparu ? » Tous les six répondirent oui. L'examinateur conclut que cinq des jeunes hommes avaient dit la vérité. Il écrivit dans son rapport : « Les exa-

mens polygraphiques prouvent que ces cinq hommes ont vu un objet qu'ils croient être un OVNI et que Travis Walton n'a pas été blessé ou tué par l'un d'entre eux ce mercredi (5 Novembre 1975). Si un OVNI n'existe pas et que l'OVNI en question est un coup monté, cinq de ces hommes n'étaient pas au courant de la supercherie ». Les résultats demeuraient « non-concluants ».

Cinq jours après sa disparition, Walton réapparut, évanoui dans une cabine téléphonique d'un petit village. Il expliqua qu'il se souvenait de s'être abrité derrière une pile de bois pour observer l'objet lumineux et que lorsqu'il se redressa, il fut percuté par un « souffle physique » qui le plongea dans l'inconscience. Il avait repris conscience devant une table, à bord du vaisseau, entouré d'humanoïdes vêtus de brun-orangé qu'il avait repoussés afin de leur échapper. Toujours à l'intérieur du vaisseau, il avait alors vu apparaître une entité qui lui sembla humaine et qui l'escorta jusqu'à une salle à l'intérieur d'un vaisseau plus grand où deux autres humains, un homme et une femme, le firent s'allonger sur une table avant de lui poser un masque sur le visage. Lorsqu'il reprit conscience, il se retrouva allongé, sur un trottoir au bord d'une route, à regarder la partie basse et lumineuse du vaisseau qui s'élevait vers la nuit. Walton se fit recaler à un polygraphe et réussit à un autre.

Au cours des dernières années écoulées, des centaines de personnes, peut-être des milliers, ont dit avoir soit été victimes d'enlèvements soit avoir été contactées par des êtres de l'espace, ou encore les deux. Et de plus en plus, tous ces enlevés et ces contactés ne sont plus considérés comme des fous mais comme des signes d'un phénomène qui, bien que non compréhensible, se répand. En tant que groupe, ces personnes ne montrent aucun symptôme de déficience mentale. Le sujet d'une récente thèse de doctorat du Docteur June Parnell de l'Université du Wyoming fait état de deux cent vingt-cinq

personnes disant avoir vu des vols d'OVNI et/ou avoir eu des échanges avec des occupants d'OVNI. Il est très surprenant de noter que l'ensemble de ces individus se situe au-dessus du niveau moyen d'intelligence, de revendication et d'activité mentale. La plupart sont des gens réservés, plutôt défensifs, auto-suffisants," ayant de bonnes ressources, honnêtes, et ce qui est très significatif, sans aucun désordre psychologique. Pourtant, malgré l'absence de névrose et avec des situations sociales et familiales enviables ainsi qu'une respectueuse reconnaissance au sein de la communauté humaine, certains disent entendre des voix qui leur donnent des instructions à l'intérieur de leur tête. Mais la plupart de ces histoires ne dépassent pas le cadre des cabinets thérapeutiques où ces personnes se rendent un jour ou l'autre à cause de leur incapacité à interpréter certains rêves étranges, de petites incisions ou de légères plaies sur la peau ainsi qu'une étrange perte de la notion du temps associée à la vue d'un OVNI.

Beaucoup ont eu des expériences de contacts qu'ils ne peuvent expliquer ; ils racontent alors des histoires similaires à celles de Meier, mais n'ont aucune preuve, seulement des faits étranges et détaillés à raconter à propos d'enlèvements et qui refont surface au cours de séances de régression sous hypnose. Le nombre de ces personnes a augmenté de façon si considérable depuis ces dernières années que certains psychologues et sociologues considèrent aujourd'hui que la réponse que pose l'énigme des OVNI ne peut être approchée que par l'étude de leurs expériences.

Essayant de comprendre l'intense nature de l'ensemble du phénomène OVNI durant depuis une décennie, Jung écrivit dans son essai « Flying Saucers » voici déjà trente ans que « dans l'état menaçant du monde contemporain, lorsque les gens commencent à se rendre compte que leur vie est en jeu, leurs élans de projections créatrices demeurant au-delà du domaine des organisations terrestres, les pouvoirs célestes de

l'espace interstellaire et les directeurs de la destinée humaine, les dieux ré-investissent leur lieu de résidence d'autrefois, les planètes. Notre monde terrestre est partagé en deux moitiés et personne ne peut savoir d'où viendra la solution ».

Jung présagea la fin d'une ère et l'aube d'un nouvel âge. Un nombre significatif de ses patients avaient commencé à lui raconter des rêves dans lesquels des formes circulaires descendaient des cieux. Il lut également beaucoup de rapports venant du monde entier où des gens racontaient avoir vu des formes similaires en plein jour. Il postula que si la volonté était forte, un esprit éveillé pouvait conjurer ces formes circulaires en soucoupes volantes, de la même façon que de fervents chrétiens avaient pu voir apparaître sur leurs mains des stigmates de la cruxifiction. Et ces visions ou la présence véritable de ces objets physiques, ou encore les deux à la fois, pouvaient très bien être les catalyseurs de ce qu'il appelait une « rumeur visionnaire ». Mais pourquoi alors le besoin des masses concernant des événements inexplicables se maquille-t-il du phénomène extraterrestre ? Peut-être que le Dieu omniscient des prophètes comme Moïse ou Jésus, autrefois si radical aux yeux du paganisme gréco-romain, ne comble plus les aspirations spirituelles de l'homme ; peut-être que cet intense désir inconscient de croire à l'existence de soucoupes volantes signale un déchirement dans les paradigmes religieux. Mais - et c'est là où Jung s'auto-dévalue - l'effondrement des paradigmes religieux et les rêves de soucoupes volantes n'expliquent pas à eux seuls que ce pilote de chasse bien entraîné parti à la poursuite d'un disque argenté de quinze mètres repéré aussi sur un écran radar ait vu ce disque accélérer subitement à une vitesse de plusieurs milliers de kilomètres à l'heure et exécuter un virage à quatre-vingt dix degrés avant de disparaître.

Après trois années de recherches, je suis arrivé à la conclusion que les OVNI existent ; quelque chose que nous ne nous expliquons pas traverse effectivement nos cieux de temps à autre. Cela ne signifie pas que des représentants de sociétés extraterrestres nous rendent visite, bien qu'il y ait une certaine évidence le suggérant. Je considère difficile pour quiconque prenant objectivement et sérieusement en considération les preuves - des documents secrets gouvernementaux qui n'ont été que récemment découverts, des écrits et des entretiens puisés dans la coterie des scientifiques qui ont enquêté sur le phénomène, et l'ensemble des rapports - qu'il en tire la conclusion que la totalité de ce sujet ne provient que de l'esprit des hommes. Bien que je n'aie sélectionné qu'une très petite partie de la littérature écrite par des personnes ayant été enlevées, comme Phil Klass ou Robert Sheaffer, je trouve leurs arguments exagérés et peu convaincants, et la plupart du temps, à l'inverse des rapports d'observations, difficiles à accepter et plutôt circonvolutés. D'un autre côté, je suis tout à fait d'accord avec l'attitude du scientifique qui refuse de s'en préoccuper. Il n'y a jamais eu de sujet plus frustrant, où les questions abondent et où les réponses demeurent très vagues. Avec notre nouvelle connaissance de l'origine de l'univers, des cycles de naissance et de mort des systèmes stellaires et de l'évolution de la vie sur notre planète, beaucoup, si ce n'est la majorité, de scientifiques croient aujourd'hui à l'existence probable de vie intelligente sur d'autres planètes de notre galaxie Cependant un grand nombre de ces mêmes scientifiques croient en même temps que voyager dans l'espace est impossible : la galaxie est tout simplement trop grande. Au cours de l'hiver 1986, je suis resté plusieurs jours en compagnie de scientifiques de la NASA travaillant au Search Extra Terrestrial Intelligence (SETI) du Ames Research Center en Californie. Les gens du SETI théorisent sur la possibilité que les civilisation étrangères ne pouvant voyager dans l'espace,

communiqueraient entre elles par le biais d'ondes-radio se déplaçant à la vitesse de la lumière dans l'espace interstellaire. Des scientifiques recherchent actuellement des ondes magnétiques de ce type dans un « voisinage » galactique situé à une centaine d'années-lumière. Pendant ce temps, il y a toujours quelques phénomènes inexpliqués qui surgissent dans l'atmosphère terrestre. Il se peut qu'un jour ils nous apparaissent, comme cela a été déjà suggéré, n'être que de simples épiphénomènes naturels mal compris aujourd'hui. En Avril 1984, Allen Hyneck, dans un article pour le magazine OMNI, suggéra même que la nature éphémère des OVNI, en dépit de leur apparente solidité, puisse être plus facilement explicitée comme étant « une interface entre notre réalité et une autre réalité parallèle, une porte ouvrant sur une autre dimension. Il ajoutait : « Nous sommes assurés que notre pensée scientifique n'a pas encore connu sa dernière révolution ».

Et où placer Meier dans tout ceci ? Je n'en sais rien. Je ne l'appellerais pas un prophète, bien qu'il pourrait en être un. Je ne le traiterais pas d'imposteur, bien que je n'ai aucune preuve formelle. Je sais que si l'on passait toute son histoire au crible, il n'en resterait qu'un résidu composé de deux éléments : les délires de Meier à propos des voyages dans le temps et dans l'espace, de la philosophie et de la religion, et les commentaires qu'en ont fait des scientifiques et des ingénieurs impressionnés par les preuves qu'il a produites.

Au cours d'une entrevue, Lee Elders m'a dit en 1984 :

« Il nous est impossible de prouver l'authenticité du cas Meier. Nous ne le pouvons pas. On ne peut prouver que les métaux proviennent bien des Pléiadiens ; simplement, ils ne sont pas ordinaires. Nous ne pouvons rien prouver. Je me pose encore plusieurs questions à propos de certains points, moi-même. Je ne sais pas comment les expliquer. »

Brit avait rajouté : « Il nous a fallu deux années pour nous apercevoir que nous ne pourrions ni prouver, ni réfuter tout cela ; c'est ainsi. »

Lorsque je rencontrais Meier au printemps 1984, je vis un homme fatigué au visage profondément ridé qui marchait d'un pas traînant. Ses brillants yeux verts joueurs, comme tant de personnes me les avaient décrits étaient pleins de lassitude ; la barbe qu'il avait commencé à laisser pousser au cours de l'été 1978 était à présent grise et frisée, et lui arrivait presque à la taille. Agé de quarante-sept ans, il en paraissait vingt de plus. A la ferme, les gens me dirent qu'il ne dormait presque plus, qu'il éprouvait des douleurs fantômes dans son bras manquant et qu'il ne voyait plus que d'un œil. Un matin de l'automne 1982, Meier glissa dans sa salle de bain et se cogna à la tête. Le docteur diagnostiqua une forte commotion cérébrale.

Meier habite toujours la ferme de Schmidruti et des gens continuent à lui rendre visite. Mais il ouvre rarement la bouche. Lorsque des visiteurs s'approchent sur le chemin, il s'éclipse derrière le rideau du boudoir ou bien continue à regarder la télévision. D'autres personnes interceptent les visiteurs pour leur parler de Meier et de ses expériences en leur montrant des albums de photographies avant de les renvoyer. Je suis resté à la ferme trois semaines au printemps de 1984 et deux semaines à l'automne de la même année. Je suis resté également deux mois en Suisse au printemps 1985 au cours desquels je suis souvent allé à la ferme. A chaque fois Meier était installé dans un sofa à regarder la télévision.

Malgré les années qui s'étaient écoulées, Meier me dit que les Pléiadiens continuaient à lui parler et qu'ils étaient même apparus plusieurs fois au milieu de son bureau. Mais étant donné qu'ils fonctionnaient selon des cycles de onze années, cela s'arrêterait en 1986 ; Meier m'avait dit : « Il ne se passe plus grand chose dans ma tête à présent ».

J'ai douté de l'histoire de Meier dès le début pour une raison précise : c'était impossible. Après deux années, j'étais trop frustré. J'ai attrapé une grosse boîte en carton et j'y ai

vidé tout le contenu des tiroirs où j'avais rangé tous les documents de cette affaire avant de descendre la boîte en bas de l'immeuble où se trouve mon bureau. Je n'avais aucune réponse. La photoanalyse demeurait non concluante à cause de l'absence des négatifs d'origine. Le spécimen métallique avait disparu. Mis à part les membres du groupe Intercep, toutes les personnes de la communauté OVNI que j'ai interviewées m'ont dit que je perdais mon temps sur ce cas frauduleux. Mais en Suisse et aussi à Munich, j'ai parlé pendant des jours avec Herbert Runkel qui était un homme sincère, curieux et intelligent ; il était dérouté par les expériences qu'il avait vécues auprès de Meier. Son ami Harold me fit la même impression. Grâce à mon interprète Frank Stuckert, j'ai souvent conversé avec des gens à la ferme à propos de myriades d'expériences troublantes. Je me suis rendu sur les sites dans les collines et j'ai eu de longues discussions avec les gens de Bar Photo. J'ai rencontré des administrateurs du village, parlé avec des voisins et visité la vieille maison de Hinwill de la cave au grenier. J'ai retrouvé les supposés détracteurs de Meier, Martin Sorge et Hans Schutzbach. Sorge croyait à présent à l'existence des contacts, alors que Schutzbach était resté convaincu qu'il s'agissait d'une supercherie, que Meier avait tout inventé bien qu'après deux années de recherches il n'avait « rien trouvé sauf des tas d'idées ». Il ne pouvait expliquer les traces d'atterrissage, ni les photographies, ni les enregistrements, et n'avait toujours aucune idée sur l'identité du complice de Meier. Il m'avait dit : « Autour de Billy, il se passe toujours des choses étranges ». J'ai rencontré plusieurs adultes intelligents et éduqués qui vinrent rarement à la ferme mais qui affirmaient que leur vie avait complètement changé en rencontrant Meier. Au cours d'une après-midi où j'étais assis à bavarder avec Meier sur le devant de la ferme, un taxi s'arrêta à côté de la volière d'où sortirent deux japonaises qui avaient vu le documentaire à la télévision. Elles avaient voyagé vingt-deux heures en avion pour arriver jusque là. La plus âgée des deux sortit une rose rose pour l'offrir.

Les scientifiques ayant examiné les preuves se méfiaient des conclusions hâtives, mais tous furent impressionnés. Cela, bien entendu, ne suffit pas à rendre authentique l'histoire de Meier ; mais après avoir vu les sites en Suisse, tout comme d'autres avant moi, je ne pus comprendre comment Meier aurait pu créer des effets spéciaux aussi sophistiqués sur ses photographies. Et puis, il y avait les sons, le métal, les traces d'atterrissage, les films et l'explication du système de propulsion des vaisseaux qui rendaient toute cette histoire crédible. Cependant Meier inventa les photographies provenant du tremblement de terre de San Francisco ce qui porta préjudice à sa crédibilité en même temps que d'autres étranges prétentions. Il se peut qu'il ait été l'un des illusionnistes les plus doués du monde, possédant non seulement la force mais aussi l'habileté de persuader les gens à voir des choses qui n'existent pas. Peut-être n'a-t-il pas cette aptitude. Peut-être que des êtres situés sur un plan bien plus élevé que le nôtre l'ont choisi et l'ont contrôlé pour des raisons à laquelle notre compréhension n'a pas accès. Il y a une chose que je sais : tenter de donner un sens à tout cela est la chose la plus difficile que j'aurai faite. J'ai finalement réalisé, comme l'avaient fait les Elders plusieurs années avant moi, que la vérité concernant les contacts de Meier demeurera à jamais inconnue.

NOTE DE L'AUTEUR

Au cours de mes recherches sur cette affaire, j'ai contacté certaines personnes qui ne l'avaient pas été dans la première enquête, mais dont j'estimais le point de vue intéressant. En même temps, j'ai voulu éviter des confusions en ne me plaçant pas moi-même dans ce récit. Ainsi, dans un but de clarté et de continuité, j'ai, à deux reprises, attribué des entretiens à des personnages de l'histoire. Les questionneurs sont Willy Bar, Béatrice Bar et Fritz Kindliman, l'équipe de Bar Photo à qui j'ai donné les identités de Lee Elders et Tom Welch alors qu'en réalité j'ai moi-même fait cette interview avec l'aide d'un traducteur vers la fin du printemps de 1985. L'interview de Martin Sorge à Locarno qui dans le livre apparaît comme une interview menée par Lee et Brit Elders s'est en réalité déroulée en ma seule présence, toujours avec le traducteur, à la même période (fin du printemps 1985).

En 1983, deux années après la fin de l'enquête sur Meier, le procureur du bureau de Prima County en Arizona inculpa Wendelle Stevens pour violence sur un enfant. Stevens plaida coupable et reste à ce jour incarcéré au pénitencier de l'état de l'Arizona. Je pense que cette inculpation, bien qu'im-

portante n'a aucun lien avec l'affaire Meier ; je rapporte cependant l'information afin de permettre au lecteur d'en juger par lui-même.

Après avoir terminé le manuscrit de ce livre, j'en ai expédié un exemplaire à chacun des scientifiques, ingénieurs et experts en effets spéciaux ci-cités. J'ai demandé à chacun d'y apporter les corrections techniques ou non techniques qu'il souhaitait faire apparaître. Tous m'ont répondu soit par courrier, soit par téléphone. Certains ont fait des changements mineurs, d'autres n'ont rien touché. Tout ce qui concerne les analyses scientifiques qui ont été faites sur les preuves apparaît avec exactitude dans ce livre comme ces scientifiques m'y ont autorisé.

TABLE DES MATIERES

REMERCIEMENTS 7

PREMIERE PARTIE : EDUARD MEIER 11
Chapitre 1 17
Chapitre 2 25
Chapitre 3 45
Chapitre 4 63
Chapitre 5 87
Chapitre 6 119

DEUXIEME PARTIE : L'ENQUETE 151
Chapitre 7 153
Chapitre 8 191
Chapitre 9 235
Chapitre 10 281

EPILOGUE 313

NOTE DE L'AUTEUR 327

T

DANS LA COLLECTION ARISTA

de Anne & Daniel Meurois-Givaudan

Récits d'un Voyageur de l'Astral
Terre d'Emeraude, *Témoignage d'outre-corps*
Le Voyage à Shambhalla, *Un pèlerinage vers Soi*
Les Robes de Lumière, *Lecture d'aura et soins par l'Esprit*
De Mémoire d'Essénien, *l'autre visage de Jésus*
Chemins de ce Temps-là, *De mémoire d'Essénien - tome 2*
Par l'Esprit du Soleil
Les Neuf Marches, *Histoire de naître et de renaître*
Sereine Lumière, *Florilège de pensées pour le temps présent*

de Michel Coquet

Israël, *terre sacrée d'initiation*
Le Maître Tibétain - Djwal Khool, *sa vie, son œuvre*

de Jean-Charles Fabre

Maison entre Terre et Ciel

de Christine Dequerlor

Les Oiseaux Messagers Cosmiques

d'Yvonne Caroutch

Giordano Bruno, *le volcan de Venise*

de Dee Brown

Enterre mon Cœur

de Serge Reiver

D'Etoile en Etoile

de Marguerite Bévilacqua

Au Nom de Yaho

de Geneviève Segers-Salvatge

Le Guide du Rêveur

de Paul Reps

Le Zen en Chair et en Os

de Goswami Kriyananda

La Science Spirituelle du Kriya Yoga

de Vicente Beltran Anglada

Rencontre avec l'Agni Yoga

de Mary Lutyens
Krishnamurti, *Les Années de l'Eveil*
Krishnamurti, *Les Années d'Accomplissement*
Krishnamurti, *La Porte Ouverte*

de Jean Prieur
La Mémoire des Choses, *l'art de la Psychométrie*
Les Visiteurs de l'Autre Vie

dejohfra
Astrologie, *les signes du zodiaque*

de Ellen Lôrien, Johfra et Carjan
Elfes, Fées et Gnomes

de Luis Miguel Marinez Otero
Fulcanelli, *une biographie impossible*

de Robert Frederick
L'Intelligence des Plantes

de Meir Schneider
Histoire d'une Autoguérison,
Expérience et méthode de revitalisation

de J. Bernard Hutton
Il nous Guérit avec ses Mains

d'Ayocuan
La Femme Endormie doit Enfanter

du Docteur G. Perrin
De la Thérapie à l'Initiation

de Emmanuel Witt
La Solitude de l'Aigle,
journal de bord d'un psychonaute

de Jean-Pierre Morin & Jaime Cobreros
Le Chemin Initiatique de Saint Jacques

de Swami Sivananda Radha - Sylvia Hellman
Radha, *journal d'une quête spirituelle*

de George Hunt Williamson
Les Gîtes Secrets du Lion

de Peggy Mason & Ron Laing
Sathya Sai Baba, *L'incarnation de l'amour*

de Anya Foos Graber
La Porte Oubliée,
Une alternative intelligente aux derniers moments de la vie

de Earlyne Chaney
Initiation dans la Grande Pyramide

de Ferdinand Ossendowski
Bêtes, Hommes et Dieux

de Max Guilmot
Les Initiés et les Rites Initiatiques en Egypte Ancienne

de Johannes von Buttlar
La Déchirure du Temps

de Edward Carpenter
Une Maladie nommée Civilisation, *sa cause et son remède*

Pèlerin de Paix

de Joseph Stroberg
Urane,
L'éducation et les lois cosmiques

de Sathya Sai Baba
108 paroles de Sathya Sai Baba,
Coffret de 108 cartes pour répondre au quotidien

de l'Atelier Orawen
Présence en Secret,
Prières, louanges et invocations du monde entier

de Alberte Moulin
Libère ton Soleil

Les Éditions Arista sont heureuses de vous présenter leur association avec des éditeurs amis réunis sous **le** nom de :

LES *MESSAGERS DE L'ÉVEIL*

Arista, L'or du Temps, Le Souffle d'Or, Soleil, Diem (cassettes), Le Chant des Toiles (cartes et posters). Le Hierarc'h

Une telle démarche a été conçue dans le but de mieux servir avec plus de qualité et de cohérence, à la fois lecteurs et libraires. Rassembler sous un tel label, soucieux d'authenticité, tous les domaines dans lesquels ^cherche intérieure et épanouissement de l'être sont privilégiés, tel est le but qui nous relie.

Peinture, musique, créations audiophoniques et bien sûr livres, tout fusionne désormais au sein des **"Messagers de l'Éveil",** non pas dans un esprit de compétivité mais d'unité.

C'est le début d'un long chemin...

Les Éditions Arista et leurs partenaires émettent le souhait que leurs lecteurs seront sensibles à une telle initiative et remercient ceux qui leur ont manifesté soutien et amitié depuis des années.

L'équipe des Éditions Arista

Achevé d'imprimer en janvier 1992
sur presse CAMERON,
dans les ateliers de la S. E. P. C.
à Saint-Amand-Montrond (Cher)

— N° d'imp. 088. —
Dépôt légal : janvier 1992.

Imprimé en France

Qu'est-il arrivé au juste à Eduard Meier, modeste habitant de la petite ville suisse de Hinwill ?

Quelle est la force qui le pousse pendant des années à accomplir d'incessants voyages à travers les collines et les bois de sa région à toute heure du jour et de la nuit ?

Chacun s'interroge jusqu'au moment où Meier se met à parler : il se dit contacté par des êtres de l'Espace. Ceux-ci, affirme-t-il, après lui avoir adressé des messages télépathiques, se présentent devant lui très concrètement et lui permettent même de photographier leurs vaisseaux.

Mystificateur ou illuminé ? On ne peut conclure si rapidement car le dossier photographique que propose Eduard Meier est impressionnant. Les documents se comptent par centaines et forcent l'intérêt des plus grands spécialistes de la question... qui deviennent parfois eux aussi témoins de phénomènes.

D'où viennent alors les visiteurs ? Des Pléiades, assure le contacté. Ils sont là pour délivrer un message pacificateur. « Nous ne sommes ni des missionnaires ni des instructeurs, lui disent-ils pourtant, mais nous nous sentons une responsabilité vis à vis du développement universel et de la Vie qui est partout présente dans cet univers ».

Dans la lignée de ceux de Georges Adamski et de Howard Menger, le témoignage de Eduard Meier interpelle et mérite assurément que l'on s'y attarde sans hausser les épaules.

C'est à cela que s'attache cette passionnante enquête de Gary Kinder qui retrace avec beaucoup d'honnêteté l'itinéraire de l'un des contactés du troisième type les plus troublants de ces dernières années.

ISBN 2-904616-64-0

9 782904 616648

108 FF